4e ÉDITION
revue et augmentée

FEMMES, PARDONNEZ-NOUS !



CE QUE NOUS, LES HOMMES,
DEVONS RÉPARER.
SUR LE RÔLE DE LA FEMME ET DE L'HOMME

HANS-JÖRG RONSDORF

FEMMES, PARDONNEZ-NOUS !

Ce que nous, les hommes, devons réparer

Hans-Jörg Ronsdorf

Édition allemande brochée à commander sur www.hans-joerg-ronsdorf.de au prix de 13,80 € plus frais de port.

4e édition augmentée (édition allemande), juillet 2023

Traduction de l'allemand, 2026 – téléchargement gratuit sur www.hans-joerg-ronsdorf.de

© Hans-Jörg Ronsdorf – tous droits réservés.

Albis 6½

87477 Sulzberg

Mise en page : Hans-Jörg Ronsdorf, avec Papyrus Autor

Contact e-mail : hj-ronsdorf@t-online.de

ISBN de l'édition allemande 978-3-9820715-5-8

Conception de la couverture : Tobias Stricker

Graphiques : Laura-Kristin Ronsdorf

Impression : www.wir-machen-druck.de

Traduction de la Bible utilisée dans l'édition allemande, sauf indication contraire :

Elberfelder Übersetzung (traduction allemande de la Bible), Edition CSV Hückeswagen

Pour ma femme bien-aimée,

pour mes merveilleuses filles,

pour ma mère vénérée,

pour mes grands-mères,

pour ma sœur,

pour mes sœurs

et amies en Christ,

toutes filles d'Ève,

avec lesquelles j'ai travaillé

ensemble au royaume de Dieu

et que je servirai encore.

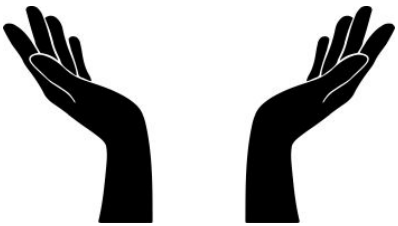


Table des matières

1 Avant-propos **10**
1.1 Avant-propos de la 2e édition augmentée **13**
1.2 Avant-propos de la 4e édition **14**
1.3 Qui écrit ce livre **15**

2 Création et chute **21**
2.1 Comment tout a commencé **21**
2.1.1 L'œuvre du sixième jour 23
2.1.2 L'être humain : image de Dieu – Imago Dei 24
2.1.3 L'être humain comme homme et femme 25
2.1.4 L'être humain et la mission confiée par Dieu 25
2.1.5 La création d'Adam et d'Ève 27
2.1.6 Brève digression sur des mots directeurs hébreux 28
2.1.7 Adam a besoin d'aide 29
2.1.8 Ève est créée 32
2.1.9 À partir de la côte 33
2.1.10 La « Männin » (l'« hommesse ») 34
2.1.11 Donnés l'un à l'autre 36
2.2 La chute de l'homme et de la femme **38**
2.2.1 La réponse d'Ève 42
2.2.2 La peine d'Ève, la grossesse et l'assujettissement 43
2.2.3 Tes désirs se porteront vers lui, il dominera sur toi 47
2.3 Objections contre l'égalité **50**
2.4 Différences entre l'homme et la femme **54**
2.5 Ordre de la création **57**
2.5.1 Du jardin d'Éden à la nouvelle Jérusalem 59
2.6 Il dominera sur toi – l'histoire **60**
2.6.1 L'Antiquité 61
2.6.2 Aristote 62
2.6.3 La femme comme bien et propriété 64
2.6.4 Le patriarcat 65
2.6.5 L'influence grecque dans la pensée juive 66
2.6.6 Les Pères de l'Église 67
2.6.7 La Réforme 69
2.6.8 Le mouvement séculier pour les droits des femmes 71

3 Jésus, le Messie, et les femmes **75**

3.1 Des disciples femmes qui servent ... **76**
3.2 Les femmes doivent apprendre ... **77**
3.3 Tous égaux ... **78**
3.4 La menstruation n'est plus une impureté ... **79**
3.5 Rejetée et retrouvée ... **79**
3.6 Pour l'adultère, il faut être deux ... **81**
3.7 Se tenir droite, de toute sa hauteur ... **82**
3.8 Pas de double morale ... **83**
3.9 Une grâce effrontée ... **84**
3.10 La croix : où sont les hommes ? ... **85**
3.11 Marie, l'apôtre ... **86**

4 Paul, l'ami des femmes ... **89**
4.1 Lydie ... **90**
4.2 Phœbé ... **91**
4.3 Prisca ... **93**
4.4 Junia ... **94**
4.5 Marie, Tryphène et Tryphose, Perside ... **95**
4.6 Évodie et Syntyche ... **96**
4.7 Chloé ... **97**
4.8 Nympha ... **98**
4.9 Paul, la mère qui allaite ... **100**

5 L'homme et la femme dans le mariage ... **103**
5.1 La maison antique et ses règles ... **103**
5.1.1 Les codes domestiques dans le Nouveau Testament ... 105
5.1.2 L'effet des codes domestiques chrétiens ... 106
5.1.3 Le code domestique d'Éphésiens 5 ... 107
5.1.4 La raison de la soumission mutuelle ... 109
5.1.5 Instructions pour la vie chrétienne – aujourd'hui ... 111
5.1.6 La femme dans la maison antique ... 112
5.2 Le chef et la soumission : Éphésiens 5 ... **114**
5.2.1 Le chef ... 115
5.2.2 La famille dans l'Antiquité ... 115
5.2.3 Prendre à la lettre ? ... 116
5.2.4 Contextualisation ... 119
5.2.5 Encore une fois : le chef ... 120
5.2.6 Conclusions ... 122
5.3 Être soumis ... **124**
5.3.1 Bilan ... 131

6 L'homme et la femme dans l'Église **135**
6.1 1 Corinthiens 11 – Chef, cheveux et voile **137**
6.1.1 Lignes directrices et indications pour l'interprétation du texte 139
6.1.2 Champ d'application du texte 140
6.1.3 Trois paires avec un chef 142
6.1.4 Que signifie « chef » ? 143
6.1.5 Le couvre-chef à Corinthe 147
6.1.6 Avoir sur la tête un signe d'autorité ? 151
6.1.7 Pertinence actuelle 152
6.1.8 Transposition explicative 153
6.1.9 Conclusion et résumé 156
6.1.10 Une autre lecture de 1 Corinthiens 11 157
Exemples de citations **158**
6.1.11 Traduction alternative de 1 Corinthiens 11.2-16 160
6.1.12 Bilan 162
6.2 Ne pas parler, mais se taire **164**
6.2.1 Questions 166
6.2.2 Irritation à la fin du chapitre 168
6.2.3 La lecture comme citation 169
6.2.4 Une loi romaine ? 172
6.2.5 En aucun cas ! 173
6.2.6 D'autres explications 174
6.2.7 Probablement pas de Paul 176
6.2.8 Évaluation finale 183
6.3 Les femmes peuvent-elles enseigner ? **187**
6.3.1 Le texte de 1 Timothée 2.8-15 189
6.3.2 La situation historique à Éphèse 190
6.3.3 Le cadre 192
6.3.4 Prier en tout lieu, la colère et la parure 193
6.3.5 Apprendre dans le calme et la soumission 194
6.3.6 Ne pas enseigner ni dominer sur l'homme 195
6.3.7 Enseigner, est-ce dominer ? 196
6.3.8 Que signifie « dominer » ? 197
6.3.9 Adam et Ève à Éphèse 200
6.3.10 Je ne permets pas maintenant 202
6.3.11 Le salut par l'enfantement ? 203
6.3.12 1 Timothée aujourd'hui 204
6.3.13 Conclusions 205
6.3.14 Transposition explicative du texte de Timothée 206

6.4 Commandements universels et commandements liés à une époque ... **207**
6.4.1 Biblicisme et Sola Scriptura ... 208
6.4.2 Prendre à la lettre et sens littéral ... 211

7 Prêtresses, anciennes et femmes diacres ... **213**
7.1 Le sacerdoce universel ... **213**
7.2 Anciens et anciennes ... **214**
7.3 Elle aspire à une belle œuvre ... **216**
7.4 Femmes diacres ... **218**
7.5 Prédicatrices ... **219**
7.6 Résumé ... **222**

8 « Un en Christ » : Galates 3.28 ... **223**
8.1 Ce que dit le texte ... **224**
8.2 Ce que le texte ne dit pas directement ... **225**
8.3 Ce que le texte dit pourtant indirectement ... **226**
8.3.1 Juif et Grec ... 226
8.3.2 Esclave et libre ... 227
8.3.3 Informations sur l'esclavage ... 228
8.3.4 Homme et femme ... 229
8.3.5 Terrestre et spirituel ? ... 230
8.3.6 Il n'y a plus ni homme ni femme ... 231
8.4 Résumé et bilan ... **232**

9 Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit ... **234**
9.1 Dieu est-il masculin ? ... **235**
9.2 Tu ne te feras pas d'image taillée ... **237**
9.3 Images féminines de Dieu ... **238**
9.4 Père et Fils ... **239**
9.5 Soumission du Fils éternel ? ... **240**
9.6 Jésus et ses 12 disciples ... **243**
9.7 Bilan ... **245**

10 Ma confession ... **246**

11 Bilan et perspectives ... **250**
11.1 Indications et conseils ... **253**

12 La différence ... **256**
12.1 Le modèle fondé sur les dons ... **256**
12.2 Le modèle hiérarchique ... **258**

13 Postfaces de divers lecteurs ... **260**

13.1 Le regard libre s'est trouvé obstrué ! **260**
13.2 Ce qui aurait été possible ! **262**
« Question des femmes » et « amour fraternel » **265**
13.3 Changement **266**

14 Plaidoyer final : la question des femmes est-elle si importante ? **268**
14.1 Il ne s'agit pas de quelques ministères (interdits) **268**
14.2 Ce que les hommes ressentent et ne ressentent pas **269**
14.3 Comment lisons-nous la Bible dans la question des femmes **270**
14.4 Sensibilité **271**
14.5 Ce qui ne m'importe pas **272**
14.6 Un motif de séparation ? **273**
14.7 Les femmes doivent se lever **273**
14.8 Un jour et maintenant **274**

15 Bibliographie **275**

16 Livres de l'auteur **279**

17 Livres recommandés **281**
Hanna-Maria Schmalenbach **283**
Frausein zur Ehre Gottes 283

1 Avant-propos

Encore un livre sur ce sujet qui revient sans cesse ? Tout n'a-t-il pas déjà été dit et écrit à ce propos ? Se disputer à nouveau, ou continuer à se disputer ? Un sujet apologétique ne serait-il pas plus important pour défendre la foi ? J'ai compris que ce sujet, lui aussi, relève de l'apologétique. Il s'agit de la défense de normes éthiques universelles dans une société séculière postmoderne, mais aussi au sein d'un christianisme conservateur et bibliciste. Je montrerai clairement pourquoi c'est aussi le cas pour ce dernier.

La petite guerre, les combats et les crispations sur ces questions continuent, même sans ce livre. Ils divisent encore des églises. Les unes dès la question de savoir si l'on a même le droit d'entendre la voix des femmes pendant le culte. D'autres sur la question de savoir si elles peuvent avoir des femmes diacres ou des anciennes[1]. Ou si les femmes peuvent exercer des fonctions de direction et prêcher.

Il existe des positions qui, comme des forteresses, sont imprenables dans nos têtes : que la Parole de Dieu doit être prise à la lettre, contre tout esprit du temps. Et il y a ceux qui ont des questions et des doutes : faut-il vraiment, pour nous aujourd'hui, la suivre ainsi à la lettre ?

Dans ce livre, je résume mon étude du sujet. Celui qui connaît la littérature sur ce thème ne doit guère s'attendre à des découvertes nouvelles. Ni à un examen de toutes les positions qui existent, de la plus conservatrice à la plus progressiste. Ce livre n'est *pas* une étude aux conclusions ouvertes – c'est une position claire. La trouver et la fonder m'a coûté des décennies. Elle s'écarte de ce que j'ai appris et défendu autrefois.

Faut-il tout un livre pour l'expliquer ? Est-ce si compliqué ? Oui et non. Si vous suivez l'histoire des erreurs judiciaires, telles qu'on les observe chez des

1. J'emploie dans la plupart des cas, par souci de clarté, cette forme féminine du terme. Aujourd'hui, l'usage courant, y compris dans les langues originales de la Bible, est le masculin générique, qui inclut la forme féminine (voir sous 6.4.1).

condamnés à mort aux États-Unis, il faut souvent un immense travail de démonstration et de collecte d'indices pour prouver l'innocence. Mais parfois, un simple test ADN suffit. Quelle que soit l'ampleur de l'effort, regardez le visage de ces condamnés à mort qui sont libérés après 30, 40 ou 50 ans ! Ainsi, vous trouverez dans ce livre des pensées simples, et parfois aussi des pensées un peu plus complexes. La Bible n'est pas toujours facile à comprendre. Le croire serait une illusion. Même le pêcheur et apôtre Pierre le remarque lorsqu'il parle des lettres de Paul (2 P 3.15-16), qui, selon lui, ne sont pas faciles à comprendre.

Si ce livre est lu, les mises au point, les réfutations et les indignations ne se feront pas attendre longtemps. Je connais ces mécanismes, et j'en ai moi-même fait partie. Même s'il n'y a pas de changement de pensée, au moins le sujet sera-t-il abordé.

Au moment même où j'écris ces lignes, ce sujet fait une fois de plus l'objet de vives discussions dans le monde évangélique des États-Unis. Je ne peux pas prétendre avoir écrit ce livre sans émotion. J'ai néanmoins essayé de rester objectif. Que le lecteur en juge.

Et : il y a bien sûr des points sur lesquels on peut tout à fait être d'un autre avis. Là, je prends mes décisions de manière qu'elles s'intègrent, selon ma compréhension, dans le grand tableau biblique.

J'ai à cœur les nombreuses femmes, et les hommes concernés, qui suivent Jésus et qui ressentent ce sujet des rôles des sexes et les interdictions de parler, d'enseigner et de diriger comme discutables et comme un fardeau. Parce que, d'un côté, ils veulent prendre la Bible au sérieux, mais que, de l'autre, ils ne peuvent pas mettre cela en pratique. À cela s'ajoute, ce qui n'est pas négligeable, la manière dont nous sommes perçus par le monde en cette matière. Ce monde auquel nous apportons l'Évangile.

Dieu nous a-t-il rendu les choses si difficiles ? Est-ce son intention que des millions d'heures d'étude, de prière et de discussion soient investies dans ces questions ? Que l'on accepte des divisions et que l'on sacrifie l'unité ?

Je suis convaincu, et ce livre est mon plaidoyer en ce sens, que ces questions sont de la plus haute actualité. Car si les femmes sont hiérarchiquement placées sous l'homme et si, pour cette raison, leur ministère dans l'Église et dans l'église locale est limité (malgré toutes les assurances qu'il existerait d'innombrables autres ministères non publics), alors que Dieu nous fasse grâce si nous nous trompons.

C'est une question d'obéissance. Pour les deux sexes. Non d'une obéissance légaliste, servile et craintive.

Ce livre est le résumé de mes études, d'innombrables conversations et de discussions sur des forums Internet au cours des quelque 40 dernières années. J'ai beaucoup appris des autres.

J'essaie de montrer un chemin biblique. Je l'explique aussi simplement que possible. Parfois, ce sera peut-être trop complexe pour l'une ou pour l'autre. Je recommande alors de laisser cela de côté et de lire le chapitre suivant. Je n'écris pas en théologien, ni pour des théologiens, ou pour ceux qui croient l'être. J'ai devant les yeux ceux avec qui j'ai longtemps cheminé, et ceux qui viennent nouvellement à la foi, que je dois servir par l'enseignement. J'espère et je prie que ce livre soit une aide pour les hommes comme pour les femmes.

Certaines paroles bibliques doivent être repensées. Ce n'est pas la première fois qu'une telle chose arrive. Pour les uns, une nouvelle interprétation de textes bibliques est présomptueuse et suspecte. Les limites seraient déplacées. Mais « *pour une théologie qui se situe dans la tradition de la Réforme, il est essentiel que les habitudes soient remises en question et que les textes bibliques soient relus* ».[2]

Vous trouverez de nombreuses citations dans ce livre. J'ai souvent trouvé ces précieuses pensées dans le monde anglophone, et je souhaite les rendre accessibles au lecteur germanophone.

Enfin : *notre théologie n'est pas infaillible. Jamais.* Si fort que nous le souhaitions. Ce livre, comme tous les livres, a ses erreurs, ses faiblesses et ses forces. Pour ce livre aussi, il est vrai que d'autres auraient pu l'écrire mieux. Je remercie toutes

2. Wunderli, 53, « Ihm gegenüber » : Geschlechter-Gleichberechtigung in der Kirche und was die Bibel dazu (nicht) sagt, 2020

les sœurs et tous les frères qui y ont participé pour leurs pensées, leurs corrections, leurs remarques et leurs postfaces. Je remercie particulièrement Conny Endrös (Lauben, près de Kempten, dans l'Allgäu) et Bernd Hüsken (Schwelm) pour la relecture. Cela me réjouit et me rappelle ma jeunesse à Schwelm, où j'ai grandi et où j'ai reçu une bonne empreinte spirituelle.

Hans-Jörg Ronsdorf

Sulzberg, dans l'Allgäu, novembre 2020

Je fais mes délices de tes statuts, je n'oublierai pas ta parole.

Tes préceptes sont mes délices, ils sont mes conseillers.

Je cours dans la voie de tes commandements, car tu élargis mon cœur.

Psaume 119.16 ; 24 ; 32 (Zürcher Bibel, traduction allemande de la Bible)

1.1 Avant-propos de la 2e édition augmentée

Pour la deuxième édition, j'ai opté pour une légère révision et des compléments. J'avais jugé nécessaires quelques corrections, mais davantage de compléments et d'améliorations stylistiques.

J'ai essentiellement retravaillé et complété les chapitres sur les trois textes clés du sujet, mais je les ai aussi raccourcis là où c'était possible. C'est particulièrement vrai pour le chapitre sur le chef, les cheveux et le voile.

Après la parution de la première édition, j'ai examiné encore davantage de documentation et j'en ai moi-même produit. Vous en trouverez une partie sur mon site Internet www.hans-joerg-ronsdorf.de.

Aux États-Unis paraît presque chaque mois un nouveau livre sur ce sujet. Ces ouvrages sont le plus souvent d'une grande qualité théologique et travaillent sur les textes du Nouveau Testament. Ils éclairent le sujet d'une manière qui confirme ce que je veux dire dans ce livre. Plus que jamais, je suis certain que la

pleine égalité de rang de l'homme et de la femme dans tous les domaines de la vie est voulue par Dieu.

J'espère et je prie que cette vérité biblique apporte la guérison dans les couples, les familles et les églises. Peut-être le livre n'est-il que maintenant tel qu'il doit être. Mais il reste faillible : ce n'est pas la vérité, mais mon interprétation.

Hans-Jörg Ronsdorf,

Sulzberg, juillet 2021

La 3e édition est devenue nécessaire en raison de la demande accrue. J'en ai profité pour apporter d'autres petites corrections et compléments. Cela ne change rien au message de ce livre. Je me réjouis que ce sujet soit de plus en plus abordé et que les sœurs dans le Seigneur comprennent de mieux en mieux quelle est leur vocation.

Hans-Jörg Ronsdorf,

Augsbourg, novembre 2021

1.2 Avant-propos de la 4e édition

Près de 2 ans ont passé. Le sujet de ce livre reste d'une actualité brûlante. Ces jours-ci, aux États-Unis, des églises sont exclues de la Convention baptiste du Sud (SBC) lorsqu'elles placent des femmes à des fonctions de direction ou qu'elles ont des femmes pasteurs. Et cela dans les États du Sud, où beaucoup de chrétiens ont aussi justifié l'esclavage par la Bible.

Cette 4e édition comporte un complément important sur l'ordre de silence en 1 Co 14.

Consultez mon site Internet www.hans-joerg-ronsdorf.de, car de nouveaux travaux sur ce sujet y paraissent régulièrement.

Hans-Jörg Ronsdorf

Augsbourg, juillet 2023

1.3 Qui écrit ce livre

La plupart du temps, le contenu d'un livre est plus important que son auteur. Dans ce cas, s'agissant d'un sujet si sensible parmi les chrétiens conservateurs, je souhaite éclairer le lecteur sur celui qui écrit ce livre. Et sur la manière dont il est parvenu aux positions qui sont exposées ici.

Jusqu'à l'âge de trente-six ans, j'ai fait partie, avec ma femme et nos cinq enfants, d'une assemblée de Frères (étroits, exclusifs), connue aussi sous le nom d'« Ancienne Assemblée » (« Alte Versammlung »). Ils ne se désignent pas eux-mêmes ainsi, car ils refusent toute « dénomination ». Dans ces assemblées ou cultes, les femmes se taisent. Elles ne participent pas. Presque toujours, les hommes et les femmes sont assis séparément. Les femmes ne portent pas de pantalon pendant le culte. Les femmes se couvrent la tête.

Puis nous sommes devenus membres d'une église (d'un mouvement d'églises) dans l'Allgäu, qui remontait à une œuvre de Dieu dans les années 80. Là, dans certaines églises, les femmes avaient le droit de prier à haute voix, de donner un témoignage de vie ou de proposer un cantique. En raison de mon passé, j'avais du mal à l'accepter, puisque 1 Co 14 ordonne aux femmes de se taire.

Après quelques années, je me suis de nouveau posé cette question et j'ai examiné l'Écriture de façon intensive. Il m'est effectivement apparu clairement que cette pratique, selon laquelle les femmes peuvent prier à haute voix, témoigner et proposer des cantiques, est tout à fait biblique. On trouvera mes justifications dans les chapitres suivants.

J'ai ressenti leur participation de plus en plus positivement. On pourrait déjà objecter que mon examen de l'Écriture était donc influencé dans ce sens par cette attitude positive. Inconsciemment, cela a pu être le cas. Consciemment, ce ne l'était pas. Je montrerai pourquoi exactement ma conviction a changé.

Or, dans cette église, les femmes ne prêchaient pas et n'avaient le droit d'être ni diacres ni anciennes. C'était, et c'est encore, le cas aussi dans des églises amies.

Dans certaines, les sœurs se taisent même, ce qui s'explique par l'influence des assemblées de Frères larges en Allemagne et d'un courant d'églises du pays de Salzbourg, ou par leur proximité avec eux.

Il y a quelques années, j'ai quitté cette église. Pour des raisons qui n'apportent rien au sujet ici. Cela m'a conduit à une expérience que d'autres ont faite aussi. La distance, dans l'espace comme dans le temps, m'ouvre un regard nouveau et analytique sur ce à quoi l'on a appartenu pendant de nombreuses années. J'y ai été ancien pendant sept ans et j'ai moi-même eu, défendu et appliqué cette vision du rôle de la femme. Mais la distance m'a permis de réfléchir à nouveau à cette question. Sans cette contrainte extérieure d'une communauté, je suis parvenu avec le temps à d'autres convictions. Sans la distance, cela n'aurait probablement pas été possible.

Ce processus de changement d'opinion, que je ne cache pas au lecteur, on peut délibérément l'interpréter négativement comme un déclin, une apostasie, une mondanisation. Je connais ces schémas de pensée et ces jugements portés sur les motivations, dans une mesure presque « prophétique », depuis ma jeunesse. Ils sont forts et profondément ancrés. On a bien du mal à s'en libérer. J'en ai moi-même fait activement partie.

Voilà ma situation et mon passé en matière d'assemblée et d'Église. La Bible accorde une grande liberté dans la vie de l'église. La forme des réunions n'est pas prescrite. Il n'existe pas un seul et unique bon chemin. Même s'il y a des chrétiens qui le croient. La forme du culte – et il y en a beaucoup – est libre ! Le rôle des femmes dans ce culte est le sujet de ce livre.

Il manque encore l'essentiel à mon sujet. Ou plutôt, la personne la plus importante de ma vie. Ma femme Christine. Pour elle, j'ai quitté père et mère, afin de partager la vie avec elle. Nous avons cinq enfants adultes. Ma femme est une forte personnalité. Une mère lionne, qui sait se battre. Une femme sage. Pour laquelle je suis reconnaissant par-dessus tout, comme beaucoup de mes frères dans le Seigneur sont reconnaissants pour leurs femmes. Elle fait partie de mon cheminement personnel de découverte sur les questions des sexes. Sans elle, je

ne serais pas là où je me trouve aujourd'hui. Je suis et je reste quelqu'un qui apprend, et aussi qui se trompe.

Nous avons tous deux grandi dans un pays libre et démocratique. Avec la loi sur l'égalité des droits de l'homme et de la femme, bien que les femmes soient défavorisées jusqu'à aujourd'hui. Je parle de l'Allemagne et de l'aire culturelle occidentale. Nous n'avons encore jamais connu la guerre. Ni la famine. Nous vivons cette année la première pandémie de notre génération. Pour la première fois, le sentiment d'une sécurité et d'une croissance éternelles et intangibles est ébranlé.

Ces expériences de vie, jusqu'ici extraordinairement positives, façonnent notre pensée et notre regard sur d'autres aires culturelles. Je tiens l'égalité des droits pour un acquis bienfaisant de la démocratie moderne. Comparable à l'abolition de l'esclavage, qui ne correspond jamais à la volonté de Dieu.

Je le mentionne parce que notre socialisation a été déterminée par la pensée du mouvement des Frères (exclusif). Là, l'homme et la femme étaient et sont considérés comme étant de même valeur, mais la femme est exclue de la participation au culte de l'Église. La femme est subordonnée. Elle est l'aide de l'homme. L'homme est le chef et a la direction dans le mariage. On croit ainsi obéir à la Parole de Dieu. Être fidèle à la Bible.

On peut avoir cette conviction. Mais il est permis de se demander dans quelle mesure elle correspond, et peut même correspondre, à la réalité de la vie d'aujourd'hui. À quoi ressemblait mon mariage, et comment ai-je vécu les mariages de mes parents, de mes grands-parents et, aujourd'hui, d'amis et de connaissances qui, par conviction, essaient de vivre la différence de rang ou d'autorité entre les sexes ?

Bien que, dans les premières années de notre mariage, j'aie pris beaucoup de décisions seul et sans consulter ma femme, je ne le fais pour ainsi dire plus aujourd'hui. Nous avons toujours fonctionné au mieux lorsque nous avons décidé et agi en équipe. Le respect et l'amour ne sont pas une voie à sens unique. Échanger l'un avec l'autre et vivre ensemble, parler et écouter d'égal à égal, voilà la situation idéale. Chacun a des phases fortes et des phases faibles. Se compléter,

chaque fois que c'est nécessaire, et c'est de toute façon normal. Ce n'est pas toujours l'homme qui va devant. Ce peut aussi être la femme. Tour à tour. En se complétant. En concertation. Ouverts. Capables de se laisser corriger. À l'écoute. En priant ensemble. C'est ce que je vis comme réalité. Tout le reste serait un recul. Je ne veux pas mener et ne mènerai pas un mariage comme dans l'Orient ancien, au temps d'Abraham ou de David. Pas non plus comme au temps de Jésus, et tout aussi peu comme à l'époque de la Réforme. Pas non plus comme mes grands-parents. Je suis reconnaissant, à cet égard, de vivre au XXIe siècle.

Or je constate que ceux qui pensent vivre de manière fidèle à la Bible dans la question de l'homme et de la femme ne vivent guère autrement que nous dans la pratique. Leur mariage, à eux aussi, est marqué par l'égalité des droits, non par l'unilatéralité, mais par la dualité dans l'unité. Je veux dire par là que, à quelques exceptions près, je ne vois nulle part de mariages chrétiens tels que Paul et Pierre les décrivent (ces textes seront abordés en détail). Au contraire, ces épouses cheminent d'égal à égal avec leurs maris. Ils forment le plus souvent une équipe. L'insinuation générale selon laquelle les femmes voudraient manipuler leurs maris ou décider à leur place est injuste. Même si cela existe. Le péché reste un foyer d'incendie, petit ou grand, dans tout mariage. Mais lorsque l'on vit bien ensemble, il est le plus souvent éteint.

Si, dans ce livre, je défends et justifie la conception du mariage que je viens d'exposer et un autre rôle de la femme dans l'église, cela suscitera chez certains de l'incompréhension, du rejet, de l'effroi et de la consternation. Défendre sa conviction coûte toujours quelque chose. Surtout lorsqu'on argumente contre la position de son église ou de ses amis. Je le fais avec respect envers les anciennes positions conservatrices. Bien que je les tienne pour fausses. Elles éteignent l'Esprit de Dieu et lui résistent. Je souhaite à chaque lecteur de lire jusqu'à la fin du livre et de tenir bon. Je discuterai volontiers du contenu de mon livre, lorsqu'il aura été lu en entier.

On peut volontiers m'écrire, tant que les arguments sont objectifs et exempts d'insinuations. Je connais ce milieu où, justement sur ces questions, les échanges

sont souvent passionnés et peu objectifs, et parfois personnels et blessants.

Que chacun s'examine devant Dieu et reconnaisse que notre connaissance se fait par morceaux et par étapes, et qu'elle est fortement marquée par notre environnement et par son époque.

Dès ma jeunesse, on m'a recommandé de lire l'Écriture. Chaque jour. Et de l'étudier. Je l'ai fait. Je suis reconnaissant pour la bonne base biblique qui m'a été transmise dans l'« Assemblée ». Ce livre n'est ni une accusation ni un règlement de comptes avec mon passé, si l'on veut l'interpréter ainsi. En tout cas, l'étude de la Bible est devenue dès ma prime jeunesse mon passe-temps, et plus que cela. Et elle l'est restée jusqu'à aujourd'hui. À l'époque, je voulais devenir moi aussi un enseignant de l'Écriture respecté, comme mes modèles, dont quelques-uns vivent encore aujourd'hui. Ce motif a disparu depuis longtemps. Si donc on étudie l'Écriture autant et aussi intensément, quelles découvertes pensons-nous qu'il en ressorte ? Toujours et encore la même chose ?

Parfois, il en va de l'étude de l'Écriture comme d'Israël, qui a un voile sur les yeux (2 Co 3.15). Souvent, malgré la présence du Saint-Esprit, nous voyons toujours la même chose. Mais celui qui étudie l'Écriture encore et encore ne devrait pas être surpris si cet Esprit lui montre soudain quelque chose de nouveau (Mt 13.52), même après presque 2000 ans. La Parole de Dieu n'est-elle pas inépuisable ? Avec l'aide aussi de théologiens et de la science biblique. Avec l'aide d'écoles bibliques et de séminaires, qui étudient eux aussi l'Écriture. Si, dans cet ensemble de thèmes concernant l'homme et la femme dans l'église, dans le mariage et dans le royaume de Dieu, apparaissent des découvertes nouvelles ou différentes de celles que l'on croit depuis des siècles être les seules justes, il ne faudrait pas les rejeter pour cette seule raison. Ce sujet ne décide pas du salut, et nous ne devrions pas faire comme si c'était le cas ! Il n'est justement pas une pierre de touche de la fidélité à la Bible.

Je sais par expérience ce que signifie devoir remettre en question des vérités chères depuis plusieurs décennies, parce que le témoignage de l'Écriture n'est finalement pas aussi univoque et clair qu'on l'a toujours pensé ou qu'on nous l'a enseigné. Les processus de changement de pensée sont douloureux, ils

produisent quelque chose en nous. Ils montrent combien nous sommes faillibles, démunis et tout simplement dépendants de Dieu. C'est à lui que nous pouvons nous plaindre, à lui que nous pouvons apporter notre ignorance, nos questions et aussi nos doutes. Et notre « aveuglement professionnel », qui s'est installé sans que nous le remarquions, là où l'on n'est chez soi que dans son propre milieu d'église et où l'on perçoit son propre monde comme le seul légitime ou fidèle à la Bible.

Pendant quelques années, j'ai participé à un forum de grec biblique. Beaucoup de choses y ont été abordées et discutées de manière constructive. Le sujet de ce livre y a aussi été discuté. J'ai rassemblé beaucoup de choses à l'époque, que je viens de relire. Avec le recul de quelques années, je remarque que les argumentations étaient rarement, voire jamais, ouvertes quant à leur issue. Quel que fût le niveau de compétence linguistique, c'étaient la décision préalable et l'empreinte reçue en faveur d'une position qui étaient déterminantes pour les arguments pour ou contre. En l'occurrence : les femmes ont-elles même le droit de dire quelque chose pendant le culte, doivent-elles se couvrir la tête aujourd'hui, sans parler d'enseigner ou de diriger. Peut-on vraiment tout prouver ou tout réfuter avec la Bible ?

Je n'ai jamais eu l'intention d'écrire sur ce sujet. Il est controversé et disputé. Un terrain miné. On ne peut pas y récolter de lauriers. J'aurais très bien pu consacrer mon temps à d'autres choses du royaume de Dieu. Mais je me savais personnellement appelé à le faire. On m'accusera de m'adapter à l'esprit du temps. Je n'y peux rien. Je ne défends pas une position émancipatrice pour laquelle le monde se bat. Mon chemin doit être ce que la Bible m'enseigne.

Ta parole m'éclaire là où je marche ; elle est une lumière sur mon chemin.

Pleines de merveilles sont les choses dont tu témoignes dans ta parole, c'est pourquoi je m'y tiens de tout mon cœur.

Psaume 119.105 ; 129 (Neue Genfer Übersetzung NGÜ, traduction allemande de la Bible)

2 Création et chute

Pour bien comprendre une chose, il faut en examiner l'origine. Presque tous les livres chrétiens consacrés à ce sujet commencent par le récit des origines. Lorsque les pharisiens voulurent piéger Jésus sur la question du divorce, il plaça ce problème à la lumière du récit de la création (Mt 19.3-9). Pour lui, ce qui était décisif, c'était ce qu'il en était au commencement. Ce que le bon plan de Dieu avait prévu pour l'humanité. Ce qu'il disait en matière de divorce visait d'ailleurs à protéger les femmes, qui étaient plus ou moins livrées à l'arbitraire de leurs maris en matière de répudiation.

Dans ce livre, j'essaie de suivre avec constance ce point de vue de Jésus. Je passe du temps dans le jardin du paradis et je vais regarder attentivement ce qui s'est passé. Ce qui a été créé, et comment. Ce qui a été dit. Car lorsqu'il s'agit de la relation entre la femme et l'homme, les trois premiers chapitres de la Bible sont décisifs. *Si le commencement – avant la chute – décrit la situation idéale, alors chaque détail compte.* Mais, il faut l'admettre, c'est un texte bref. Le récit de la création est unique et profond. Mais court. Dans une langue qui n'est plus parlée aujourd'hui. Et les questions que les hommes de l'Orient ancien se posaient au sujet des origines diffèrent de celles que nous nous posons. Beaucoup de choses restent ouvertes.

C'est pourquoi il faut être prudent avec les déductions générales ou les conclusions contraignantes. En tout cas, la description relativement brève de la création du premier couple humain ne doit pas être surchargée de conclusions.

2.1 Comment tout a commencé

Dans beaucoup de livres sur ce sujet, on peut presque toujours constater que la manière dont on interprète ce récit des origines est aussi la manière dont on interprète tous les textes pertinents du Nouveau Testament. Le regard porté sur le récit des origines oriente la position que l'on défend sur ce sujet. Selon le

schéma d'interprétation, on aboutit à des positions opposées, qui se contredisent. Dans les grandes lignes, il y en a deux :

L'égalité de rang de l'homme et de la femme, sans différence hiérarchique (appelée égalitarisme dans le monde anglophone).

Le rôle de direction de l'homme et la soumission de la femme en raison d'une différence hiérarchique (complémentarisme).

Les deux positions défendent avec conviction l'égale valeur et la différence des sexes, mais elles ont une compréhension différente des rôles et de la hiérarchie entre les sexes. Au chapitre 12 (« La différence »), vous trouverez un aperçu schématique des deux positions.

Je trouve les termes employés dans le monde anglophone malhabiles dans le monde germanophone. Complémentaire signifie qui complète l'autre. Cela vaut aussi lorsque l'ordre de rang est différent. Or le complément mutuel est défendu par les deux points de vue. L'un cependant avec, l'autre sans différence hiérarchique.

Je commence par un regard curieux sur des événements qui remontent à plusieurs milliers d'années. Déjà parce que les récits et l'événement sont si anciens, le regard porté sur ces récits n'est pas intemporel, ni situé dans un espace libre de toute interprétation. Le récit de la création est rédigé dans une situation historique, à savoir dans le contexte de l'Orient ancien. *Ce texte n'est pas adressé à nous, au XXIe siècle. Comme si nous, au XXIe siècle, en étions les premiers destinataires. Mais ces textes sont écrits pour nous.* Une différence qu'il ne faut pas oublier.

Paul, l'apôtre, fait plusieurs fois référence dans ses lettres à la création de l'homme et de la femme. Je ne les utiliserai *pas* comme aide à la compréhension, *car dans ces textes Paul n'interprète ni n'explique la création de l'homme et de la femme, mais l'applique à des situations particulières.* C'est une grande différence. Le récit de la création parlera d'abord pour lui-même. Plus tard, j'en viendrai en détail aux textes de Paul et à son interprétation. Je dresse d'abord un tableau à partir du récit des deux premiers chapitres de la Genèse. Avant la chute. Avant qu'il y ait

des influences culturelles négatives et déformantes sur le rôle des sexes. Tout à fait comme Jésus, donc, lorsqu'il parle du commencement.

2.1.1 L'œuvre du sixième jour

Il faut attendre le dernier jour du récit de la création pour que l'être humain soit créé. Avec les animaux terrestres, la terre devient sa demeure. Voici la description du sixième jour, après que les animaux terrestres ont été créés :

> [Gn 1.26-31 ; traduit de la Bible allemande Elberfelder] Et Dieu dit : *Faisons des êtres humains à notre image, selon notre ressemblance ; et qu'ils dominent* sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui se meuvent sur la terre !
>
> *Et Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; homme et femme il les créa.*
>
> Et Dieu les bénit, et Dieu leur dit : *Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la* ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre !
>
> Et Dieu dit : Voici, je vous ai donné toute herbe portant semence qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre qui porte un fruit d'arbre avec semence : ce sera votre nourriture ; et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel et à tout ce qui se meut sur la terre et qui a en soi une âme vivante, j'ai donné toute herbe verte pour nourriture. Et il en fut ainsi. *Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, c'était très bon.* Et il y eut un soir, et il y eut un matin : le sixième jour.

Dans l'examen de ce texte et de tous les suivants, il ne s'agit pas d'une interprétation ou d'une exégèse générale. L'accent porte sur la dualité de la femme et de l'homme, dans leur relation l'un avec l'autre et avec leur Créateur. Quelle lumière ces textes peuvent-ils jeter sur le sujet de ce livre ? Comment les a-t-on interprétés et appliqués ?

On pourrait écrire, avancer et citer beaucoup de choses. Dans le cadre de ce livre, je reste bref et j'essaie de décrire le grand tableau.

2.1.2 L'être humain : image de Dieu – Imago Dei

L'être humain, le mot hébreu est *adam (le terrien)*, est élevé au-dessus de toutes les autres créatures. L'expression familière de « couronne de la création » convient peut-être. Ce qui est évident, c'est que l'être humain est exceptionnel par rapport à tout le reste. En tant qu'image de Dieu, en tant qu'être qui lui ressemble, il devient pour ainsi dire son représentant dans l'espace créé et visible. Sur la terre, la domination lui est confiée à la place de Dieu.[3] Il devient le représentant de son Créateur. Dans cet « équipement » d'image de Dieu, semblable à lui (non identique), il est aussi, à la différence des animaux, celui qui peut parler avec Dieu. Un vis-à-vis avec lequel le Créateur communique et a communion.

Pour être cela, semblable à Dieu, l'être humain est doté de « majesté » et doué de capacités et de possibilités que Dieu a aussi. Comme Dieu n'est pas matériel, mais Esprit, beaucoup de lui devient visible sur la terre dans l'être humain.

Dans l'Orient ancien, c'étaient les rois et les souverains qui érigeaient leurs statues dans les territoires vaincus pour manifester leur prétention à la domination. *Une représentation, sans être présent en personne.*

C'est pourquoi le récit de la création est unique dans son milieu culturel d'origine : il fait de chaque être humain, femme et homme, et même des esclaves, des rois et des souverains. *Chaque être humain est image de Dieu. Et reçoit ainsi une dignité, une valeur et une protection. C'est la conception de l'être humain dans la Bible.* Le fondement sur lequel est bâti tout le reste, tout ce qui fait ou devrait faire l'humanité et la vie commune.

Chaque homme et chaque femme porte la dignité inconfondable d'être à l'image de Dieu. Être humain, en tant qu'homme et femme, signifie être l'image de Dieu.

3. Dieu prend au sérieux le fait de confier la domination à l'être humain. Avec toutes les conséquences possibles qui peuvent découler pour l'être humain de ce pouvoir et de cette liberté. Bonnes et mauvaises. Dieu respecte cette mission et n'interviendra pas sans cesse pour corriger.

2.1.3 L'être humain comme homme et femme

Le rôle de porteur de l'image de Dieu revient à l'être humain, qu'il soit masculin ou féminin. C'est donc voulu, et il ne peut en être autrement : il faut les deux sexes pour représenter Dieu et accomplir la mission de la création. Aucun ne peut, en fin de compte, être à lui seul pleinement image de Dieu.

Dieu lui-même ne fait aucun commentaire sur la différence des sexes. Sans aucune différence de capacités, de valeur, d'importance, de rôle et de position, les deux sont mentionnés d'un même souffle. En un seul mot : l'être humain. Pour l'époque, c'est aussi unique. *La femme se tient ici au même rang que l'homme.* Ce n'était pas la norme dans les cultures de l'Orient ancien.

La question n'est pas ici de savoir si les sexes sont différents dans leur constitution, leur fonction ou leur rôle. À la première page de la Bible, là où le fondement de tout est posé, il s'agit d'abord d'égalité. C'est par là que la Bible entre dans le sujet de la femme et de l'homme. *C'est l'aiguillage le plus important, la prémisse et l'hypothèse de base de l'Écriture sainte elle-même, d'après laquelle s'explique et s'oriente tout ce qu'elle dit ensuite.* Et d'après laquelle nous devons peut-être nous corriger. C'est à cette lumière, et non l'inverse, que Paul aussi doit être interprété. J'y reviendrai plus tard.

2.1.4 L'être humain et la mission confiée par Dieu

Dieu bénit les êtres humains et les rend ainsi capables d'accomplir leur mission de représentants de Dieu. C'est d'une part la domination sur la terre et sur les animaux. C'est d'autre part l'ordre d'être féconds et de se multiplier, afin de peupler et de prendre possession de la terre, du globe entier, de la gouverner avec sollicitude et de la mettre en valeur avec ménagement. En d'autres termes : étendre le paradis à toute la terre. Nous ne savons pas exactement dans quel état se trouvait la nature lorsque cette mission fut donnée.

C'est une mission de civilisation. On l'appelle aussi mandat culturel. C'est la mise en œuvre de toutes les capacités données par Dieu dans l'utilisation de

toutes les ressources de la terre données par Dieu, telle qu'il l'a créée. Ce texte a pour cadre de vie l'agriculture, la culture des champs et l'élevage. Mais le développement millénaire jusqu'à aujourd'hui montre combien sont riches et variées, d'une part, la terre et ses ressources et, d'autre part, les capacités et les dons de l'être humain. Un potentiel que Dieu lui-même a mis en place.

Il ne s'agit pas de savoir *comment* la mission a été accomplie. C'est une mission d'avant la chute.[4] Elle n'a pas changé après la chute. Telle qu'elle est décrite ici, elle vaut jusqu'à aujourd'hui, pour l'homme et la femme.

La multiplication, telle qu'elle a lieu aussi dans le monde animal, ne peut être accomplie que par l'homme et la femme ensemble. Les deux sexes doivent ensemble s'accommoder de ce fait et de la sexualité.

Dans cette mission vaste et hautement responsable, l'homme et la femme sont égaux, de même rang, dépendants l'un de l'autre tout autant que de la bénédiction de Dieu. Sans aucune hiérarchie, sans question ni prescription d'autorité sur celui qui décide dans cette tâche de vie.

L'être humain, homme et femme : tous deux sont à juste titre désignés, dans le cadre du jardin du paradis et avec leur mission, comme *rois-prêtres*.[5] D'une part, ils règnent sur la terre comme représentants de Dieu. Mais ils sont aussi ceux qui vivent dans la présence de Dieu, dans le jardin du paradis. Ce rôle s'applique de la même manière aux deux, à l'homme et à la femme.

Cet aspect important, qui n'est pas approfondi ici, ressort de différents *parallèles entre le paradis en Éden et le symbolisme du temple.*[6]

4. (status integritatis – état d'intégrité avant la chute, par opposition au status corruptionis – état de corruption après la chute)

5. Beale, Gregory K., 65 s., Der Tempel aller Zeiten, 2011

6. *Il existe un lien direct entre le paradis de Gn 2 et le temple :* Entrée à l'est : l'entrée du jardin du paradis était orientée vers l'est, exactement comme la maison du temple proprement dite et le camp de la Shekhina (Gn 3.24 ; miqedem = vers l'est). Fleuve : le fleuve qui prend sa source en Éden trouve son merveilleux pendant dans le fleuve du temple, qui sort du sanctuaire selon le plan de construction d'Ézéchiel (Ez 47). Présence de Dieu : la présence de Dieu et le fait que Dieu s'y promenait pouvaient être vécus de manière particulière dans le jardin d'Éden, comme dans le temple (Gn 3.8-9 ; Lv 26.11-12). Chérubins : les chérubins, si importants en lien avec le temple (p. ex. Ex 25.18 ; 26.1, 31 ; 1 R 6.23, 29), avaient dans le jardin d'Éden leur très importante fonction de gardiens (Gn 3.24). Culte : le travail d'Adam dans le jardin est décrit, avec les termes « cultiver » ('avad) et « garder » (shamar), comme un service rendu à Dieu (Gn 2.5, 15). En lien avec le sanctuaire, ces verbes sont des mots typiques qui décrivent le service cultuel des prêtres et des Lévites ('avad : Nb 4.24, 26, 30, 37, 41, 47 ; 8.11, 15, 19, 22, 25, 26 ; shamar : Nb 3.7, 8, 10, 28, 32, 38 ; 18.3, 4, 5, 7). Voir Roger Liebi dans Genesis 2: Die Schöpfung des Menschen

En ce qui concerne l'homme et la femme dans l'église et dans les assemblées de culte, il y a ici une première indication, bien qu'indirecte, qu'ils y sont aussi actifs au même rang. Le sacerdoce universel est déjà esquissé ici.

2.1.5 La création d'Adam et d'Ève

En Genèse 2, le récit aborde concrètement la création de l'être humain. Ce qui est rapporté de manière générale au chapitre 1, dans le cadre de l'œuvre des six jours du Dieu Elohim, passe maintenant à un récit expressif. On reprend pour ainsi dire l'essentiel du chapitre 1 et on l'approfondit. Au chapitre 1, on trouve le récit de la création ; au chapitre 2, le récit du paradis. Le jardin d'Éden est le lieu de l'action. Le nom de Dieu est désormais Yahvé Elohim. Le Dieu qui, en tant que Créateur, façonne l'être humain, s'approche de lui et est là pour lui.

> [Gn 2.4-9 ; traduit de la Bible allemande Elberfelder] Voici l'histoire des cieux et de la terre, quand ils furent créés, au jour où l'Éternel Dieu fit la terre et les cieux, et avant que tout arbuste des champs fût sur la terre, et avant que toute herbe des champs eût germé ; car l'Éternel Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et *il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol.*
>
> Mais une vapeur montait de la terre et arrosait toute la surface du sol. Et *l'Éternel Dieu forma l'homme, poussière du sol, et souffla dans ses narines le souffle de vie ; et l'homme devint une âme vivante.*

Le récit transmet la création d'Adam à partir de la poussière du sol. Celui qui est l'image de Dieu est créé à partir de la terre. La terre est sa demeure et le sera toujours. Même dans la nouvelle création. Sa proximité avec la terre comme sa fragilité s'expriment dans ce singulier acte de création. Avec de l'argile, on construit d'ordinaire des maisons, mais pas un être humain. Pourtant, Dieu le fait de cette manière singulière et mystérieuse. Animé par le souffle de Dieu, par l'Esprit de Dieu, Adam devient une âme vivante.

2.1.6 Brève digression sur des mots directeurs hébreux

Dans les textes bibliques hébreux, les mots directeurs ont une grande importance. Mais ils ne se découvrent qu'à *l'écoute du texte hébreu !*

Une telle chaîne de mots directeurs comprend les mots Adam (être humain), Adama (terre arable), Dam (sang) – la racine linguistique des trois est « matière rouge ». Dans ces termes apparaît le lien multiple de l'être humain avec la terre.

« Adama » est la terre. « Adam » est le terrien, qui en est issu. « Dam », le sang, est porteur de la vie (le sang humain versé lors du fratricide de Caïn sur Abel retourne à la terre – Gn 4.10 s.).

Plus encore : un triple cordon ombilical nous lie à la Terre mère. Nous avons été tirés d'elle, c'est vers elle que nous retournerons, c'est d'elle que nous nous nourrissons tous. … Adam et Adama sont unis dans une communauté de destin que personne d'entre nous ne peut dénouer. « Adam » nous apparaît dans la Bible comme le nom propre du premier être humain. Mais « Adam » est toujours (aussi) le nom générique « être humain », qui peut désigner aussi bien tous les descendants d'Adam ensemble que chaque enfant des hommes en tant qu'individu. Dans les deux cas, « terrien », en tant que quintessence de l'attachement à la terre, renvoie à la fragilité et à la mortalité de notre condition humaine. Dans l'hébreu des textes prophétiques de la Bible, le nom collectif désignant tout bipède est « Fils de l'homme » (littéralement : fils d'Adam), comme Jésus lui-même se nomme.[7]

> Et l'Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. Et l'Éternel Dieu fit pousser du sol toutes sortes d'arbres, agréables à voir et bons à manger ; et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.
>
> [Gn 2.15] Et *l'Éternel Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder.*

7. D'après P. Lapide, War Eva an allem schuld? 1998, p. 71 s.

La mission déjà décrite au chapitre 1 devient ici plus concrète. La mise en culture du sol, la sélection de plantes alimentaires et de céréales sont ici, entre autres, en vue. Donc l'agriculture. De même, et tout aussi important, la garde du lieu que Dieu a préparé pour l'être humain. Garder fait partie de la mission de la création. Il existe donc déjà, dans la situation décrite, des tendances et des forces négatives qu'il faut contenir et repousser. Le serpent en est un exemple.

Ici, Adam est au centre. Avant qu'Ève soit créée.

2.1.7 Adam a besoin d'aide

> [Gn 2.18-20] Et l'Éternel Dieu dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide qui lui corresponde.* Et l'Éternel Dieu forma du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme pour voir comment il les nommerait ; et quel que soit le nom que l'homme donnerait à un être vivant, ce devait être son nom. Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs. Mais *pour Adam, il ne trouva pas d'aide qui lui corresponde*.

Au chapitre 1, c'est mentionné comme une évidence : l'homme et la femme sont chacun seul, mais aussi ensemble, l'image de Dieu. Ici est mentionné le processus particulier par lequel on est arrivé à la dualité. On a du mal à imaginer que tout cela se soit passé le sixième jour. On pourrait, en pensée, se détacher d'une dimension temporelle étroite du sixième jour d'une durée de 24 heures.

Ce récit veut faire ressortir l'essentiel. Ce que Dieu fait ici n'est pas une expérience pour lui-même, mais une leçon pour Adam. Et pour nous. Le fait de donner un nom à beaucoup d'animaux montre la proximité de tous les êtres vivants, des humains aux animaux, mais aussi la position éminente de l'être humain par rapport à l'animal. *Ici apparaît en effet une hiérarchie.*

Si, au sixième jour de la création, tout était très bon, voici maintenant que quelque chose n'est pas bon. Adam était un être social et, en tant que tel, il était seul. Dieu, qui connaît l'être humain, le savait avant qu'Adam le ressente. Cela se

voyait peut-être déjà à différentes choses. Voyait-il déjà chez les animaux qu'il y avait le mâle et la femelle, et qu'il lui manquait le vis-à-vis féminin ?

Après qu'Adam eut donné un nom, entre autres, au tyrannosaure, à un tigre à dents de sabre, aux fourmis et aux abeilles, la recherche d'un partenaire resta sans succès. Aucun animal ne pouvait être ce vis-à-vis, cette pièce manquante du puzzle. Dieu cherchait une aide pour Adam, afin qu'il accomplisse sa mission de la création. Seul, il n'était pas complet. Et seul, il n'était pas en mesure d'être ce que Dieu avait pensé. L'« offre d'emploi » cherche quelqu'un qui devait faire du bien à Adam. *Une âme sœur. Un allié. Un vis-à-vis, un complément. Un pendant à chaque aspect de son existence* : *physique, psychique, spirituel ; mental ; extérieur comme intérieur. En résumé, c'est ce que l'on entend par une aide qui lui corresponde.*

Adam n'est pas décrit comme une tête à laquelle il manque un corps. Il est décrit comme un terrien qui a besoin d'aide. *Il n'a pas besoin d'un sujet, ni d'un assistant, mais d'une personnalité aussi forte que lui à ses côtés.* Une aide qui rende possible une action commune.

L'homme se comporte souvent comme celui qui arrive à tout tout seul. Qui ne cherche pas d'aide. Dieu voit plus loin. Il sait ce dont l'homme a besoin pour maîtriser la vie.

Au sujet de l'expression « *une aide qui lui corresponde* », je cite l'assyriologue et professeur de langues sémitiques R. David Freedman[8] : « Je crois que la traduction habituelle de ces deux mots [c.-à-d. ezer kenegdo ou "aide"], malgré son acceptation presque universelle, est fausse. Ce n'est pas ce que ces mots veulent transmettre. Ils devraient plutôt être traduits de manière à signifier à peu près "*une puissance ou force égale à l'homme*". Autrement dit, lorsque Dieu parvint à la conclusion qu'il créerait une autre créature afin que l'homme ne soit pas seul, il décida de créer "une puissance ou force égale à l'homme". Quelqu'un dont la force correspond à celle de l'homme. La femme n'était pas destinée à être simplement l'aide de l'homme. Elle devait bien plutôt être sa partenaire. »

8. R. David Freedman, "Woman, a Power Equal to a Man: Translation of Woman as a 'Fit Helpmate' for Man Is Questioned," Biblical Archaeology Review 9, 1 (1983): 56.

« Freedman porte ensuite son attention sur le mot suivant, kenegdo, souvent traduit par "convenable" ou "approprié". Ce mot n'apparaît qu'une seule fois dans la Bible, si bien que nous n'avons aucune autre comparaison biblique pour nous aider à le traduire. Dans l'hébreu mishnique plus tardif, cependant, la racine de ce mot signifie "égal". »

Freedman conclut (et nous anticipons sur le verset suivant) : « Lorsque Dieu crée Ève à partir du côté d'Adam, son intention est qu'elle soit – à la différence des animaux – *"une force (ou puissance) égale à lui"*. Je crois qu'il n'existe aucune autre manière de comprendre l'expression "ezer kenegdo" qui puisse être défendue philologiquement. La traduction traditionnelle repose sur une nuance tardive de ezer (aide), que le contexte ne justifie pas ».

Même sans cette découverte linguistique, chaque femme et chaque homme peut conclure que la femme est un vis-à-vis de même rang. *Les caractéristiques sont l'identité de nature, la différence et le complément. Non la hiérarchie, l'autorité, le fait de suivre ou la soumission.*

La femme n'a donc pas été créée pour servir Adam, mais pour servir avec Adam.

Être une aide pour quelqu'un ne fonde aucune différence hiérarchique. Dieu aussi est notre aide ! C'est une erreur funeste de conclure qu'une aide fonderait une différence hiérarchique. Quelle image négative, véritablement tragique, on dessine ainsi de la femme, et quelles conséquences de grande portée y sont liées. Il ne s'agit pas qu'Adam accomplisse sa mission de la création, mais que les deux accomplissent leur mission commune (1.28).

Quand un mari aide sa femme, cela arrive aussi, la hiérarchie n'est pas inversée. L'aide n'a rien à voir avec la hiérarchie, ni dans la Bible ni dans la vie quotidienne.

« L'idée en Gn 2.18, 20 est que la femme est une source de force ou de puissance pour l'homme, qu'elle sert comme amie et alliée. *La soumission n'est pas dans l'intention du texte.* »[9]

9. Document d'étude de la WKG (WKG-Studienpapier), septembre 2003

2.1.8 Ève est créée

> [Gn 2.21-22] Et l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, et il s'endormit. Et il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place ; et *l'Éternel Dieu bâtit, de la côte qu'il avait prise de l'homme, une femme, et il l'amena à l'homme.*

Ce récit rapporte un événement mystérieux, à peine imaginable pour nous. Ce qui est décrit ici exactement, en peu de mots, seuls les anges ont pu le voir. Ces saints observateurs furent émerveillés, comme nous l'aurions été. C'est de son côté qu'Ève est issue. Comme si elle naissait d'Adam. Elle n'est pas créée à partir de la terre. Il ne faut pas un second Adam, il faut un être humain qui corresponde entièrement à Adam. Si Ève avait été créée en premier, elle aussi aurait eu besoin d'une aide. Ni le masculin ni le féminin ne sont pensés, selon la création, pour être seuls.

Dans ce texte non plus, on ne peut pas mettre trop d'interprétation. Cela n'a guère de sens de réfléchir au patrimoine génétique, à la moelle osseuse ou aux chromosomes. C'est un processus profond, corporel et spirituel, qui était, du point de vue de Dieu, le seul moyen de produire le vis-à-vis correspondant et l'aide pour Adam.

Que la compréhension et la traduction des mots ne suffisent pas toujours à elles seules pour comprendre un texte de l'Antiquité, cette explication l'illustre à titre d'exemple :

« Lorsque nous lisons qu'Adam est plongé dans un profond sommeil et qu'Ève est "faite", nous pensons automatiquement qu'Adam est conduit au bloc opératoire pour une opération. Mais un Oriental de l'Antiquité n'aurait pas pensé ainsi. Le mot hébreu pour "profond sommeil" est employé dans tout l'Ancien Testament pour désigner une expérience visionnaire. C'est ainsi que l'aurait compris un lecteur israélite. Je crois donc que ce profond sommeil était pour Adam visionnaire, et non une opération chirurgicale. En d'autres termes, il voit

quelque chose, et puis de plus en plus d'Ève. »[10]

2.1.9 À partir de la côte

J'avoue que cette description me paraît étrange. Presque mythologique. Comme je l'ai dit, plus compréhensible pour l'univers de pensée de l'époque que pour nous. Cela n'a guère de sens de regarder ce processus avec des lunettes de sciences naturelles, de médecine, de biologie ou d'anatomie. Il est pourtant si profond et si fondamental qu'il doit en ressortir encore davantage.

Les deux sont donc de la même substance. Apparentés par nature. Non pas chacun une création séparée et individuelle, mais une expression séparée de la même création.

Il est étrange que les traducteurs emploient ici le mot « côte ». Nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament ce mot n'est traduit ainsi. Il n'y a pas non plus de raison de le faire ici.[11] Il est le plus souvent traduit comme un élément d'architecture : planche, bâtiment latéral, lambris, battant de porte et côté. Il s'agit toujours de construction. Ce que ces termes ont en commun, c'est le « côté ».

Ève est bâtie à partir du côté (zela). Adam a été pour ainsi dire façonné dans l'argile, comme par un potier, et maintenant Ève est bâtie à partir du côté (ou de l'élément latéral). Il s'agit d'une question d'image, non d'une question d'anatomie.

L'homme a 24 côtes et peut bien se passer de l'une d'elles. Mais des côtés, il n'en a que deux (voir les deux battants de la porte dans le temple de Salomon, le même mot, 1 R 6.34). La moitié gauche et la moitié droite du corps. Ici se poursuit la paire de termes « masculin-féminin » de 1.27. La femme n'est pas faite d'un os, mais de la moitié de l'homme. *« Elle est prise du côté de l'homme, afin que les deux êtres humains traversent la vie côte à côte et que chacun trouve en l'autre sa "meilleure moitié".* »[12]

Pinchas Lapide écrit à ce sujet : « Le mot hébreu employé ici ne peut que rarement signifier côte et se traduit en règle générale par flanc ou côté. … *Il n'est*

10. John Walton, Interview by Kevin P. Emmert/ March 19, 2015
11. Bielefeldt, 43, Die Sache mit der Rippe, Die himmlische Idee von den Geschlechtern, Asslar, 2007
12. Bielefeldt, 45

donc pas étonnant que cette erreur de traduction de la "côte" ait inévitablement conduit à un mépris de la femme dans le monde chrétien. »[13]

Avec une formulation modifiée, le verset se lit ainsi :

> Et Dieu, le Seigneur, plongea la main dans le côté d'Adam (ou : prit l'une des moitiés du corps d'Adam) et combla de nouveau l'endroit. Puis il prit l'élément latéral et en construisit une femme.

Ils deviennent deux êtres humains qui se comprennent et qui sont attirés l'un vers l'autre. Qui deviennent une seule chair, comme si la séparation était annulée. C'est le mystère du mariage, de l'alliance de fidélité et d'amour entre l'homme et la femme.

Que la femme soit bâtie à partir d'une moitié de l'homme laisse peut-être entrevoir ce qui deviendra réalité dans la fécondité de la reproduction : la division de la cellule germinale. Les cellules se divisent en deux et chacune est une cellule complète. La femme n'est pas sans l'homme, ni l'homme sans la femme.

Est-ce important de savoir comment on traduit ce mot ? Certainement. La côte suscite chez les femmes quelque chose qui leur donne le sentiment d'être un appendice. Que ressentirions-nous, nous les hommes, si nous avions été bâtis à partir d'une « côte » ?

2.1.10 La « Männin » (l'« hommesse »)

> *Et l'homme dit : Celle-ci est enfin os de mes os et chair de ma chair ; celle-ci sera appelée hommesse (ischah), car elle a été prise de l'homme (isch).*

Adam exulte, il est enthousiasmé. Nous entendons des paroles poétiques. Quel moment saint. Devant lui se tient la plus belle femme du monde. Nue et sans honte. Comme un cadeau. Il voit tout de suite qu'elle ne vient pas du règne animal. Il s'en était occupé intensément. Ici, c'est tout autre chose. *C'est elle qui lui manquait. Celle qui lui est égale. De la même espèce. Comme lui, mais une elle. Une hommesse. Adam dit : Enfin quelqu'un comme moi !*

13. Lapide, 161, Lapide, Pinchas, Ist die Bibel richtig übersetzt? Gütersloh, 2004

Adam a-t-il assisté à l'intervention de Dieu, pour savoir même qu'elle est sortie de lui ? Elle ne lui est pas étrangère ; aussitôt, ils sont proches l'un de l'autre. Il n'y a qu'eux deux dans le jardin. Et les animaux.

> *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront une seule chair.*
>
> *Et ils étaient tous deux nus, l'homme et sa femme, et ils n'en avaient pas honte.*

Ève, l'hommesse, sera à l'avenir si attirante pour l'homme qu'il quittera tout pour elle, afin d'être auprès d'elle. Une fois de plus, la dignité de la femme est ainsi particulièrement mise en avant. C'est elle qui est désirée. Ce n'est pas l'inverse qui est décrit.

Devenir une seule chair indique qu'il n'est pas possible d'avoir davantage d'unité et d'égalité.

Ces paroles doivent être considérées *aussi sous l'angle historique*. L'homme doit avoir l'autonomie nécessaire pour pouvoir vivre sans ses parents, afin de fonder une nouvelle famille.

Ici, la femme est vue historiquement comme celle qui, contrairement à son mari, reste tout à fait liée à la maison de ses parents et y trouve ainsi une certaine protection. Elle ne la quitte pas de la même manière que l'homme. Dans la sécurité de la maison parentale ou à proximité de celle-ci, dans le cadre de la famille élargie, elle trouve ainsi une protection contre un mari éventuellement violent ou trompeur. La femme trouve de l'aide en habitant près de ses parents ou dans leur maison.

Les deux forment cependant une unité nouvelle, largement indépendante et autonome. Être une seule chair désigne l'accomplissement de la mission d'être féconds. Donc l'acte sexuel comme expression et aussi sommet de l'union et de la procréation ou multiplication. L'unité décrit aussi toute la vie du mariage. L'alliance du mariage, dont il n'est pas directement question ici, décrit l'union d'une femme et d'un homme pour toute leur vie. *Comme le dit Jésus, il en était ainsi au commencement, et il doit en rester ainsi.*

Avec plusieurs femmes, la fécondité, et donc la population, auraient progressé plus vite au début. Les êtres humains et les sociétés ont introduit la polygamie. Mais elle n'a jamais été l'idée de Dieu, même s'il a dû la supporter chez les siens (p. ex. les patriarches, David, etc.).

2.1.11 Donnés l'un à l'autre

Deux êtres humains se tiennent l'un en face de l'autre. Adam reçoit Ève comme don de Dieu. Deux sortes différentes d'êtres humains se rencontrent pour la première fois. Les deux corps, différents et faits l'un pour l'autre, sont donnés l'un à l'autre et l'un pour l'autre. Dans la différence des sexes et la sexualité qui l'accompagne, Dieu montre son plan d'amour. Ainsi la sexualité devient un don de Dieu de l'un pour l'autre. Cela sert à l'enrichissement et à l'épanouissement mutuels et devrait conduire à la reconnaissance pour la différence sexuelle.

Lorsqu'Adam était seul, il ne pouvait pas exprimer cette reconnaissance dans la réciprocité. Dans sa solitude, il n'est même pas capable de se percevoir pleinement lui-même comme personne, car il n'y avait pas encore d'autre « je ». Être une personnalité demande une relation et un vis-à-vis. *Pour l'homme, la femme est l'aide qui lui permet de reconnaître sa propre humanité et la conscience d'un enrichissement mutuel. Ève n'est pas seulement un don : elle permet à Adam de se reconnaître lui-même comme un don pour elle. Vivre non seulement ensemble, mais l'un pour l'autre : voilà le genre de communion que Dieu a prévu.* Ainsi, ils reflètent l'amour de Dieu comme des dons mutuels l'un pour l'autre, par leur masculinité et leur féminité.

La joie d'Adam, sa reconnaissance de voir en Ève non pas simplement une aide subordonnée, mais un don de Dieu, expriment la dignité de sa personnalité – qu'Ève, de son côté, a aussi reconnue en Adam. *Ève est une personnalité libre, qui a les mêmes droits. Le réaliser, aujourd'hui encore, signifie l'accepter comme don et cadeau de Dieu. La féminité est un don de Dieu. Le premier don (en dehors de sa vie et de son existence) que l'homme a reçu.*

Une autorité qui exige la soumission nie le don. Quand on reçoit un don, on reçoit d'une certaine manière autorité sur ce don. *À quoi Adam a-t-il été autorisé*

u'il a reçu Ève ? À engager son corps par amour pour elle – au-delà de la sexualité. Il est autorisé à la recevoir – comme une sœur. Ce n'est pas une autorité pour donner des instructions ou pour dominer sur elle. Cela ne viendra que comme la triste conséquence de la chute.

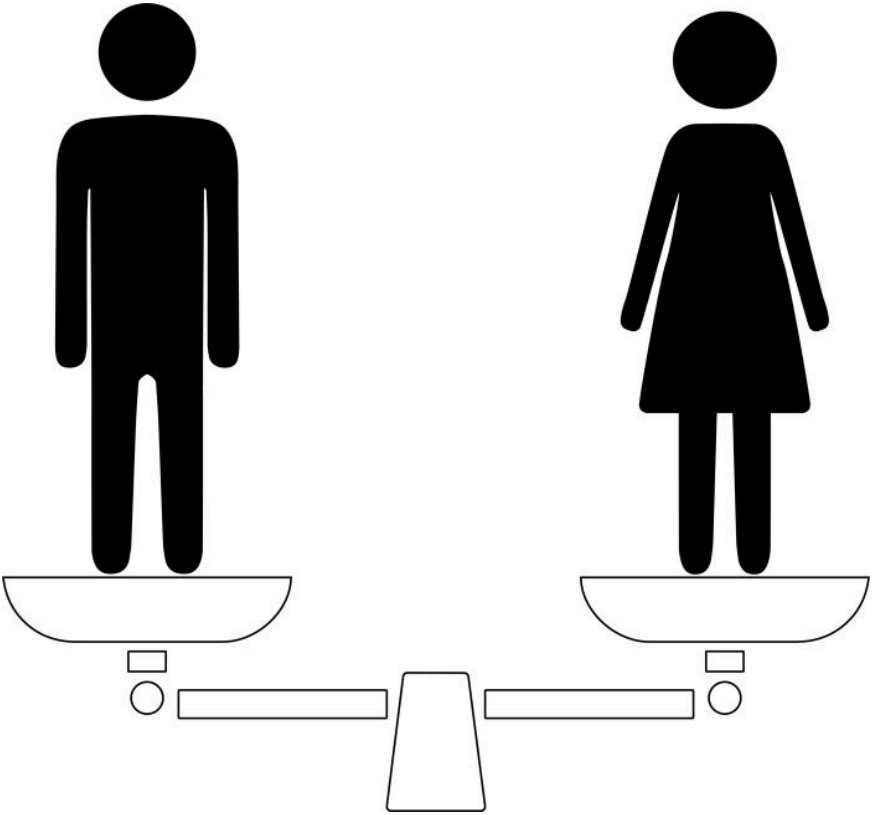
Les premières paroles d'Adam, lorsqu'il voit Ève, trouvent leur écho chez le bien-aimé du Cantique des cantiques 4.9 : « Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, ma fiancée ; tu m'as ravi le cœur par un seul de tes regards. »

L'homme, créé le premier, est autorisé à aimer le premier, à se sacrifier le premier, il est le premier autorisé à servir, le premier à lui donner du pouvoir, et non à exercer un pouvoir sur elle.

Cette attitude de reconnaissance l'un pour l'autre trouve son expression parfaite dans l'amour de Christ pour son assemblée. C'est ce qui devrait être visible et perceptible dans nos Églises, nos églises locales et nos assemblées pour tous, y compris les visiteurs non croyants, et pour les gens autour de nous.

« Le prélude de la Bible promet un rêve humain originel : l'égalité des sexes et une sexualité sans gêne. »

Arnold Angenendt



Ta justice demeure à jamais justice, et ton enseignement est vérité.

Psaume 119.142 (Zürcher Bibel, traduction allemande de la Bible)

2.2 La chute de l'homme et de la femme

Lorsque je parcours le récit des origines des trois premiers chapitres, je renonce délibérément à approfondir les interprétations typologiques ou les fonctions de préfiguration. Il s'agit de la condition humaine, telle qu'elle se montre dans la relation entre l'homme et la femme, dans leur existence littérale. Ici, cela n'a pas encore de sens d'aller chercher des textes de Paul pour l'interprétation. Je dis « à cet endroit », car plus tard je devrai de toute façon le faire. Il y a une règle

importante dans la lecture de la Bible : *le contexte*, le contexte, le contexte. D'abord et avant tout, comprendre le texte dans son *contexte immédiat*, dans son environnement et dans ses données historiques, autant que c'est possible. Il existe aujourd'hui pour cela beaucoup d'outils et aussi de sources. Ce n'est qu'ensuite que les étapes suivantes de l'interprétation sont sur une bonne voie.

Genèse 3 décrit la tromperie tragique et la désobéissance d'Ève, puis d'Adam, qui ont conduit à plusieurs niveaux de brisure : honte, culpabilité, inimitié, peine douloureuse, mort et expulsion du jardin d'Éden. Dieu s'adresse à tous les protagonistes, au serpent, à l'homme et à la femme, et les avertit des conséquences de leurs actes. Et il les prépare, jusqu'à un certain point, à tout ce qui les attend. Il y a un verset qui s'est retrouvé au centre du débat. Il s'agit de Genèse 3.16 : « Tu désireras ton mari, et il dominera sur toi ». Mais parcourons brièvement, comme auparavant, le récit biblique [Gn 3.1-7 ; traduit de la Bible allemande Elberfelder] :

> Et *le serpent* était plus rusé que tous les animaux des champs que l'Éternel Dieu avait faits ; et il dit à la femme : Dieu a-t-il vraiment dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ?
>
> Et la femme dit au serpent : Du fruit des arbres du jardin, nous mangeons ; mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, de peur que vous ne mouriez.
>
> Et le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez nullement, mais Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. Et la femme vit que l'arbre était bon à manger, qu'il était un plaisir pour les yeux et que l'arbre était désirable pour donner l'intelligence ; et elle prit de son fruit et en mangea, *et elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il en mangea.*
>
> Alors les yeux de tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus ; et ils cousirent ensemble des feuilles de figuier et se firent des ceintures.

Dieu avait dit à Adam, avant qu'Ève soit là [Gn 2.16-17] :

> Et l'Éternel Dieu donna un ordre à l'homme et dit : Tu peux manger à volonté de tout arbre du jardin ; mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car au jour où tu en mangeras, tu mourras.

Dans sa manœuvre de tromperie, le serpent qui parle s'adresse délibérément à Ève. Était-elle la plus faible ? Ou la plus facile à séduire des deux ? On pourrait interpréter ainsi cette situation. Non parce qu'elle était une femme. *Mais parce qu'elle ne connaissait peut-être le commandement que de seconde main. Ce qu'elle savait, elle ne pouvait le savoir que par Adam.* Un petit détail montre peut-être qu'Adam lui en avait dit plus que Dieu ne lui avait dit. Ou qu'elle avait ajouté quelque chose à ce qu'Adam lui avait dit. Peut-être aussi par mesure de précaution : *Ne pas toucher*, dit Ève. Et au milieu se trouvait pourtant l'arbre de vie, bien plus important, et non l'arbre de la connaissance du bien et du mal (2.9).

Certains voient déjà dans les paroles d'Ève les premiers signes de faiblesse ou de désobéissance. Mais les paroles d'Ève, telles que Moïse les a écrites, pourraient faire comprendre comment nous pouvons concevoir le péché, en image, comme une impureté. Celui qui, selon la loi de Moïse, *touchait* quelque chose d'impur était impur et avait besoin de purification. Le livre du Lévitique le décrit plus de 160 fois. Sous cet angle, les paroles d'Ève font comprendre ce que signifie tomber dans le péché et devenir impur.

La tromperie du séducteur, le serpent, réussit. Il sème le doute sur la bonté et la véracité de Dieu. Ève le croit, et le fruit défendu devient le fruit désiré. Ce n'est pas la faim, mais le désir d'obtenir l'intelligence et le savoir que Dieu semblait leur refuser, qui poussa Ève à saisir le fruit. Une décision fatale. Un petit pas aux grands effets.

Ève et Adam étaient ensemble sur place. Adam était avec elle. Adam avait-il aussi entendu parler le serpent ? Avait-il abandonné son rôle de direction ? Tout cela relève de la spéculation. Ève lui donne le fruit, qu'elle a elle-même déjà goûté. Adam prend le fruit défendu. *Adam transgresse délibérément le commandement de Dieu, qu'il avait reçu personnellement de lui.*

Bien qu'on ne puisse tirer rien de bon de cet incident, cette situation montre elle aussi comment les deux se comportent avec la même force et, en même temps, aussi mal l'un que l'autre. Ève est séduite. Elle savait que l'arbre était défendu. Adam se laisse séduire sans un mot, bien qu'il sût que cet arbre était défendu.

Aussitôt, ils reconnaissent qu'ils sont nus. Une connaissance nouvelle. Comme le serpent l'avait promis.

> [Gn 3.8-19 ; traduit de la Bible allemande Elberfelder] Et ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu, qui se promenait dans le jardin à la fraîcheur du jour. Et l'homme et sa femme se cachèrent loin de la face de l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin. Et l'Éternel Dieu appela l'homme et lui dit : Où es-tu ?

Quel privilège inimaginable de rencontrer chaque jour, dans le jardin du paradis, à la fraîcheur du jour, en début de soirée, Dieu lui-même sous une forme visible. Comme dans le sanctuaire. Mais maintenant, tout est différent. La peur et une conscience éveillée poussent à fuir loin de Dieu. Ils savent que la bonne relation est troublée. Ils ont méprisé quelque chose qui était très important pour Dieu.

> Et il (Adam) dit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché. Et il dit : Qui t'a fait savoir que tu es nu ? As-tu mangé de l'arbre dont je t'avais commandé de ne pas manger ? *Et l'homme dit : La femme que tu m'as donnée pour être avec moi, c'est elle qui m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé.*

La conscience d'être nu va de pair avec la transgression. L'une suit l'autre. La nudité devient une honte, un opprobre. Le signe de la culpabilité. L'innocence appartient au passé.

Dieu aborde concrètement la transgression. Adam est conscient de sa culpabilité. Mais il cherche un autre coupable, un bouc émissaire sur lequel il puisse rejeter sa faute. Si pitoyable que ce soit : il rend sa femme responsable. Quelle lâcheté ! Au lieu d'assumer sa faute, il accuse sa femme. Et il rend pour ainsi dire Dieu (co)responsable, parce qu'il lui avait donné la femme.

En effet, dans ce récit, Dieu ne règle pas l'affaire uniquement avec Adam, mais il s'adresse aussi à la femme. Chacun est interpellé et considéré individuellement et au même rang, de même que Dieu jugera tous les êtres humains avec justice et ne négligera aucun détail.

2.2.1 La réponse d'Ève

Ève avait été séduite, dupée par le menteur et le meurtrier des hommes. Lorsque Dieu s'adressa à elle, elle désigna celui qui portait la plus grande faute : le serpent.

> Et l'Éternel Dieu dit à la femme : Qu'as-tu fait là ! Et la femme dit : *Le serpent m'a trompée, et j'en ai mangé.*

Ève se démarque du serpent, elle l'accuse. La grande transgression, par laquelle Ève déclenche une avalanche, est venue par la séduction. Et elle reconnaît qu'elle a mangé. Son attitude est meilleure que celle d'Adam. Le degré de sa transgression n'est pas comparable au sien.

« Dieu demanda à la femme, comme en Gn 3.13 : "Qu'as-tu fait ?" *Elle répondit à Dieu sans faux-fuyants. Elle répondit à Dieu sans reproches. Elle parla d'une tout autre manière que l'homme.* Elle ne se laissait plus tromper. Peut-être tout lui devint-il clair lorsqu'elle entendit Dieu interroger l'homme. En tout cas, elle voyait maintenant ce qui s'était passé. Dans sa sagesse nouvelle, elle reconnut le mal et dit : "Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé." Par cette réponse, elle démasqua le serpent malfaisant comme la source de sa tromperie. Et elle avoua le mal qu'elle avait fait pendant qu'elle était trompée : "et j'en ai mangé." Avait-elle commis plus de mal que l'homme ne venait d'en commettre ? Non. A-t-elle accusé l'homme qui était avec elle ? Non. A-t-elle accusé Dieu ? Non. Pourtant, ce que la Bible nous raconte d'elle n'est pas la manière dont elle est souvent présentée. Et cette fausse présentation d'elle existe depuis longtemps. »[14]

14. Fleming, Bruce ; Fleming, Joy ; Hagemeyer, Joanne. The Book of Eden, Genesis 2-3: God Didn't Curse Eve (or Adam) or Limit Woman in Any Way. Version Kindle, p. 56

2.2.2 La peine d'Ève, la grossesse et l'assujettissement

Les paroles de sanction de Dieu à Ève se lisent ainsi dans la traduction Elberfelder :

> À la femme il dit : Je multiplierai beaucoup la peine de ta grossesse, tu enfanteras des enfants dans la douleur ; et ton désir sera pour ton mari, mais lui dominera sur toi.

La Zürcher Bibel (et l'Einheitsübersetzung, traductions allemandes de la Bible) sépare la peine de la grossesse. Et c'est juste, car il s'agit de deux choses :

> À la femme il dit : Je te donne beaucoup de peines *et* je rends tes grossesses nombreuses, tu enfanteras des enfants dans la douleur. Tu désireras ton mari, et il dominera sur toi.

Bruce Fleming, cité plus haut, rend ces paroles ainsi :

> *Je multiplierai certainement (1) ton pénible travail aux champs et (2) tes conceptions.*

Puis Dieu instruit la femme de ce qui lui est arrivé, à elle et à eux deux, maintenant qu'ils sont mortels et déchus.

> *Avec effort tu enfanteras des enfants*
>
> *Ton désir [d'amour] [est] pour ton mari*
>
> *Mais lui [domine de manière rebelle sur lui-même et] dominera sur toi.*

Cette distinction dans la première partie du verset 16 est-elle importante ? Par elle, les paroles adressées à Ève prennent une tout autre tonalité et, plus important encore, un autre contenu. *Il est d'abord important de constater que, dans ce discours de Dieu, aucune malédiction ne vient sur Ève. Au contraire !* D'abord, il lui est annoncé qu'elle aura beaucoup de peine et d'efforts en ce qui concerne l'agriculture. Cela comprend l'élevage et d'autres travaux manuels nécessaires à la vie. Le mot *peine* n'apparaît sous cette forme que trois fois et signifie toujours le pénible travail aux champs. C'est ainsi qu'Adam l'entend : le sol est maudit à cause de toi :

« C'est avec *peine* que tu en mangeras tous les jours de ta vie. » Et c'est ainsi que Lémec le dit plus tard à son fils Noé (Gn 5.29) : « Celui-ci nous consolera de notre travail et de la *peine* de nos mains, à cause du sol que l'Éternel a maudit. »

Adam a simplement pris le fruit des mains d'Ève, en connaissant pleinement l'interdiction, et il en a mangé. Mais la malédiction de Dieu ne frappe pas Adam. Elle passe à côté de lui et frappe le sol. *C'est la grâce en Éden.* Les conséquences sont la peine dans la production de nourriture. L'existence devient un combat pour la survie, autrement qu'en Éden. Et comme Ève vit sur le même sol et qu'ils cheminent ensemble, comme couple, pour maîtriser la vie, la même peine que celle d'Adam la frappe. La raison n'est pas Ève, mais Adam, car c'est à cause de son acte que le sol est maudit.

Mais maintenant, dans la deuxième partie de la première phrase, vient la bonne nouvelle, l'Évangile. *Les grossesses (au pluriel) sont multipliées !*

Malgré la transgression, Ève peut accomplir la mission de la création : Soyez féconds, multipliez et remplissez la terre ! Malgré la transgression, la vie continuera. Il y aura beaucoup de descendants. Plus important encore, l'un de ces descendants écrasera la tête du serpent. Le serpent entendit d'abord ces paroles, que Dieu lui adressa :

> Et je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta postérité et sa postérité ; *lui* t'écrasera la tête, et *toi*, tu lui écraseras le talon.

On appelle ces paroles l'Évangile originel, ou protévangile. *Mais elles s'adressent au diable, et pour lui, ce n'est certainement pas une bonne nouvelle.* Puis le serpent doit entendre que Dieu assure et garantit qu'il y aura des descendants, qu'il y aura la postérité de la femme. Pour Ève, une bonne nouvelle, comme pour Adam et pour nous, qui pouvons écouter dans le jardin. *Ainsi, les paroles adressées à Ève ont une signification positive, pleine d'espérance.*

Enfanter sera pénible pour Ève, comme pour Adam le travail des champs. Après la chute, la vie est devenue autre. Lorsqu'Ève entendit ces paroles, elle n'avait encore enfanté aucun enfant. Le serpent et Adam entendent des paroles de malédiction et de sanction : il y a un bon avant et un mauvais après. *Pas Ève !*

Dieu ne change pas le corps de la femme lorsqu'il lui parle en Éden. Pourtant, certaines traductions donnent l'impression que Dieu transforme d'une manière ou d'une autre la femme et fait de l'enfantement une chose mauvaise.

La naissance est un processus risqué, lorsque l'on ne dispose pas des possibilités médicales qui existent aujourd'hui dans beaucoup de parties du monde. Mais Dieu se tient aux côtés des femmes. Il est leur aide et leur sauveur (1 Tm 2.15).

Dans une parabole, Jésus dit à ses disciples, et nous pouvons supposer que c'est le même qui parlait avec Ève dans le jardin :

> [Jn 16.21] La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve quelque chose de pénible (ou : de la peine), parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné naissance à l'enfant, elle ne se souvient plus de la détresse (ou : des douleurs), à cause de la joie qu'un être humain soit né dans le monde.

« L'auteur, aux v. 16-19, dresse le bilan des duretés de l'existence humaine, en particulier de l'aspect créateur de la vie : la reproduction et la production de nourriture. L'insouciance d'autrefois se mêle désormais de peine : le bien (descendance, nourriture) vient avec le mal (peine). »

> Et l'Éternel Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit plus que tout le bétail et plus que tous les animaux des champs ! Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. Et je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta postérité et sa postérité ; lui t'écrasera la tête, et toi, tu lui écraseras le talon.

En s'adressant au serpent, Dieu énonce quelles sont les conséquences de cette transgression pour les trois protagonistes. Le serpent est abaissé jusqu'au sol et dans la poussière. Pour le serpent, l'attaque contre la femme a des conséquences dévastatrices. Il a commis une erreur qui lui coûtera la vie.

D'abord, il y aura une inimitié perpétuelle entre la femme et le serpent. Fait intéressant : *pas entre Adam et le serpent. Plus remarquable encore : entre la postérité du serpent et la postérité de la femme. Ici, c'est la femme qui aura des descendants, ou une postérité.*

L'un de ces descendants tuera le serpent en lui écrasant la tête. Mais au prix d'une morsure douloureuse au talon.

Ces quelques mots ont une grande portée et un long rayonnement. Le serpent est plus qu'un reptile. Il est l'ennemi des êtres humains et l'ennemi de Dieu, Satan, le diable.

Je trouve étonnant le rôle qu'Ève, et avec elle les femmes, auront dans ce conflit cosmique. Car c'est bien ainsi que ce conflit se révèle lorsque nous regardons en arrière sur l'histoire du monde et l'histoire du salut. Le diable attaquera la femme dans son rôle « porteur de salut ». Il fera tout pour l'humilier, pour affaiblir son efficacité, pour que ses paroles ne soient pas entendues. *Quel rôle important la femme joue dans ce conflit cosmique ! Sans elle, il ne pourra pas y avoir de victoire de Dieu par un descendant.*

Bien qu'elle vienne d'être séduite et qu'elle ait péché, *elle est établie par le Créateur pour le salut. Pas Adam.* Elle fait l'expérience de la grâce d'une grande promesse.

Même dans ce chapitre de la chute, la femme n'est pas décrite dans un rôle subordonné. C'est presque l'inverse. Comme si elle était plus importante pour le futur renversement de la chute.

Maintenant, comme deuxième conséquence de la transgression, sa relation avec l'homme est décrite. Chaque lecteur sent que cela décrit une grave perturbation de leur relation. Ce n'est rien de bon. Pas une bénédiction, mais comme une malédiction. Qui s'est réalisée ainsi dans l'histoire du monde.

Adam aussi, qui est rendu responsable de ce péché, doit entendre les conséquences amères de son acte :

> Et à Adam il dit : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre et dit : Tu n'en mangeras pas ! – le sol sera maudit à cause de toi : c'est avec peine que tu en mangeras tous les jours de ta vie ; il te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, car c'est d'elle que tu as été pris. Car tu es poussière, et tu retourneras à la poussière !

Dieu ne décharge pas Adam de sa responsabilité. C'est à lui qu'il avait donné le commandement, et il l'avait transgressé. Que ce soit indirectement par sa femme n'a pas d'importance. Il avait reçu le commandement, et il l'avait transgressé.

Les conséquences sont sombres. La peine et l'effort, en un mot le combat pour la survie et pour l'existence, voilà ce qui fera le destin d'Adam et de tous les fils d'Adam. *Tandis qu'Ève entend l'« Évangile originel », ou protévangile, et y a une part décisive, il ne reste à Adam, à la fin, que de redevenir ce dont il a été tiré. Un jugement tragique. Aucune perspective d'espérance. Mais la victoire de la femme, ou de la postérité de la femme, arrachera un jour aussi l'homme à la poussière pour le ramener à la vie.*

2.2.3 Tes désirs se porteront vers lui, il dominera sur toi

Cette parole de sanction compte parmi les plus tragiques de la Bible et, jusqu'à aujourd'hui, elle est (malheureusement) interprétée de diverses manières. Elle fait partie du cœur de notre étude. La Gute Nachricht (traduction allemande de la Bible) lit ici : *Tu seras attirée vers ton mari, mais il dominera sur toi.* Le mot que la traduction Elberfelder rend par *désir* signifie l'attachement résolu et inébranlable à son mari.

Le mot *dominer* est en soi neutre. On ne voit pas encore clairement s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise domination. Mais on sent que la description du rapport et de la relation des deux n'est pas ce que montrent Genèse 1 et 2. Il y a ici une brisure, une asymétrie. *Un champ de tension dans lequel l'inégalité et le déséquilibre prendront le dessus.* D'une part, la femme, qui a pourtant été créée en vue de l'homme, fait l'expérience de la déception. Elle se confie à l'homme dans sa faiblesse et sa vulnérabilité. Faiblesse, parce qu'elle est physiquement, corporellement, la plus faible. Mais aussi parce que ses conditions sociales et culturelles sont devenues les plus faibles et les plus défavorisées (1 P 3.7).

Mais chez l'homme, elle ne trouve pas la réponse qui convient à son désir. Ce qui vient à sa rencontre n'est pas l'empathie ou l'attirance mutuelle (voir chap. 2.24). Ce n'est pas non plus le fait d'être « une seule chair ». Si, dans l'acte sexuel

et la procréation, mais pas dans tous les domaines de la vie commune. L'unité des cœurs est en danger. La domination est la réponse de l'homme. Non pas ensemble, d'égal à égal, mais l'assujettissement, l'oppression et la discrimination accompagneront la relation entre les sexes. Ce n'est pas une bénédiction. C'est la conséquence du péché. La continuation du péché, ici celui de l'homme. *Dominer sur l'épouse, ou sur la femme en général, ne faisait pas partie de leur relation et ne devait jamais en faire partie. Nulle part l'Écriture sainte ne donne aux hommes l'instruction de dominer sur elles !*

Ce n'est pas ce que Dieu a prévu, ni la manière dont il les a créés tous les deux. La création d'Ève et leur première rencontre étaient si prometteuses. Mais « À l'est d'Éden » souffle un autre vent. Là, le sexe masculin se montre rarement en gentleman, et plus souvent en despote et en macho.[15] Même vers de tels hommes, beaucoup de femmes se sentent encore attirées.

Une autre interprétation comprend cette parole comme si la femme aspirait à dominer l'homme.[16] Mais lui, à part des exceptions bien sûr, s'imposerait contre cela et défendrait son pouvoir et sa suprématie. J'ai souvent entendu cette lecture. Comme si la femme tendait par nature à saisir la couronne. Si on lui donnait le petit doigt, elle prendrait toute la main. De telles femmes, il y en aura. Des femmes qui veulent manipuler leurs maris et décider à leur place. Aucun doute. Mais placer tout le sexe féminin sous ce soupçon général, ou le punir collectivement, procède davantage de l'état d'esprit et de l'attitude dégénérés du sexe masculin. Celui-ci, à son tour, ne tombe pas seulement sous le soupçon, mais, selon les paroles de Dieu, sous le jugement d'être imbu d'autorité. Ici aussi, il faut ajouter : à part des exceptions. Les deux comportements existent sous toutes sortes de formes, fortes et faibles. *Et cela n'exclut jamais qu'il existe des partenariats positifs et pleins d'amour ! Bien sûr, aussi en dehors des mariages chrétiens.*

Le désir de la femme n'est pas une volonté de domination. Ce n'est pas non plus un désir sexuel en vue d'avoir des enfants. Cela peut y être contenu. C'est, plus profondément, l'attirance vers l'homme, la recherche de protection, la

15. On se demande si cette parole de sanction de Dieu concerne aussi certaines parties du monde animal.
16. Voir la même construction de phrase en 4.7 ; mais aussi Cantique des cantiques 7.11. Le mot n'apparaît qu'à ces deux autres endroits.

recherche de la vie commune, telle qu'elle est inscrite dans la création. Et cela devient son destin, dans son rôle de la plus faible et, le plus souvent, de celle qui est sans ressources : « L'idée fondamentale est que le désir de la femme, qui la rend dépendante, découle de son besoin de satisfaire son instinct maternel ... Rappelons-nous ce que les sociologues ont appelé le principe du moindre intérêt : dans une relation qui implique deux partenaires, celui qui dépend le plus de l'autre partenaire est le plus vulnérable, tandis que celui qui a le moindre intérêt à s'attacher à la relation se trouve en position dominante. »[17]

Si l'on adopte la vision mutualiste[18] de Freedman sur Genèse 1-2, la lecture de Genèse 3.16 sera tout autre : « Une tragédie d'une tout autre ampleur. *La relation originelle de soutien et de force mutuels, d'égalité et de partage, de reconnaissance entre égaux et de l'autre comme le compagnon le plus proche, est devenue une relation terriblement désordonnée et émotionnellement inégale, fondée sur le pouvoir et sans amour.* La femme désirera son mari, mais il la dominera. C'est une irruption et un bouleversement effrayants. »

Andrew Macintosh fait remarquer que les conséquences du péché d'Ève « sont définies sur cet arrière-plan de la complémentarité radicale (égalité et complément) des sexes dans la création : *précisément là où se trouve l'épanouissement joyeux de la femme dans la vie surgit maintenant le fardeau des douleurs et de l'assujettissement*. »

Matthew Lynch commente ainsi ce verset : « De même que son enfantement est un "bien" désormais souillé par la douleur (3.16a), de même son "dévouement" est un bien désormais souillé par la domination (3.16b). »[19]

Ce verset est un signe de l'irritation, du trouble et de la tragédie aussi bien féminins que masculins. Une femme, dans sa brisure et sa vulnérabilité, se tourne plutôt vers un homme que vers Dieu pour satisfaire ses besoins, et au lieu de bienveillance et de compassion, elle rencontre son besoin brisé et désordonné de la dominer. Une tragédie qui se joue au cours de l'histoire avec une régularité effrayante.

17. Walton, 228, Genesis, The NIV Application Commentary, Zondervan, Grand Rapids, 2001
18. Mutualiste signifie réciproque, dépendants l'un de l'autre et liés l'un à l'autre, dans l'égalité et l'unité.
19. Lynch, Contrary Women Genesis 3:16b on the ESV

C'est Adam qui doit assumer la responsabilité de la chute. Ève était une victime (et bien sûr, malgré tout, responsable). Adam était un coupable. Il a péché « à main levée ». Les yeux ouverts et en pleine connaissance du commandement de Dieu, il a mangé le fruit. C'est lui, et non Ève, qui devient le chef de l'humanité déchue (Rm 5 ; 1 Co 15), bien qu'elle soit la mère de tous les vivants.

Le sol maudit déterminera la vie d'Adam, le dominera et lui rendra la vie difficile. C'est ainsi que lui-même, de son côté, se comportera envers sa femme et envers le sexe féminin dans son ensemble.

Tout au long de l'histoire de l'humanité, la femme se retrouve souvent dans une situation de dépendance et d'assujettissement complets. Des sociétés entières en sont marquées. Il ne s'agit pas d'exceptions, mais de la règle. Dans la plupart des cultures, c'était la norme, et ça l'est souvent encore aujourd'hui.

Les deux, l'homme et la femme, sont maintenant pécheurs. Déchus. En tant que pécheur, l'homme dominera sa femme, et elle, en tant que pécheresse, épuisera toutes ses propres possibilités pour ne pas être lésée dans cette relation, pour se défendre et pour trouver son chemin. Et pour manipuler son mari et exercer malgré tout, indirectement, l'influence qui lui est le plus souvent refusée.

« Ce combat des sexes se manifestera par la suite à tous les niveaux des cultures de tous les peuples. Il ne peut être guéri que si le mal qui l'a déclenché est saisi à la racine. »[20]

2.3 Objections contre l'égalité

Face à la position que je trouve dans le récit de la création, il existe la lecture opposée de ces mêmes quelques textes. Ceux qui croient à un chef masculin et à une primauté de l'homme lisent le récit de la création comme la preuve qu'Adam est le chef d'Ève[21] et qu'elle se trouve, dans la hiérarchie, sous la direction de l'homme.

20. Schmalenbach, 87, Frausein zur Ehre Gottes: ... im Kontext verschiedener Kulturen, 2007
21. Parmi d'autres auteurs, je cite surtout les arguments avancés par Alexander Strauch. Strauch, Alexander, 2001, Die Revolution der Geschlechter, Bielefeld

Adam est à la fois un nom et la désignation de la race humaine.

Dans ce cas, Ève est aussi « Adam », c.-à-d. être humain. Dieu n'a pas appelé la race humaine « femme ». Cela « sentirait » la direction masculine.[22] J'y vois l'accent mis sur l'attachement à la terre de l'homme et de la femme. Adam avait été tiré de l'adama (la terre), et ensuite Ève d'Adam. Elle aussi, comme Adam, retournera un jour à la terre. Il est difficile d'y reconnaître un rôle de direction, si l'on ne cherche pas à en trouver un.

Dieu fait d'Adam le centre.

Avec Adam commence le projet « humanité ». D'abord, il s'agit de lui. Jusqu'à ce qu'il apparaisse qu'il manque quelque chose. L'autre moitié de la vie. Le processus qui met ce manque en évidence (l'attribution de noms aux animaux) montre en même temps la valeur de la femme, qui comble ce manque. L'être humain – comme homme et femme – est ensemble le centre de la création. C'est ce que montre Genèse 1.26-27.

Adam, et non Ève, est créé en premier. Il est donc au-dessus d'Ève dans l'ordre hiérarchique.

Combien de temps, ou plutôt combien peu de temps, s'est-il écoulé entre la création d'Adam et celle d'Ève ? Même si, dans l'Antiquité, contrairement à aujourd'hui, ce qui est ancien ou plus âgé est toujours plus important et prioritaire, cette conclusion ne se prête pas à une telle détermination. L'Écriture ne dit nulle part que cet ordre de succession est la raison du rôle de direction de l'homme. Ce sont et cela reste des conclusions arbitraires. Cet ordre de succession ne devrait pas être interprété comme un ordre de rang. Lorsque Paul, ce sur quoi je reviendrai en détail, souligne en 1 Timothée 2 qu'Adam a été créé en premier, il ne s'agit pas là d'une leçon de rattrapage biblique, mais d'autres questions, qui n'ont rien à voir avec un ordre hiérarchique.

Le droit d'aînesse fonctionne, comme on le sait, selon ce principe de succession dans le temps. Mais il n'est nulle part appliqué à la relation entre l'homme et la femme.

22. Ortlund, 119

Selon la manière dont nous lisons la Bible, elle peut renforcer nos opinions fausses ou justes. *Il n'est pas rare que notre compréhension de la Bible ne reflète pas la volonté de Dieu, mais notre propre façon de penser ou l'attitude de notre cœur.*

On peut aussi interpréter autrement cet ordre de succession : ce n'est pas le premier qui a la priorité, mais le second qui est le point culminant, le sommet du récit littéraire de la création de l'être humain. Dans le premier récit, l'être humain (homme et femme) est le sommet de la création. Dans le second récit, ce n'est pas l'homme, mais la femme. Je le mentionne à titre d'exemple, non pour y fonder ma thèse, mais pour montrer combien les perspectives peuvent être différentes et jusqu'où vont les conclusions erronées, lorsque nous pensons qu'il n'y aurait qu'une seule perspective, ou seulement la nôtre.

C'est à Adam, et non à Ève, que Dieu donne les commandements concernant l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ce qui indique qu'il est le chef naturel, celui qui conduit.

Selon le récit de la création, Ève n'était pas encore là lorsque Dieu donna ce commandement. Ce ne serait une pensée justifiée que si elle avait déjà été là et que Dieu ne l'avait alors dit qu'à Adam.

La femme est faite à partir de l'homme et dépend donc de lui.

Dans les formes de vie patriarcales, cette dépendance existe. Mais elle n'est jamais approuvée par l'Écriture comme un idéal. Même si toutes les personnes de l'Ancien Testament vivaient ainsi et que la Bible le décrit. Aujourd'hui, la femme n'est pas dépendante de l'homme. Les deux peuvent vivre et exister par eux-mêmes ou seuls. On peut, en le considérant de manière neutre, y voir un progrès. Il est bon qu'il en soit ainsi.

Adam donne à la femme le nom d'Ève, ce qui est le signe qu'il a autorité sur elle.

L'attribution d'un nom n'a rien à voir avec l'autorité. Elle a plutôt à voir avec la connaissance, l'appréciation et la compréhension, puisque les noms, dans la Bible, décrivent souvent l'être profond d'une personne. C'est pourquoi Adam appelle Ève la « mère de tous les vivants ». Celui qui associe l'attribution d'un nom à l'autorité devrait remarquer que cela n'a pas eu lieu avant, mais immédiatement après la chute.

La femme est créée à partir de l'homme pour être son « aide » (Gehilfin).

Tel que l'auteur emploie le terme « aide », ce n'est pas une personne subalterne qui est en vue, mais une personne aussi forte et de même rang.

Les hommes saluent volontiers le rôle d'aide de la femme, afin d'atteindre leurs objectifs, qu'eux seuls fixent. Mais ce n'est pas là la pensée. L'aide ne fonde jamais une différence d'autorité ou de rang. Comment appliquerait-on cela à Dieu, qui est notre aide ? D'ailleurs, l'homme ne voudra-t-il pas, lui aussi, être une aide pour son épouse bien-aimée ? Sans qu'il en résulte une hiérarchie ?

Ève est créée pour l'homme. Et non l'inverse.

C'est ce qui est rapporté. Pourtant, Ève ne devient ni la possession ni la propriété d'Adam. Elle est créée comme un vis-à-vis aussi fort que lui, à partir du côté d'Adam. Lorsqu'il s'agit de l'alliance du mariage, le désir de l'homme envers la femme est une direction ou un mouvement d'où l'on pourrait aussi conclure – si on le voulait – qu'elle est la plus forte. Il se sent attiré vers elle.

Ève pèche la première. C'est le signe que la femme est le sexe faible, plus sensible aux tentations et aux tromperies.

Même si cette conclusion était juste – ce que je ne crois pas –, elle ne fonderait aucune hiérarchie, au vu des innombrables hommes qui ont été séduits par des femmes et sont tombés dans le péché.

Comment le tentateur aurait-il su qu'elle était le sexe faible ? Adam n'a même pas eu besoin d'être tenté pour pécher !

Adam n'a pas rempli son devoir de prendre la direction et d'être le chef. C'est pourquoi la tragédie est arrivée.

Pour empêcher cet événement et ce péché originel, on n'a pas besoin de hiérarchie. Des situations de ce genre se produisent chaque jour par milliers. Le péché est empêché par un « non » clair. Il est vrai qu'Adam, puisqu'il avait reçu le commandement de Dieu, aurait dû contredire Ève. Cet événement ne fonde rien quant à une hiérarchie. Chez les deux, c'était la libre décision d'un être humain responsable et habilité à décider.

Si Adam était le chef et avait le rôle de direction, et qu'il y a failli, pourquoi Ève est-elle même appelée à rendre des comptes ? Dans ce cas, Adam seul aurait dû être tenu pour responsable. Mais justement parce que les deux sont également responsables, les deux doivent rendre des comptes de la même manière. La faute d'Adam est bien plus grande que celle d'Ève. Elle a été séduite par la ruse, elle l'a immédiatement reconnu et a, à juste titre, imputé au serpent la faute principale. Adam a péché sans hésiter, « à main levée », puis il en a encore rendu Ève responsable et, finalement, même Dieu, qui lui avait donné la femme.

Une argumentation inverse n'est-elle pas possible aussi ? Si Ève prend ici un rôle de direction, même s'il a conduit au péché, cela montre bien que, dans un mariage, la femme aussi peut diriger, tout comme l'homme. Dans une « équipe conjugale », chacun est tantôt faible, tantôt fort. C'est pourquoi chacun prendra aussi la direction selon les circonstances, pour s'aider mutuellement et dans la soumission mutuelle.

Il existe peut-être d'autres arguments, mais aucun ne peut renverser l'équilibre voulu par Dieu entre l'homme et la femme. Le texte biblique des origines reste l'argument le plus fort en faveur d'un partenariat de même rang. Il manque toute indication d'une direction d'Adam voulue par Dieu ou clairement marquée. Tout ce que nous avons indique une collaboration entre partenaires. Pourtant, la lecture du texte de la création conduit à des positions nettement différentes. *Ici, au commencement, se décide la manière dont on répond à la question des sexes et dont on la met en pratique, et la manière dont nous interprétons les affirmations du Nouveau Testament sur ce sujet.*

2.4 Différences entre l'homme et la femme

Comme je mets en relief l'égalité et l'égalité de rang de la femme et de l'homme, on objectera que je néglige les différences. Mais je ne le fais nulle part. Je m'oppose au contraire expressément à tout « nivellement » ou à toute assimilation des rôles. *S'il y a des rôles différents, l'homme n'est pas pour autant le chef qui gouverne et qui conduit.* Cette distinction est importante. Si on ne la fait pas, on aboutit à un

mélange tendancieux entre un ordre de la création supposé (l'homme est le chef de la femme) et les conséquences de la chute, où il est dit « il dominera ».

Il doit manifestement y avoir des différences. Sinon, Ève ne serait pas un pendant, pas un vis-à-vis adéquat. Si l'on « enlève » à Adam un côté, toute une moitié, il lui manque quelque chose qu'il retrouve, ou qu'il reçoit en retour, dans la femme. Les deux ensemble forment un tout.

Pourtant, la Bible n'est pas un manuel sur les différences entre l'homme et la femme. Même pas lorsqu'on y renvoie sans cesse. On ne voit pas alors que ce sont souvent des différences qui résultent de l'histoire, du développement des cultures et des sociétés, et qui ne sont justement pas l'expression pure et parfaite de la volonté créatrice de Dieu.

« Le récit de la création ne fournit aucune indication sur la domination de l'un sur l'autre, ni sur une répartition des tâches selon le sexe. La séparation stricte, observable plus tard dans les cultures humaines, des domaines d'action et des champs d'activité entre le domaine public, créateur de culture, de l'homme et le domaine privé de la reproduction pour la femme, ne peut pas être fondée sur la création. Elle est suggérée par la donnée biologique, mais ne peut pas être déduite des affirmations bibliques ni exigée comme volonté créatrice de Dieu. *Au contraire, Dieu laisse ici à l'homme et à la femme une grande marge de manœuvre dans la répartition des responsabilités, dans le cadre des données biologiques. »*[23]

Je ne cite, sous forme de mots clés seulement, que quelques différences propres à chaque sexe, qui ont aussi été plus ou moins reconnues par la recherche – à côté de celles qui sont tout à fait évidentes. Le sujet est complexe et, à quelques exceptions près, je ne pourrais que rapporter ce que d'autres ont découvert à ce propos. La Bible elle-même n'est pas, à cet égard, un ouvrage spécialisé.

La constitution physique et la taille sont plus fortes et plus grandes chez l'homme. C'est pourquoi on sépare les sexes dans les compétitions sportives.

Les hommes sont plus ou moins doués pour la pensée spatiale et abstraite. Les femmes ont une plus grande compétence de communication.

23. Schmalenbach, 72

Le besoin de conversation est en moyenne plus grand chez les femmes. Les femmes sont davantage orientées vers les personnes, et les hommes davantage vers les choses.

Le vécu sexuel est fondamentalement différent.

Que ce soient naturellement les femmes qui mettent les enfants au monde, et non les hommes, il n'est pas nécessaire de le mentionner. Mais il y a là une grande différence biologique.

Je plaide pour une répartition des rôles fondée sur les dons, qui ne s'oriente pas d'après les prescriptions culturelles, sociétales ou sociales du passé. Là où l'égalité des droits fait partie de la Constitution, les meilleures capacités devraient pouvoir s'exprimer et être reconnues indépendamment du sexe, au profit de tous. *Dans le royaume de Dieu et dans son Église, les hommes devraient veiller à ce que ces possibilités soient ouvertes aux femmes sans restriction. Il y a là beaucoup à réparer.*

À notre époque (postmoderne), avec le changement de société, le rôle de la femme et de l'homme s'est lui aussi souvent transformé. Y maintenir un prétendu ordre de la création est difficile, voire impossible. Les adaptations à la situation de la société ne sont pas de la mondanité, mais font partie de la manière de faire face à l'existence. Ce n'est alors pas un problème, si l'on accepte que la Bible ne prescrit pas de conception des rôles. Être homme et être femme sont le sujet de bien des livres, comme conseils de vie bien intentionnés. La Bible elle-même donne presque toutes ses instructions aux hommes et aux femmes de la même manière.

Lorsqu'aujourd'hui un mari s'occupe du ménage et prend soin des enfants, tandis que la femme gagne les revenus nécessaires, cette répartition des rôles est de plus en plus souvent la réalité de la vie. Qu'elle soit la meilleure ne peut pas être jugé d'un point de vue biblique.



2.5 Ordre de la création

Cette notion est souvent employée. Un mot typiquement allemand (Schöpfungsordnung). Nous aimons l'ordre. Nous voulons savoir ce qui vaut et ce qui ne vaut pas. Cela a des avantages et peut être utile. On s'en sert souvent quand on veut justifier les textes du Nouveau Testament qui parlent de la soumission de la femme à l'homme.

La bonne création est décrite dans les deux premiers chapitres de la Genèse. Elle est le modèle et l'expression de ce que Dieu veut. Avant la chute !

La Bible ne connaît pas le mot « ordre de la création ». En soi, ce n'est pas un problème, pas plus que pour d'autres « notions auxiliaires » théologiques. Mais quels ordres voulons-nous tirer de ces chapitres, ou même poser comme obligatoires pour tous les temps ? Le véganisme, par exemple, puisqu'on ne mange pas de viande au paradis ? Qu'en est-il des couples qui n'ont pas d'enfants et ne peuvent pas être féconds ? Qu'en est-il du nombre important et croissant de personnes qui vivent seules ? Qu'en est-il de ceux qui naissent avec les deux sexes ? Devrions-nous nous promener nus ? Bien sûr que non. Mais c'était normal avant la chute. Ce mot lourd de sens, *ordre de la création*, doit être employé avec nuance, si tant est qu'il soit utile.

En effet : ce qui est décrit en Genèse 1 et 2 au sujet de l'homme et de la femme doit valoir pour tous les temps. Ce qui est différent ou pire qu'à cet endroit est venu par le péché et ne correspond pas au plan ni à la volonté de Dieu.

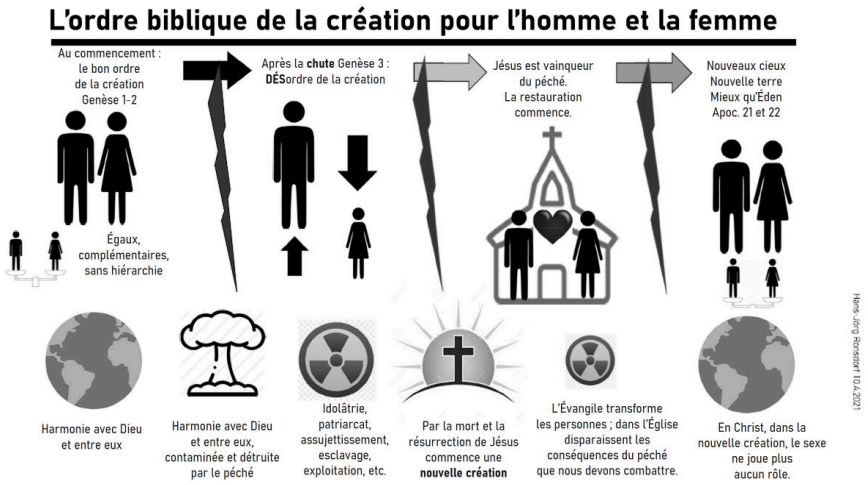
L'homme et la femme sont de même valeur, de même dignité, investis de la même mission, de même rang, égaux. Il n'y a pas de hiérarchie dans les chapitres 1 et 2. C'est l'unité dans la diversité. Un complément au même niveau. Une complémentarité réciproque, et non à sens unique. L'aide décrite en Genèse 2 n'est pas la partie subordonnée. L'aide (Gehilfin) est un vis-à-vis à part entière pour Adam. Ensemble, d'égal à égal, ils forment une équipe solide. Avec des capacités et des dons différents, ils s'aident l'un l'autre. La différence des sexes est ici une partie essentielle et indispensable de l'ensemble. La diversité est une nécessité, mais elle n'a rien à voir avec la soumission ou l'autorité. La différence des sexes complète l'image de Dieu et rend ainsi capable de répondre à la vaste mission de la création.

Cette image de l'homme et de la femme avant la chute est la norme divine : l'ordre divin de la création. Elle vaut pour toujours. Universelle et intemporelle. Tout doit se mesurer à elle. C'est une norme éternelle, qui demeure pour tous les temps.

Nous voyons que cette norme – ou, si l'on veut, cet ordre – est déséquilibrée par le péché, attaquée et, à quelques exceptions près, détruite. Ce n'est que des milliers d'années plus tard que cette norme est rétablie en Christ (Ga 3.28), pour demeurer à jamais et ne plus jamais être attaquée.

Le mot *ordre de la création* est souvent utilisé quand on renvoie à la soumission de la femme et à l'interdiction pour elle de parler en public (devant des hommes), d'enseigner et de diriger. Un réflexe bien ancré, quand on insiste sur l'ordre. Mais après la chute, on ne peut plus guère parler d'ordre de la création. *C'est bien plutôt un DÉ-sordre de la création, quand désormais l'homme domine sur la femme et que les rôles des sexes sont dès lors déterminés par là. En raison de sa constitution physique plus forte, l'homme s'est emparé de l'autorité.*

Un ordre universel de la création est la base de l'éthique chrétienne. Il ne comporte aucune différence hiérarchique entre l'homme et la femme. En font partie, outre la dignité que l'être humain possède en tant que porteur de l'image de Dieu, les réalités essentielles ancrées en Dieu : *la justice, l'amour et la vérité. Elles doivent permettre aux êtres humains de bien vivre ensemble.*



2.5.1 Du jardin d'Éden à la nouvelle Jérusalem

Les chrétiens sont en route vers la nouvelle création (2 P 3.13). Un Éden nouveau et meilleur les attend. Une nouvelle création qui prolonge l'actuelle, de quelque manière que ce soit, et qui est en même temps nouvelle. Ce qui est nouveau est maintenant décrit comme une ville, dans laquelle on retrouve des

éléments de l'Éden. Il ne s'agit donc pas de revenir à la situation d'avant la chute. On va de l'avant, vers la ville nouvelle et éternelle.

Dans la nouvelle création, hommes et femmes se fréquenteront librement comme des frères et sœurs, comme frère et sœur. Dans l'amour et le respect. Sans hiérarchie. La mission d'être féconds et de se multiplier sera alors terminée. Il n'y aura plus de sexualité. Tout ce qui s'y rapporte appartiendra alors au passé. Ce qui joue maintenant un grand rôle ne manquera pas là-bas. Bien que nous restions toujours les personnalités individuelles que Dieu a fait de nous, le sexe, le masculin et le féminin, est devenu sans importance en Christ (Ga 3.28). Combien de « sexe » restera alors, nous ne le savons pas.

Dans notre monde déchu, un petit nombre de personnes naissent avec les *deux* sexes plus ou moins développés. Pour eux, une situation difficile. Pour eux, le Monde nouveau est une délivrance (comme pour nous tous).

Comme la nouvelle création a déjà commencé dans l'Église, nos relations les uns avec les autres peuvent déjà en être marquées dès maintenant. *Dans le corps de Christ, le sexe ne joue plus aucun rôle.* Mais comme l'Église chemine encore dans la première création, elle rencontre les défis culturels les plus divers. À cause de l'Évangile, il peut y avoir là des adaptations, où le sexe est malgré tout encore pris en compte. Nous y reviendrons plus loin.

Il n'y aura ni hiérarchie ni soumission dans la nouvelle création, car en Christ nous sommes tous un. Vivons la vie de la nouvelle création !

2.6 Il dominera sur toi – l'histoire

Dans ce chapitre, je me penche sur la question tragique de savoir comment les paroles de jugement de Genèse 3.16 se sont accomplies. Je ne peux le faire que de façon limitée. *Cet accomplissement renferme un univers d'oppression, d'exploitation, de discrimination et de désavantages. Une mer de souffrances et de larmes.* Jusqu'au 21e siècle. Le monde était et reste un lieu dangereux pour tous ceux qui n'ont pas de pouvoir, qu'il s'agisse d'une femme, d'un homme ou d'un enfant.

C'est grâce au travail de recherche de nombreux historiens, archéologues et théologiens que nous disposons aujourd'hui de nombreuses preuves de la situation des femmes. Internet rend beaucoup d'informations accessibles simplement et rapidement. Suit un recueil de citations de différentes époques, qui montrent ce que des hommes influents et célèbres pensaient des femmes. En si peu de place, on ne peut jamais rendre justice à ce sujet. *Mais cela devrait suffire pour reconnaître quel fardeau a été introduit non seulement dans le monde, mais de là dans l'Église, christianisé et cultivé.*

On ne peut ignorer comment une attitude fondamentale de mépris envers les femmes s'est installée dans le judaïsme par l'intermédiaire des grands penseurs grecs. Cela, à son tour, a laissé ses traces dans l'Église. Plus encore, des Pères de l'Église ont davantage estimé l'héritage grec sur cette question que la vision de la Bible. Leur influence jusqu'à aujourd'hui est palpable. C'est pourquoi cela devrait aussi nous pousser aujourd'hui à dévoiler et à contredire.

Sur cette question, il n'y a qu'une devise : Retour à la Bible ! Retour à Jésus !

2.6.1 L'Antiquité

Les femmes de l'Antiquité[24] incarnaient la beauté, étaient subordonnées à l'homme, mais aussi plus pauvres en force physique. Si elles étaient aisées, elles portaient de longues robes de soie et avaient des coiffures élaborées. Quand un homme avait une belle femme à ses côtés, cela pouvait tout à fait lui apporter des avantages commerciaux et politiques. Dans la société, les femmes n'avaient que des droits restreints, ou aucun droit. En cas d'adultère, les femmes pouvaient être accusées, dépossédées ou encore bannies. Les fonctions publiques n'étaient occupées que par des hommes. Le rôle de la femme était clairement défini. On attendait d'elles autant que possible des descendants masculins. Les gens riches avaient aussi des esclaves, qui s'occupaient de l'économie domestique. Les esclaves femmes n'avaient aucun droit et devaient rendre de nombreux services. Mais il y avait bel et bien des exceptions, où plus d'une femme fortunée occupait une position plus élevée et pouvait fortement influencer les

24. On appelle Antiquité la culture grecque et romaine, environ de 600 av. J.-C. à 400 apr. J.-C.

décisions. Les charmes féminins étaient souvent un bon moyen dans un monde dominé par les hommes.

« L'"homme libre" ou le "citoyen" (homme) était considéré dans l'Antiquité comme le modèle accompli de l'être humain, nettement distinct aussi de la "femme libre" ou de la "citoyenne" (femme). *La femme était considérée comme inférieure à l'homme en raison de la constitution physique et de l'infériorité qu'on lui attribuait. Cette infériorité passait pour innée et immuable ; on s'en servait pour justifier l'incapacité juridique de la femme et la nécessité permanente d'un tuteur masculin.* Conformément à son rôle dans la société, la femme était considérée comme passive, ce qui s'étendait aussi aux rapports sexuels (hétérosexuels, avec pénétration). Un rôle actif des femmes, par exemple par une domination dans la maisonnée, une trop grande visibilité en public ou une position dominante dans les rapports sexuels, était considéré comme honteux et menaçait la position honorable de toute la famille. L'homme, en revanche, risquait de perdre ses droits civiques s'il ne maîtrisait pas sa maison et les membres de sa maisonnée (femmes, enfants, esclaves), s'il ne contrôlait pas ses propres besoins (manger, boire, passion, sexualité, sommeil), s'il passait trop peu de temps en public, s'il adoptait des rôles passifs dans les rapports sexuels. »[25]

À Athènes, les femmes étaient soumises à l'homme, de manière semblable à l'époque de la République romaine, et devaient se conformer à lui. Les femmes étaient toujours mineures, c'est-à-dire qu'elles avaient besoin d'une personne pour les guider et les diriger. Fille ou femme, on était exposée au tuteur et à ses humeurs.

2.6.2 Aristote

Aristote, 384-322 av. J.-C., l'un des plus grands philosophes et savants universels grecs, fit de l'infériorité de la femme un fait universellement admis. Sur la question de la valeur de la femme, toute son érudition ne lui sert à rien et il y reste un enfant de son temps. « *Les femelles sont des mâles mutilés* » est l'une des affirmations lourdes de conséquences de sa vision du monde. Puisque c'est l'esprit qui

25. Voß, Heinz-Jürgen, Das differenzierte Geschlechterverständnis der Antike, Gender, 2/2009

engendre, les femmes ne sont plus que des auxiliaires « sans esprit », qui mettent leur corps/utérus à disposition comme chambre d'incubation pour la semence masculine « spirituelle ». Après avoir posé l'infériorité de l'équipement biologique de la femme et légitimé ainsi sa soumission sociale à l'homme, Aristote la rend en outre responsable d'un éventuel échec, car une prédominance de la part féminine lors de la procréation est « … responsable de la naissance de formes monstrueuses. »

Dans cette forme de société, les femmes n'avaient aucune importance juridique ou sociale. Les femmes étaient exclues de la politique, elles dépendaient économiquement et à tous autres égards de leur mari, le maître de la maison ; elles étaient donc toute leur vie des mineures sous la tutelle d'un homme. Les hommes épousaient en général des femmes beaucoup plus jeunes, ce qui renforçait encore leur domination. « La tâche essentielle des épouses était de fournir des héritiers mâles et de tenir la maison de leur époux. »

Les filles étaient souvent exposées après leur naissance, sur décision du père. On attendait des filles qui survivaient la chasteté avant le mariage, puis dans le mariage. Les femmes respectables passaient la plus grande partie de leur vie à la maison.

Dans la vision aristotélicienne du monde, les hiérarchies sont « données par la nature », et il est tout autant dans la nature des choses que les uns dominent et aient tous les droits, et que les autres soient dominés et n'aient aucun droit. Selon sa vision du monde, certains êtres humains sont nés pour dominer, et d'autres pour être dominés. Chez lui, le masculin vaut plus que le féminin, et c'est pourquoi le féminin existe pour être gouverné par le masculin.

« Or, de même que l'humanité est le plus parfait de tous les animaux, de même, au sein de l'humanité, l'homme est plus parfait que la femme, et la raison de sa perfection tient à un surplus de chaleur, car la chaleur est l'outil le plus important de la nature. »

Aristote posa de cette manière un fondement philosophique durable à l'idée que les femmes sont inférieures aux hommes. Il formalisa la pratique de la discrimination sexuelle et

offrit une domination savante qui croyait à l'inégalité des sexes. *Des siècles plus tard, des responsables d'Église, eux-mêmes produits de la culture et de l'éducation grecques, interprétèrent les écrits de Paul dans la perspective de la philosophie aristotélicienne.*

Les philosophes athéniens laissèrent au monde une double accusation contre la féminité. De la période classique, surtout des enseignements d'Aristote, vint la conviction que les femmes sont inférieures aux hommes. C'est pourquoi les femmes doivent être commandées par les hommes, et elles doivent servir au plaisir des hommes. Puis vint des philosophes stoïciens la conviction que les femmes sont une distraction et une tentation pour les hommes. C'est pourquoi les femmes devaient être évitées par les hommes, qui seraient sinon libres d'acquérir les qualités qui rendent les hommes supérieurs. Ces deux conceptions sont à la base des interprétations traditionnelles des écrits de Paul concernant les femmes et le mariage. À savoir la soumission de la femme et le célibat, qui fut souvent considéré comme un idéal jusqu'à l'époque de la Réforme.

C'est Socrate (470-399 av. J.-C.) qui rendit immortel le mépris athénien des femmes. En appelant souvent les femmes le sexe faible, il soutient qu'être femme est une punition divine, puisqu'une femme est un être intermédiaire entre un homme et un animal.

La vie d'un seul homme vaut mille femmes, selon Euripide (480-407 av. J.-C.), poète tragique grec.

Il y aurait encore beaucoup plus de citations, et même de plus dégradantes, qui ne font que confirmer ce que l'on pensait en général des femmes.

2.6.3 La femme comme bien et propriété

On retira largement aux femmes le droit de disposer d'elles-mêmes ; on les traita parfois carrément comme une sorte de possession. Les fils étaient plus estimés que les filles, comme héritiers des biens paternels et comme chefs de famille – les filles, elles, pouvaient être vendues à d'autres hommes comme une ressource précieuse contre un prix de la fiancée.

Comme l'atteste la littérature de l'Antiquité, les femmes n'étaient certes pas toujours et partout privées de droits, mais elles étaient clairement subordonnées aux hommes. En fin de compte, les maris utilisaient leurs avantages pour s'assurer autant que possible la disponibilité sexuelle des femmes.

Les femmes n'étaient pas représentées dans la sphère publique et politique et restaient en règle générale cantonnées à la maisonnée et au travail de reproduction. Les femmes étaient par principe sous la tutelle et dans la dépendance économique totale d'un homme (le mari, le père ou le frère).

Le pouvoir décisif dans le mariage appartenait au mari. Il était le tuteur de l'épouse et des enfants et avait, dans toutes les questions concernant les biens et la famille, le pouvoir de décision ultime et le plus souvent exclusif. Le rôle des épouses s'épuisait presque entièrement dans le ménage et la garde des enfants.

On accordait une attention particulière à leur capacité à procréer, et leur chasteté hors mariage jouissait d'une reconnaissance sociale particulière. En revanche, on attendait des femmes non mariées (concubines, esclaves) qu'elles servent à satisfaire les besoins sexuels des hommes libres sur les propriétés desquels elles travaillaient.

2.6.4 Le patriarcat

Les grandes religions et l'hindouisme, avec leurs règles et leurs prescriptions, ont participé dans le monde entier à la naissance du patriarcat.

Sur le plan linguistique, le terme dérive du grec *patér* – « père » et *arché* – « origine » et « domination ». Le patriarcat, appelé aussi androcratie[26], désigne au sens traditionnel un système historiquement issu du droit grec et romain. Dans ce système, le chef masculin de la famille et de la maisonnée exerçait le pouvoir juridique et économique sur les membres de la famille, féminins et masculins, qui dépendaient de lui.

26. L'androcratie, traduit du grec, signifie domination de l'homme. Ce mot est assez rarement employé comme synonyme de la forme de domination plus courante qu'est le patriarcat.

Dans une seule et même couche sociale, les hommes sont au-dessus des femmes qui leur appartiennent comme filles, sœurs ou épouses. Toutefois, il ne faut pas mal comprendre le patriarcat biblique comme une simple domination des hommes, car les femmes de la couche supérieure avaient du pouvoir sur les personnes, féminines comme masculines, qui leur étaient subordonnées.

Le patriarcat est la forme de vie sociale déterminante de la maisonnée, telle qu'on peut déjà la reconnaître chez les patriarches. Il s'est développé ainsi et a été normal. Ce n'est pas un idéal exigé par Dieu, mais une partie de l'histoire culturelle au-delà de l'Éden. Avec tous ses avantages et ses inconvénients.

Certains pensent que le patriarcat refléterait la paternité de Dieu et correspondrait donc à un modèle divin. Mais une telle idée n'est pas soutenue ainsi pour une structure familiale. Même si elle peut bien fonctionner sous la « grâce commune » de Dieu. Cette structure familiale fait partie d'un monde déchu et est un développement de son histoire. Elle n'est pas née d'un modèle ou d'une instruction divine. Elle s'est imposée comme un modèle qui assurait la survie et qui l'assure encore en bien des endroits de la planète. En tant que construction sociale, elle doit être évaluée à la lumière de l'Écriture.

2.6.5 L'influence grecque dans la pensée juive

Si j'ai cité Aristote plus haut, c'est parce que cette pensée a aussi influencé le judaïsme.

« Quand nous arrivons au Nouveau Testament, nous constatons que la plupart des hommes juifs ne considéraient pas les femmes avec la haute estime reflétée dans l'Ancien Testament. Trois facteurs ont conduit les Juifs à déformer les relations entre l'homme et la femme voulues par Dieu.

1. Un comportement pécheur. Le péché déforme la compréhension et les relations.
2. Une mauvaise interprétation de textes bibliques.
3. L'influence d'idées hellénistiques (grecques).

Au troisième siècle av. J.-C., des idées hellénistiques commencèrent à s'infiltrer dans la pensée juive. Cette infiltration fut accélérée sous le règne d'Antiochos Épiphane, qui commença à régner en 175 av. J.-C. Antiochos envahit ensuite la Judée et tenta de l'helléniser par la force. Le résultat fut que la pensée juive fut influencée par la philosophie grecque. Cela teinta la vision juive des femmes. »[27]

« Dans l'ensemble, c'est par cette formule sans cesse répétée qu'on peut le mieux exprimer la position des femmes dans la législation religieuse : "les femmes, les esclaves (non juifs) et les enfants (mineurs)". Comme un esclave non juif et un enfant mineur, une femme a au-dessus d'elle un homme qui est son maître ; cela limite aussi sa participation au culte, parce que, du point de vue religieux, elle est inférieure à un homme.

On peut ajouter à tout cela que des opinions méprisantes à l'égard des femmes s'exprimaient abondamment. *On est frappé de voir comment de telles conceptions l'emportent sur les opinions de haute estime, qui ne manquaient pourtant nullement.* Il est typique que la joie régnait à la naissance d'un garçon, tandis que la naissance d'une fille était souvent accueillie avec indifférence, voire avec tristesse. Nous avons donc l'impression que le judaïsme de l'époque de Jésus avait lui aussi une très piètre opinion des femmes. Comme c'est l'usage en Orient, où la femme est appréciée surtout pour sa fécondité, mais tenue autant que possible à l'écart du monde extérieur. Et soumise au pouvoir de son père ou de son mari, et où, du point de vue religieux, elle est inférieure (subordonnée) par rapport aux hommes. »[28]

2.6.6 Les Pères de l'Église

Ici aussi, on ne peut citer que quelques rares citations, qui laissent reconnaître les traces de la philosophie grecque jusque dans la jeune chrétienté.

« Chez la femme, la conscience même de sa propre nature doit déjà provoquer la honte. » *Clément d'Alexandrie*, 150-215 apr. J.-C., Le Pédagogue

27. Document d'étude de la WKG (en allemand), septembre 2003
28. Jeremias, Joachim, p. 359-375, Jerusalem zur Zeit Jesu, 1963

« Un exemple marquant est le Père de l'Église *Augustin* (354-430 apr. J.-C.), qui a contribué de manière particulière au développement de l'image "chrétienne" de la femme. Marqué par la philosophie d'Aristote, il avait du mal à reconnaître pleinement que la femme est à l'image de Dieu : "La femme est, avec son mari, l'image de Dieu, c'est-à-dire que les deux ensemble forment une image complète. Mais dans sa fonction d'aide, une tâche qui lui revient à elle seule, elle n'est pas l'image de Dieu. Quant à l'homme, il est, même pris seul, l'image de Dieu aussi complètement et pleinement que s'il était uni à la femme en une seule unité". »[29]

Au 5e siècle, on se servit de Paul pour confirmer l'image de l'inégalité et de la séparation hiérarchique telle qu'Aristote l'avait développée. La liberté initiale de l'Évangile dut de nouveau reculer. *À mesure que les structures ecclésiastiques se consolidaient, l'égalité de rang des membres du corps de Christ fut de plus en plus sacrifiée. La preuve en est le recul et l'exclusion des femmes des ministères de l'Église.*

« En l'an 585, lors d'une assemblée de 63 évêques présents et de leurs représentants à Mâcon, en France, à la question "Les femmes sont-elles des êtres humains ?", 32 votèrent oui et 31 non. Les femmes furent donc déclarées êtres humains à une voix de majorité ! »[30]

Le théologien marquant du Moyen Âge, *Thomas d'Aquin*, confirme la vision d'Aristote (Prima Pars, Quaestio 92) :[31]

« a) Il semble que la production de la femme n'aurait pas dû être mentionnée parmi les premières œuvres de la création. Car :

I. Aristote appelle la femme une formation humaine plus imparfaite que l'homme. Or ce qui est en soi imparfait et défectueux ne devait pas être mentionné dans la description de la première institution des choses.

II. La sujétion et l'amoindrissement viennent du péché. Car il a été dit à la femme : "Tu seras sous la puissance de l'homme", et Grégoire le Grand écrit :

29. Schmalenbach, 196

30. Smith/Kern, Frauen und Männer im Dienst für Gott, Gießen, 2000, p. 114

31. Pour une recherche plus approfondie, je recommande la bibliothèque des Pères de l'Église librement accessible (en allemand) sur www.unifr.ch/bkv/.

"Là où nous n'avons pas péché, nous sommes tous égaux." Or la femme est par nature plus faible que l'homme, tant en dignité qu'en force.

III. Les occasions de pécher doivent être évitées. Or Dieu savait que la femme deviendrait plus tard pour l'homme une occasion de péché. Il ne devait donc pas la produire. En sens contraire, il y a l'autorité de l'Écriture. (Gn 2.18.)

b) Je réponds qu'il était nécessaire que la femme fût faite pour être une "aide pour l'homme". Et non pas une aide pour quelque autre œuvre, où l'homme aurait de toute façon été mieux aidé par un autre homme ; mais pour l'œuvre de la génération. On le voit le mieux quand on considère les différents degrés de la génération. … Ce n'est qu'au regard de la nature humaine particulière de l'individu que la femme est quelque chose de défectueux et de plus faible. »

Il écrivit ailleurs que la femme sera guidée par le désir sexuel, l'homme en revanche par la raison. Ou encore : la femme est une erreur de la nature, physiquement et intellectuellement inférieure, une sorte d'homme mutilé, manqué, raté.

La ligne rouge est allée d'Aristote, en passant par Paul (c'est ce qu'on croyait), par Augustin et Thomas, jusque dans la théologie des Réformateurs. Cette vision est aujourd'hui comprise par beaucoup (en particulier par des chrétiens issus de la Réforme) comme l'ordre universel de la création voulu par Dieu. C'est en effet une image de l'être humain empoisonnée par la philosophie, à laquelle même les plus grands penseurs et théologiens se sont laissé prendre. C'est une plainte à porter devant Dieu.

2.6.7 La Réforme

La Réforme entraîna la rupture avec l'Église catholique médiévale. Cela apporta à la femme une liberté nouvelle et une estime nouvelle. On ne saurait trop souligner la revalorisation de la femme dans le mariage et la famille par Luther, quand on pense que l'attitude moyenne, socialement déterminante, envers les femmes était plus ou moins un mépris rigoureux.

Pour Luther, la soumission de la femme était une évidence donnée par la nature. Il vénérait sa femme, Catherine de Bora, qui était pour lui un vis-à-vis fort et qui savait

aussi quand elle devait freiner son Martin, voire l'arrêter. Mais ses propos sur les femmes en général reflètent sans doute le langage grossier, obscène et ordurier du 16e siècle. « … le gouvernement des femmes n'a jamais rien produit de bon depuis le commencement du monde, comme on a coutume de le dire : gouvernement de femmes finit rarement bien ! Lorsque Dieu eut établi Adam seigneur sur toutes les créatures, tout allait encore bien et droit, et tout était gouverné au mieux ; mais quand la femme vint et voulut elle aussi mettre la main à la pâte et faire la maligne, tout s'effondra et devint un affreux désordre. … Quand les femmes sont éloquentes, ce n'est pas chez elles une chose à louer ; il leur convient mieux de bégayer et de ne pas savoir bien parler. Cela les pare bien mieux. » Ou bien : « L'ordre exige la discipline et l'honneur, que les femmes se taisent quand les hommes parlent. » Ou encore : « La mauvaise herbe pousse vite, c'est pourquoi les filles grandissent plus vite que les garçons. » Lui-même le pensait littéralement, avec le plus grand sérieux, quand il citait dans une prédication Exode 22.17 : « Tu ne laisseras point vivre la magicienne (la sorcière). » Dans quelle mesure le jeune et le vieux Luther jouent un rôle dans ce contexte, je ne peux pas le dire à ce stade. Il ne s'agit pas de juger ou de condamner, mais de rechercher les causes. Manifestement, cette question doit être sans cesse clarifiée, justement aussi à notre époque.

Mon souci est de montrer comment même de grands hommes de Dieu sont tombés dans cette grande erreur, et comment Dieu l'a supportée et tolérée. Comme il le fait souvent aujourd'hui. Il bénit et agit, et doit en même temps supporter chez ses enfants des opinions, des pratiques et des comportements qu'il n'a jamais voulus.

Après la dissolution des couvents, le service et la place de la femme furent limités à la sphère domestique. *Les ministères de l'Église ne furent pas ouverts à la femme. Sa dignité d'être humain et d'épouse fut élevée, mais non sa position dans l'Église de Jésus.*

En résumé, l'historien Arnold Angenendt écrit : *« Dans d'innombrables documents écrits de toutes les époques et de toutes les cultures, le sexe féminin a été l'objet de dédain, voire de moquerie ».* Cela vaut tout autant pour le christianisme, souvent jusqu'à aujourd'hui.

« Nous, chrétiens, aimerions être de meilleures personnes. Mais nous ne le sommes pas. Dans le meilleur des cas, nous sommes mieux lotis. »[32] *Aujourd'hui encore, les chrétiens ne sont pas des pionniers déterminants d'un monde plus juste pour tous. Je ne peux pas contredire une femme qui dit : « Il y a tant de mépris des femmes dans l'histoire de l'Église qu'en tant que femme, on en a le souffle coupé. »*

Pourtant, selon Angenendt, le christianisme des premiers siècles est revenu à l'ordre originel de la création voulu par Dieu : « Il n'est donc pas étonnant que ce soient justement les femmes qui se soient senties attirées par le christianisme ; durant les trois premiers siècles, elles formaient la majorité dans les Églises. *Les raisons sont faciles à identifier. Où ailleurs la femme était-elle à ce point l'égale de l'homme ? »* Cette lumière de l'Évangile allait malheureusement s'obscurcir de nouveau.

Aux 18e et 19e siècles, il y eut de grands mouvements de réveil. Dans ces mouvements, ce furent souvent des femmes qui dirigeaient et annonçaient la Parole.[33] Dans de tels temps de renouveau, qui n'étaient pas strictement organisés, où les structures manquaient, où l'Esprit de Dieu soufflait avec impétuosité, il était libre de laisser agir les dons sans entrave, parce que la différence des sexes pouvait être entièrement laissée de côté. *C'est une bonne condition, quand cette différence ne joue aucun rôle.*

2.6.8 Le mouvement séculier pour les droits des femmes

Le terme de féminisme est souvent dénigré par les chrétiens conservateurs. Pourtant, eux justement devraient savoir que des femmes courageuses, et aussi des hommes, ont obtenu ce pour quoi eux justement auraient dû s'engager. Aujourd'hui, ils profitent eux-mêmes, et surtout leurs femmes, de ce que ces mouvements ont obtenu. Ce n'est pas une canonisation du féminisme. C'est une prise en compte et aussi une reconnaissance de faits qui valent tout autant pour les acquis des syndicats, dont les chrétiens (conservateurs) profitent (sans l'avoir mérité). *Nous ne pouvons jamais dire per se que de tels mouvements de la culture moderne*

32. Schmidt, 118, Endlich gleich, Holzgerlingen, 2019
33. Krüger, Hartmut, Frauen im Pietismus, Marburg, 2005

sont mauvais ou sont une attaque contre la Bible, si nous en profitons déjà positivement sous une forme ou une autre et que nous renoncerions à contrecœur à ces acquis.

« Le féminisme prend racine dans le mouvement séculier des femmes. Sa première vague, à la fin du 19e et au début du 20e siècle, était un mouvement pour les droits des femmes, en lutte pour l'égalité des droits à la participation politique. Surtout le droit de vote et l'accès aux fonctions politiques, en lutte pour le droit à l'éducation, en particulier l'éducation des filles, en lutte pour le libre choix d'une profession et pour l'accès à l'activité professionnelle. En 1896, des femmes furent pour la première fois admises comme auditrices libres dans les universités ; elles purent étudier régulièrement pour la première fois dans le Bade à partir de 1900, dans d'autres régions nettement plus tard ; en 1918, le droit de vote des femmes fut introduit, en 1949 l'égalité des droits des femmes et des hommes fut inscrite dans la Loi fondamentale, en 1954 l'interdiction d'emploi des femmes mariées dans la fonction publique fut abolie, en 1957 le droit du mari à la décision finale, et enfin en 1958 le "célibat des institutrices", qui obligeait les institutrices au célibat et, en cas de mariage, à abandonner leur métier.

La deuxième vague du mouvement des femmes, dans les années soixante-dix du 20e siècle, se comprenait comme un mouvement de libération des femmes. Car bien qu'elles fussent largement égales en droit, du moins sur le papier, les femmes se vivaient toujours comme discriminées et non libres : par des chances inégales d'éducation – à l'époque, il y avait encore plus de garçons que de filles au lycée, et nettement plus d'hommes que de femmes faisaient des études ; par de moins bonnes chances sur le marché du travail ; en période de fort chômage, elles se voyaient reprocher d'être un "second salaire" ou n'étaient pas embauchées du tout, aussi à cause d'absences possibles pour grossesse ; par des salaires plus bas pour le même travail ; enfin par la double ou multiple charge de la famille, du métier et des soins aux proches. Un langage respectueux des femmes devint un centre d'attention, des déléguées à l'égalité furent élues, des plans de promotion des femmes rédigés. »[34]

34. Wikipédia (divers articles)

Tout cela n'est qu'une fraction de ce qui aurait pu être cité ici. *J'espère que ces quelques lignes font apparaître le dur chemin des femmes au-delà de l'Éden. On voit combien la pensée du monde a influencé celle de l'Église au fait qu'aujourd'hui encore, on justifie un « Aristote light » par les paroles de Paul. Seules des puissances obscures, dont le chef est l'ancien serpent, peuvent prendre plaisir à ce chemin pierreux des femmes. Avec Jésus, l'attitude de Dieu envers les filles d'Ève est aussi définitivement révélée.*

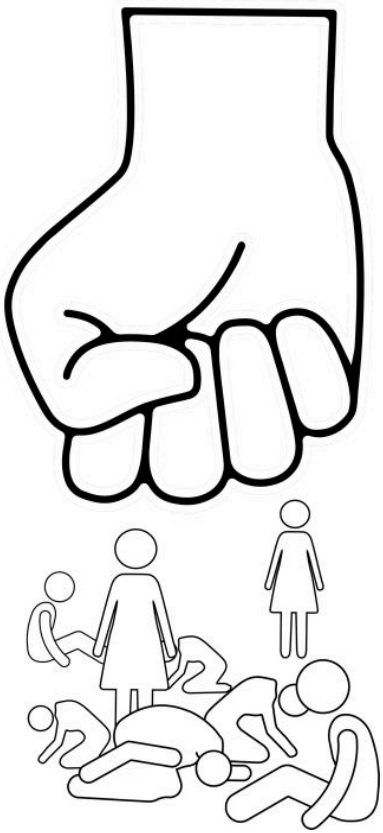
Vous pensez peut-être que tout cela, c'est de l'histoire. Que c'est loin et qu'aujourd'hui, partout, tout est différent. Grave erreur : World Vision rapporte (il y a 10 ans) au sujet de pays sans héritage chrétien : 450 millions de femmes souffrent d'un handicap physique dû à une mauvaise alimentation pendant l'enfance. Dans beaucoup de sociétés, les filles et leurs mères ne mangent que lorsque les hommes et les garçons sont rassasiés. Les femmes représentent certes la moitié de la population mondiale, mais ne possèdent qu'un pour cent de la fortune. Sur les 1,3 milliard de personnes qui vivent dans la pauvreté, 70 % sont des femmes. Pour une fille, il est deux fois plus probable de ne recevoir aucune instruction scolaire que pour un garçon.

Deux millions de filles, surtout en Afrique et au Moyen-Orient, sont mutilées par l'excision, afin de tuer leur plaisir sexuel. Si elles survivent à cette procédure, elles grandissent et se retrouvent confrontées à des rapports sexuels douloureux, à une stérilité possible et à une plus grande probabilité de mourir en couches. Des statistiques récentes montrent que dans la génération actuelle, 100 millions de filles manquent effectivement. Elles ont été tuées par leur famille en raison de leur sexe. Plusieurs millions de ces filles manquent en Inde et en Chine, où les mères avortent systématiquement quand elles apprennent qu'elles sont enceintes d'une fille. Ou bien elles sont exposées pour mourir, comme dans l'Antiquité. Les soins médicaux leur sont refusés.

Combien de larmes ont été versées en secret ? Le ciel aussi pleure quand Yahvé Elohim voit ce qui arrive aux filles d'Ève. Qui viendra à leur secours ? Qui prendra leur défense ? Quel cœur reste insensible face à ces réalités ?

La hiérarchie est l'origine du patriarcat, et le patriarcat est l'origine des abus sexuels et des abus de pouvoir.

Beth Allison Barr



3 Jésus, le Messie, et les femmes

Notre calendrier commence par un miracle sans précédent : Dieu devient homme. L'Éternel, le Créateur, vient lui-même. Il commence à zéro comme tout être humain, traverse l'enfance, la jeunesse et la vie active comme artisan du bâtiment à Nazareth et dans les environs. Plus tard, quand commence son ministère public, il a son foyer à Capernaüm, en Galilée. Tout cela se passe dans le judaïsme du premier siècle.

Pour les femmes aussi, une nouvelle ère commence avec lui. C'est le même qui, autrefois, rencontrait Adam et Ève dans le jardin à la fraîcheur du jour. Yahvé Elohim en tant que fils d'Adam, en tant que Fils de l'homme, il est la descendance de la femme. Et son libérateur. Quelqu'un qui comprend les femmes. Bien que non marié, il a connu sa mère et ses sœurs. Il sent et voit chaque jour comment les hommes se comportent envers leurs femmes et envers les femmes en général. Lui-même est peut-être, en tant que premier-né, responsable de la famille, si Joseph, son père, n'est plus en vie et qu'il a dû reprendre son rôle. Comment ses sœurs le vivaient-elles ?

Il voit derrière les coulisses. Au plus tard dans son ministère public, il abat des murs et met sens dessus dessous le monde juif de l'époque. *Si quelqu'un est pour nous un modèle, c'est bien celui qui a révélé Dieu.* Il est la fin de toute contradiction.

Dans ce chapitre, il ne s'agit pas de doctrine, de dogmatique ou de prises de position. Il s'agit de la réalité de la vie. Des histoires. Des rencontres. Des attitudes. Des découvertes.

Toutes les rencontres de Jésus avec des femmes mentionnées ici ont été maintes fois étudiées.[35] Et elles sont d'une importance décisive. Elles sont même centrales, car dans ces textes nous voyons comment *la puissance rédemptrice et restauratrice de Dieu devient réalité dans la vie des femmes. Comment elles sont ramenées dans la*

35. Faute de place et de temps, je renonce à étudier les femmes courageuses de l'Ancien Testament qui ont exercé des rôles de direction ou qui ont prophétisé, de même qu'Élisabeth ou Marie. La mère de Jésus est une femme unique, courageuse, indépendante, spirituelle et hardie, que je n'étudie pas davantage ici.

condition que la femme avait en Éden. C'est le but de Dieu. Détruire les œuvres du diable, y compris la domination négative, abusive et écrasante de l'homme sur la femme, sous toutes ses formes.

Comment les femmes ont-elles vécu Jésus ? Elles étaient là quand Jésus est né, quand il a été supplicié sur la croix et quand il est ressuscité. Lisez cette citation forte et mondialement célèbre de Dorothy L. Sayers :

« Ce n'est peut-être pas étonnant que les femmes aient été les premières à la crèche et les dernières à la croix. *Elles n'avaient encore jamais vu un homme comme celui-ci – il n'y en a plus jamais eu de pareil.* Un prophète et enseignant qui reprenait sans maugréer et louait sans condescendance ; qui prenait au sérieux leurs questions et leurs arguments ; qui ne les a jamais poussées à être féminines et ne s'est jamais moqué d'elles à cause de leur féminité ; qui les prenait comme elles étaient et se comportait avec elles en toute simplicité. »

Jésus rencontre les femmes sans double morale, sans exclusion, sans condescendance, sans simple tolérance, mais avec attention et compréhension, et même avec bienveillance et amour.

Il n'y a peut-être pas beaucoup d'épisodes rapportés. Mais ceux-là sont forts. Il y en a sûrement eu beaucoup d'autres, qui ne nous ont pas été rapportés. Mais que nous pourrons peut-être un jour contempler rétrospectivement, quand le royaume éternel de Dieu sera venu.

Vous avez déjà lu ou entendu ces histoires cent fois. Je vais pourtant les regarder de près et signaler brièvement leurs particularités, y compris culturelles. Je reproduis les textes en entier, vous n'avez pas besoin de prendre une Bible. Et je partage à leur sujet seulement quelques pensées. Plongez vous-même dans ces moments saints !

3.1 Des disciples femmes qui servent

[Lc 8.1-3] Et il arriva ensuite qu'il parcourait successivement villes et villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu. Et les Douze étaient avec

lui, *ainsi que quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies : Marie, appelée Magdeleine, de laquelle étaient sortis sept démons, et Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, et Suzanne, et beaucoup d'autres femmes, qui le servaient de leurs biens.*

Il n'y avait pas que Jésus : d'autres rabbis de cette époque étaient aussi entourés de leurs disciples. Mais : les rabbis n'avaient pas de femmes comme élèves et n'en voulaient pas. Apprendre auprès d'un rabbi était le privilège exclusif des hommes. Quand nous parlons des disciples de Jésus, nous pensons toujours aux Douze. Luc parle de femmes qu'il peut nommer, et de beaucoup de femmes anonymes. Nous savons qu'il y avait plus que les douze hommes. Luc parlait de 70 (Lc 10.1, 17). Mais peut-être des femmes y étaient-elles déjà comprises. En tout cas, la foule des disciples, telle que Luc la décrit, nous apparaît comme une troupe mêlée d'hommes et de femmes. Certaines de ces femmes avaient fait l'expérience du salut par le rabbi et l'avaient suivi dès lors. Et elles avaient apporté leurs biens. Elles le servaient, lui, leur Maître, et probablement tous ceux qui étaient en route avec Jésus. Cela ne veut pas dire faire à manger et laver le linge – peut-être aussi : elles servaient de leurs biens. Elles, ou au moins certaines d'entre elles, *finançaient* la mission de Jésus et de ceux qui le suivaient.

C'est une transgression de tabou sans pareille : Jésus accueille des femmes dans le cercle de ses disciples. Jésus veut qu'elles apprennent. Car il sait quel rôle énormément important les femmes, sur lesquelles il pouvait davantage compter que sur les hommes, allaient encore jouer à l'avenir pour le royaume de Dieu et pour son Église. Luc les mentionne positivement, sans signaler la moindre particularité par rapport aux disciples masculins.

3.2 Les femmes doivent apprendre

[Lc 10.38-42, traduit de la Bible allemande Elberfelder] Comme ils poursuivaient leur route, il entra dans un village ; et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, appelée Marie, qui s'assit elle aussi aux pieds de Jésus et écoutait sa parole. Mais Marthe était très occupée

> à beaucoup de service ; elle s'approcha et dit : Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissée seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider. *Mais Jésus lui répondit : Marthe, Marthe ! Tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses ; mais une seule est nécessaire. Car Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée.*

Jésus aimait ces trois frère et sœurs. Il aimait venir dans cette maison. Il y était le bienvenu. Les heures où il enseignait étaient comme un ravissement. Des paroles de vie, des paroles pleines de puissance sortaient de sa bouche. Et Marie trouvait cela plus intéressant que de nourrir la foule des disciples. On comprend qu'il y ait eu de la dispute entre les sœurs. Mais Jésus, auquel Marthe semble s'adresser sur un ton de reproche, donne à Marie, et par là à toutes les femmes, le privilège d'être élève et d'apprendre. Sans différence entre disciple homme et disciple femme. Aux pieds de Jésus, toutes les différences sont aplanies. Là, tous sont égaux ! Aujourd'hui encore. Il est tout aussi important pour les femmes d'être instruites dans la vérité et solidement fondées dans la foi. Elles participent tout autant que les hommes aux échanges et aux questions.

3.3 Tous égaux

> [Mc 3.33-35] Et il leur répondit et dit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Et, promenant ses regards sur ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : *Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère.*

La famille de Jésus pensait que Jésus avait maintenant complètement perdu le contrôle. Jésus n'apparaît pas ici comme un homme de famille. Pour lui, la nouvelle famille du royaume de Dieu et de la nouvelle création compte davantage. Comme on l'a vu au point précédent, dans la relation avec Jésus, dans la vie de disciple, le sexe n'est pas aboli, mais il n'a plus d'importance. Et surtout pas d'importance hiérarchique, comme si les femmes étaient subordonnées aux hommes. Pour comprendre le rôle de l'homme et de la femme, il est décisif que Jésus n'ait jamais parlé d'une hiérarchie ni n'en ait enseigné une. Sans paroles,

Jésus brisait déjà par ses actes les conventions culturelles et « pieuses » de son temps. Ceux qui lui obéissent, il les appelle frères et sœurs !

3.4 La menstruation n'est plus une impureté

> [Mc 5.32-34] Et il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. Mais la femme, pleine de crainte et de tremblement, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. *Mais il lui dit : Ma fille, ta foi t'a guérie ; va en paix, et sois guérie de ton mal.*

La menstruation en soi est une chose qui, pour une femme, ne signifie pas une bénédiction, mais un fardeau. Nous, les hommes, ne pouvons pas nous mettre à leur place. En Israël, les femmes étaient rituellement impures pendant leurs règles. Impures pour une chose dont elles n'étaient pas responsables. Le destin ? Pire encore, c'était quand l'écoulement de sang ne s'arrêtait pas. Cette maladie existe aussi aujourd'hui. Ainsi, la femme était impure en permanence. Un peu comme un lépreux, elle ne pouvait guère participer à la vie sociale, et pas du tout à la vie religieuse. Son courage de saisir la guérison auprès de Jésus est l'une des histoires émouvantes des Évangiles. Jésus appelle cette maladie un mal (un fléau). C'est lui qui y met fin. Il ramène la femme à la vie. Un peu comme il ressuscite juste après la fille de Jaïrus. C'est là qu'il se rendait. *Il l'appelle de manière touchante sa fille.* Comme un père, il fait naître en elle le sentiment d'être acceptée, entourée et estimée, qui lui a manqué pendant 12 ans. Comme lorsqu'une fille fait l'expérience de l'attention bienveillante de son père. Devant tout le monde – la rue était bondée –, il parle ainsi à cette *« impure »* et fait ce que lui seul faisait : parler publiquement avec une femme et lui rendre la vie et sa dignité devant tous. Qu'ont dû penser les hommes ? Et plus encore les femmes !

3.5 Rejetée et retrouvée

> [Jn 4.6-9] Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus donc, fatigué du voyage, s'assit ainsi près du puits. C'était environ la sixième heure. Arrive une

femme de Samarie pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire ! (Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.) La femme samaritaine lui dit donc : *Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? (Car les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains.)*

[Jn 4.27-30] *Là-dessus arrivèrent ses disciples, et ils s'étonnèrent qu'il parlait avec une femme.* Toutefois, aucun ne dit : Que cherches-tu ?, ou : Pourquoi parles-tu avec elle ? Alors la femme laissa sa cruche, s'en alla à la ville et dit aux gens : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ! Celui-ci ne serait-il pas le Christ ? Ils sortirent de la ville et vinrent vers lui.

Combien de fois ai-je entendu dans ma jeunesse des paroles du chapitre 4 de l'Évangile de Jean. Le plus souvent celles qui disent que le Père cherche seulement des adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité. Faisait partie de la vérité de ma jeunesse le fait que les femmes ne le font pas. Elles se taisent dans les assemblées.

Pourquoi alors Jésus a-t-il dit ces vérités profondes et importantes à une femme ? Qui plus est à une Samaritaine ? Une femme plusieurs fois divorcée ? À une femme qui venait tout juste de faire la connaissance du Messie ?

Il était libre. Il était Yahvé Elohim, qui créa l'homme et la femme égaux. Il pouvait rencontrer les femmes comme il convient. Les disciples s'étonnaient qu'il parle avec une femme. Combien l'image de la femme était dégradée en ces jours-là. Jésus prit ce chemin fatigant pour faire de l'histoire tragique de cette femme, renvoyée plusieurs fois, une histoire de salut. Non, ce n'était pas à un homme que Jésus disait de telles paroles, c'était à une femme qui avait perdu toute estime d'elle-même et devait se confier à un homme de plus pour survivre. Cet homme au puits de Sychar était différent. Comme tout homme devrait l'être. C'était le Messie.

Elle devient la première missionnaire. Tout son village vient à la foi, parce qu'elle raconte son histoire et surmonte sa peur. C'est vraiment une histoire à couper le souffle, qui me fait monter les larmes aux yeux. Ils n'étaient pas

nombreux, ceux à qui Jésus révéla directement qu'il est le Messie. Mais à cette femme, il ouvre le ciel.

Il faut poser la question : comment peut-on interpréter ainsi l'interdiction de parler de Paul et l'étendre à toutes les femmes de l'Église de tous les temps, quand Jésus enseigne ici une femme sur la nature de l'adoration ? De l'adoration, qui est une caractéristique essentielle de l'Église !?

3.6 Pour l'adultère, il faut être deux

> [Jn 8.1-11, traduit de la Bible allemande Elberfelder] Jésus se rendit à la montagne des Oliviers. Mais, de bon matin, il revint dans le temple, et tout le peuple vint à lui ; et il s'assit et les enseignait. Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme surprise en adultère, la placent au milieu et lui disent : Maître, cette femme a été surprise en adultère, en flagrant délit. Or, dans la loi, Moïse nous a ordonné de lapider de telles femmes ; toi donc, que dis-tu ? Ils disaient cela pour le mettre à l'épreuve, afin d'avoir de quoi l'accuser. Mais Jésus se baissa et écrivait avec le doigt sur la terre. Comme ils continuaient à l'interroger, il se redressa et leur dit : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre. Et, s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre. Quand ils entendirent cela, ils sortirent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ;* et Jésus resta seul avec la femme au milieu. Alors Jésus, s'étant redressé et ne voyant personne d'autre que la femme, lui dit : Femme, où sont-ils, tes accusateurs ? Personne ne t'a condamnée ? Elle répondit : Personne, Seigneur. *Et Jésus lui dit : Moi non plus, je ne te condamne pas ; va, et ne pèche plus !*

Différentes Bibles portent comme titre : Jésus et la femme adultère. Mais : où était l'homme adultère ? Des Pères de l'Église pensaient, et certains le pensent encore aujourd'hui, que les femmes sont la tentation qui pousse au péché sexuel. La conception juive de la femme la rendait responsable de la séduction sexuelle. Jésus, au contraire, met la responsabilité sur l'homme (Mt 5.28). Quand il regarde une femme, il doit faire attention au désir sexuel et le réprimer. En

d'autres termes : ne regarde pas trop longtemps si tu ne maîtrises pas ton désir. Je doute que ce soit la femme qui séduise. Les hommes, excités plus vite que les femmes, font tout pour faire céder une femme rapidement. Comment cela s'est passé ici, nous ne le savons pas. L'amant l'avait lâchement abandonnée, ou il avait été couvert par ses collègues masculins.

« Jésus ne dit que peu de mots, mais ils en disaient long. Le péché était le péché – qu'il soit commis par un homme ou par une femme. Chacun de nous se tiendra devant le jugement de Dieu. Personne ne pourra se cacher ni s'échapper. Personne ne pourra montrer un autre du doigt. Le péché de la femme n'était pas pire que celui de l'homme – mais pas meilleur non plus. Quand l'égalité est la norme, on ne jette guère de pierres. »[36]

3.7 Se tenir droite, de toute sa hauteur

> [Lc 13.10-17, traduit de la Bible allemande Elberfelder] Il enseignait le jour du sabbat dans une des synagogues. Et voici, *il y avait là une femme qui avait depuis dix-huit ans un esprit d'infirmité ; elle était courbée et tout à fait incapable de se redresser. Lorsque Jésus la vit, il l'appela et lui dit : Femme, tu es délivrée de ton infirmité ! Et il lui imposa les mains, et aussitôt elle se redressa et glorifia Dieu.* … Et celle-ci, qui est une *fille d'Abraham*, que Satan tenait liée, voici, depuis dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de ce lien le jour du sabbat ? Et tandis qu'il disait cela, tous ses adversaires furent couverts de honte ; et toute la foule se réjouissait de toutes les choses glorieuses qu'il faisait.

La synagogue était le lieu des hommes. Ils étaient au premier plan. Ils avaient la parole. Mais Jésus voit cette femme et la fait venir devant. Au centre. Une femme. Qui plus est, une femme qui faisait peine à voir. Le grand médecin l'attire dans sa présence. Les hommes n'ont pas dû apprécier cette rupture avec la tradition. Seul le fait que c'était le sabbat leur donnait un prétexte pour attaquer Jésus. L'expression « fille d'Abraham » est unique. Ainsi, la femme courbée se redresse. Plein de compassion et tourné vers la pauvre femme, il lui impose les mains. Alors elle se tient là où, d'habitude, il n'y a que des hommes. Droite.

36. Hamilton, David

Yahvé Elohim ne lui rend pas seulement la santé, mais la dignité : il l'appelle fille d'Abraham. Là où, d'habitude, on n'entend que des hommes, elle élève la voix pour glorifier Dieu. Oui, c'est comme si elle entonnait dans la synagogue la louange de Dieu. Quel moment saint !

La synagogue juive, où les femmes étaient pour ainsi dire cachées à l'arrière-plan et où les hommes parlaient seuls, n'est jamais le modèle du fonctionnement de l'Église de Jésus-Christ.

3.8 Pas de double morale

> [Mt 19.8-9 (5.31-32)] Il leur dit : C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes ; mais au commencement, il n'en était pas ainsi. Mais je vous dis : Quiconque renvoie sa femme, sauf pour fornication, et en épouse une autre, commet un adultère ; et celui qui épouse une femme renvoyée commet un adultère.

Les maris juifs pouvaient renvoyer leurs femmes relativement facilement. On pouvait toujours trouver une raison. Ainsi, la femme renvoyée, ou plutôt répudiée, était carrément rejetée et pouvait à peine survivre. C'est Jésus qui démasque les pharisiens et les scribes et ramène au commencement. L'homme et la femme sont créés égaux, comme image de Dieu, et unis dans le mariage. C'était cela, l'ordre de la création.

Les hommes comme les femmes doivent respecter les mêmes règles du jeu. Grâce à Dieu, il n'en est plus aujourd'hui chez nous comme autrefois chez les Juifs. Mais le divorce reste quelque chose qui blesse au plus profond et qui brise aussi le cœur de Dieu. En se référant au récit de la création, Jésus prend la défense de la femme et appelle les hommes à ne pas simplement renvoyer leurs femmes pour des raisons injustifiées, sauf en cas d'adultère. Il s'engage pour les femmes. Il élève la voix pour elles et blâme la dureté du cœur, qu'il voit comme la raison de ces renvois.

3.9 Une grâce effrontée

> [Mc 14.3-9, traduit de la Bible allemande Elberfelder] Et comme il était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, pendant qu'il était à table, vint une femme qui avait un flacon d'albâtre rempli d'un parfum de nard pur, de grand prix. Elle brisa le flacon d'albâtre et le répandit sur sa tête. Mais quelques-uns s'indignaient en eux-mêmes et disaient : À quoi bon perdre ainsi ce parfum ? Car on aurait pu vendre ce parfum plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres. Et ils s'irritaient contre elle. Mais Jésus dit : *Laissez-la ; pourquoi lui faites-vous de la peine ? Elle a fait une bonne œuvre envers moi ;* car vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voulez ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours. *Elle a fait ce qu'elle a pu ; elle a d'avance oint mon corps pour la sépulture. Mais en vérité, je vous le dis : partout où l'Évangile sera prêché, dans le monde entier, on racontera aussi ce qu'elle a fait, en mémoire d'elle.*

C'est une situation incroyable, presque gênante. Cette femme avait déjà rencontré Jésus, et il avait renouvelé sa vie. Elle prend le courage de faire irruption dans cette société d'hommes et d'être regardée par tous. Pour faire ensuite ce qu'elle pouvait. Jésus le savait, elle ne pouvait pas faire plus. Un salaire annuel économisé, tout ce qu'elle avait, elle jugeait que cela valait la peine de l'offrir à Jésus. Jamais auparavant une chose aussi précieuse n'avait été versée sur la tête de l'homme de Nazareth. Jamais il n'avait eu un tel parfum. Et Jésus élève cette femme devant tous et lui donne dans l'histoire une place qu'il n'a donnée à aucun homme. Il a apprécié ce geste au-delà de toute mesure – personne ne comprenait que sa mission allait finalement trouver son point le plus bas et son point culminant à Golgotha.

« Elle est plus qu'une pécheresse à qui l'on a pardonné. Ses nombreuses larmes de joie, quand elle sert Jésus, contrastent avec celles de Pierre, qui pleure amèrement après avoir abandonné le service et renié Jésus (Lc 22.62). Ses baisers prolongés contrastent avec le baiser de trahison de Judas (Lc 22.47). Sa position aux

pieds de Jésus est celle d'un serviteur, la position que Jésus lui-même adopte (Lc 22.26-27). Son geste d'amour, qui consiste à briser le flacon d'albâtre et à en répandre le précieux contenu, est une imitation symbolique du Christ, qui permet que son corps soit brisé et son sang précieux versé pour tous ses bien-aimés (Lc 22.20). Elle est une icône (image) du Christ ! »[37]

Vous tous, les hommes, qui imposez le silence aux femmes et leur interdisez de prêcher : combien de fois avez-vous mentionné cette femme dans votre annonce et votre prédication de l'Évangile ?

3.10 La croix : où sont les hommes ?

[Mt 27.55-56] *Il y avait là beaucoup de femmes qui regardaient de loin ; elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée et l'avaient servi.* Parmi elles étaient Marie de Magdala, et Marie, mère de Jacques et de Joses, et la mère des fils de Zébédée.

[Mc 15.40-41] Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin, parmi lesquelles Marie de Magdala, et Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joses, et Salomé, *qui l'avaient suivi et servi lorsqu'il était en Galilée ; et beaucoup d'autres femmes qui étaient montées avec lui à Jérusalem.*

[Lc 23.55-56] Les femmes qui étaient venues avec lui de la Galilée l'accompagnèrent, et elles virent le tombeau et la manière dont son corps y fut déposé. Lorsqu'elles s'en furent retournées, *elles préparèrent des aromates et des parfums ;* et pendant le sabbat, elles se reposèrent selon le commandement.

[Mt 28.9-10] Comme elles allaient l'annoncer à ses disciples, voici, Jésus vint à leur rencontre et dit : *Je vous salue ! Elles s'approchèrent, saisirent ses pieds et se prosternèrent devant lui.* Alors Jésus leur dit : Ne craignez pas ; allez dire à mes frères de se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront.

N'est-il pas remarquable de voir comment les auteurs masculins des Évangiles écrivent ici au sujet de ces femmes ? Ils ne les ignorent pas. Ils ne les oublient pas. Ils avaient bien fait l'expérience de ces femmes comme compagnes de route

37. Reid, Barbara E., p. 76, Wisdom's Feast, 2016

parmi les disciples, qui suivaient Jésus avec les Douze. Ces auteurs aussi avaient grandi avec l'image juive et talmudique de la femme. Mais Jésus a aussi renouvelé leur image de la femme. Il a fallu quelques années, mais sur ce point ils marchent sur les traces de Jésus.

De plus, il était sans doute gênant pour eux, en tant qu'hommes, d'écrire que les femmes, lors de la crucifixion, regardaient au moins de loin, alors qu'eux-mêmes – à part Jean – avaient pris la fuite.

L'attitude de Jésus envers les femmes les avait rendues fortes et courageuses. Il les a encouragées. Il a apprécié leurs services. Ce que nous lisons ici est l'écho du respect que Jésus avait envers elles. Contre la tradition et les conventions, il les avait accueillies dans le cercle des disciples, femmes et hommes. Il y a beaucoup de choses que nous ne savons pas, mais les faits mentionnés montrent clairement une chose : il les estimait de la même façon, disciples hommes comme disciples femmes. Même si aucune femme ne faisait partie du cercle le plus intime.

3.11 Marie, l'apôtre

> [Jn 20.15-18] Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre. Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourne et lui dit en hébreu : Rabbouni ! – c'est-à-dire Maître. Jésus lui dit : Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. *Mais va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. Marie de Magdala vient annoncer aux disciples qu'elle a vu le Seigneur et qu'il lui a dit ces choses.*

Dans un procès, il n'y avait pas de femmes comme témoins. Elles n'étaient pas jugées dignes d'être témoins. On en était arrivé là. Que Jésus confie et charge des femmes du message le plus important de tous les temps, on ne saurait l'estimer assez – y compris pour les disciples eux-mêmes. Jamais un message plus important et plus grand n'a été annoncé immédiatement après la crucifixion.

Marie était la seule à être là où l'on pouvait entendre ce message. Elle reçoit la mission d'annoncer cette vérité aux disciples, qui s'étaient cachés, pleins de peur. Face à cette mission, la question de savoir si les femmes peuvent prêcher témoigne de peu de bon sens.

Dans cet envoi unique, j'appelle Marie une apôtre, une femme chargée d'une mission par le Ressuscité. Dans un jardin, Ève se laissa séduire. Dans ce jardin-ci, on ne voit aucun homme. Seulement une femme, à qui son Seigneur et libérateur manque et qui le cherche. Non pas le vivant, mais Jésus mort. C'est à lui qu'elle a lié son existence. Il était tout pour elle. Cette fidélité et cet amour sont appréciés et honorés par le Seigneur Jésus.

Parce que *Marie de Magdala* est nommée comme la première qui rencontra le Ressuscité et qui fut établie par lui pour annoncer à ses disciples le message de sa résurrection (Jn 20.11-18), elle fut vénérée dès l'Église ancienne comme égale aux apôtres. Au 3e siècle, Hippolyte de Rome fonda le titre honorifique *apostola apostolorum*, qui signifie apôtre des apôtres, que reprirent les théologiens Raban Maur et même Thomas d'Aquin, dont j'ai déjà évoqué l'image de la femme.

« Jésus n'a pas fondé un mouvement de femmes, mais un mouvement pour les êtres humains. Il n'est cependant pas surprenant que les femmes aient été particulièrement réceptives à ses idées. Prisonnières de l'isolement d'une famille parfois hostile, les femmes savaient combien le monde était incertain, injuste et solitaire. »[38]

Chez Jésus, je ne trouve aucune indication d'une soumission hiérarchique de la femme ni de son exclusion d'un service public ou d'un service de direction dans l'Église. Dans son comportement envers les femmes, on voit clairement à quel point l'image rabbinique de la femme s'est éloignée du projet du Créateur.

Le Messie a pris soin des filles d'Ève. Lui qui a parfaitement révélé Dieu dans son être le plus profond.

Tu es toujours bon et tu me fais tant de bien ! SEIGNEUR, aide-moi à connaître ta volonté !

Psaume 119.68 (Gute Nachricht, traduction allemande de la Bible)

38. Boulding, Elsie, 358, A View of Woman through Time, 1976



Pour toute l'éternité, Seigneur, ta parole demeure, elle est aussi ferme que le ciel.

Psaume 119.89 (Neue Genfer Übersetzung NGÜ, traduction allemande de la Bible)

4 Paul, l'ami des femmes

J'ai souvent entendu dire, et je l'ai parfois pensé moi-même, que Jésus et Paul ne pensent pas et ne disent pas la même chose. Comme s'ils s'étaient contredits. Si l'on veut voir les choses ainsi, on pourra construire des raisons. Je pense que Paul marche sur les traces de Jésus, y compris quand il s'agit des femmes. De leur dignité, de leur dévouement et de leur fidélité. C'est en effet Paul qui, par ses lettres, marque l'image de la femme dans l'Église plus encore que Jésus. Mais celui qui le comprend mal construira une opposition avec Jésus.

Paul lui-même donne, dans quelques passages de ses lettres, matière au fait qu'il est entré dans l'histoire, pour beaucoup, comme un ennemi des femmes. Mais la perception change. Et cela vient de ce que nous pouvons, et devons, peut-être comprendre autrement les passages en question. Nous y reviendrons plus loin.

Bien qu'il soit issu de la tradition pharisienne, qui n'avait pas une image très valorisante de la femme, influencée par la pensée grecque, il en fut complètement libéré.[39] Ailleurs dans ce livre, j'émets l'hypothèse que les trois années en Arabie, juste après sa rencontre avec Christ sur le chemin de Damas, furent une rude école pour se débarrasser de tout ce fardeau de l'empreinte pharisienne. *Car les images talmudiques de la femme, que Jésus avait déjà brisées, n'ont rien à faire dans le royaume de Dieu.*

Le travail de l'infatigable serviteur Paul était entouré de nombreuses femmes et en réseau avec elles. Elles étaient associées à sa mission et, comme les maillons d'une chaîne, des collaboratrices indispensables. Je crains que certains hommes n'aient pas réalisé quelles grandes œuvres et quels fruits Dieu a produits dans son royaume par des femmes. Dans tous les siècles, en particulier aux 18e et 19e siècles. Là où, pour Dieu, il semblait tout à fait égal que des femmes aient le droit d'enseigner et de diriger publiquement ou non. On peut tourner et retourner la chose comme on veut : *les problèmes sont apparus quand les « seigneurs de la création » ont insisté sur leur interprétation de l'Écriture dominée par les hommes et ont pour ainsi dire rendu sans effet le dessein de Dieu pour le service des femmes (Lc 7.30).*

39. Il y a aussi l'hypothèse selon laquelle le maître Gamaliel avait et enseignait une image de la femme plus positive que ses collègues, et que Paul l'aurait reprise.

Dans ce chapitre, je cite quelques exemples de la manière dont Paul, qui n'était pas marié, nomme des femmes par leur nom dans ses lettres. Il ne s'agit pas d'abord de principes ou de doctrine sur le fait d'être homme ou femme ; j'y viendrai plus tard. Il s'agit de femmes réelles, avec lesquelles Paul avait affaire. « Si l'on part du nombre de femmes qui étaient associées à Paul dans un service commun, il semble avoir été normal pour des femmes d'être engagées activement dans l'annonce de l'Évangile et dans les services qui existaient dans les jeunes Églises. *Au fond, Paul emploie le même langage pour décrire ses collaborateurs féminins et masculins* ».[40]

On connaît à cet égard la liste de salutations du chapitre 16 de l'épître aux Romains, où des femmes sont mentionnées non seulement par leur nom, mais avec des qualificatifs de leur service. Ceux qui défendent l'exclusion des femmes des fonctions publiques de direction lisent ces textes autrement que moi. Décidez vous-même comment cela pourrait être compris. En partant du récit de la création, et comme je le développe dans d'autres chapitres de ce livre, ma lecture de l'égalité des sexes, y compris dans le service public de l'Église, n'est pas seulement possible, mais, dans certains cas, évidente.

4.1 Lydie

Le premier chrétien européen est une chrétienne, la marchande de pourpre Lydie, dans la colonie romaine de Philippes. Elle met sa maison à la disposition de Paul, de ses compagnons et de la première Église chrétienne d'Europe. Elle n'est pas seulement destinataire des enseignements de Paul, mais son interlocutrice. Elle est la seule maîtresse de maison. Elle presse Paul et son compagnon Silas de loger chez elle :

> [Ac 16.14-15] Et une femme, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, qui adorait Dieu, écoutait ; le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour qu'elle soit attentive à ce que disait Paul. Lorsqu'elle eut été baptisée, avec sa maison, elle nous fit cette demande : Si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous pressa.

40. Tucker, Liefeld, 436, chez Kuen, Alfred, Die Frau in der Gemeinde, 1998

> [Ac 16.40] Une fois sortis de la prison, ils se rendirent chez Lydie ; et, après avoir vu les frères (ou : les frères et sœurs qui étaient réunis chez Lydie), ils les encouragèrent et partirent.

« Cela indique que sa maison devint alors rapidement aussi le point de cristallisation d'une église de maison. Les Églises se réunissaient dans les maisons. Et ce n'est pas seulement Lydie, mais d'autres femmes aussi qui apparaissent comme ayant mis leur maison à la disposition des Églises. Et cela implique aussi un rôle de direction naturel de ces personnes – rôle de direction dans l'Église comme hôtesses et hôtes, qui auraient alors pu aussi diriger les Églises correspondantes, et auraient pu aussi présider les cultes. »[41]

4.2 Phœbé

> [Rm 16.1-2] Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est aussi *servante de l'assemblée à Cenchrées*, afin que vous la receviez dans le Seigneur d'une manière digne des saints et que vous l'assistiez dans toute affaire où elle aurait besoin de vous ; car elle aussi a été un *soutien* (en grec : prostatis) pour beaucoup, et pour moi-même.

La formule de salutation, qui commence par Phœbé, la désigne comme la personne qui apporta la lettre aux Romains de Corinthe à la capitale de l'Empire romain. Là, elle l'a probablement lue dans l'Église (ou dans les églises de maison) et l'a expliquée en réponse aux questions. Elle est diacre de l'Église de Cenchrées, un faubourg portuaire de Corinthe. Elle reçoit de Paul une tâche hautement responsable, qui va au-delà du service de messagerie.

« Je voudrais souligner que cette observation dans l'épître aux Romains n'est pas, et ne peut pas être, la fin de la discussion sur les femmes dans le ministère. Il y a d'autres textes, contextes et interprétations dont nous devons nous occuper. Mais je fais remarquer que Paul ne semblait apparemment avoir aucun problème avec le fait que des femmes jouent une sorte de rôle d'oratrice dans les Églises. S'il avait vraiment eu des réserves, il était vraiment très, très étrange

41. Sabine Bieberstein, spécialiste du Nouveau Testament à Eichstätt, interview au Deutschlandfunk, 2013

d'envoyer Phœbé à Rome. Ma conclusion est que l'éloge de Paul pour la diacre Phœbé, sa position de bienfaitrice (patronne de l'Église) et son rôle de porteuse de la lettre et de représentante de Paul dans les Églises romaines indiquent que les femmes faisaient partie de la vie enseignante de l'Église, et que Paul les y encourageait expressément ».[42]

« On peut admettre que Phœbé était simplement la femme centrale de l'église de maison de Cenchrées, qui avait peut-être mis sa maison à disposition, qui avait financé la célébration du repas du Seigneur, la sainte cène. Que Phœbé ait été responsable de tout cela, puisqu'elle a aussi travaillé comme avocate ou patronne de cette Église – tout cela, on peut le dire sur la base de Romains 16. »[43]

Paul l'appelle *prostatis*, ce que l'Elberfelder traduit par « soutien » (Beistand). Mais ce mot, qui n'apparaît qu'une seule fois dans le Nouveau Testament, à cet endroit, signifie aussi *présider*. « Nous pouvons raisonnablement admettre que Paul, un Juif hellénistique qui avait grandi dans la diaspora, connaissait à fond le terme grec de prostatès comme premier, maître, défenseur ou magistrat présidant la cité. Cela signifierait que, lorsque les responsables chrétiens de Rome accueillirent Phœbé, ils étaient conscients qu'elle était une dirigeante chrétienne, là d'où elle venait. »

D'après Rm 12.8, présider est un don de la grâce dans le corps de Christ, et ce n'est donc définitivement pas une affaire exclusivement masculine. Les femmes ont ce don tout autant que les hommes. Présider fait partie de la tâche de l'ancien (1 Th 5.12 ; 1 Tm 5.17/3.4, 5, 12). Que des femmes doivent être anciennes ou présidentes ne devrait pas non plus paraître étrange au vu de ces paroles de Paul. On ne pourra jamais exercer avec zèle le service de présider et de prendre soin de l'Église, ni le travail dans la parole et l'enseignement qui en fait partie (1 Tm 5.17), si l'on doit se taire dans l'assemblée ou si l'on n'a pas le droit de parler ou de diriger publiquement.

« Elle est une prostatis, une présidente ; elle est aussi appelée diakonos, et c'est là que cela commence : est-ce une servante, est-ce une auxiliaire paroissiale, comment cela se traduit-il ? » Les exégètes en débattent encore aujourd'hui.

42. Bird, 37

43. Heininger, Bernhard, Würzburg, ibid.

L'Einheitsübersetzung (traduction allemande de la Bible) du Nouveau Testament parle simplement d'une « servante de l'Église de Cenchrées ». « … L'interprétation ou l'histoire de la réception de ce terme s'est déroulée de telle sorte que, lorsqu'un homme comme Paul se nomme diakonos, il est un serviteur de la Parole, donc un apôtre, un homme droit et libre, qui sert simplement la Parole. *Mais quand une femme est appelée ainsi, elle est une auxiliaire paroissiale au sens de : elle ne fait qu'aider.* »[44] Phœbé fait partie du grand cercle de ceux qui travaillent avec Paul à la diffusion du message de Christ. Paul la désigne comme sœur, ce qui caractérise son estime personnelle et la relation entre eux deux. En tant que porteuse de la lettre, Phœbé était la première interlocutrice pour les questions de l'Église romaine. Elle connaissait bien le raisonnement de Paul et peut ainsi être considérée comme la première interprète du texte.

Paul confia à Phœbé, une femme, le document peut-être le plus important du christianisme. Ce n'est pas seulement un indice, c'est une preuve qu'il ne faisait pas de différence entre les sexes en ce qui concerne le service et le rôle dans le royaume de Dieu.

4.3 Prisca

> [Rm 16.3-5] Saluez Prisca et Aquilas, mes collaborateurs en Christ-Jésus (qui ont exposé leur propre cou pour ma vie, et à qui je ne suis pas seul à rendre grâce, mais aussi toutes les assemblées des nations), et l'assemblée qui est dans leur maison.

Le *couple Prisca et Aquilas*, le plus souvent mentionné, est peut-être celui des collaborateurs de Paul les plus anciens et les plus intimes dans son travail missionnaire. Ils étaient des chrétiens juifs. Bien que, pour les couples, l'homme soit toujours nommé en premier, le Nouveau Testament nomme Prisca, l'épouse, quatre fois (sur six mentions) en premier. Pourquoi ? Parce qu'elle était en tête et menait dans le service. Peut-être parce qu'elle était plus douée que son mari. Et pourtant, tous deux travaillaient ensemble, comme partenaires d'équipe, à valeur égale et à rang égal, dans l'unité. Chacun connaissait les forces

44. Sutter Rehmann, Luzia, Bâle

et les faiblesses de l'autre. En tant que femme, Prisca était aussi stratégiquement importante, parce que les femmes étaient le plus souvent évangélisées par des femmes, et non par des hommes. Tous deux, Prisca en tête, instruisirent Apollos. Instruits par Paul lui-même, formés par des questions et des réponses durant de nombreuses heures de fabrication commune de tentes, tous deux étaient aptes à enseigner d'autres personnes. Ici, justement, il faut mentionner en particulier Prisca, une femme. Son mari se tenait derrière elle, au second rang, mais sans qu'il y ait pour autant une hiérarchie.

4.4 Junia

> [Rm 16.7] Saluez Andronicus et Junia, mes parents et mes compagnons de captivité, *qui sont remarquables parmi les apôtres*, et qui même ont été en Christ avant moi.

Un autre couple missionnaire est distingué par Paul. Les plus anciens interprètes du Nouveau Testament, les Pères de l'Église, parlent de Junia avec une haute estime. Jean Chrysostome (344-407 apr. J.-C.) écrit au sujet de Junia : « Être apôtre est quelque chose de grand. Mais être remarquable parmi les apôtres – considère quel grand éloge c'est là. Combien grande devait être la sagesse de cette femme, pour qu'elle ait été jugée digne du titre d'apôtre. »

Dans quelques traductions, on lit pourtant encore aujourd'hui, au lieu de *Junia*, un autre nom : *Junias* – un homme. Mais le nom de Junias n'apparaît de façon attestée pour la première fois qu'au 13e siècle – chez Gilles de Rome, un ermite de saint Augustin et élève du docteur de l'Église Thomas d'Aquin. *Pourquoi donc Junia est-elle devenue Junias ? Parce que, dans la vision du monde de beaucoup de chrétiens, il ne peut pas, ou ne doit pas, y avoir de femme apôtre.*

Dans la recherche, l'opinion selon laquelle Junia, la forme féminine, doit être la forme originale de Paul s'est entre-temps imposée. « On a constaté au milieu du siècle dernier que le nom masculin Junias n'existe pratiquement pas dans l'Antiquité, qu'il n'est donc pas attesté, alors que le nom féminin Junia est fréquemment attesté. Ce qui a fait de Junia un Junias ne peut sans doute s'expliquer que

sur la base d'une conception erronée du ministère. Andronicus et Junia sont désignés en Romains 16.7 comme remarquables parmi les apôtres, et cela a été une difficulté, ou c'est une difficulté, de compter Junia parmi les apôtres. »[45]

Les argumentations et les publications pour et contre une Junia apôtre sont innombrables. Si elle l'était, ce n'était pas au sens des Douze ou d'un Paul, mais comme missionnaire stratégique et efficace. Même si elle ne devait pas avoir été apôtre, l'estime dont elle jouissait a dû être énorme. Dans la culture antique, ce n'était pas habituel. *Cela montre comment l'effet salutaire de l'Évangile s'est étendu aussi à la question des sexes. Mais aussi combien un monde ecclésial dominé par les hommes a du mal avec cette affaire.*

« Il est possible qu'Andronicus et Junia, peut-être un couple, aient été apôtres au sens de quelqu'un qui est envoyé par une Église comme un missionnaire, comme Épaphrodite en Ph 2.25 et Tite en 2 Co 8.23. De telles personnes sont toutefois en règle générale désignées par l'Église dont elles sont issues comme "apôtres des Églises" ou "votre apôtre", ou même, comme Phœbé, comme "servante (diacre) de l'Église de Cenchrées". Sinon, Andronicus et Junia peuvent avoir été apôtres en ce sens qu'ils furent témoins de la résurrection de Jésus et reçurent alors la charge du ministère qu'ils exerçaient maintenant hors de Palestine (1 Co 15.6-7). Cela est appuyé par le fait que Paul dit qu'ils "ont été en Christ avant moi", de sorte qu'ils se sont convertis en Palestine vers 30-32 apr. J.-C. Les seules autres occurrences du mot "apôtre" dans l'épître aux Romains décrivent la mission de Paul d'aller vers les païens (Rm 1.1 ; 11.13). Eldon Epp a récemment constaté : *"Il reste un fait qu'il y avait, dans la toute première génération du christianisme, une femme apôtre expressément appelée ainsi, et les chrétiens d'aujourd'hui – laïcs et clercs – doivent y faire face (et finiront par le faire)."* »[46]

4.5 Marie, Tryphène et Tryphose, Perside

[Rm 16.6] Saluez Marie, *qui a beaucoup travaillé pour vous.*

45. Heininger, Bernhard, ibid.
46. Bird, Michael, ibid.

> [Rm 16.12] Saluez Tryphène et Tryphose, *qui travaillent dans le Seigneur*. Saluez Perside, la bien-aimée, *qui a beaucoup travaillé dans le Seigneur*.

À quoi pense-t-on quand Paul parle de travail et de service ? Paul résume tout son ministère, tout ce qu'il faisait, comme un *travail* (p. ex. 1 Co 15.10 ; 16.10 ; Ga 4.11 ; 1 Th 3.5 ; 5.12) ; évangéliser, enseigner, exhorter ; autant de services qui avaient souvent lieu en public et étaient des services de la Parole. *Quelle raison avons-nous de comprendre le service de ces femmes autrement que celui de Paul ?* C'étaient des femmes courageuses qui servaient Christ dans leur environnement, dans leur situation particulière. Pas seulement aux fourneaux ou dans la maison, mais aussi dans l'église de maison. Il n'existait pas encore de bâtiments d'église. Mais dans la maison privée ou en plein air. Les chrétiens se réunissaient aussi sur des places publiques, dans des ateliers ou des auberges. Ou bien, comme chez Lydie au bord du fleuve, aussi lors de baptêmes, de telles femmes se tenaient là avec force, tout comme leurs frères dans le Seigneur. Ce que Paul loue, c'est un travail pour le royaume de Dieu visible et audible publiquement.

Au total, Paul mentionne 10 femmes en Romains 16, si nous y incluons Phœbé de Cenchrées. Si nous incluons les femmes des autres lettres de Paul, le nombre de femmes qu'il mentionne monte à 18. Paul appréciait le service des femmes, et il considérait beaucoup d'entre elles comme des partenaires de service. Il ne les a jamais appelées femmes pasteurs ou anciennes, mais il n'a jamais non plus appelé ses partenaires de service masculins pasteurs ou anciens. Paul ne s'est jamais référé à ses collaborateurs en des termes qui évoquaient le pouvoir, l'autorité ou le prestige. Il comprenait qu'ils étaient ses frères et sœurs et que, tout comme lui, ils étaient des mandataires de Jésus-Christ. C'était sa conception du service et de la collaboration.

4.6 Évodie et Syntyche

> [Ph 4.2-3] J'exhorte Évodie et j'exhorte Syntyche à être du même sentiment dans le Seigneur. Oui, je te prie aussi, toi, mon fidèle compagnon de service, viens-leur en aide, *à elles qui ont combattu avec moi pour l'Évangile*.

Combattre avec Paul pour l'Évangile ne peut rien signifier d'autre que l'avoir aussi annoncé. Et cela de telle sorte qu'elles ont aussi rencontré de l'opposition en public.

Ces deux femmes avaient des désaccords. Cela avait une influence directe sur la communauté. Ce n'était pas un théâtre d'opérations secondaire, mais cela touchait le cœur de l'Église. D'où l'on peut conclure qu'elles avaient certaines fonctions de direction ou de responsabilité. Paul les nomme dans le même souffle que Clément et d'autres collaborateurs. Comme une équipe dans laquelle deux joueuses individuelles devaient être exhortées à ne pas abandonner l'esprit d'équipe.

Peut-être faisaient-elles partie des surveillants (*episkopos*) et des serviteurs (*diakonos*) que Paul salue et auxquels il s'adresse au début de l'épître aux Philippiens. Cette lecture ne pose aucun problème si l'on est convaincu qu'il n'y a pas de soumission hiérarchique de la femme à l'homme, et que les femmes comme les hommes travaillent ensemble à rang égal dans l'Église.

4.7 Chloé

> [1 Co 1.11] Car il m'a été rapporté à votre sujet, mes frères, par les gens de la maison de Chloé, qu'il y a des disputes parmi vous.

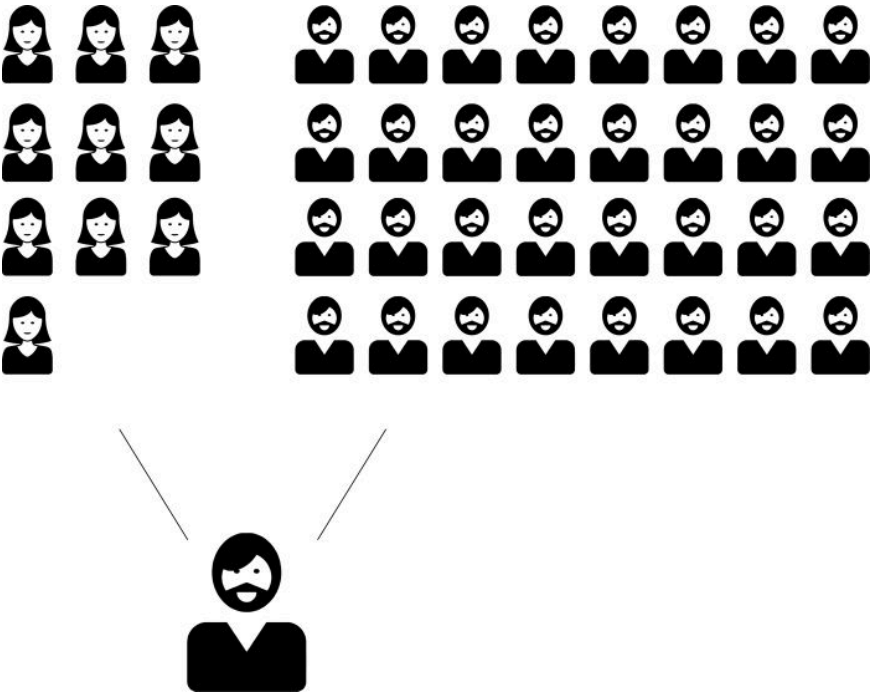
On peut peut-être dire que Paul écrit justement de façon expresse, au début de la première épître aux Corinthiens, qu'il a appris par les gens de Chloé quelle situation règne à Corinthe. Car cela veut dire : cette Chloé joue un rôle important, un rôle public, dans l'Église. Il est tout à fait possible qu'elle ait été une responsable et qu'elle ait envoyé la délégation auprès de Paul.

En tout cas, c'était une femme qui n'était pas seulement une bonne connaissance de Paul, mais qu'il mentionne parce qu'elle avait une importance particulière parmi les Corinthiens. Chez Paul, on n'acquiert pas une telle importance par la richesse, ni par le sexe ou de bonnes relations, mais par le service rendu aux croyants.

4.8 Nympha

[Col 4.15] Saluez les frères qui sont à Laodicée, et Nympha, et *l'assemblée qui est dans sa maison*.

Il est plausible que les hôtesses d'une maison qui pouvait accueillir une église de maison exerçaient aussi des tâches de direction. Ce n'est pas obligatoire, mais tout à fait possible. D'une manière générale, il est remarquable qu'une femme invite les frères et sœurs dans la foi. En tant qu'hôtesse, elle pouvait avoir été veuve. Si elle était mariée et que son mari était aussi croyant, il est d'autant plus frappant que ce soit elle, et non lui, qui soit nommée comme hôtesse. Comme pour l'ordre de Prisca et Aquilas. Dans la maison familiale de l'Antiquité, la femme était souvent la gestionnaire, qui agissait certes sous l'autorité de son mari, mais là avec une grande autonomie. Il est remarquable que dans l'épître aux Colossiens soit aussi mentionné ce qu'on appelle le code domestique, pour ainsi dire le règlement intérieur de la famille patriarcale : [Col 3.18] « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le Seigneur. » Pourtant, c'est Nympha qui invite.



Dans le Nouveau Testament, Paul mentionne nommément 39 personnes comme ses collaborateurs. 10 d'entre elles sont des femmes. Il parle de toutes de la même manière, sans faire la moindre différence. Le théologien renommé F. F. Bruce, théologien respecté dans le monde entier, issu du mouvement des Frères (Frères larges), remarque : « *(Paul) ne semble faire aucune différence entre hommes et femmes parmi ses collaborateurs. Les hommes comme les femmes reçoivent des éloges pour leur collaboration au service de l'Évangile, sans la moindre allusion à une différence sous-jacente entre l'un ou l'autre quant au statut ou à la fonction.* » Il y aurait peut-être encore d'autres femmes à nommer, et leurs noms et qualificatifs à étudier plus en détail. *Mais maintenant, il devrait être évident qu'un Paul était, pour son époque, un ami révolutionnaire des femmes, qui abattait les murs hiérarchiques. Quelqu'un qui avait été à l'école de Jésus*, bien qu'il n'ait pas connu personnellement Jésus durant sa vie terrestre. Mais qui a saisi beaucoup d'occasions d'en apprendre le plus possible sur lui. Par Pierre et par son collaborateur Luc, il aura appris beaucoup de choses sur Jésus. Dont aussi son comportement envers les femmes. Si, dans son équipe de

voyage, il n'avait, à notre connaissance, que des collaborateurs masculins, il ne faisait pas, comme le montrent ces textes, de différences qui auraient relégué les femmes au second rang. Pour lui, ce qui était décisif, c'était leur fidélité, leurs dons et leur disponibilité. Le sexe ne comptait pas pour lui !

4.9 Paul, la mère qui allaite

Paul était un précurseur. À contre-courant de son époque. L'idéal gréco-romain de la masculinité, qui assure, défend et vit avec zèle l'ordre hiérarchique de la société, ne trouve chez Paul aucun écho positif. Pour l'Église, ce comportement patriarcal et orienté vers le pouvoir, qui veut que les faibles restent faibles et qui consolide sa propre position de pouvoir, est un grand danger. Ce comportement se cachait derrière presque toutes les tensions et divisions à Corinthe. *Aujourd'hui encore, les questions de pouvoir jouent un rôle parmi les hommes, et elles passent souvent avant les contenus. Ici, la seule présence de femmes, p. ex. des épouses de frères responsables ou d'anciens, pourrait avoir un effet salutaire.*

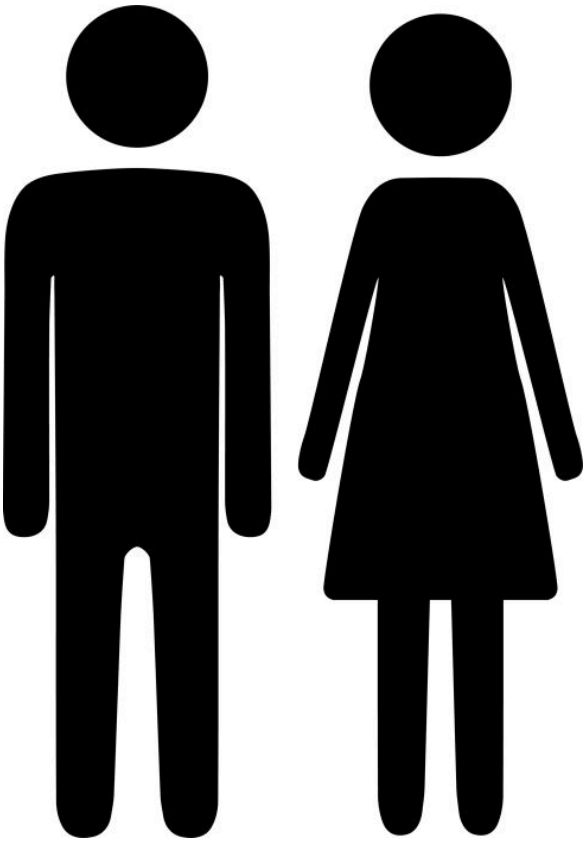
Paul se présente à plusieurs reprises comme celui qu'il faut imiter, comme lui-même est un imitateur de Christ (1 Co 4.16 ; 11.1 ; Ph 3.17 ; 1 Th 1.6). Il est un homme qui ne parle pas bien, un fou à cause de Christ, une femme qui allaite un enfant, un père qui couvre ses enfants de honte, et un homme célibataire (1 Co 1-7). Un tel homme occuperait nécessairement une position subordonnée dans la société de l'époque et serait par conséquent exclu des institutions et des positions réservées aux hommes.

« Du point de vue de Paul, les institutions du patriarcat représentent des structures oppressives du temps présent et ne sont pas représentatives de la manière dont le peuple de Dieu doit vivre. … Les hommes doivent être des fous, et non des orateurs dominants, ne pas exploiter leur statut dans les tribunaux romains, mais désigner des hommes de statut inférieur pour régler les litiges, soumettre leur corps à leurs femmes et s'adapter aux habitudes alimentaires des faibles. Le sens de telles pratiques est d'empêcher l'esprit de parti qui menaçait de déchirer les Corinthiens, en mettant fin aux comportements qui créent la compétition et

la course au pouvoir et au statut qui sévissait dans la Corinthe romaine. *Paul crée une identité masculine spécifique, semblable à celle de Christ, dont il sait qu'elle sapera le genre de jeux de statut et de pouvoir qui étaient la norme dans les contextes urbains romains. Le but de Paul est l'unité de la communauté des croyants.* Pour atteindre cette unité, Paul remet directement en question les ordres hiérarchiques qui placent certains membres de la communauté au-dessus des autres, en appelant les membres de la communauté qui pourraient profiter de tels systèmes à incarner délibérément des identités qui les identifient aux membres de la communauté de statut inférieur. *Le lien omniprésent entre pouvoir et masculinité exigeait que Paul s'adresse à ce genre de masculinité à laquelle aspiraient les hommes de Corinthe.* »[47]

Au sujet du rôle de l'homme dans la société antique, Tom Holland, écrivain britannique connu, fait les observations suivantes : « L'économie sexuelle (du monde antique) repose sur le droit absolu des hommes romains libres d'avoir des relations sexuelles avec qui ils veulent, et comme il leur plaît. » Il dit ensuite, au sujet du comportement général des hommes au pouvoir : « À presque tous égards, c'est un monde d'une cruauté indicible pour notre manière de penser ». *Selon Holland, c'est dans ce monde que les lettres et la pensée de Paul font irruption avec une grande force et dérangent en particulier le monde dominant des hommes.*

47. Being Subordinate Men: Paul's Rhetoric of Gender and Power in 1 Corinthians, Brian J. Robinson, Lanham, 2019, 214



5 L'homme et la femme dans le mariage

Du récit de la création, j'ai déduit qu'il n'y a pas de soumission hiérarchique de la femme par rapport à l'homme. L'Ancien Testament ne l'exige pas. Si l'on lit ensuite les lettres des apôtres, il est indiqué plus d'une fois que la femme doit se soumettre à l'homme. On pourrait en déduire – même si c'est quelques milliers d'années plus tard – une hiérarchie qui doit désormais être vécue dans le mariage. Comment faut-il comprendre ces instructions ? Pour cela, un regard en arrière sur la vie conjugale et familiale du premier siècle est nécessaire. Beaucoup de ce que j'ai déjà décrit et cité sur la relation entre l'homme et la femme dans l'histoire est ici rappelé de façon vivante.

5.1 La maison antique et ses règles

Oikos (en grec : οἶκος) désignait, dans la Grèce et la Rome antiques, la communauté domestique et économique qui formait le centre de la vie. L'oikos comprenait la famille ainsi que les domestiques et les esclaves, la terre, les bâtiments et tout le mobilier – à la manière de la villa romaine. Le chef de famille était le maître, le Kyrios, qui régnait de manière patriarcale sur sa femme et ses enfants, souvent aussi sur les fils adultes qui vivaient dans l'oikos avec leurs épouses.

La maison était l'espace de vie et la forme antique de ce que nous appelons la famille. Non pas une famille nucléaire avec un ou deux enfants, mais une famille élargie, avec les parents ou les beaux-parents et les membres célibataires de la famille. La taille d'une maison dépendait bien sûr des moyens financiers. L'immense majorité des gens étaient pauvres et vivaient au seuil du minimum vital ou en dessous. Leur structure familiale sociale était pourtant, elle aussi, celle de la maison antique, même s'ils vivaient dans des huttes de terre.

La maison antique était la colonne vertébrale de la société antique. Présider la maison et la diriger revenait au maître de maison, le *paterfamilias*. La maison (domus) – que les auteurs antiques appelaient la cellule de base de la société et la

cité en petit – devint en même temps l'une des métaphores les plus importantes pour les premières églises chrétiennes. Ainsi, par exemple, lorsque l'Église ou la communauté est désignée comme une maison ou une communauté domestique que Dieu préside en tant que maître de maison (voir les épîtres à Timothée et l'épître à Tite).

La maison est ainsi la quintessence de la famille antique, une vraie maison et en même temps l'image de la maison de Dieu, l'Église. C'est dans ces maisons que se tenaient les réunions des chrétiens.

Les Actes des apôtres et Paul parlent souvent de *la maison*. Ce qu'est une maison, nous devons le comprendre dans le contexte culturel de l'époque de Paul, et non à travers les lunettes de notre temps.

Il y avait des femmes qui présidaient leur maison, et parmi elles bon nombre de veuves. Elles devenaient les hôtesses d'églises de maison et, à ce titre, exerçaient aussi des fonctions de direction.

La maison antique était un lieu sacré, avec un autel domestique sur lequel on offrait chaque jour des sacrifices aux dieux. Le bien-être de la communauté humaine de la maison dépendait du soin (cultus) apporté à la relation avec les divinités, qui devait garantir la paix avec les dieux. La maison était l'espace de la femme, qui accomplissait ces actes de culte en tant que prêtresse. Imaginez les situations difficiles qui naissaient lorsqu'une femme devenait chrétienne, mais pas son mari.

Pourquoi ces faits historiques sont-ils importants pour notre sujet ? Parce que les apôtres adressent leurs instructions à l'intérieur de ces structures relationnelles antiques, que nous ne connaissons pas dans le moindre détail et dans lesquelles nous ne vivons plus aujourd'hui.

La maison, c'est-à-dire la famille (élargie), est décrite dans le Nouveau Testament comme une donnée. Elle n'est jugée ni bonne ni mauvaise. C'est un « produit culturel » très ancien. Elle s'est développée ainsi au fil des millénaires, avec beaucoup d'avantages et d'inconvénients. C'est là que l'Évangile fait irruption.

5.1.1 Les codes domestiques dans le Nouveau Testament

« Dans le Nouveau Testament, un code domestique (Haustafel) désigne une prescription d'état, de fonction ou de rôle pour les membres d'une maison chrétienne antique dans leurs relations les uns avec les autres. Le terme, forgé par Martin Luther (deuxième appendice au Petit Catéchisme, 1529), sert dans les Bibles de Luther, sous la forme "Die christliche Haustafel" (Le code domestique chrétien), d'intertitre pour Ep 5.21-6.9 et Col 3.18-4.1. Le terme est employé pour des textes néotestamentaires à caractère éthique qui se rapportent à des groupes de personnes dans la maison, parfois aussi dans l'Église (en tant que "maison de Dieu", 1 Tm 3.15), mais pas dans le domaine sociopolitique. »[48]

Les passages qui disent comment les maris et les épouses doivent se comporter dans le mariage, ou comment ils doivent comprendre leurs rôles l'un envers l'autre, font partie de ce qu'on appelle les codes domestiques ou codes de la maisonnée. *L'enseignement du Nouveau Testament sur le mariage est lié à la question de savoir comment des maisonnées entières devaient voir leurs nouvelles positions les unes envers les autres, maintenant que certains de leurs membres, ou tous, étaient chrétiens.* Le Nouveau Testament et les écrits chrétiens primitifs en offrent de nombreux exemples :

Éphésiens 5.21-6.9 ; Colossiens 3.18-19 ; 1 Timothée 2.8-15 (hommes-femmes)

1 Timothée 6.1-2 (esclaves-maîtres)

Tite 2.1-10 (hommes âgés, femmes âgées, jeunes hommes, esclaves)

1 Pierre 2.18-3.7 (esclaves, épouses, maris)

Dans les écrits chrétiens plus tardifs, y compris la Didachè, ils sont développés dans d'autres directions : Didachè 4.9-11 (pères, enfants, maîtres, esclaves) ; Barnabé 19.5-7 (pères, enfants, esclaves, maîtres) ; 1 Clément 1.3 (dirigeants, jeunes gens, femmes), 21.6-9 (dirigeants, aînés/adultes, jeunes gens, épouses, enfants) ; Ignace à Polycarpe 4.1-6.2 et Polycarpe aux Philippiens 4.2-6.1 (épouses, veuves, diacres, jeunes hommes, vierges, anciens).

48. WiBiLex, Das wissenschaftliche Bibellexikon im Internet

De tels enseignements élémentaires destinés à des groupes sociaux apparaissent aussi dans des textes non chrétiens, peut-être le plus clairement dans la Politique d'Aristote, puis chez Arius Didyme ainsi que chez des philosophes de rue (Ps.-Charondas, Ps.-Zaleucos).

« McKnight remarque que ces règles domestiques parlent différemment à des lecteurs différents. Pour certains, elles soutiennent sans équivoque des structures patriarcales ; elles confirment la conception hiérarchique selon laquelle le père et mari est le chef de la maisonnée, ce par quoi ils entendent expressément qu'il a autorité sur toutes les personnes placées sous sa garde. À d'autres, elles montrent autre chose. "*Alors que certains découvrent dans ces passages l'établissement du patriarcalisme, d'autres voient que cette structure même est détrônée, ou du moins qu'elle a une chance d'être détrônée.* Il semble donc, comme si souvent dans la Bible, que ces codes domestiques nous racontent quelque chose des perspectives anciennes des écrivains et quelque chose sur nous-mêmes, quand nous les lisons ! ... *Nous devrions tous être d'accord pour dire que l'interprétation du code domestique apporte avec elle nos propres représentations sociales."* »[49]

Car pour une épouse chrétienne de l'époque, il n'y avait rien de nouveau à entendre qu'on attendait d'elle la soumission. J'imagine en revanche que l'instruction adressée aux maris, lue à haute voix pour que tous l'entendent, c'est-à-dire toute l'église de maison, a fait des vagues considérables dans toute la maisonnée. Désormais, elle et son entourage savaient que ce comportement était attendu aussi de lui, le paterfamilias. C'est ici que se produit la révolution chrétienne.

5.1.2 L'effet des codes domestiques chrétiens

« Scot McKnight souligne que les codes domestiques chrétiens avaient un but concret. Ils "étaient conçus pour promouvoir des comportements socialement respectables, comme plateforme pour la sécurité sur le plan social, l'apologétique et l'évangélisation" (1 P 2.13-3.7, surtout 2.12, 14 ; 3.2).

49. Peppiatt, Lucy, p. 87-88, Rediscovering Scripture's Vision for Women: Fresh Perspectives on Disputed Texts, 2020, IVP Academic, Downers Grove, Illinois

Les chrétiens doivent "vivre comme des hommes libres, sans utiliser leur liberté pour faire le mal ; vivez comme des esclaves de Dieu" (1 P 2.16). *Les chrétiens étaient soupçonnés de proclamer un message subversif, et ils furent donc mis à l'épreuve ; et comme, dans la philosophie morale gréco-romaine, la maisonnée était comprise "comme l'unité fondamentale de la civilisation", l'influence des religions suspectes sur la famille était observée de près.*

Dans les codes domestiques, les épîtres contiennent des éléments de subversion, en ce qu'elles se détournent de la conception des rangs de l'époque et la renversent. Les subordonnés sont interpellés directement dans les épîtres. C'est une innovation proprement chrétienne, apparemment unique dans un environnement antique. Les codes domestiques du Nouveau Testament s'adressent directement aux femmes, aux esclaves et aux enfants, à côté de leurs maris, de leurs maîtres et de leurs pères, ce qui indique que l'auteur reconnaît aussi bien leur capacité d'agir que leur dignité.

Hurtado écrit : « *Nous ne devrions pas négliger trop vite ce que représentait, dans ce contexte ancien, une telle reconnaissance de la dignité, si modeste soit-elle, pour ceux qui n'étaient pas en mesure de changer autrement leur situation*. Ce qui n'est pas évident pour le lecteur moderne, c'est que les codes domestiques chrétiens considèrent les groupes subordonnés comme des acteurs moraux "capables et responsables de répondre aux exhortations qui leur sont adressées". *Souvenez-vous que des maisonnées entières célébraient ensemble le culte et que les lettres étaient lues à l'Église rassemblée. Les rangs inférieurs entendaient les instructions données à leurs supérieurs, et inversement. C'est vraiment la clé qui explique pourquoi les codes domestiques chrétiens étaient subversifs ; ils contiennent en eux le renversement des rangs habituels attribués aux hommes, aux femmes, aux esclaves et aux enfants, et des attentes que l'on avait envers eux. »*[50]

5.1.3 Le code domestique d'Éphésiens 5

Sous l'intitulé de l'ordre domestique antique, ou code domestique, je cite deux interprètes de la Bible bien connus, qui résument joliment la force bouleversante et révolutionnaire de l'Évangile pour ces anciennes structures.

50. Peppiatt, Lucy, p. 87-88, Rediscovering Scripture's Vision for Women: Fresh Perspectives on Disputed Texts, 2020, IVP Academic, Downers Grove, Illinois

Michael Bird a interviewé Lynn Cohick au sujet de son nouveau commentaire de l'épître aux Éphésiens dans la célèbre série NICNT et lui a posé, entre autres, cette question :[51] *Que faisons-nous aujourd'hui des codes domestiques ? Devrions-nous nous efforcer de les suivre à la lettre, ou les enjolivons-nous en y voyant une tentative de christianiser l'éthique sociale païenne ?*

« Nous devrions obéir à l'Écriture sainte – bien sûr ! La question est de savoir ce que Paul demande. C'est à ce point qu'intervient la notion de "littéral". Nous ne pouvons pas obéir littéralement à l'Écriture sainte qui contient les prescriptions sur l'esclavage, parce que l'esclavage est interdit (même si je sais bien que l'esclavage existe encore, par exemple dans la traite des femmes). Nous reconnaissons tacitement que Paul n'exige pas qu'il y ait de l'esclavage dans les sociétés ; il répond plutôt à un besoin : comment l'Église doit traiter ses membres qui sont esclaves et propriétaires d'esclaves. Nous devons découvrir ce qu'il veut au sujet des relations humaines et du caractère / de la vertu, puis l'appliquer dans notre contexte. Du passage sur l'esclavage, je retiens que la déclaration de Paul – Dieu ne fait de favoritisme envers personne – touche au cœur des relations de domination et d'abus. L'esclavage était bâti sur la domination, l'usage de la violence et l'intimidation. Rien de tout cela n'est acceptable pour Dieu, car il considère que tous ont la même valeur.

L'éthique sociale païenne était hiérarchique, avec un régime de domination au profit des socialement supérieurs, des riches, des dominants, et un déficit de position sociale / de considération pour les pauvres. Une femme propriétaire d'esclaves avait autorité sur son esclave masculin. Dans ce cas, la possession l'emporte sur le sexe. *En raison de la hiérarchie sociale complexe, à plusieurs étages, du monde romain, chacun devait se soumettre à un autre, et la clé était de veiller à le faire correctement. Aujourd'hui, nous voyons dans la "soumission" un mot négatif, mais ce n'était pas le cas dans l'Antiquité.* Quand Paul demande que tous les croyants "*se soumettent les uns aux autres*" (Ep 5.21), il souhaite qu'ils se respectent mutuellement en tant que compagnons de foi, et cela non en raison de la valeur sociale que la société a accordée par hasard au croyant. Un mari qui aime sa femme en se sacrifiant lui-même, comme Christ l'a fait pour son Église, était révolutionnaire pour le

51. www.patheos.com/blogs/euangelion/2020/07/lynn-cohick-on-ephesians/#disqus_thread

monde non juif. Paul introduit dans le mariage la mutualité, la vie partagée et la réciprocité, puisque le mari voit sa femme comme si elle était son propre corps. Cela implique que la femme voit aussi son mari comme s'il était son propre corps. Paul l'écrit en 1 Co 7.1-4, en constatant que le mari n'a pas autorité sur son propre corps, mais que sa femme l'a. *Une fois que nous reconnaissons quel genre d'amour mutuel et sacrificiel devrait caractériser le mariage, et que nous reconnaissons qu'à cette époque chacun se soumettait à quelqu'un, dans le cadre de la culture d'alors, pour honorer les autres, nous pouvons porter un regard nouveau sur ce passage controversé où il est dit littéralement : "Femmes à leurs maris comme au Seigneur" (5.22).* Le lecteur attentif remarquera que j'ai oublié le verbe, mais en réalité c'est Paul qui omet le verbe. Ou plus exactement, qui reprend le verbe du verset précédent, où il est demandé que tous les croyants se soumettent les uns aux autres par respect / crainte révérencielle envers Christ. »

5.1.4 La raison de la soumission mutuelle

Craig Keener, théologien et exégète renommé, écrit au début, à propos du code domestique d'Éphésiens 5, avec un peu d'ironie[52] : « Paul a parfois mauvaise réputation. Les récits d'esclaves sont pleins des sentiments d'anciens esclaves qui aimaient Jésus mais détestaient Paul, parce que les propriétaires d'esclaves citaient régulièrement Éphésiens 6.5 : "Esclaves, obéissez à vos maîtres". Ce que les propriétaires d'esclaves ne citaient pas, c'était le reste du passage, qui poursuit : "Et vous, maîtres, agissez de même envers eux" (6.9). Autrement dit, si les esclaves doivent obéir à leurs maîtres, alors les maîtres doivent aussi obéir à leurs esclaves !

Quelqu'un, au premier siècle, a-t-il pris Paul au mot sur ce point ? Probablement pas. *Mais cela ne change rien au fait que ce qu'il a réellement dit exprimait l'une des positions les plus radicales de son temps contre l'esclavage. Il ne parlait pas de renverser l'institution par la violence ;* même les révoltes d'esclaves de son temps, qui ont échoué, ne

52. www.cbeinternational.org/resource/article/mutuality-blog-magazine/case-mutual-submission-ephesians-5. Le site www.cbeinternational.org propose de bonnes ressources sur le rôle de l'homme et de la femme dans l'Église. La devise de ce site est : Femmes et hommes dirigent ensemble, servent en égaux.

l'avaient jamais tenté. Mais il parlait d'une éthique qui allait au-delà de la simple théorie.

Certains des premiers philosophes stoïciens avaient plaidé pour l'égalité des êtres humains, mais les stoïciens s'en étaient éloignés, et ceux qui en avaient les moyens avaient des esclaves. Paul était d'accord en principe avec les stoïciens : il affirmait qu'esclaves et propriétaires d'esclaves ont le même Seigneur dans le ciel (Ep 6.9). *Mais son instruction, "faites de même envers eux", va au-delà de la théorie, jusque dans la pratique.*

Ce n'est pas un hasard, ni un lapsus de Paul ou de la plume de son secrétaire. Paul encadre toute sa section du code domestique par la soumission mutuelle. Ce que sont les codes domestiques, demandez-vous ?

Dans son ouvrage sur le gouvernement de la cité, le penseur grec Aristote consacrait une grande section au rôle de la famille. Il y enjoignait au maître de maison masculin de gouverner sa femme, ses enfants et ses esclaves. Les penseurs suivants reprirent le même schéma, souvent dans le même ordre. *Comme Rome soupçonnait les groupes religieux minoritaires de saper ces valeurs traditionnelles, ces groupes s'efforçaient souvent d'affirmer leur attachement aux valeurs romaines.*

Paul présente une série de codes domestiques dans le même ordre qu'Aristote : la relation du maître de maison masculin avec les épouses, les enfants et les esclaves. Il est possible que Paul pense comme un membre d'une minorité religieuse – après tout, il écrit depuis sa captivité romaine et se trouve probablement à Rome (Ep 3.1 ; 4.1 ; 6.20).

Mais Paul modifie la formule standard. Au lieu de s'adresser seulement aux hommes qui ont des esclaves, il s'adresse aussi aux femmes, aux enfants et aux esclaves, qui formaient une plus grande partie de l'Église. (Dans les églises urbaines de Paul, les esclaves auraient été des esclaves domestiques, qui avaient plus de liberté et plus souvent que les autres esclaves l'occasion d'être affranchis. Malgré tout, ils restaient des esclaves.)

De plus, il n'enjoint jamais au maître de maison masculin de gouverner. Au lieu de cela, il doit aimer sa femme et la servir en sacrifiant sa vie pour elle (5.25). Il ne doit

pas provoquer ses enfants (6.4) et doit traiter les esclaves comme des compagnons de service de Dieu (6.9).

Le plus important, c'est que Paul encadre tout son catalogue d'instructions (5.21-6.9) en appelant à la soumission mutuelle : se soumettre les uns aux autres (5.21), même envers les esclaves (6.9). *Cela place la soumission dans un nouveau contexte : l'exemple et l'enseignement de notre Seigneur, qui nous a tous invités à nous servir les uns les autres* (Mc 10.42-45 ; cf. Jn 13.14-17, 34-35 ; Ga 5.13-14).

Certains hommes aiment aujourd'hui citer Ep 5.22 ("Femmes, soyez soumises à vos maris") hors de son contexte, un peu comme les propriétaires d'esclaves citaient Ep 6.5.

Mais en grec, il n'y a pas de verbe en 5.22. Le texte dit simplement : "Femmes, à vos maris". Bien sûr, il ne dit pas : "Femmes, faites de vos maris ce que vous voulez." La grammaire grecque suppose que nous reprenions le verbe du verset précédent, et ce verbe est "se soumettre". Mais puisque le verbe est repris de 5.21, il ne peut pas signifier autre chose qu'en 5.21. *La soumission de l'épouse n'est qu'un exemple de soumission mutuelle ; tout comme le mari sacrifie sa vie pour sa femme.*

Certains objectent : "Mais la soumission est expressément réservée à l'épouse !" Ah, mais le commandement d'aimer est expressément réservé au mari (5.25). Nous comprenons pourtant que tous les chrétiens doivent s'aimer les uns les autres (5.2) et que tous les chrétiens doivent se soumettre les uns aux autres (5.21). *Même si Paul ne cherche pas à couvrir toutes les circonstances, il nous donne néanmoins un principe général sur la manière dont nous devrions vivre ensemble : être attentifs aux intérêts de l'autre, nous écouter les uns les autres et aimer les autres plus que nous-mêmes. »*

5.1.5 Instructions pour la vie chrétienne – aujourd'hui

Les codes domestiques, comme on les appelle, ne peuvent donc pas saisir chaque situation de la vie et donner pour elle des instructions concrètes. Mais il y a des instructions qui valent toujours et partout. « Nous réfléchissons à ces codes domestiques comme à la manière dont la Bible donne un cadre pour une vie de chrétiens dans la société. Mais il se peut que, pour beaucoup, ils soient

tout simplement sans pertinence, parce qu'ils n'ont aucune ressemblance avec leur propre situation de vie. Si une personne vit seule, élève seule ses enfants ou vit avec une communauté d'amis, comme c'est souvent le cas en Occident, alors les codes domestiques n'apporteront rien à sa vie communautaire. De plus, nous partons du principe que les chrétiens n'auront pas d'esclaves. Il n'y aura donc pas d'esclaves, et peut-être pas de mari, pas d'épouse et pas d'enfants. Il peut n'y avoir que des hommes ou que des femmes dans la maisonnée, comme c'est le cas depuis des siècles dans les communautés monastiques. Dans ces contextes, la vie chrétienne ne sera pas façonnée par l'ordre domestique, mais par l'abondance des comportements "*les uns les autres*". Il existe dans le Nouveau Testament 59 versets de ce genre, dans lesquels tous les chrétiens sont appelés avant tout à "s'aimer les uns les autres", à se pardonner, à s'encourager, à vivre en paix, à se supporter les uns les autres, à se soumettre les uns aux autres, à prier les uns pour les autres, à partager entre eux tout ce qu'ils ont, à ne pas se haïr, se calomnier, se mentir, se mordre ou se dévorer les uns les autres. *Le chrétien marié et le parent chrétien sont, eux aussi, liés par ces versets "les uns les autres" et doivent avant tout être façonnés par l'exhortation à "l'amour mutuel". »*[53]

5.1.6 La femme dans la maison antique

Pour rendre tangible la réalité de la vie dans la maison antique, la description suivante des femmes, en particulier des femmes esclaves, donne à réfléchir : « Il est aussi important de souligner qu'en étudiant la vie des femmes dans les églises de maison, nous avons trouvé des preuves à la fois du rôle dirigeant, de la participation et de l'implication des femmes dans la vie communautaire à tous les niveaux, et de l'impuissance et de la souffrance des femmes. Les femmes chrétiennes des premiers temps n'ont pas échappé à beaucoup des destins et des situations terribles auxquels les femmes de cette époque étaient confrontées. Notre attention s'est tournée en particulier vers la détresse des femmes les plus impuissantes du système, qu'elles soient juives, chrétiennes ou autres : les femmes esclaves. La société était fondée sur l'esclavage et ne pouvait exister sans lui. *La plupart des maisonnées, si modestes fussent-elles, reposaient en partie sur le*

53. Peppiatt, 88 ibid.

travail des esclaves. La disponibilité sexuelle des esclaves pour leurs propriétaires, et pour tous ceux à qui leurs propriétaires les rendaient disponibles, allait de soi. Les esclaves chrétiennes en âge de procréer ont dû souvent se trouver dans des situations presque impossibles, puisqu'on leur enseignait à vivre selon un code moral chrétien et qu'il leur était souvent impossible de le faire. Nous ne pouvons pas exclure, par exemple, que pour certaines d'entre elles la chasteté et la fidélité envers leurs propres enfants et envers le père de leurs enfants aient été impossibles, et que pour certaines esclaves désespérées, membres de groupes d'Église, surtout si elles appartenaient à des non-chrétiens, l'acte d'exposer un nourrisson ait paru une nécessité de survie. Nous aimerions espérer que, dans une maisonnée croyante, la vie était différente, mais il n'existe aucune preuve solide qu'il en était ainsi, et il existe de nombreuses preuves que des maisonnées entières ne se convertissaient souvent pas ensemble à la nouvelle foi. Il y avait probablement beaucoup d'esclaves chrétiens dans des maisonnées majoritairement non chrétiennes, dont la vie de foi était en effet dure ».[54]

La soumission ou l'assujettissement, non forcés et voulus, envers Jésus-Christ et envers chacun de ses disciples montrent comment est Jésus. La nature même de Dieu se révèle lorsque le propriétaire d'esclaves se soumet à l'esclave et le mari à sa femme – et inversement. *Mais alors, dans une soumission mutuelle, la raison ne peut pas être une différence hiérarchique.* Celle-ci est, dans le monde (d'alors), la norme et une attitude obligée. Il n'en est pas ainsi dans le royaume de Dieu. C'est pourquoi la soumission de la femme à son mari n'a rien à voir avec un rapport hiérarchique. La soumission se caractérise par le fait d'adopter une attitude de soumission malgré l'égalité, et non parce qu'une hiérarchie l'exige de toute façon.

Je conclus en constatant que cette époque antique ne nous paraît pas seulement infiniment lointaine sur le plan historique, mais que nous vivons, en Occident, en Allemagne, à une époque si différente, plus libre, plus simple, plus sûre, et même bénie à bien des égards. Comment lisons-nous les codes domestiques pour nous ? Peuvent-ils être appliqués à la lettre aujourd'hui ? Comment les appliquons-nous ?

54. Osiek, Carolyn, 2006, A Woman's Place: House Churches in Earliest Christianity, 127

5.2 Le chef et la soumission : Éphésiens 5

Lorsque Paul se rendit en Asie Mineure, en Grèce et en Italie, il entra en contact avec des cultures qui considéraient les femmes d'une manière tout autre que celle qui nous est familière aujourd'hui en Occident. Nous devons donc nous efforcer de voir les déclarations de Paul sur le mariage, la famille et le rôle des femmes à la lumière de leur situation de l'époque et de la manière dont elles étaient traitées.

Le texte classique sur le fait que l'homme est chef est Éphésiens 5. Paul dit clairement et sans équivoque que le mari est le chef de sa femme et qu'elle doit se soumettre à lui :

> [Ep 5.22-33, traduit de la Bible allemande Elberfelder] Femmes, soyez soumises à vos propres maris, comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, comme aussi le Christ est le chef de l'assemblée ; il est le Sauveur du corps. Mais comme l'assemblée est soumise au Christ, ainsi les femmes aussi à leurs maris en toutes choses.
>
> Maris, aimez vos femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole, afin de se présenter à lui-même l'assemblée, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle soit sainte et irréprochable. De même, les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et en prend soin, comme aussi le Christ l'assemblée. Car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os. « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair. » Ce mystère est grand ; mais je le dis par rapport à Christ et à l'assemblée. Du reste, que chacun de vous aussi aime sa femme comme lui-même ; et que la femme craigne son mari.

Aux Colossiens, Paul écrit :

> [Col 3.18-19] Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne soyez pas amers envers elles.

5.2.1 Le chef

Dans Éphésiens 5, la tête humaine (en grec : *kephalè*) est, au sens figuré, métaphorique, l'organe de direction. Dans ce passage comme ailleurs dans l'épître, le chef représente la supériorité, l'élévation, la domination.

Il est remarquable que cette fonction du chef – gouverner, diriger et décider – ne soit ni mentionnée ni exigée par un seul mot. Si nous dégageons les instructions concrètes adressées aux hommes, nous comprenons quelles fonctions définissent le fait d'être chef, et lesquelles ne le définissent pas :

1. Du reste, que chacun de vous aussi aime sa femme comme lui-même.
2. Il est le Sauveur du corps (celui qui le sauve), comme Christ.
3. Maris, aimez vos femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle.
4. De même, les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps.

Dans ce passage, la plupart des versets concernent les hommes, trois seulement les femmes. Si Paul ne décrit ni n'exige l'autorité du chef, c'est sans doute lié à une intention. Il ne l'a pas simplement oublié. J'y reviendrai plus loin.

5.2.2 La famille dans l'Antiquité

Dans ce chapitre 5 et au début du chapitre 6, il est question des époux. Puis des pères et des enfants, et des esclaves et des maîtres. Ces personnes – on pourrait y ajouter les grands-parents ou les beaux-parents, les frères et sœurs célibataires, les tantes et les oncles – constituent *la maison*, la famille élargie (voir chapitre 5.1). La société n'était pas marquée, comme aujourd'hui, par la famille nucléaire. Toute la maison vivait sous un même toit. Sous forme de patriarcat. Le père, en

tout cas un homme, avait la prééminence dans la maison. Pas seulement sur sa propre femme.

Cette structure sociale de la famille (élargie) n'est pas une révélation de Paul, mais la normalité de son temps. *Il ne conçoit pas un modèle familial nouveau ou meilleur, mais un nouveau « modèle de comportement ».*

L'ordre hiérarchique décrit ici n'est pas le modèle idéal – même s'il le compare à Christ et à l'Église –, mais la conséquence de la chute. Le patriarcat fait partie de l'accomplissement des paroles de jugement adressées à la femme : l'homme dominera sur la femme.

La comparaison de Christ et de l'Église avec le mari et l'épouse est une image didactique, une analogie. Une image qui engage l'homme, lorsqu'il est comparé au chef, à Christ. Et une image qui, justement, ne met pas la hiérarchie au premier rang lorsqu'il s'agit de la relation entre Christ et l'Église, et entre l'épouse et le mari. Dans cette image, il s'agit d'unité, de participation, de soin et surtout d'amour.

Peut-être cette analogie a-t-elle un double fond, qui était plus important ou plus approprié à l'époque de la rédaction qu'aujourd'hui. D'une part, cette image reprend la répartition des rôles de l'époque, mais c'est pour la redéfinir en même temps.

5.2.3 Prendre à la lettre ?

Pouvons-nous transposer littéralement aujourd'hui une *image hiérarchique du chef et du corps* ? Paul décrit-il ici la norme de la vie conjugale et familiale ? Je compare avec la manière dont il décrit les enfants et les esclaves dans le contexte de la communauté domestique. Il dit :

> [Ep 6.1-4] Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. « Honore ton père et ta mère », c'est le premier commandement avec une promesse, « afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre. »

> Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants, mais élevez-les dans la discipline et l'avertissement du Seigneur.

Ces paroles ont des choses importantes à nous dire aujourd'hui. Mais il est permis de se demander jusqu'à quel âge les enfants, autrefois et aujourd'hui, sont sous l'autorité des parents. Le père avait sur ses enfants une autorité beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, les enfants sont éduqués à l'autonomie. *Il est remarquable que, pour cette relation, il ne soit pas non plus question d'amour. Ni de la part des parents ni de la part des enfants.*

En ce qui concerne les esclaves aussi, la situation a, Dieu merci, complètement changé, ce qui n'apparaît pourtant pas dans ce texte :

> [Ep 6.5-9, traduit de la Bible allemande Elberfelder] Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ ; non pas en servant seulement sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Christ, en faisant de cœur la volonté de Dieu et en servant avec bonne volonté, comme au Seigneur et non aux hommes, sachant que chacun, quel que soit le bien qu'il fait, le recevra du Seigneur, qu'il soit esclave ou libre. Et vous, maîtres, agissez de même envers eux et laissez là les menaces, sachant que leur Seigneur et le vôtre est dans les cieux et que devant lui il n'y a pas d'acception de personnes.

Qui peut vivre ces paroles à la lettre ? Vouloir les transposer, comme si elles étaient intemporelles, à la relation actuelle entre employeur et employé échouera. Ce n'est pas possible ! L'esclavage tel qu'il existait dans l'Antiquité n'existe plus. Ici aussi, Paul ne s'attaque pas à l'injustice de l'esclavage, mais il aborde l'attitude des personnes concernées, devenues des êtres nouveaux par l'Évangile. Les chrétiens n'orientent pas leurs relations de travail uniquement d'après ces instructions. Ils y ajouteront d'autres paroles de Jésus et d'autres paroles de Dieu comme mesure pour aujourd'hui.

Il en va de même pour notre comportement envers nos gouvernements. Paul et Pierre demandent la soumission à ces autorités. Même lorsque ces formes de gouvernement et ceux qui gouvernent sont tout sauf idéaux. Tout aussi peu

idéaux que le patriarcat, que l'esclavage et que la manière dont on traitait les enfants dans l'Antiquité.

Quand Paul donne des instructions valables dans des structures sociales comme la famille et le travail, il ne peut partir que de ce qu'il connaissait et de ce qui était normal à son époque. Il n'écrivait pas à des chrétiens du XXIe siècle ! C'est pourtant la Parole de Dieu, qui est pour nous la norme divine.

Ces textes se taisent sur le fait que la situation n'est pas idéale. Des choses importantes du point de vue d'aujourd'hui ne sont pas abordées. Nous devons les appliquer à la situation actuelle. Tous les lecteurs de la Bible et tous ceux qui lui sont fidèles les transposent inconsciemment dans notre temps, même ceux qui pensent tout prendre à la lettre.

Revenons aux instructions adressées aux maris et au comportement des épouses. Ici non plus, pas plus que pour les maîtres et les esclaves, il n'est possible de les transposer littéralement à aujourd'hui.

Celui qui veut mettre ces instructions en pratique devrait faire revivre les conditions de l'Antiquité. *Notre conception actuelle du mariage, même chez les chrétiens conservateurs et fidèles à la Bible, est si éloignée de l'Antiquité qu'il est carrément dangereux d'affirmer que cela vaut tel quel pour aujourd'hui.* Car quelle femme est « soumise en toutes choses » à son mari ? Quelle femme *craint* son mari ? Il s'agit ici de plus que du simple respect. Nous ne pouvons pas nous en tirer en affaiblissant ou en minimisant certains mots et en les rendant d'une manière ou d'une autre compatibles avec le XXIe siècle. Si l'on veut l'appliquer à la lettre, alors pleinement et entièrement, tel que c'est écrit. Peut-être est-ce possible et nécessaire dans des cultures fortement patriarcales, même si cela ne correspond jamais à l'idéal de Dieu. Là, beaucoup de femmes sont prisonnières de traditions familiales héritées. Elles ne peuvent souvent pas exercer leurs droits fondamentaux, et leurs enfants sont livrés au patriarcat.

De ce texte, si on l'interprète à la lettre ou de manière bibliciste, découle une soumission hiérarchique de l'épouse au mari. Cela ne rend justice ni à l'ensemble du tableau biblique ni à une application aux conditions de vie actuelles.

5.2.4 Contextualisation

Ce mot est observé avec méfiance par les chrétiens conservateurs. Il ne signifie pourtant rien d'autre que le travail de réflexion sur la manière dont nous pouvons vivre aujourd'hui les pensées de Dieu dans notre époque toute différente. *On pourrait appeler cela la fidélité à la Bible.*

Lorsqu'il s'agit de la soumission de la femme en toutes choses, Paul ne précise pas ce que cela signifie. Aucun cas particulier, aucun exemple n'est décrit. Comment devons-nous le comprendre ? La femme doit-elle accepter la violence domestique ? Doit-elle être prête à tout moment pour les rapports sexuels ? Le mari décide-t-il de tout ? Nous serons d'accord pour dire qu'il y a des limites *et qu'« en toutes choses » ne peut pas signifier tout, ni autrefois ni aujourd'hui.* Le fait est qu'une femme qui, dans l'Antiquité, ne se soumettait pas à son mari (quoi que cela pût signifier dans le détail) était un mauvais témoignage pour l'Évangile.

Paul adresse un message clair aux hommes. Des paroles qu'on n'avait jamais entendues ainsi : un attachement aimant et inconditionnel envers l'épouse, prendre soin d'elle et l'entourer comme soi-même. *Si cela était suivi, le patriarcat pouvait se transformer en un « patriarcat d'amour ». Dans la pratique de la vie conjugale, l'amour est la fin de la soumission.* Car l'amour n'impose rien par la force, mais vit dans l'accord mutuel. Un mari aimant ne passera pas outre la volonté de sa femme. C'est ainsi que se comporteront finalement aussi les hommes qui croient à une soumission hiérarchique de l'épouse. *L'amour et le respect mutuels l'emportent sur la soumission ou l'assujettissement !* Dans ce texte, Paul fait un premier grand pas hors du patriarcat. De même que l'abolition de l'esclavage devait encore se faire attendre longtemps, il en va ainsi du mariage, qui ne serait pas vécu avant longtemps dans l'égalité des droits.

La contextualisation s'impose toujours. La Bible donne des instructions pour des situations qui n'existent plus aujourd'hui. Elle ne donne pas et ne peut pas donner d'instructions pour des situations qui n'existent qu'à notre époque (post)moderne. Il n'y avait alors pas de maisons de retraite, pas de démocraties

comme aujourd'hui, pas d'Internet, pas de médecine hautement développée qui prolonge la vie, etc. Comment nous comportons-nous dans ces domaines ? Nous essayons de nous orienter d'après l'Écriture, d'après Jésus, d'après le commandement de l'amour du prochain.

5.2.5 Encore une fois : le chef

Le chef est une métaphore, une comparaison que Paul applique à la relation de la communauté conjugale. Le mot « chef » (kephalē) peut signifier source, origine ou embouchure d'un fleuve. Le plus souvent, la tête au sens littéral. Mais aussi la préséance et la supériorité.

Dans l'épître aux Éphésiens, Paul décrit ce qu'il en est du chef. En 1.22, le Christ ressuscité et élevé sur le trône est le chef au-dessus de toutes les puissances et de tous les êtres de l'univers :

[Ep 1.22-23] Dieu a tout mis sous ses pieds et l'a donné pour chef au-dessus de tout à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous.

Christ, en tant que chef au-dessus de tout, a la place d'honneur la plus élevée qui puisse exister. C'est à ce chef que l'Église a été donnée comme corps. *Non pas qu'il domine sur l'Église en tant que chef, non, mais l'Église partage avec lui sa place au-dessus de tout. Dans l'unité du chef et du corps, c'est « le Christ* (tout entier) *».* Ainsi Ève fut tirée d'Adam, et lui ne devint complet qu'avec elle, comme une seule chair, pour accomplir ensuite ensemble le mandat de la création.

En 4.15-16, le corps grandit vers le chef et reçoit du chef soin spirituel et édification (à partir de lui, le chef ; voir aussi Col 2.19) :

[Ep 4.15-16] Croissons en toutes choses vers celui qui est le chef, le Christ, à partir de qui le corps tout entier, bien ajusté et uni par chaque jointure qui fournit l'aide, ... produit pour lui-même la croissance du corps, pour s'édifier lui-même dans l'amour.

Cette métaphore souligne le soin que le chef apporte au corps. *Dans la relation entre Christ et l'Église, l'image du chef ne met pas l'accent sur une soumission hiérarchique, pas davantage dans la relation entre le mari et l'épouse. C'est un modèle pour l'homme : être ce que Christ est pour l'Église, celui qui pourvoit à ses besoins, non celui qui la domine.*

Au passage, la purification de la femme par l'eau était un travail d'esclave. Paul va extrêmement loin dans l'inversion des rôles : désormais, le chef est même comme un esclave, puisqu'il accomplit les ablutions dans le bain d'eau (5.26).

Revenons à la réalité de la vie au premier siècle : à l'époque, les femmes étaient beaucoup plus jeunes que les hommes. Elles étaient parfois mariées dès 12 ans. Du point de vue de l'âge, l'homme était naturellement dans le rôle le plus fort. Si, dans ce contexte culturel et social, on attendait la soumission, ce n'était en général rien de nouveau pour les femmes. Et avec une grande différence d'âge, les hommes devenaient automatiquement le chef, pour ainsi dire leur seigneur.

Chez nous, aujourd'hui, il en va autrement. Lorsque le couple maîtrise la vie ensemble dans l'amour et la soumission *mutuels* et fonde une famille, il n'a pas besoin de la soumission *unilatérale* de la femme. J'ai plusieurs fois posé cette question à des couples. *Ils n'ont pas su répondre à la question de savoir ce que cette soumission, telle que Paul la décrit en Éphésiens 5, pourrait signifier exactement aujourd'hui ou dans leur mariage.* Il serait trop simple de la limiter aux décisions de grande portée que le mari prend en fin de compte et dont il assume aussi la responsabilité. Non, les couples que j'ai interrogés prennent leurs décisions, surtout celles de grande portée, ensemble devant le Seigneur. Tantôt l'un suit l'autre, tantôt l'inverse. Cette attitude et cette manière de faire ne portent pas atteinte à l'image du chef et du corps.

L'amour désintéressé et sacrificiel, tel que Christ a aimé l'Église, est la nouvelle mesure de l'Évangile. C'est ce qui fait la différence, et cela devait, comme une semence, lentement mais irrésistiblement, faire éclater le béton du patriarcat dans les mariages chrétiens. C'est nouveau. C'est l'irruption du ciel dans un monde déchu. En même temps, dans ses instructions, Paul laisse subsister le patriarcat et ne le critique pas explicitement. Ainsi, pour cette époque, l'image du

chef comme autorité convient à la situation de la maison familiale et du mariage. *Même si ce n'est pas l'idéal de la création tel qu'il est décrit en Genèse 1 et 2.*

Vivre en tant que chef, en tant que mari, signifie conduire, assumer des responsabilités, défendre sa femme, être là pour elle. Tout partager avec elle. Ce n'est pas une hiérarchie ! C'est un duo, une équipe. *Être chef sans hiérarchie n'est pas seulement possible, c'est le concept et le chemin de la réalisation pratique.*

Le « rôle de chef », le fait d'être chef, la « fonction de chef » selon le modèle du Christ, c'est l'amour, le soin, la protection – marcher devant. C'est une force à laquelle on se confie, et une vie partagée qui ne conduit pas à la passivité, mais à l'activité et, de même, au sacrifice mutuel.

Une image rigide et unilatérale du chef et du corps ne peut de toute façon pas être appliquée de la même manière à chaque mariage, car les gens sont trop différents. La *métaphore du chef et du corps parle d'abord d'unité, de communion et, non des moindres, d'amour.*

5.2.6 Conclusions

D'une part, Paul reproduit sans critique l'image patriarcale du mariage et de la famille. D'autre part, il la révolutionne. *L'autorité de fait dans le patriarcat est transformée en commandement de l'amour, de sorte que l'ancien chemin est abandonné.* Si le mari aime comme Paul le dit, un assujettissement unilatéral de la femme ne sera pas un sujet. Car l'amour de Christ demande aussi à l'homme de se soumettre et de vivre le respect envers sa femme.

Il introduit en effet cette section, ou la relie à ce qui précède, *en disant à tous : Soumettez-vous les uns aux autres (dans le corps de Christ) ! On n'avait jamais entendu cela.* On ne saurait trop souligner ces paroles.

Ensuite, Paul ne décrit pas le rôle du chef comme celui d'un dominateur, d'une direction ou d'une autorité. Il ne laisse aucune place à cette image telle qu'on l'explique souvent d'emblée comme supériorité. *Le chef ne domine pas. Il aime inconditionnellement et en se sacrifiant.*

Paul ne décrit pas ici une image idéale du mariage et de la famille pour tous les temps. Il apporte quelque chose de tout à fait nouveau dans une culture existante. *L'Évangile est une semence qui crée du neuf. Une libération des conséquences de la chute.* Les changements libérateurs ne se produisent pas vite. Ils peuvent être longtemps réprimés ou de nouveau détruits. Cela se fait progressivement. Pas à pas, dans le meilleur des cas, quelque chose de nouveau et de meilleur grandit. Vivre la liberté dans l'égalité des droits, cela s'apprend. Des structures sociales millénaires ne guérissent pas en une décennie.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner d'entendre Paul et Pierre dire que les femmes doivent se soumettre. C'était de toute façon normal à leur époque. Le mari était le seigneur. Celui qui décide. Une institution. *Si les femmes devenues croyantes avaient abandonné cette attitude, telle qu'elle était d'usage, cela aurait été un scandale. L'Évangile aurait été discrédité. Il fallait l'empêcher.*

Aujourd'hui, nous sommes reconnaissants de pouvoir élire démocratiquement notre gouvernement. Et aussi qu'il n'y ait plus d'esclavage. Qu'il existe une protection des travailleurs. Que l'homme et la femme soient égaux en droits. Que les châtiments corporels soient interdits et que les enfants soient protégés. Ce sont, en fin de compte, des conséquences de l'Évangile, le fruit dont Jésus, les Douze et Paul ont semé la graine il y a 2000 ans.

Il y a cent ans, *Katharine Bushnell*, médecin et missionnaire en Chine, qui maîtrisait aussi les langues anciennes de la Bible, écrivait : « Nous pouvons prendre courage. Jusqu'à une époque toute récente, l'existence d'une classe d'esclaves était considérée comme une nécessité et l'esclavage comme légitime. Certains hommes, disait-on, naissaient esclaves, d'autres naissaient leurs maîtres, et le monde ne pouvait pas continuer sans ces deux classes. Ce malentendu a éclaté, et le monde continue tout à fait normalement. Tant que l'esclavage existait, les gens pensaient en avoir trouvé une justification dans la Parole de Dieu. Mais le nombre de ceux qui pensaient ainsi devint de plus en plus petit. Le nombre de ceux qui croient trouver dans la Parole de Dieu une justification de la domination de l'homme sur la femme diminue de plus en plus. »

Sa voix cessa bientôt d'être entendue. Il est d'autant plus réjouissant que son livre ait paru en allemand en même temps que ce livre (Reformatorischer Verlag H. C. Beese, Hambourg, voir à la fin du livre).

La soumission que l'on exige et que les femmes accomplissent les amène à abandonner des responsabilités qu'elles peuvent et veulent porter. Sous le dogme de la soumission, les femmes peuvent devenir des personnes résignées et passives, dont les capacités et les vocations ne parviennent pas à s'accomplir. *Pourtant, l'exhortation à être fortes et « viriles », à vivre avec courage et activement dans la foi, s'adresse à elles aussi : dans la famille, dans la profession, dans l'Église et dans le royaume de Dieu* (1 Co 16.13).

Comme effet secondaire douloureux de la doctrine de la soumission, il faut malheureusement au moins évoquer la violence domestique et la violence sexuelle. Cette doctrine peut tout à fait servir de prétexte ou de couverture à la violence pour les maris qui n'ont pas compris ce que devrait être leur rôle de chef pour leur femme.

Même dans les mariages chrétiens conservateurs, il existe, hélas, de la violence domestique et des viols. Ici, la vision biblique de l'égalité de valeur et de rang pourrait avoir un effet salutaire. Elle pourrait faire sortir les femmes de leur tourment, souvent passé sous silence.

5.3 Être soumis

Parce qu'on rappelle sans cesse le devoir d'être soumis, ce sujet fera encore l'objet d'un chapitre à part.

Les instructions adressées aux femmes sont claires et répétées plusieurs fois : elles doivent se soumettre à leurs maris ! Le terme hypotassō signifie se soumettre, se subordonner, se plier, être soumis, obéir.[55] Justement parce que cette instruction revient plusieurs fois dans les mêmes termes, j'y reviens encore une fois, même si je me répète dans mes conclusions. La place assignée à la femme n'est pas seulement une question de mariage, elle s'étend jusque dans

55. Bergmeier, R., «ὑποτάσσω», dans H. Balz – G. Schneider (edd.), *Exegetisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart 2011, 976.

l'assemblée de culte. Le silence et la soumission vont manifestement ensemble (1 Co 14.34), de même que l'interdiction d'enseigner et l'instruction d'apprendre dans la soumission (1 Tm 2.11). J'y reviendrai plus tard.

Une étude de mot montrerait dans quels contextes ce mot apparaît : comme appel à une attitude, comme résultat, et aussi comme situation imposée. Toutes les puissances ont été *soumises* à Christ. Nous étions autrefois *soumis* à la crainte de la mort. Les chrétiens doivent se soumettre à ceux qui travaillent pour les autres et pour eux-mêmes dans le royaume de Dieu. Les chrétiens doivent se soumettre aux autorités. Les esclaves chrétiens, femmes et hommes, doivent se soumettre à leurs maîtres (ou maîtresses), les plus jeunes aussi aux plus âgés, *et finalement chacun à la sœur et au frère.* L'éventail des applications est large, mais dans les relations humaines on en reste à l'idée fondamentale : estimer une autre personne plus haut que soi et se placer sous elle.

Cela montre clairement que la soumission n'est pas quelque chose d'étranger pour les chrétiennes et les chrétiens, mais une vertu pratiquée et en même temps contestée, que l'on pourrait appeler un fruit de l'Esprit (même si elle n'est pas directement mentionnée comme telle). En fin de compte, la vie commune des humains ne fonctionne que par la soumission. Celle-ci n'est pas possible sans humilité et sans l'aide du Saint-Esprit. Dans l'humilité, nous devons estimer l'autre supérieur à nous-mêmes (Ph 2.3). Le modèle ultime est Jésus. En même temps, je ne m'oppose pas à l'autorité, sans laquelle la société ne fonctionnerait pas non plus. Les gouvernements, les employeurs, les enseignants, les parents ont autorité en vertu de leur fonction ou de leur rôle. Cela vaut-il aussi pour la relation entre l'homme et la femme, en général et dans le mariage ? En ce qui concerne les chrétiennes, ces paroles sont posées devant nous :

> [1 Co 14.34] Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de parler, mais qu'elles se soumettent, comme le dit aussi la loi.
>
> [Ep 5.22] Femmes, soyez soumises à vos propres maris, comme au Seigneur.
>
> [Col 3.18] Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le Seigneur.

> [Tt 2.5] modérées, chastes, occupées aux travaux domestiques, bonnes, soumises à leurs propres maris, afin que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée.
>
> [1 P 3.1] De même, vous, femmes, soyez soumises à vos propres maris, afin que, si quelques-uns n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans parole par la conduite de leurs femmes,
>
> [1 P 3.5] Car c'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu, soumises à leurs propres maris :

Il est frappant que ce genre d'exhortation n'apparaisse pas ainsi dans l'Ancien Testament. Ni chez Jésus. Dans le christianisme primitif, cela a dû être quelque chose d'important. Les femmes de l'époque étaient-elles si rebelles, séditieuses ou avides de pouvoir ? Attendaient-elles leur chance ? Non, la recherche historique sur l'Antiquité ne peut pas le confirmer. À cela s'ajoute que, dans l'Antiquité, les femmes étaient de toute façon dans le rôle de la soumise. Quelle est l'intention de cette insistance sur quelque chose qui était de toute façon normal, qui n'a pas surpris les femmes chrétiennes et ne les a pas contraintes à quelque chose qui leur était étranger ?

Il faudrait se demander en quoi consistait cette soumission. Les instructions du mari dans le ménage ? Là, les femmes travaillaient de manière relativement autonome ; la maison était leur espace, tandis que l'homme était dans l'espace public. D'où la mention des travaux domestiques en Tite 2.5. En 1 Tm 5.14, Paul écrit que les jeunes veuves doivent diriger leur maison, et il emploie le terme « oikodespoteo », qui ne signifie rien d'autre qu'être le maître de maison. Cela signifie-t-il par exemple une soumission dans la sexualité, pour être à disposition à tout moment ? Quand on exige aujourd'hui de suivre ces instructions à la lettre, c'est-à-dire selon leur sens originel, je pose la même question : en quoi consiste aujourd'hui cette soumission dans un mariage ? Comment ce mode de relation peut-il être décrit, et comment pourrait-il être vécu au XXIe siècle dans le monde occidental ? Je le répète : avec la netteté avec laquelle elle est exigée, sans l'affaiblir ni l'adapter.

Dans son livre au titre étrange, « *Befreit durch Unterordnung* » (Libérée par la soumission)[56], Bunny Wilson présente, comme le titre le laisse supposer, un plaidoyer engagé en faveur de la soumission de la femme à son mari. Pour elle, la soumission au mari, même en cas de décisions manifestement mauvaises, est le chemin conforme à Dieu, qui peut être corrigé par la foi et la prière. Dans de nombreux exemples, elle décrit à quoi cela ressemble en pratique. Elle partage elle-même ses expériences conjugales, et comment Dieu lui a parlé et lui a montré ce qui est juste et ce qui ne l'est pas dans cette attitude difficile et contestée. Compréhension de la Bible et expérience se mêlent assez souvent. Or nous apportons tous nos expériences et notre vécu lorsque nous lisons la Bible. Mon livre tout entier, lui aussi, n'est pas né sans mon expérience de vie et mon « image de la femme », et il n'est donc ni neutre ni pur enseignement de l'Écriture. Tous ceux qui s'expriment sur ce sujet apportent une coloration qui vient d'eux-mêmes. Mais pour moi, la question décisive est de savoir sur quoi la soumission est fondée. Je cite Wilson : « De temps en temps, quand ma femme et moi ne sommes pas du même avis, elle me dit : "Je pense que tu devrais te soumettre à moi, car je me suis soumise à toi la dernière fois. La Bible dit en Éphésiens 5.21 : « Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu. »" Que dois-je répondre à cela ?

Je suis soulagée de ne pas être la seule femme à avoir essayé d'utiliser Éphésiens 5.21 pour imposer sa volonté. Je me souviens de la première fois où j'ai utilisé ce passage face à mon mari ; il a alors cherché une réponse dans la Bible. Regardons le passage auquel votre femme se réfère, et le verset qui suit : "Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu ! Femmes, soyez soumises à vos propres maris comme au Seigneur" (Éphésiens 5.21-22).

La soumission dans un mariage ne fonctionne pas exactement comme la soumission mutuelle dans le corps de Christ. Dans le corps de Christ, nous nous soumettons les uns aux autres en pratiquant des principes de l'Écriture. *Dans le mariage, nous nous soumettons à notre mari en tant que personne d'autorité.*

En Éphésiens 5.21, Dieu est la seule autorité. En Éphésiens 5.22, la femme est soumise à son mari. Dieu donne au mari autorité sur la femme, et il lui en

56. Wilson, Bunny, 3e édition 2020 (« Befreit durch Unterordnung »), CLV, Bielefeld

demande aussi des comptes. » (p. 77)

Cette compréhension nuancée de « se soumettre » ne peut cependant pas être tirée du texte. Elle considère l'homme, selon la création, comme une autorité au-dessus de la femme. À cela s'ajoute que, pour elle, la parole de jugement adressée à Ève, *tes désirs se porteront vers lui, mais il dominera sur toi*, est une répartition des rôles voulue par Dieu. La femme veut naturellement dominer, mais elle doit se plier à la domination de son mari. L'homme a négligé de dominer dans le jardin pour arrêter le péché, et comme il aurait naturellement tendance à ne pas dominer, il reçoit la mission de le faire.

Ma première question face à cette interprétation serait : y aurait-il alors ici un défaut de construction du Créateur, qu'il faudrait corriger ? Ou, tout aussi fatal : y avait-il déjà des penchants pécheurs avant la chute ?

Cette compréhension du récit de la création oriente, comme je l'ai déjà exposé, la compréhension fondamentale des rôles dans toute la Bible. Celui qui voit Adam comme chef et meneur interprétera même la parole de jugement comme une parole de bénédiction et projettera partout cette compréhension des rôles. Celui qui veut suivre ce chemin de manière conséquente doit regarder en face la réalité des mariages entre les types de personnes les plus divers. Si la femme est forte et l'homme faible, la soumission peut mener au désastre. Je plaide pour que l'on vive la soumission mutuelle, que l'on nomme ouvertement les penchants pécheurs des différents caractères dans un mariage et qu'on les combatte ensemble par l'Esprit de Dieu.

En Éden, j'ai trouvé un couple humain qui se complète mutuellement, de même valeur et de même rang, sans écart hiérarchique. Sans autorité supérieure de l'homme.

Mais ces instructions des apôtres ne fondent-elles pas justement une hiérarchie ?

Je suis convaincu qu'un écart hiérarchique est la conséquence de la chute. Il n'y a rien à enjoliver là-dedans, et cela ne peut pas non plus être christianisé. L'Évangile a fait de tous les croyants des fils de Dieu. Les femmes aussi. Et il les a ainsi libérés de la culture

de la création déchue. Ce sont d'abord et surtout les maris croyants qui doivent le reconnaître. *C'est pourquoi ce sont eux, et non les femmes, qui sont appelés à l'amour désintéressé, et justement pas à dominer.* Indépendamment de cela, dominer ne devrait pas être compris ici négativement, mais positivement, comme on doit d'ailleurs le comprendre dans le mandat de la création. *En réalité, il n'existe même pas de mandat positif pour le mari de dominer, de diriger ou de marcher devant.*

Dans la culture antique, il était important que la nouvelle foi au Messie ne conduise pas à un comportement des femmes qui, reconnaissant maintenant leur liberté et leur égalité, aurait remis en question la culture de l'honneur et de la honte. Les femmes ne devaient pas former une contre-culture face à la culture normale de l'ordre conjugal, domestique et familial. Celui-ci, fondement de la société, était sacré et intouchable. L'Évangile était en jeu !

Je compare cela avec Paul qui, à cause de l'Évangile, pour gagner des gens à Christ, s'est fait Juif avec les Juifs et Grec avec les Grecs. Il acceptait de payer le prix pour gagner et convaincre des gens, en limitant sa liberté en Christ. Il en va de même ici, lorsqu'il s'agit de la soumission des femmes. Chez Pierre, d'ailleurs, il s'agit précisément de cela : gagner le mari incroyant par la soumission.

Dans une culture de l'honneur et de la honte, il fallait absolument éviter les comportements susceptibles de déshonorer le mari dans son entourage. Dans les cultures de l'honneur et de la honte, les gens attachent une grande importance à des relations harmonieuses, dans le respect de toutes les hiérarchies. Il en faisait sans doute partie que l'épouse qui contredisait publiquement son mari ou le corrigeait portait atteinte à ce principe de l'honneur.

L'instruction faite aux femmes de se soumettre n'est pas fondée sur une différence hiérarchique entre l'homme et la femme, car celle-ci n'existe pas dans la création. Il s'agit d'une soumission volontaire. L'ordre de se soumettre était, pour les chrétiennes de l'Antiquité, une collaboration à l'Évangile. Le mari qui aime rend de toute façon la soumission caduque. Mais vers l'extérieur, dans la société antique, ces instructions et le fait de les suivre étaient une protection contre la discrimination et la persécution. C'était une attitude qui devait mettre fin d'emblée à tout soupçon de destruction de la famille.

Pour nous, au XXIe siècle, qui ne vivons pas dans une culture de l'honneur et de la honte, cette instruction n'est pas applicable à la lettre. Dans le monde occidental, les gens s'orientent d'après un système de droit et d'ordre. Pour le mariage valent le commandement de l'amour, l'un pour l'autre, l'un avec l'autre, et la soumission mutuelle dans le Seigneur. La critique est exprimée ouvertement, dans l'amour et au bon moment, en faisant tout pour ne blesser personne.

À mes arguments en faveur de l'égalité des droits, on m'oppose souvent des questions comme celle-ci :

« L'argument selon lequel les hommes ont la prééminence sur les femmes semble si simple et si clair dans le Nouveau Testament. Mais votre position [contraire] semble très compliquée, avec des renvois à la langue grecque et à tous les commentaires, etc. La simplicité de la position de la prééminence masculine n'est-elle pas une preuve forte que c'est la bonne position ? »

Réponse : pas du tout. Les interprétations les plus simples de l'Écriture sainte sont parfois justes, mais parfois très fausses. Après tout, il est tout à fait facile de faire remarquer que le Nouveau Testament nous ordonne souvent, clairement et sans équivoque, de nous saluer les uns les autres par un saint baiser.

Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. (Rm 16.16) Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. (1 Co 16.20) Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. (2 Co 13.12) Saluez tous les frères par un saint baiser. (1 Th 5.26) Saluez-vous les uns les autres par un baiser d'amour. (1 P 5.14)

Ce sont tous des commandements directs. Les commandements sont clairs. Nous ne les prêchons pas, ne les enseignons pas et ne les pratiquons pas, même si l'argument en faveur de cette pratique est simple. Qu'y a-t-il là à ne pas comprendre ?

La raison pour laquelle nous ne nous occupons pas du saint baiser (ni d'ailleurs de l'interdiction des cheveux tressés et des bijoux en or, ou de la prescription de porter un voile), c'est *que de tels commandements vont à l'encontre de notre culture actuelle et ne serviraient plus aujourd'hui leur but originel.* Nous avons du mal avec le rôle de la femme parce que notre culture, jusqu'à récemment, a refusé d'accorder aux

femmes les mêmes chances et la même reconnaissance qu'aux hommes. Nos frères et sœurs plus âgés ont grandi dans cette culture, et beaucoup (y compris des femmes) ont approuvé et accepté l'inégalité des droits pour les femmes. C'est pourquoi ils trouvent les arguments traditionalistes commodes – et donc « simples ». [57]

Encore un exemple du fait que très peu, même parmi les plus fidèles à la Bible, font tout ce que la Bible dit aux chrétiens. Il ne s'agit pas pour moi de savoir à quel point nous sommes obéissants, car nous trébuchons tous souvent. Il s'agit de savoir si nous percevons seulement certains commandements ou pratiques et si nous envisageons de les mettre en œuvre. En 1 Co 7.5, Paul décrit un accord entre époux pour renoncer aux relations sexuelles afin de se consacrer à la prière. À celui qui insiste sur une obéissance littérale à l'Écriture, on peut demander quand et combien de fois il a conclu ouvertement cet accord avec son conjoint ?

Enfin, une remarque sur des paroles directes de Jésus qui, lors du lavement des pieds de ses disciples, dit : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez, vous aussi, comme je vous ai fait. » (Jn 13.14-15)

Dans le monde et la culture occidentaux, c'est une pratique que même les chrétiens qui prennent la Bible au sérieux et à la lettre contextualisent eux-mêmes et ne pratiquent pas.

5.3.1 Bilan

Margaret Mowczko écrit : Après avoir passé, au fil des années, un certain temps à examiner ce que signifie le verbe hypotassō (« se soumettre ») dans les documents chrétiens primitifs comme dans les documents non chrétiens, je suis parvenue à la définition suivante.

57. Guin, Jay, p. 157, Buried Talents, *In Search for a New Consensus, 2014, Alabama*

La soumission « chrétienne » (c'est-à-dire la soumission entre compagnons de foi, y compris entre maris et épouses croyants) est « *une déférence, une coopération et un soutien humbles, loyaux et aimants*. »

Comme l'humilité et la douceur, la soumission devrait être un trait de caractère chrétien normal. Et idéalement, elle devrait reposer sur la réciprocité.

Katharine Bushnell écrit il y a 100 ans, dans son livre qui a fait date, « God's Word to Women » (voir la recommandation de lecture à la fin de ce livre) :

« Le vrai sens du mot décrit le don de la grâce ou la vertu chrétienne qui consiste, dans les cas où aucun principe n'est en jeu, à laisser la préséance à un autre au lieu d'insister sur ses droits. Le lexique grec-latin de Schleusner sur la Septante explique que ce verbe ne "transmet" pas toujours "l'idée d'une soumission servile". Jésus, enfant, était "soumis à ses parents", et pourtant nous savons qu'il ne leur a même pas demandé leur avis lorsqu'il devait "s'occuper des affaires de mon Père" (Lc 2.49, 51).

Deux personnes ne peuvent pas diriger longtemps une entreprise en partenariat, à moins d'être prêtes à se "soumettre" l'une à l'autre. *Elles doivent renoncer à leurs préférences ; elles doivent "se prévenir d'honneur l'une l'autre" ; elles doivent accorder leurs vues, sinon elles seront bientôt contraintes de se séparer.* Quand une question surgit, leur situation n'est pas améliorée par le fait que l'une ait le droit de commander à l'autre. Obéir à de tels ordres n'est pas de la "soumission", mais de la servilité, et l'être humain refuse d'être servile, car ce serait avilissant pour son caractère.

En Éphésiens 5.21, l'apôtre exhorte tous les croyants, sans considération de sexe : "Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Christ". Pierre dit à tous les croyants, sans considération de sexe : "Et tous, dans vos relations mutuelles, revêtez-vous d'humilité !" (1 P 5.5). Ces passages prescrivent clairement la "soumission" aux hommes, et pourtant tout le monde sent instinctivement qu'ils ne peuvent pas signifier que les hommes, en devenant chrétiens, puissent tomber sous la domination arbitraire les uns des autres.

Mais quand nous en venons aux trois passages bibliques où l'apôtre exhorte les épouses à se soumettre à leurs propres maris, on passe presque pour un

hérétique si l'on se demande si cette exhortation adressée aux "épouses" signifie une obéissance absolue. Le mot "soumission", comme je l'ai montré, n'a pas été interprété comme obéissance lorsqu'il concerne la relation d'homme à homme, ni lorsqu'il peut signifier la "soumission" d'hommes à une femme, comme en 1 Corinthiens 16.16. De plus, chaque fois qu'est décrite la relation des épouses à leurs maris, des enfants à leurs parents et des serviteurs à leurs maîtres, une distinction soigneuse est faite dans l'emploi des termes. Le mot "obéissance" est employé en général pour les serviteurs et toujours pour les enfants, mais le mot "soumission" toujours pour les épouses. Si le sens est le même, pourquoi ce soin dans le choix de mots différents ? Pour le devoir des épouses, voir Éphésiens 5.22 ; Colossiens 3.18 ; Tite 2.5. Pour celui des enfants, Éphésiens 6.1 ; Colossiens 3.20. En ce qui concerne les serviteurs, voir Éphésiens 6.5 ; Colossiens 3.22.

Il est très révélateur et instructif d'examiner dans quel sens le terme "être soumis" est parfois employé dans l'Ancien Testament. Le Psaume 62.2 dit : "Seulement en Dieu mon âme attend en silence, de lui vient mon salut" (Schlachter, traduction allemande de la Bible). Au verset 6 du même psaume, nous lisons : "Seulement en Dieu mon âme attend en silence." Dans le Psaume 37.7, nous trouvons les mots : "Tiens-toi tranquille devant l'Éternel et attends-le." Les mots "attendre" dans les premiers passages et le mot "se tenir tranquille" dans le dernier sont tous trois rendus dans la version grecque par le seul mot hypotassō, "être soumis", tandis que le sens littéral du mot hébreu d'origine est "sois silencieux envers …". Comparez cela avec 1 P 3.1, 2, où les femmes sont invitées à gagner des maris incroyants par la "soumission". Assurément, Pierre n'invite pas ici les épouses à obéir aveuglément à des incroyants, car, dans le cas de païens, ceux-ci les contraindraient aussitôt à retourner à l'idolâtrie, dans le cas de Juifs, à retourner au judaïsme. Bien plutôt, les femmes chrétiennes doivent, par leur "conduite", "sans paroles", les détourner de la fausse croyance et les gagner à la foi chrétienne – les actes parlent tout simplement plus fort que les mots. "Avec crainte" – une crainte de Dieu telle qu'elle amènerait ces femmes, si douces, si calmes et si patientes dans la vie quotidienne, à être inébranlables dans leur fidélité à Dieu ; et les maris incroyants seraient si subjugués par leur

calme fidélité aux principes, jointe à leur disposition à céder à leurs maris quand aucun principe n'est en jeu, qu'ils n'oseraient pas contraindre leurs femmes à agir contre leur conscience, et ainsi ils seraient eux-mêmes peu à peu conduits à la foi chrétienne. »

« La soumission n'est pas un rôle lié au sexe. Ce n'est même pas un rôle. C'est une attitude et un comportement pour tous les frères et sœurs en Christ, la soumission mutuelle étant l'idéal. La soumission mutuelle n'était pas un concept étranger dans l'Église du premier siècle et du début du deuxième siècle, et elle devrait être la norme dans l'Église aujourd'hui. »

Armin Wunderli

Si nous vivions ce qui est écrit dans la Bible, nous n'aurions pas besoin d'émancipation, car alors les hommes et les femmes seraient égaux en droits. Danny Silk

Nous ne l'obtiendrons pas si nous ne la voulons pas, l'égalité des droits sans condition.

Veronika Schmidt

6 L'homme et la femme dans l'Église

L'Église dans le monde entier ne fait pas la meilleure impression. Ce qui joue un rôle ici, outre le dévouement, la prière et l'obéissance, ce sont aussi de fausses convictions, qui ont des conséquences considérables. Ainsi, beaucoup sous-estiment les dégâts que cause une fausse conception de la question des sexes. Dans la vie de nombreuses personnes concernées, dans l'Église en général et dans son image extérieure, c'est-à-dire dans la force de son témoignage missionnaire.



Si l'on suit un dogme hiérarchique de l'homme et de la femme, celui-ci ne vaut pas seulement pour le mariage. Il vaut alors automatiquement aussi pour les rôles dans l'Église. Pas seulement dans les assemblées de culte, mais dans l'ensemble de la vie de l'Église. Car dans la maison de Dieu, qui est l'Église, nous sommes toujours !

Au chapitre 6, où il sera question de la participation des femmes, de la prise de parole audible jusqu'à la direction, les espaces du mariage et de l'Église se superposent. S'il devait s'agir là d'un ordre de la création, ces espaces ou domaines ne sont pas distingués. Les deux domaines se trouvent dans la création visible.

Dans ce chapitre, il est question des textes controversés de 1 Co 11 et 14 et de 1 Tm 2. Donc de la couverture de la tête, du silence et de l'enseignement des femmes.

Ce qui a concrètement déclenché ce livre, c'est le rôle des femmes dans l'Église. Comme celui-ci est sans cesse mis en relation avec l'ordre de la création, un vaste travail préparatoire était nécessaire pour en arriver maintenant à ce domaine.

Ces textes et leur interprétation déterminent les rôles des hommes et des femmes dans les églises comme aucun autre. Quand on étudie ces textes, on constate une chose : ils sont difficiles et paraissent contradictoires. Quand on lit des commentaires qui se confrontent au texte grec et cherchent à en dégager le sens pour autrefois et pour aujourd'hui, on constate que le sens n'est pas univoque. Ou mieux, qu'il existe différentes possibilités d'interprétation.

Ces textes montrent clairement que nous ne pouvons pas maîtriser le texte en pensant savoir, en noir et blanc, ce qu'il signifie et ce qu'il ne signifie pas. Ce serait bibliciste, unidimensionnel et même orgueilleux. Moi non plus, je ne présente que des explications possibles, plus d'une.

Une chose cependant m'importe : *je rejette une interprétation qui contredit l'image de la femme telle que je l'ai trouvée en Genèse 1 et 2 et telle que j'ai vu Jésus se comporter avec les femmes.* Interpréter de tels textes au détriment des femmes, dans un sens légaliste, plein de la peur de mal faire, ne correspond pas à l'esprit de l'Écriture ni à l'Évangile. Jamais Paul ne dirait autre chose que ce que dit l'Écriture, la Bible hébraïque, l'Ancien Testament.

Nous devons apprendre que l'Écriture n'est pas claire pour nous partout. Elle l'était en tout cas pour les destinataires directs et immédiats du Ier siècle. Dans leurs conditions de vie et leur environnement culturel.

Nous sommes aujourd'hui des apprenants, en chemin sous la conduite du Saint-Esprit, et nous pouvons changer tout au long de notre vie nos vues, nos compréhensions, nos opinions et nos convictions. Nous connaissons en partie. Il nous arrive de nous tromper, et nous devons nous corriger.

Changer de point de vue fait partie de la vie. Que celui qui pense avoir compris une fois pour toutes le sens de ces textes, et croit donc être debout, prenne garde de ne pas tomber.

Cela me fait toujours un peu peur quand ces textes sont interprétés de manière presque mathématique, que leur sens est présenté avec une grande assurance, comme si l'on avait reconnu la seule vérité valable, et exigé comme consigne claire pour la vie de l'Église.

Dans les chapitres suivants, j'exposerai différentes explications. Cela n'a rien à voir avec l'arbitraire. Ni avec le fait – selon le reproche incessant de chrétiens particulièrement « fidèles à la Bible » – de réinterpréter la Parole de Dieu et de l'adapter à ses propres désirs.

Être fidèle à la Bible signifie pour moi rechercher le sens de la Parole avec une intelligence claire. Les questions posées au texte sont permises et font avancer. Et en même temps se placer humblement sous cette Parole, dans une confiance fondamentale d'avoir devant soi la Parole fiable de Dieu. Ne pas proclamer sa propre interprétation comme la vérité, interpréter les paroles bibliques non pas isolément, mais dans le contexte de l'épître, du Nouveau Testament et de toute la Bible. Je pars du principe qu'il n'y a pas de contradictions. S'il y en a, ou si cela en a l'air, alors il y a des explications (ou bien aucune).

6.1 1 Corinthiens 11 – Chef, cheveux et voile

Ce (demi-)chapitre, 1 Co 11.1-16, fait partie des textes essentiels que l'on invoque pour fonder un ordre de la création de l'homme et de la femme. Il y serait clairement question du rôle de direction de l'homme, qui se reconnaîtrait aussi au fait que la femme se couvre.

Du camp conservateur, fidèle à la Bible, j'entends dire *combien ce texte est clair et sans équivoque*. Il ne serait difficile que pour ceux qui veulent s'opposer aux instructions claires de la Parole. En le considérant comme culturellement lié à l'époque d'alors et comme n'étant plus valable aujourd'hui.

D'autre part, il y a les sœurs qui ne s'en tiennent pas à d'éventuelles prescriptions sur le fait de se couvrir et de se couper les cheveux, mais qui en ont ensuite la conscience troublée. Contrairement à celles qui s'y tiennent à la lettre, ou qui croient le faire.

Malgré toute la fidélité à la Bible, il s'agit au fond, comme si souvent, de questions d'interprétation (herméneutique). Depuis plus de 40 ans, j'essaie de comprendre ce texte complexe. J'ai beaucoup lu à ce sujet. J'ai rencontré des explications et des comportements allant du compréhensible à ce qui fait dresser les cheveux sur la tête.

Une exégèse détaillée de ce passage n'est pas possible ici, bien que ce chapitre soit le plus long du livre. *Il existe beaucoup d'interprétations à ce sujet, qui se complètent, mais aussi se contredisent. Mes réflexions, elles aussi, ne sont qu'une possibilité.* Peut-être aidera-t-elle le lecteur à tirer davantage de ce texte difficile qu'auparavant. Personne ne peut ni ne doit être convaincu de détenir la véritable interprétation, pour en déduire ensuite des règles de conduite et des apparences extérieures.

Comment vais-je procéder dans les étapes suivantes ?

(1) J'énumère d'abord quelques aspects qui peuvent être utiles à la lecture du texte.

(2) Ensuite, j'essaie de déterminer le champ d'application du texte.

(3) Puis il sera question en détail de la signification du mot « chef ».

(4) Il faut apporter davantage d'arrière-plan au thème du couvre-chef à Corinthe.

(5) Le signe de pouvoir sur la tête est un verset clé, mais il a une autre signification que celle que beaucoup supposent.

(6) Transposition explicative du texte, telle que je l'expliquerais brièvement.

(7) Il faut clarifier sa pertinence actuelle pour le XXIe siècle.

6.1.1 Lignes directrices et indications pour l'interprétation du texte

Beaucoup ne lisent pas ce texte de Paul pour la première fois. Suivent quelques aspects qui peuvent ouvrir un nouvel accès. Ils sont le fruit de mon travail sur ce texte et de nombreuses études. Ils peuvent aider à ne pas retomber dans la lecture habituelle, qui comprend le texte à travers les lunettes de la soumission hiérarchique de la (des) femme(s).[58]

Le texte tient avant tout à ce que tout se fasse pour la gloire de Dieu, et non pour la gloire des hommes ou des femmes.

Il s'agit de mettre en relief la gloire de Dieu dans le culte, en ce que les hommes et les femmes se comportent et s'habillent de telle sorte que l'attention ne soit pas attirée sur eux.

(Certains) hommes étaient la cause de l'enseignement de Paul, parce qu'ils exigeaient que les femmes renoncent à leur couvre-chef.

Ce sont des us et coutumes culturels et sociaux qui sont abordés. C'est pourquoi la honte et le déshonneur ne doivent pas être compris théologiquement, par rapport à Dieu, mais selon la sensibilité de la société.

Il ne s'agit donc pas de commandements intemporels et universels de Paul, même s'il cite le récit de la création.

La liberté en Christ est en tension avec le fait de ne pas être une occasion de chute pour son entourage, en acceptant des restrictions.

Il s'agit de couvrir les cheveux (et pas simplement la tête), et pas non plus d'un voile intégral.

Il ne s'agit pas de l'ordre hiérarchique de la création, dans lequel l'homme est au-dessus de la femme. Il ne s'agit pas de la soumission de la femme à l'homme. Tous deux prient et parlent

58. Une version détaillée de cette étude se trouve sur la page d'accueil : www.hans-joerg-ronsdorf.de

prophétiquement, à rang égal et à égalité, tous deux ont à observer des règles de conduite extérieures propres à leur sexe.

Paul parle finalement de toutes les femmes et de tous les hommes, pas seulement des personnes mariées, bien que la métaphore de la tête et du corps ne s'applique qu'à elles. Prier et parler prophétiquement, toutes le font : les femmes mariées, les esclaves et les veuves.

Les apparences extérieures comme les vêtements ou la coiffure ne sont jamais prescrites par l'Évangile. Elles le sont dans le culte de l'ancienne alliance, mais pas dans la nouvelle alliance, que les Corinthiens célébraient dans le repas du Seigneur.

Dans un environnement païen, Paul cherche un chemin qui permette de vivre de façon évangélisatrice sans scandaliser les gens de leur culture respective.

Il ne s'agit pas de règles de conduite pour les hommes et les femmes du XXIe siècle.

Avant d'aller plus loin, lisez maintenant le texte en tenant compte des hypothèses mentionnées ici. Même si vous le voyez autrement jusqu'à présent, admettez-le simplement une fois comme une possibilité de pensée, pour adopter une autre perspective, dont on n'a pas besoin d'être convaincu tout de suite.

6.1.2 Champ d'application du texte

Pour quel lieu ou quel cadre ce texte est-il valable ? Aux versets 4 et 5, Paul écrit au sujet d'hommes et de femmes qui prient et prophétisent. Cela vaut-il pour la réunion, c'est-à-dire l'assemblée de culte ? Les partisans du « silence des femmes » au culte le rejettent. De leur point de vue, la plus grande partie des traducteurs et des interprètes qui l'y rapportent se trompent (déjà dans les intertitres de ce passage). Ce qui est étrange, c'est que ce sont justement eux qui « recommandent » les consignes du couvre-chef pour la réunion, alors que ce texte n'est pas censé valoir pour elle.

Deux hypothèses conduisent à ne pas rapporter ce texte à la réunion :

1. Dans le texte qui suit, à partir du verset 17, le thème change et se rapporte dès lors expressément à la *réunion* de l'Église. Le mot pour *se réunir* est

mentionné plusieurs fois à partir du verset 17. Aux versets 18, 20, 33, 34, mais pas avant le passage 11.1-16 ni dans celui-ci.

2. Plus loin dans l'épître aux Corinthiens, en 14.34-36, les femmes doivent se taire dans la réunion. Cet ordre catégorique de silence (à ce sujet, en détail, au chapitre 6.2) renverrait la parole de Paul en 11.5 à toutes sortes d'occasions possibles, mais toutes en dehors de la réunion.

Les deux arguments ne sont pas aussi plausibles qu'il y paraît :

- Le fait de se couvrir (s'il est exigé aujourd'hui) serait-il alors complètement sans importance pour la réunion ?
- L'affirmation selon laquelle l'homme est le chef de la femme ne vaut-elle pas pour la réunion ? C'est pourtant par la soumission que l'on justifie l'ordre de silence (14.34).
- Pour quelles occasions le chapitre 11 est-il alors valable ? On renvoie aux nombreuses possibilités qui s'offrent aux sœurs en dehors de la réunion. Elles existent, certes, seulement il n'en est question nulle part dans cette épître. *Chez Paul, en 1 Corinthiens (chapitre 14), prier (à une exception près) et prophétiser ont lieu exclusivement dans la réunion.*
- Les principes de la table du Seigneur (chap. 10) ne vaudraient-ils pas pour la réunion autour de la fraction du pain, sous prétexte que le fait de se réunir n'est pas mentionné avant 11.17 ?
- La collecte du premier jour de la semaine se faisait dans la réunion, même si cela n'est pas mentionné explicitement (1 Co 16.1-4).

Le fait de se couvrir ou de ne pas se couvrir, comme signe visible pour les autres personnes présentes, suppose une assemblée comme condition d'une telle consigne. *Sinon, des signes visibles ne servent à rien.* Un rassemblement de personnes, ou de croyants, est toujours, en 1 Corinthiens, la réunion.

6.1.3 Trois paires avec un chef

Paul commence par trois paires ayant chacune un chef. D'abord : *Le chef de tout homme, c'est Christ*. Ensuite : *Le chef de la femme, c'est l'homme*. Enfin : Mais *le chef de Christ, c'est Dieu*. J'y ai longtemps vu des échelons hiérarchiques universels, dans cet ordre :

Dieu

Christ

Homme

Femme

Si je comprends directement le mot « chef » comme une *autorité* supérieure, on aboutit à cette succession hiérarchique ou à cet ordre de rang. La question est de savoir si Paul a cette intention. « Chef » signifie-t-il ici autorité ?

Dans cette disposition, la femme se trouve tout en bas. Dans ce modèle, elle n'a aucun lien avec Christ. Son mari (ou l'homme en général) semble être une sorte d'intermédiaire. Pourtant, tout lecteur confirmera que l'homme ne peut pas se tenir entre la femme et Christ. L'ordre de la gradation ne correspond pas à celui du texte ; c'est pourquoi il n'est ni voulu ni utilisable ainsi.

Si les femmes doivent avoir au-dessus d'elles un signe d'autorité (v. 10), à quoi le reconnaît-on chez l'homme, qui a lui aussi une autorité au-dessus de lui ? À quel signe extérieur reconnaît-on chez Christ qu'il est soumis à Dieu ? Il avait peut-être les cheveux longs, comme un naziréen, ce qui est qualifié de honte dans ce texte.

Chaque paire est indépendante. On peut y voir une comparaison explicative, éclairante ou corrective. Les paires sont placées comme exemples explicatifs *côte à côte. Non comme*

une chaîne de commandement. L'ordre pourrait indiquer, entre autres, que Paul s'adresse d'abord aux hommes qui exigeaient que les femmes ôtent leur couvre-chef.



Ce schéma se détache des ordres de rang. L'ordre hiérarchique n'est pas la clé de ce chapitre.

6.1.4 Que signifie « chef » ?

Cette question n'est pas aussi simple qu'on le dit parfois. Elle est au contraire vivement débattue parmi les spécialistes.

Le mot *chef* (en allemand *Haupt*, « tête »), pris au sens figuré, imagé ou métaphorique, est vite associé dans notre langue à l'autorité. Dans l'usage allemand : *Hauptmann* (capitaine), *Hauptzollamt* (direction principale des douanes), *Hauptstraße* (rue principale) ou des mots semblables – et il en va de même en français avec le mot « chef ». Nous y associons intuitivement, sous l'influence de la langue, l'autorité, la souveraineté, la direction, le fait d'être placé au-dessus, un porteur de responsabilité.

Quelle était à l'époque la signification de *chef* (tête) ? Il ne signifiait *pas en général l'autorité*. Pas même là où il avait ce sens dans d'autres contextes. Si Paul veut exprimer l'autorité, c'est plutôt de manière éclairante. *Car on fait comprendre aux hommes qu'avant de penser à leur autorité sur la femme, ils doivent d'abord prendre en compte leur soumission à Christ.* C'est cela qui devrait déterminer leur relation avec les femmes et leur attitude envers elles. Enfin, la relation de Dieu avec Christ doit même, comme forme accomplie, servir de modèle. Cette relation sera déterminée davantage par l'unité et l'égalité que par la question de l'autorité.

Eckhard J. Schnabel écrit : « Paul ne cherche pas à fonder l'ordre concernant la femme et l'"autorité" de l'homme, mais à montrer que tous – chaque homme, chaque femme et aussi Christ – ont un "chef", c'est-à-dire sont rattachés à une personne ayant une position prééminente et doivent de la *loyauté* à cette personne. »[59] La loyauté signifie une fidélité qui n'est pas fondée sur une hiérarchie ou une subordination, mais avant tout sur une relation et un lien.

« Chef » (en grec : kephale) signifie aussi *origine*. Suivent quatre raisons pour lesquelles le mot, en 1 Co 11, n'a pas (seulement) le sens d'autorité ou de dirigeant :[60]

Dans la traduction grecque de l'Ancien Testament (la Septante), « tête » est traduit par *kephale*. En hébreu, comme en allemand, (rosh) peut signifier « tête », « dirigeant » ou « souverain ». Dans les cas où *rosh* désignait une personne dirigeante, les traducteurs n'ont, la plupart du temps, pas employé *kephale*. À la place, ils ont généralement employé le grec *archôn*, qui signifie à peu près « dirigeant » ou « souverain ». *Le mot hébreu peut aussi signifier commencement ou origine.*

Un autre indice montre que *kephale* ne signifiait pas habituellement « dirigeant » en grec ancien. Le Liddell-Scott-Jones Greek-English Lexicon ne contient aucune définition de *kephale* qui se rapproche de « dirigeant » ou qui signifie en substance une « autorité ». R. Cervin constate que les lexiques des œuvres de différents auteurs païens de la Grèce antique, tels que Xénophon, Hérodote, Platon, Thucydide, Sophocle, Eschyle, Polybe, Diodore de Sicile et d'autres, ne contiennent aucune définition de *kephale* qui signifierait approximativement « meneur ». *« Tête » au sens de « dirigeant » n'est pratiquement pas attesté dans la littérature grecque païenne jusqu'au IVe siècle apr. J.-C.* Les dictionnaires chrétiens, en revanche, rendent ce mot par autorité. Bien que les lexiques du Nouveau Testament donnent pour *kephale* la définition de « responsable », il est important de noter que seuls Dieu (1 Co 11.3), Jésus-Christ (1 Co 11.3 ; Ep 1.22-23 ; 4.15-16 ; 5.23 ; Col 1.18-19 ; 2.9-10 ; 2.18-19), les hommes (1 Co 11.3) et les maris (Ep 5.23) sont mentionnés avec ce mot. Et seulement par Paul. S'il emploie *kephale* au sens de responsable ou de supérieur, pourquoi n'emploie-t-il pas ce mot

59. Schnabel, E. J., *Der erste Brief des Paulus an die Korinther*, Witten ; Gießen 2018, 597.
60. Compilé par Margaret Mowczko, Sydney : www.margmowczko.com

ailleurs dans ses lettres pour des personnes occupant des positions de direction ou au gouvernement ?

Plusieurs Pères de l'Église de langue grecque, à l'époque de l'Église primitive, ont compris *kephale* en 1 Co 11.3 au sens d'« origine », de « commencement » ou de « source », même si certains écrivaient à une époque où *kephale* pouvait occasionnellement signifier « responsable » ou « une personne en autorité ». De plus, ces Pères de l'Église croyaient de toute façon que les hommes avaient un plus grand degré d'autorité que les femmes et que les hommes étaient supérieurs aux femmes. *Mais ils n'ont pas utilisé 1 Co 11.3 pour appuyer ce point de vue. Ces hommes et d'autres craignaient que, si kephale en 1 Co 11.3 était compris comme « souverain » ou « autorité », cela ne conduise à une christologie faussée.* Au lieu de cela, ils comprenaient *kephale* au sens de « commencement » ou de « source ».

La société gréco-romaine était patriarcale. Nous avons beaucoup d'œuvres dans lesquelles des auteurs grecs ont écrit sur la domination des hommes et des maris. *Mais aucun autre auteur que Paul et les auteurs chrétiens qui l'ont suivi n'a employé le mot « tête » pour parler de la relation d'un mari avec sa femme ou des hommes et des femmes en général.* En dehors de la littérature chrétienne, *kephale* n'est jamais employé en grec ancien dans un contexte homme-femme.

Je propose de lire *kephale* en 1 Corinthiens 11.3 au sens d'« origine » ou de « commencement », ou, comme certains le disent, de « source ». Dans le détail, l'explication se présente ainsi :

« L'origine de tout homme, c'est Christ », c'est-à-dire que Christ est le représentant de Dieu dans la création. En 1 Co 8.6, Paul souligne que Jésus-Christ est celui « par qui sont toutes choses ».

« L'origine de la femme, c'est l'homme » (c'est-à-dire Genèse 2.21-23). La femme [ishah] est « prise de l'homme [ish] ».

« L'origine de Christ, c'est Dieu » (c'est-à-dire que le Christ est « le Messie » et que l'origine du Messie est Dieu). Dans le langage des siècles ultérieurs, on dit : « Le Fils procède du Père ». Christ vient de Dieu.

En 1 Co 11.2-16, on trouve plusieurs allusions au récit de la création de Genèse 2 et à l'origine de l'homme et de la femme (11.8-9 ; 11-12). *Il est donc plausible, dans le contexte, que 1 Co 11.3 fasse allusion à la création et à l'origine.*

Nous ne pouvons pas dire de façon définitive quel est le contenu complet du sens de « chef ». Est-il ambigu, ou tout vaut-il exactement de la même façon pour chaque « paire » ? Dans quelle mesure le rôle de l'homme comme chef de la femme est-il identique à la position de Dieu comme chef de Christ ? Dans cette mesure, la retenue s'impose, et il faut peser comment ce verset 3 peut être une idée directrice ou un titre pour tout le paragraphe qui suit.

Le fait que l'homme soit chef signifie plus que l'autorité, si l'on tient absolument à comprendre ce terme ainsi. Cela signifie tout autant origine et source. Pour ma part, j'en déduirais, comme je l'ai déjà montré au chap. 5.2, que cela souligne aussi l'unité et le fait d'être lié. Également la fonction de pourvoir et de protéger qu'a la tête pour le corps, le fait de porter et de soutenir.

Peut-être y avait-il aussi des influences juives contre lesquelles Paul s'élève. À la lumière du récit de la Genèse, et non l'inverse, Paul semble corriger ici l'histoire de la création mal interprétée, ou interprétée à la manière juive. Les judaïsants en général, et ceux de Corinthe en particulier, en avaient tiré la soumission de la femme et y avaient rattaché des apparences extérieures comme le fait de se couvrir et les cheveux longs.

Paul réfute cela dans le sens du récit de la création : la femme n'est rien sans l'homme (le mari). Et de même, l'homme n'est rien sans la femme (l'épouse). Ils se complètent mutuellement. Et comment en est-on arrivé là : la femme est venue de l'homme. Et comment cela a-t-il continué ? Tout homme naît d'une femme. *Comment pourrait-on mieux résumer le récit de la création ? Et formuler de manière aussi plausible leur égale valeur et leur égalité de rang ?* Tous deux, l'homme et la femme, sortent façonnés de la main de Dieu, comme complément parfait et vis-à-vis. Avec des rôles d'une part différents, mais souvent interchangeables dans la réalité de la vie, qui ne sont pas déterminés par le sexe.

En complément de cette égalité de rang entre l'homme et la femme, il y a aussi l'enseignement de Paul qui précède, au chap. 7.3-5 :

« Que le mari rende à sa femme le devoir conjugal, et de même aussi la femme à son mari. La femme n'a pas pouvoir sur son propre corps, mais c'est le mari ; et de même aussi, le mari n'a pas pouvoir sur son propre corps, mais c'est la femme. Ne vous privez pas l'un de l'autre, si ce n'est peut-être d'un commun accord pour un temps, afin d'avoir le loisir de prier ; et revenez ensemble, de peur que Satan ne vous tente à cause de votre incontinence. »

Par cette déclaration, Paul bouleverse les attitudes et les conceptions antiques de la sexualité. La femme n'a pas à être unilatéralement au service de l'homme chaque fois que celui-ci, quand il le veut, cherche une satisfaction sexuelle. La femme n'appartient pas à l'homme. Ils s'appartiennent mutuellement. Dans la sexualité, ils se respectent. La sexualité n'est pas une rue à sens unique. Elle est un devoir, puisque l'homme et la femme ont des besoins sexuels que Dieu lui-même a placés en eux pour qu'ils soient comblés. Le sexe est un acte consenti d'un commun accord, qui sert à la satisfaction des deux partenaires. *Ici aussi, Paul souligne clairement l'égalité des deux sexes.* Sinon, il ne dirait pas que la femme a pouvoir sur le corps de son mari. Comme les rapports sexuels sont une affaire corporelle, c'est le corps qui est souligné, mais il représente finalement la personne tout entière. Que la femme ait pouvoir (autorité, domination) sur l'homme, on l'oublie souvent, parce qu'on part du principe que la femme ne doit pas dominer sur l'homme, mais se soumettre. C'est une leçon importante pour une vie sexuelle saine dans le mariage. Ce n'était pas dans l'air du temps à l'époque. Mais c'est l'ordre de la création.

6.1.5 Le couvre-chef à Corinthe

Si nous ne faisons pas de recherches sur l'usage du couvre-chef et/ou du voile, nous risquons de transposer ce texte de Paul tel quel dans notre temps. Et cela selon une herméneutique unidimensionnelle, en noir et blanc, qui devient finalement la justification d'un légalisme étriqué, comme je l'ai vécu moi-même.

M. Auerback résume l'argumentation en faveur du voile : « *Les symboles, les messages, n'ont de signification que dans une culture qui sait ce qu'ils signifient.* » « Mais dans l'exégèse biblique traditionnelle, la plupart ont supposé que le voile, en 1 Co

11.3-16, signifie "soumission", *sans se pencher sur la compréhension des significations que le voile avait pour les femmes dans la culture antique de la Méditerranée orientale* ou dans son usage toujours très répandu dans un certain nombre de cultures modernes. » [61]

Bruce Winter constate qu'à l'époque de l'Empire romain « on peut assurément partir du principe que la tête voilée était le symbole de la modestie et de la chasteté que l'on attendait d'une femme mariée. » [62]

« Aujourd'hui, cependant, nous avons accès à des récits de femmes issues de cultures qui pratiquent le voile des femmes, et qui racontent une autre histoire. Nous constatons qu'il existe dans l'islam et dans le judaïsme un fort courant de femmes pieuses fondamentalistes qui se voilent pour des raisons qui ressemblent beaucoup à la justification de Paul en 1 Corinthiens 11.3-16. Nous ne dépendons cependant pas entièrement de parallèles anthropologiques plus tardifs, qui risquent d'être anachroniques. *L'histoire des femmes qui refusent d'ôter le voile, et les raisons de porter le voile, peuvent être retracées jusque dans la culture assyrienne.* » [63]

« *La préoccupation de Paul semble s'étendre à toutes les femmes de l'Église qui prophétisent et prient – y compris les esclaves, les affranchies, les femmes non mariées et les veuves.* Le code vestimentaire de la matrona romaine[64] manifestait à la fois son rang et "son statut et son rôle de femme sexuellement apte dans la société romaine". *En revanche, une tête non voilée signifiait la disponibilité sexuelle, de sorte qu'il était interdit à une esclave ou à une affranchie de se voiler.* » [65]

« La réglementation du voile était la prérogative des hommes ; ce seraient eux qui verraient le plus naturellement la nécessité de fixer une règle. *Dans la pratique romaine, les hommes comme les femmes se couvraient la tête pour prier. Paul enseignait apparemment aux hommes des Églises à prier la tête découverte, contrairement à la pratique romaine (1 Corinthiens 11.4), de sorte que les hommes pensaient peut-être que ce qui est bon*

61. Westfall, p. 26 Westfall, Cynthia Long. Paul and Gender: Reclaiming the Apostle's Vision for Men and Women in Christ. Baker Publishing Group, 2015

62. p. 27

63. p. 29

64. On appelle matrona la femme mariée à un citoyen romain dans la société de l'Empire romain. Sa place était le plus souvent à la maison, où elle prenait soin de la famille et du ménage. Elle était sous la protection et la tutelle du maître de maison, soit du père, soit du mari. Wikipédia

65. p. 29

pour le jars est bon aussi pour l'oie. Mais alors que la tête découverte d'un homme était un signe de son humilité devant Dieu, la tête découverte d'une femme n'était pas un signe de l'humilité d'une femme devant Dieu ; elle envoyait plutôt un signal sur sa disponibilité sexuelle, qui pouvait équivaloir à une séduction. Mais des idéaux culturels sur ce qui était convenable pouvaient être abandonnés par quelqu'un au profit de priorités prétendument théologiques. » [66]

« On suppose habituellement, sans se poser de question, que Paul corrigeait les femmes de Corinthe. *Le passage est cependant plus cohérent si l'on suppose que les femmes de Corinthe refusaient d'ôter leur couvre-chef ou leur voile*, mais qu'elles subissaient des pressions ou des encouragements de la part des personnes en autorité, des hommes de l'Église de maison ou peut-être même de leurs propres maris, pour qu'elles ôtent leur voile. C'est un type de scénario qui se répète sans cesse dans les cultures qui pratiquent le voile. » [67]

« Cela ne signalait pas seulement que de telles femmes étaient sexuellement disponibles, mais maintenait aussi l'ordre social et une distinction entre les classes. … *Le soutien de Paul au voile pour toutes les femmes égalisait les relations sociales dans l'Église ; dans la mesure où ce voile dépendait de lui, il assurait le respect, l'honneur et la pureté sexuelle aux femmes de l'Église à qui ce statut était refusé dans la culture.* » [68] Le voile rendait manifestes les différences sociales entre le haut et le bas, donc une différence de conditions, telle qu'on peut l'observer pendant 1800 ans, jusqu'à l'époque moderne.

« Dans la culture du Proche-Orient, une femme de la classe supérieure se couvrait la tête pour signaler sa dévotion et sa modestie. Sa tête couverte signalait aussi directement son propre honneur et l'honneur de sa famille – en particulier de son paterfamilias (chef de famille de la maison antique), *la source de son identité.* Paul recourt à la signification complexe de ce symbole pour avancer un argument théologique en faveur du voile, fondé sur le récit de la création. » [69]

66. p. 31
67. p. 32
68. p. 33
69. p. 37

E. Schnabel écrit : « Le port d'un couvre-chef par les femmes (pas seulement dans des contextes religieux) a, dans l'aire culturelle romaine et hellénistique, une plausibilité qui va de soi. Les statues romaines, à commencer par les portraits des femmes de la famille impériale, ainsi que les reliefs funéraires, représentent les femmes mariées avec la stola (*palla*) tirée sur la tête ou avec la *vitta*, le bandeau de laine pour la tête ou les cheveux, qui étaient considérés comme des symboles de la décence et de la chasteté. Les femmes n'étaient pas *tenues* de porter une stola en public. Le port de la stola symbolisait cependant leur chasteté. La législation d'Auguste sur le mariage stipulait qu'il était interdit aux prostituées de porter la stola de l'épouse honnête, la *matrona*. »[70]

Il était courant de se couvrir la tête. Avec peu d'effort, les femmes romaines pouvaient tirer par-derrière sur leur tête leur manteau ou vêtement de dessus, la palla, ce qui couvrait aussi pratiquement leurs cheveux. C'est ce que l'on voit sur d'innombrables représentations antiques.

« Cela réfute l'hypothèse dominante dans l'exégèse biblique selon laquelle le voile symbolisait la soumission de la femme à son mari. Le port du voile n'était pas un symbole privé, mais une pratique publique réglée par la loi et la coutume, et l'on attendait des hommes comme des femmes qu'ils se soumettent à l'usage. *Bref, le voile représentait l'honneur, le statut et la protection de la femme.* » [71]

« Il était (et il est) courant que des femmes refusent d'ôter leur voile, parce qu'il symbolise l'honneur et la protection. Il est plus probable que des femmes qui n'avaient pas le droit de se voiler en public voulaient porter un voile dans l'assemblée, pour symboliser qu'elles avaient été rendues justes par Christ. *La consigne de Paul à toutes les femmes de se voiler était anti- ou contre-culturelle et bienveillante envers les femmes. La pratique du port du voile par toutes les femmes égalisait les relations sociales dans l'Église chrétienne.* » [72]

Il s'agissait, par cette abondance de détails, de montrer que ces signes extérieurs étaient profondément enracinés dans la culture et la société de l'époque. Pour ne pas mettre en danger le témoignage de Christ et l'Évangile, il était nécessaire de

70. Schnabel, E. J., 602–603.
71. p. 42
72. p. 44

trouver un chemin entre la liberté en Christ et l'adaptation aux normes sociales. Cela signifiait d'une part l'adaptation (les femmes se couvrent). Mais aussi, de manière contre-culturelle, le fait que toutes les femmes se couvrent, pour démontrer l'égalité en Christ. De même aussi le refus du couvre-chef pour les hommes, parce qu'il pouvait signifier une adaptation à des cultes idolâtres. Ce principe doit être préservé aujourd'hui aussi. Reprendre des normes sociales antiques ne nous aide pas au XXIe siècle. De telles apparences extérieures provoqueraient plutôt de l'irritation, comme c'est malheureusement le cas.

6.1.6 Avoir sur la tête un signe d'autorité ?

Verset 10 : C'est pourquoi la femme doit avoir sur la tête un pouvoir, à cause des anges.

Beaucoup de traductions ont ici ajouté un « *signe* de pouvoir ou d'autorité » ! Or le texte ne dit que pouvoir, pleins pouvoirs ou autorité. Cet ajout ne surprend pas, puisque, comme mentionné au début, ce texte de Paul a été compris comme la confirmation de la hiérarchie de l'homme au-dessus de la femme. Cela a influencé les traducteurs (presque exclusivement masculins). *En d'autres termes : cet ajout est une interprétation.*

Ce verset devrait plutôt être rendu ainsi :

C'est pourquoi la femme doit avoir autorité sur sa tête, à cause des anges.

(ainsi Schnabel, Westfall, Bushnell, Keener, Schirrmacher, entre autres)

Paul fait remarquer que, dans la communauté chrétienne, c'est le droit de la femme de se voiler, ce qui transforme le symbole. Ce n'est donc expressément pas un signe de soumission ou de subordination hiérarchique. Cela pourrait signifier qu'une femme devrait être en mesure d'exercer son propre jugement en matière de vêtements féminins, parce qu'elle est destinée à juger le monde et les anges, comme il l'a déjà dit en 1 Co 6.2-3. « *En portant le couvre-chef traditionnel, l'épouse démontre son contrôle sur sa tête, en acceptant sa fidélité envers son mari ainsi que son statut social personnel. Les signaux érotiques que les femmes envoient en se découvrant en public dans l'assemblée de l'Église sont évités. La relation réciproque de l'homme et de la femme*

est préservée, et l'expression de la réalité de Dieu par la femme dans la prière et dans la parole prophétique reste authentique ».[73]

« Par conséquent, l'homme et la femme sont, dans la théologie des origines de Paul, expressément dépendants l'un de l'autre. Dans le contexte de 1 Co 11.3-16, Paul atténue diplomatiquement toute indépendance inappropriée des femmes qui pourrait découler de son soutien à leur désir de se voiler. »[74]

6.1.7 Pertinence actuelle

La Parole de Dieu est intemporelle. Aucune parole ne passera. Mais il y a des choses qui appartiennent à une époque déterminée et qui s'adressent à cette époque.

Par le couvre-chef, les femmes devaient éviter d'attirer l'attention sur elles, de montrer la gloire de leurs cheveux et de distraire les hommes (et peut-être aussi certaines femmes). La gloire de Dieu devait être célébrée et louée. La gloire de Dieu, sa présence, était le centre de la réunion. Aujourd'hui, rien dans le culte ne devrait élever l'être humain ; personne ne devrait attirer l'attention ou l'honneur sur soi.

Les femmes ne devaient rien enlever à l'honneur de Dieu par leur apparence, par leur beauté mise en valeur ou apprêtée. *C'est là le principe éthique du texte, qui vaut jusqu'à aujourd'hui. Aucun orateur, aucun prédicateur, personne qui donne un témoignage de vie ou un rapport missionnaire, aucun chanteur, aucun instrumentiste, aucun être humain ne doit, aujourd'hui comme alors, attirer l'attention sur soi par ses vêtements.*

« En ce qui concerne la pratique du couvre-chef, il n'est plus d'usage depuis longtemps dans les sociétés occidentales que les femmes signalent leur statut d'épouses fidèles par un couvre-chef. Dans les pays islamiques, et donc dans les Églises des régions islamiques, il en va autrement ! Si, dans une telle situation, des épouses chrétiennes sont actives dans l'Église sans couvre-chef, c'est justement parce qu'elles se déplacent aussi sans couvre-chef dans l'espace public de la ville où elles vivent. *L'absence de couvre-chef n'envoie aucun signal. Lorsque certains*

73. Schnabel, E. J., 610–611
74. p. 73

chrétiens exigent que les épouses, par "obéissance à l'Écriture", portent aujourd'hui encore un couvre-chef, alors les consignes de l'apôtre Paul ne sont justement pas comprises et mises en pratique avec "obéissance" : ce qui importe à Paul, ce n'est pas le couvre-chef, mais le mépris et la dérision délibérés de conventions traditionnelles qui sont importantes et fondamentales pour la société dans son ensemble.

Lorsque des femmes portent un couvre-chef dans les Églises d'Europe occidentale, ce n'est pas la conformité exigée par Paul à l'égard d'une convention qui symbolise la chasteté et la solidarité d'une épouse, mais un comportement qui, justement, n'est *pas* conforme. En Occident, la solidarité conjugale et la décence ne sont plus guère symbolisées par une certaine manière de s'habiller. Cela se fait plutôt verbalement, c'est-à-dire par des déclarations concrètes sur la valeur du mariage et du conjoint. »[75] Et bien sûr par une alliance, qui indique de manière bien visible que la personne qui la porte vit dans une relation (conjugale) stable et n'est ni libre pour une nouvelle relation ni en quête d'aventures sexuelles. L'alliance ne protège de cela que partiellement ; c'est le signe qui compte.

Celui qui pense malgré tout devoir imposer aujourd'hui un couvre-chef aux femmes (ou celles qui se l'imposent à elles-mêmes) n'a pas encore saisi la liberté de l'Évangile, à laquelle nous sommes appelés.

6.1.8 Transposition explicative

Suit une reproduction du texte avec mes propres mots. C'est ainsi que j'expliquerais brièvement et succinctement ce texte complexe. Ce n'est pas une traduction du texte grec, mais une version paraphrasée, telle que je la comprends et l'expliquerais, du point de vue de l'auteur, Paul :

Il est important pour moi que vous, Corinthiens, preniez conscience que l'origine, c'est-à-dire le chef de tout homme, c'est le Christ, le Messie. C'est par lui que vous, les hommes, avez été créés. Et en tant qu'hommes, vous lui êtes rattachés. Cela devient visible dans la réunion. Je vous mentionne en premier, car

75. Schnabel, E. J., 624

vous exigez des femmes qu'elles ne portent pas de couvre-chef quand elles prient et prophétisent.

Le chef de la femme, c'est l'homme. Elle a été créée de son côté pour devenir une unité avec lui. Lui la tête, elle le corps. L'homme est son origine, et elle aussi lui est rattachée, ce qui devient visible dans l'assemblée.

Ce rapport, nous le voyons aussi chez Christ. Son chef, c'est Dieu. Il l'a engendré dans l'éternité et comme homme, son Fils, qui lui est égal.

Quand un homme à Corinthe, dans l'assemblée, prie à haute voix Christ ou Dieu, ou quand il parle prophétiquement, et qu'il a la tête couverte, c'est une honte. Il se donne l'honneur à lui-même, et non à Christ. Car les idolâtres se couvrent la tête quand ils sacrifient aux idoles. Tête découverte, l'homme montre son humilité et rend honneur au Très-Haut, au Christ invisible.

Chez les femmes, c'est exactement l'inverse. Les femmes qui prient et parlent prophétiquement dans l'assemblée sans se couvrir font honte à leur chef. Elles se déshonorent elles-mêmes et déshonorent leur mari, c'est-à-dire leur chef. Car elles attirent l'attention sur elles, au lieu de l'attirer sur Dieu et sur Christ.

Si quelqu'un exige que les femmes n'aient pas besoin de se couvrir, pas plus que les hommes, il ne va pas jusqu'au bout de sa pensée. Car vous savez bien qu'à Corinthe une femme découverte est considérée comme une femme rasée et ressemble à une femme qui se prostitue ou qui cherche des rencontres sexuelles. Si elle ne se voile pas ou ne se couvre pas, alors, logiquement, elle devrait aussi se couper les cheveux ou se faire raser entièrement.

Je sais que ce n'est pas ce que vous cherchez par votre exigence ! Mais dans la société où vous vivez, ce serait la conséquence ! C'est pourquoi ne risquez pas de devenir une occasion de chute pour les gens qui viennent chez vous et qui voient que l'on rejette la coutume habituelle des femmes couvertes en public.

Les hommes ne doivent pas se voiler dans l'assemblée, en la présence de Dieu. Car l'homme est l'image de Dieu et le reflet de sa gloire.

La femme est aussi l'image de Dieu, mais elle est en outre le reflet de la gloire de l'homme. Sa beauté est celle de son mari, avec qui elle est une.

Comment a-t-elle pu devenir sa gloire ? Certainement pas parce qu'il aurait été créé à partir d'elle, mais parce qu'elle a été formée à partir de lui, de son côté.

Et elle n'est pas la gloire de l'homme parce qu'il aurait été créé à cause d'elle, mais c'est l'inverse. Elle a été créée à cause de lui, parce qu'il était seul et qu'il avait besoin d'aide. Et, en tant que femme, elle était pour lui d'une beauté désirable.

C'est pourquoi, parce que la femme a une telle valeur et qu'elle est d'une si grande utilité pour l'homme, elle doit décider elle-même de sa tête : si elle la couvre ou non. Personne n'a le droit de le lui prescrire. Ni son mari ni les responsables de l'Église n'ont le droit de lui prescrire de ne pas porter de couvre-chef (ou d'en porter un).

Mais que la femme, dans son autonomie et sa liberté de décision, prenne garde au fait qu'elle n'est pas séparée de l'homme ni indépendante de lui. Elle n'existe pas dans l'Église sans l'homme, et l'homme non plus n'existe pas sans la femme. L'idée de Dieu a toujours été que l'homme et la femme vivent l'un avec l'autre et ensemble. Dans l'unité de la tête et du corps, ils agissent ensemble, en accord, de manière concertée, paisiblement, soumis l'un à l'autre, en se complétant.

Que signifie le fait que l'un n'existe pas sans l'autre ? Rappelez-vous encore une fois la création du premier couple humain. Au commencement, la femme est venue de l'homme. De son côté. Rattachée à lui, pour être à son tour une seule chair avec lui. Mais allez plus loin : depuis lors, chaque homme vient d'une femme. Sans l'homme, il n'y aurait pas de femme, et sans la femme, il n'y aurait pas d'homme. Tous deux sont d'égale dignité, d'égale valeur et égaux en statut, le complément parfait dans leur différence. Tout cela était l'idée de Dieu. Il est le chef, la source d'où tout cela est issu.

Au vu de tout cela, je vous le demande : est-il convenable qu'une femme prie Dieu en public, mais sans voile et sans être couverte ? Non, vous en conviendrez, ce ne l'est pas, au vu des usages à Corinthe et dans l'Empire romain.

Il y a justement des mœurs et des usages qui sont pour les gens comme des lois de la nature. Si un homme porte les cheveux longs, contrairement aux mœurs et aux usages, cela est considéré comme une honte. Là aussi, chez les femmes, c'est exactement l'inverse. Les cheveux longs des femmes sont leur gloire, leur parure naturelle, que l'on ressent aussi comme telle. Les cheveux longs leur sont donnés comme un voile ou un manteau qui les pare, pour être la gloire de l'homme.

Cette parure, qui paraît si désirable aux hommes, elle doit la couvrir dans l'assemblée. Ce n'est pas le lieu pour paraître avec cette gloire, tout comme l'homme doit manifester son humilité en ayant la tête découverte. Car il s'agit de l'honneur et de la gloire de Dieu et de Christ. C'est lui qui nous invite à l'audience du Roi des rois.

Si quelqu'un à Corinthe veut en discuter et remet en question cette coutume du couvre-chef, qu'il prenne conscience que cela ne se fait nulle part. De la manière dont vous voulez prescrire aux femmes de ne pas porter de couvre-chef. Aucune Église ne pratique une telle chose ; c'est pourquoi tenez-vous-en à ce qui vaut habituellement pour le couvre-chef, à ce qui est honorable et ne scandalise personne.

6.1.9 Conclusion et résumé

Le langage du passage et la conclusion de Paul laissent penser que quelqu'un voulait soit restreindre, soit interdire le voile dans les Églises de maison de Corinthe, mais que toutes les femmes, certaines femmes ou une seule femme voulaient se voiler. Paul résume d'abord brièvement le récit de la création et explique que la création de la femme à partir de l'homme et pour l'homme est la raison pour laquelle la femme est la gloire de l'homme. L'homme est son chef, parce qu'elle a été créée à partir de lui, et sa tête à elle reflète par conséquent la gloire de l'homme ou l'exprime d'une manière ou d'une autre. Dans le récit du livre de la Genèse, elle était aussi sa gloire parce qu'elle avait été créée spécialement pour l'attirer, contrairement à tous les animaux (Gn 2.18-23).[76]

76. p. 98

Les textes de Paul contiennent une théologie des sexes (gender), *qui se réalise dans la manière dont Paul explique le récit de la création avec des notions et des symboles de la culture gréco-romaine et avec les tournures de la langue grecque.* En appliquant la métaphore de la « tête » à Adam, Paul indique qu'Ève a plusieurs identités. Les femmes sont l'image de Dieu, l'image d'Adam et aussi « la gloire de l'homme ». *La description par Paul de la femme comme « la gloire de l'homme » n'indique pas une subordination ou une gloire moindre, mais renvoie à une gloire supplémentaire : le pouvoir de sa beauté sur les hommes.* Nous ne pouvons pas non plus projeter la préséance de l'homme dans le bref exposé de Paul en 1 Tm 2.13-14, où il est dit qu'Adam a été créé le premier (v. 13). Paul enseigne au contraire la réciprocité à partir du récit de la création, car Paul présente l'homme comme le bénéficiaire, celui qui a besoin de l'aide de la femme. Il le décrit en des termes que la culture comprendrait. *La femme a été formée à partir de l'homme, de sorte que, dans le récit de la création, l'homme fonctionne comme la tête de la femme (son origine de vie) au sens de l'usage grec ;* mais ensuite, chaque homme vient de la femme, de sorte que la femme est aussi l'origine de la vie, ce que signifie le nom « Ève » en Gn 3.20.

C'est pourquoi, selon le dessein de Dieu, la femme et l'homme ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Il n'y a aucune raison impérative d'interpréter Paul comme s'il contredisait, réinterprétait ou relativisait l'autorité de la femme dans le récit de la création de Genèse 1.27-28 ou dans son emploi de l'idiome grec « tête ». L'homme comme la femme ont été créés à l'image de Dieu, et tous deux ont été créés pour dominer, une domination qui, selon Paul, s'exerce dans le sens de la communauté et de la réciprocité, à l'intérieur des cadres culturels correspondants.[77]

6.1.10 Une autre lecture de 1 Corinthiens 11

Il y a environ 25 ans, j'ai entendu parler pour la première fois de l'idée que, dans ce texte, Paul ne présente pas ses propres pensées, mais celles d'hommes de Corinthe, qu'il rapporte ou cite pour les réfuter. On appelle cela la théorie de la citation ou la thèse de la citation. C'est Thomas Schirrmacher qui l'a élaborée en langue allemande. J'ai longtemps été sceptique. Car il en ressort ce qu'exprime le

77. p. 105

titre de ce livre : *Paulus im Kampf gegen den Schleier* (Paul dans le combat contre le voile).[78] Donc pas un plaidoyer pour le couvre-chef, mais le rejet de ces apparences extérieures. C'est un retournement de sens à 180°. Un « game changer », comme on l'appelle aussi. Cette thèse est une perspective totalement différente sur ce texte.

C'est par des théologiens anglophones, qui défendent la même thèse indépendamment de T. Schirrmacher, que je suis revenu à son interprétation. Je tiens cette thèse pour tout à fait cohérente. Même en connaissant les nombreuses critiques qui ont été formulées contre elle. Schirrmacher lui-même répond aux critiques dans la 5e édition de son livre. Cette interprétation n'est pas prouvée, mais laquelle l'est ?

Elle ne provient pas de la méthode historico-critique, puisqu'elle existait déjà avant l'apparition de cette méthode. Il ne s'agit pas de critique biblique, mais de comprendre le fil de la pensée. Non pour dévaloriser le texte, mais pour le situer dans l'enseignement de Jésus, des apôtres et de la Bible.

Exemples de citations

Pour arriver seulement à envisager la possibilité que Paul, en 1 Co 11, cite longuement des exigences déroutantes de certains hommes de Corinthe, j'apporte des exemples semblables tirés de la première épître aux Corinthiens. Il se réfère plusieurs fois à des pensées, des opinions et des événements de Corinthe. Aux chap. 1-4, il est question de la formation de groupes, un parti le déclarant, en son absence, son chef, ce qui l'amène à demander s'il a été crucifié pour eux. Aux chap. 5-6, il est question de discipline dans l'Église, aux chap. 6-7 de l'amour conjugal, aux chap. 8-10 des viandes sacrifiées aux idoles, en 12-14 des dons de l'Esprit et en 15 de la résurrection. Il traite une multitude de sujets controversés, d'opinions fausses et de conclusions erronées. On y relève l'une ou l'autre remarque ironique.

78. Paulus im Kampf gegen den Schleier, Thomas Schirrmacher, Eine alternative Auslegung von 1. Korinther 11,2-16, 5e édition augmentée, VTR, Nuremberg, 2002 (première édition 1993), avec une préface de Hans-Georg Wünch, directeur des études et enseignant d'Ancien Testament au Theologisches Seminar Rheinland, qui est favorable à cette lecture comme citation.

Plus que dans d'autres lettres, Paul nomme des pensées fausses pour les corriger. Il en avait peut-être appris la plupart par une lettre des Corinthiens en réponse à sa première lettre (5.9), que nous n'avons plus, ainsi que par une délégation venue de Corinthe. C'est une démarche tout à fait normale de citer quelque chose ou de le rapporter librement, pour ensuite le commenter ou le réfuter.

Un exemple de citation est 1 Co 7.1 : *Il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme*. Beaucoup en ont fait l'opinion de Paul. C'est discutable pour au moins trois raisons : la phrase commence expressément par ce que les Corinthiens ont écrit à Paul. Ensuite, il s'agit de toucher, ce qui désigne les rapports sexuels, tels qu'on les exprimait en langue grecque. Paul n'est pas contre les rapports sexuels, comme le croyaient les Corinthiens ou certains d'entre eux. Il les considère comme un devoir réciproque dans le mariage de l'homme et de la femme.

En 10.23, on lit : *Tout est permis*. Paul ne décrit pas ici la liberté chrétienne, mais l'opinion des Corinthiens, qui est cependant fausse. *Jamais tout n'est permis*. Cette citation-là non plus, bien que nettement plus courte, n'est pas signalée comme telle. Le contexte le rend clair.

Il est généralement reconnu qu'en 1 Corinthiens, Paul cite soit librement, soit à partir d'une lettre : 6.12, 13 ; 7.1 ; 8.1, 4 ; 10.23 ; 15.12. Toute citation n'est pas toujours marquée comme telle, mais on la déduit de façon plausible du contexte. Après tout, les Corinthiens savaient exactement de quoi il s'agissait – ce qui est plus difficile à découvrir pour nous aujourd'hui.

Les deux principaux arguments contre la théorie de la citation sont que Paul ne marque pas ces citations comme telles sans aucun doute possible et que, aux chap. 11 et 14, elles sont trop longues par rapport à d'autres citations. Qu'une citation soit longue – que l'on considère les longs développements sur les viandes sacrifiées aux idoles aux chap. 8-10 –, cela tient à la complexité. Elle ne pouvait pas être rapportée plus brièvement sans risque de malentendu.

L'objection selon laquelle une longue citation ne peut pas être la Parole de Dieu est un sophisme. Beaucoup de choses sont rapportées dans la Bible sans être la

vérité, même des paroles du diable, qui sont sans aucun doute fausses. L'essentiel est toujours la transmission fidèle.

Ces réflexions préliminaires devaient montrer qu'il est en principe possible de lire 1 Co 11 de cette manière.

6.1.11 Traduction alternative de 1 Corinthiens 11.2-16

Lisez d'abord le texte dans une traduction connue, celle que vous utilisez le plus. Lisez ensuite cette traduction alternative, telle que Schirrmacher la propose, et comparez-la phrase par phrase.

> (2) Je vous loue de ce que vous vous souvenez de moi en toutes choses et que vous retenez les traditions telles que je vous les ai transmises.
>
> (3) Mais je veux que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ, que le chef de la femme, c'est l'homme, et que le chef du Christ, c'est Dieu.

Suit maintenant, du verset 4 au verset 9, peut-être aussi jusqu'au verset 10, l'opinion erronée des judaïsants, que Paul cite ou rapporte librement :

> (4) Tout homme qui prie ou prophétise en ayant quelque chose qui pend de sa tête déshonore son chef.
>
> (5) Mais toute femme qui prie ou prophétise la tête non voilée déshonore son chef ; car c'est exactement comme si elle était rasée.
>
> (6) Car si une femme ne se voile pas, qu'on lui coupe aussi les cheveux.
>
> Mais puisqu'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, qu'elle se voile.
>
> (7) Car l'homme, certes, ne doit pas se voiler la tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu ; mais la femme est la gloire de l'homme.
>
> (8) Car l'homme n'est pas venu de la femme, mais la femme de l'homme ;

(9) car l'homme n'a pas non plus été créé à cause de la femme, mais la femme à cause de l'homme.

Maintenant, Paul réfute ces exigences, les contredit nettement et les mène pour ainsi dire à l'absurde :

(10) C'est pourquoi la femme doit avoir autorité sur sa tête, à cause des anges.

(11) Car, après tout, dans le Seigneur, ni la femme n'est sans l'homme, ni l'homme sans la femme. (12) Car de même que la femme est venue de l'homme, de même aussi l'homme est par la femme ; mais tout vient de Dieu.

(13) Jugez-en vous-mêmes ! Il est convenable qu'une femme prie Dieu sans voile !

(14) La nature ne vous enseigne pas que, si un homme a les cheveux [longs], c'est une honte pour lui, (15) mais que, si une femme a les cheveux [longs], c'est un honneur pour elle ! Car la chevelure a été donnée à la place d'un voile.

(16) Mais si quelqu'un juge bon d'être querelleur, [qu'il considère ceci :] nous n'avons pas une telle coutume, [et] les Églises de Dieu non plus.

On peut aussi rattacher le v. 10 au texte en retrait et le traduire alors comme une citation :

(10) C'est pourquoi la femme doit avoir sur la tête un pouvoir, à cause des anges.

Lucy Peppiatt considère aussi le verset 6 comme une parole de Paul, dans laquelle il mène l'exigence du voile jusqu'au bout et relève les contradictions grotesques des judaïsants, pour ensuite poursuivre avec la citation.

Cette lecture éclaircit certaines difficultés du texte. Je sais que cette lecture, comparée à 2000 ans d'histoire de l'Église, n'a tout au plus que 200 ans, ou n'a été envisagée que depuis lors. Est-elle fausse pour autant ?

Pour ceux qui croient, par exemple, à un enlèvement de l'Église avant la tribulation, il en va exactement de même, puisque cette thèse n'est pas plus ancienne. Si nous et d'innombrables chrétiens étudions chaque jour la Bible, il ne doit pas être surprenant qu'il puisse y avoir de nouvelles découvertes qui nous font avancer ou peuvent résoudre des énigmes de longue date.

6.1.12 Bilan

Pour ceux qui n'ont encore jamais lu 1 Co 11.1-16 de cette manière, cette lecture est un soulagement. Il en découle des découvertes libératrices : la femme n'a pas besoin aujourd'hui de se couvrir ou de se voiler quand elle prie et prophétise en public. Elle peut se couper les cheveux comme elle veut, parce qu'elle peut en décider elle-même. L'homme peut avoir les cheveux longs s'il le veut. Paul lui-même avait très probablement, par moments, les cheveux longs (Ac 21.24). La nature, quoi qu'elle signifie, n'est jamais le maître qui nous montre comment nous pouvons plaire à Dieu.

Plus profondément encore, il ne ressort de ce texte ni ordre de préséance ni hiérarchie qui place l'homme au-dessus de la femme ou la femme au-dessous de l'homme. Ni chaque femme et chaque homme en général, ni un couple marié croyant ne sont présentés ici avec une différence d'autorité.

Ainsi, on peut répondre clairement aux questions de conscience et aux exigences des responsables d'Église ou des « frères dirigeants », et ôter aux sœurs le fardeau de la responsabilité ou d'une loi humaine.

Il existe des *explications historiques* qui aboutissent au résultat sans équivoque qu'aujourd'hui le couvre-chef ne joue plus aucun rôle. *On peut y arriver sans la thèse de la citation, comme je l'ai montré plus haut.* Selon les us et coutumes (dans l'Antiquité, ou jusqu'au XVIIIe, voire au XIXe siècle), des femmes qui, par exemple, parlaient en public la tête découverte faisaient scandale.

Il s'agit en effet de ne pas scandaliser. Il ne s'agit pas là de quelque chose qui constitue le cœur de l'Évangile. Il existe des adaptations au sens où Paul se fait païen avec le païen et juif avec le juif (9.19-23), pour les gagner. Il paie un prix

en renonçant à sa liberté, pour gagner des gens à Jésus. Il peut donc arriver que, pour ces raisons, il y ait une adaptation volontaire (et non théologique !) ou un maintien de coutumes dans lesquelles vivent les gens concernés et dans lesquelles ils sont enracinés. Ces coutumes et apparences extérieures, qui peuvent reposer sur une fausse compréhension des rôles, sont pour ainsi dire acceptées et tolérées. Et elles peuvent, en vertu de la liberté de l'Évangile, changer et disparaître. En Allemagne et dans la plupart des États démocratiques occidentaux, cette situation n'existe pas. Là, les « coutumes pieuses », les règles vestimentaires et les apparences extérieures ne font pas partie de la culture profane, mais d'une culture chrétienne, transmise d'un long passé jusqu'au présent et perpétuée dans son propre milieu avec une justification religieuse. Sans influence ni contrainte du monde. Cela peut provoquer une irritation inutile lors de rencontres de tels chrétiens avec des non-chrétiens.

Un frère de tendance conservatrice souligne qu'il vaudrait mieux ne pas respecter ces apparences extérieures, par exemple lors d'évangélisations, pour ne pas « être un obstacle par une apparence et un comportement incompréhensibles pour eux ».[79] *Ma réponse : tout ce qui est un obstacle pour l'Évangile doit être évité. Quel dilemme contradictoire, si la Bible donne (soi-disant) des prescriptions qui peuvent en même temps être un obstacle pour l'Évangile de Dieu.*

Il n'y a qu'une seule chose qui ait le droit d'être un obstacle ou une pierre d'achoppement : la croix de Jésus-Christ ! C'est là que les esprits se séparent. Pas sur des apparences extérieures, ni sur des règles concernant la parole, les vêtements ou la place assise.

C'est un grand obstacle s'il était interdit aux femmes de parler et de participer au culte. Nous en parlerons au chapitre suivant.

« Le fait que nous ayons utilisé à tort ce que nous avons considéré comme des paroles de Paul (alors qu'elles ne le sont pas) pour réduire les femmes au silence dans l'Église doit être considéré comme l'une des plus grandes tragédies de l'histoire. »

Danny Silk

79. Herbert Briem, Die Kopfbedeckung der Frau, 2018

Oui, ce sont effectivement deux textes bibliques qui, depuis des générations, décident de l'être ou du non-être de la femme.

Veronika Schmidt



6.2 Ne pas parler, mais se taire

Parmi les chrétiens des Églises libres, il n'y a qu'une faible proportion d'Églises dans lesquelles les femmes se taisent au culte. Comme j'ai grandi dans ce monde d'Églises, cela me préoccupe encore aujourd'hui, souvent sur le plan émotionnel.

Je n'ai jamais compris quelle pourrait être l'idée de Dieu en voulant que les femmes se taisent dans les assemblées de culte, sauf pour chanter et prononcer ensemble l'« amen ». Pourtant, parce que la Parole de Dieu le dit ainsi, on le fait ainsi. En tant qu'homme, je ne suis concerné qu'indirectement. Je ne peux absolument pas dire ce que l'on ressent quand on n'a pas le droit de dire quoi que ce soit au culte pendant toute sa vie.

Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'en tant qu'homme, je ne suis pas seulement concerné indirectement. *Je suis concerné doublement et directement.* D'une part, je suis coresponsable de la réponse et de la justification que j'ai quand j'interprète, enseigne et annonce la Bible. Et il faut une très bonne raison pour faire taire la moitié du corps de Christ dans l'événement le plus important de l'Église dans le monde entier, à savoir sa réunion. Je suis concerné, parce que la moitié des dons ne peut pas m'être utile dans la réunion. De la bénédiction se perd.

Si cette compréhension est une erreur, si Dieu veut pourtant entendre là la voix des femmes tout autant que celle des hommes, alors c'est un vrai problème et non une bagatelle. En porter la responsabilité en vue du tribunal de Christ devrait être bien réfléchi.

J'ai moi-même passé des décennies dans de telles assemblées. Je l'ai intériorisé, tenu pour juste, défendu et exigé des autres. Une fois, dans ma jeunesse, une sœur qui ne connaissait pas cette tradition a prié à haute voix lors d'une conférence. Moi et d'autres avons été profondément choqués. Aussi effrayés que si un éclair allait nous frapper du ciel. Plus tard, on a « éclairé » cette sœur.

J'ai déjà dit clairement que des femmes qui se taisent ne sont jamais la volonté de Dieu. Il ne s'agit pas pour moi de contourner avec obstination et créativité cette déclaration inconfortable, au lieu de lui obéir simplement et humblement. C'est malheureusement le reproche persistant et monotone des partisans du silence. Non, ce n'est pas si simple. *Il y a de bonnes raisons, et en nombre suffisant, pour que les sœurs en Christ ne se taisent pas.*

Il s'agit de ce texte :

[1 Co 14.34-36] *Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de parler, mais qu'elles se soumettent, comme le dit aussi la loi. Mais si elles veulent apprendre quelque chose, qu'elles interrogent leurs propres maris à la maison ; car il est honteux pour une femme de parler dans l'assemblée. Ou bien est-ce de chez vous que la parole de Dieu est sortie ? Ou est-ce à vous seuls qu'elle est parvenue ?*

6.2.1 Questions

Nous devrions réfléchir à nouveau à ce texte. L'enjeu est important. Suivez-moi donc simplement par la pensée, s'il vous plaît, et supportez-le une fois, même si vous voyez les choses tout autrement. Si ces derniers versets de 1 Co 14 n'existaient pas, en viendriez-vous jamais, même en pensée, à vous approcher d'un ordre de silence ? Existe-t-il quelque part, dans toute l'Écriture sainte, une telle consigne ? Ce n'est pas une « question suggestive féministe ». *Il devrait donner à réfléchir qu'une consigne d'une telle portée ne soit mentionnée, ni même seulement suggérée, au moins une seule fois ailleurs.* Il ne s'agit pas de l'enseignement et de l'interdiction d'enseigner de 1 Tm 2.12. Ces déclarations n'appartiennent pas au contexte de ma question (bien que ce texte soit souvent avancé immédiatement comme argument). Il s'agit de la participation audible des femmes. D'une prière, d'un témoignage, d'un chant, d'une parole prophétique, d'une lecture biblique ou d'une prédication.

Il y a justement, dans le contexte immédiat de l'épître, des *déclarations contraires*. La plus frappante, déjà évoquée au chapitre précédent, est celle de Paul selon laquelle des femmes « prient et prophétisent » (11.5). Je l'ai signalé et je me répète : « prier et prophétiser » sont caractéristiques de la réunion, telle qu'elle est décrite en détail au chapitre 14. Le voile ou couvre-chef exigé au chap. 11 n'a de sens que dans la réunion, en présence d'hommes. Il ne s'agit pas, dans ce texte, de la prière à table, ni de réunions de femmes ou de réunions d'enfants. Ces dernières n'existaient probablement même pas encore.

Pour Paul, il va tout à fait de soi que les femmes participent. C'est ainsi qu'il s'exprime plusieurs fois au chapitre 14. Lisez tout le chapitre en vous posant cette question.

Pour les hommes et les femmes, pour les frères et les sœurs, ceci est valable :

> Verset 5 : Je voudrais que vous parliez *tous* en langues, mais plus encore que vous prophétisiez !
>
> Verset 12 : cherchez à ce que *vous (tous)* soyez débordants pour l'édification de l'assemblée.
>
> Verset 23 : Si donc *toute l'assemblée* se réunit en un même lieu et que *tous* parlent en langues …
>
> Verset 26 : Que faire donc, frères ? Lorsque *vous* vous réunissez, *chacun de vous* a un psaume, a un enseignement, a une révélation, a une langue, a une interprétation ; que tout se fasse pour l'édification.
>
> Verset 31 : Car vous pouvez prophétiser *tous, l'un après l'autre*, afin que tous apprennent et que tous soient consolés.

L'apostrophe « frères » désigne tout le monde : les frères et les sœurs. Il serait sans équivoque préférable de traduire par *frères et sœurs*. La première épître aux Corinthiens commence beaucoup de paragraphes par le mot frères (*adelphoi*), qui s'adresse sans aucun doute aux frères *et* aux sœurs. Pas seulement aux hommes. Habituellement, les femmes étaient incluses dans le pluriel masculin. C'est ainsi qu'on emploie aujourd'hui le « masculin générique ». Les clients d'une banque, par exemple, sont des hommes et des femmes. Pour des sœurs de sang, il existait le mot *adelphai*. Sans m'écarter ici du sujet, je renvoie à la parole de Jésus dans laquelle toutes les disciples, femmes et hommes, sont interpellés et réunis ensemble avec exactement ce mot : « *Et vous êtes tous frères !* » (Mt 23.8b). À cela s'ajoute que toutes les femmes sont maintenant aussi des « fils de Dieu » (Ga 3.26). Si le contexte ne désigne pas sans aucun doute uniquement des hommes, alors toutes les sœurs sont incluses. L'*amour fraternel* inclura bien aussi les sœurs.

À ces déclarations claires s'ajoute le fait que les aptitudes, c'est-à-dire les dons de l'Esprit (voir chap. 12), les dons de la grâce, sont distribués à tous les membres – *sans distinction de sexe*. Il n'y a, dans aucun texte à ce sujet, de différence qui indiquerait que ce critère, être homme ou femme, ait une importance dans la distribution des dons ou dans les aptitudes. À la Pentecôte,

selon la promesse du prophète Joël, l'Esprit a été répandu sur toute chair, *sur les fils et les filles* de la même manière (Ac 2.17).

6.2.2 Irritation à la fin du chapitre

Après que Paul a parlé en 11.5 de femmes qui prient et prophétisent publiquement, et qu'au chapitre 14, jusqu'ici, il n'a pas mentionné les femmes à part ni ne les a exceptées, mais les a incluses, vient maintenant une déclaration déroutante. *Les femmes doivent se taire. C'est répété trois fois dans les deux versets. Tout ce qui précède ne les concerne donc pas.* Paul l'avait-il oublié en écrivant et l'ajoute-t-il encore en bas ? Ou est-ce le point culminant à la fin de son enseignement ? Non, Paul était un écrivain génial et doué. Chaque mot était à sa place et réfléchi.

Elles, les femmes, selon le texte, doivent se taire et se soumettre, comme le dit aussi la loi (14.34). La mention de la loi, censée contenir et fonder les deux consignes de se taire et de se soumettre, attire l'attention. *Est-ce la manière de parler de Paul ?*

Une telle loi n'existe pas dans la Torah mosaïque. Ni pour la soumission ni pour le silence. *Comment d'ailleurs une loi de l'Ancien Testament pourrait-elle être une consigne aussi concrète pour la réunion du Nouveau Testament ?* Au verset 21 de ce chapitre, on voit comment Paul se réfère à la loi : par une citation que chacun peut relire en Ésaïe 28.11, 12. Pourquoi pas ici ? Parce que ce n'est pas la loi mosaïque.

On argumente que toute la loi mosaïque, ou tout l'Ancien Testament, devrait être compris dans ce sens, même si ce n'est pas concrètement ou littéralement. Cela non plus ne peut être fondé. C'est tout simplement trop maigre pour une restriction d'une telle portée imposée aux femmes. *Personne de ceux qui argumentent ainsi n'accepterait contre lui-même un jugement fondé de manière aussi générale ou aussi mince.*

Certains pensent même que Paul vise ici la parole de châtiment de Gn 3.16, où il est dit que l'homme dominera sur la femme. Aussi absurde que ce soit, si c'était effectivement le cas, l'ordre de silence serait une punition directe de la chute. Donc une punition qui implique qu'il n'en était pas ainsi auparavant. Dans

l'Église de la nouvelle alliance (!), cette punition pourrait, ou devrait, pourtant être levée.

6.2.3 La lecture comme citation

Il s'agit peut-être ici d'une citation. Alors 1 Co 14.33-36 se lit ainsi :

> *« Car Dieu n'est pas [un Dieu] de désordre, mais [un Dieu] de paix, comme [il en est] dans toutes les Églises des saints.*

Suit ce que les judaïsants veulent imposer et introduire. Paul cite ou formule lui-même ce qu'ils exigent :

> Que vos femmes se taisent dans les Églises, car il ne leur est pas permis [par vous] de parler, mais qu'elles se soumettent, comme le dit aussi la loi. Mais si elles veulent apprendre quelque chose, qu'elles interrogent leurs propres maris à la maison, car il est honteux pour une femme de parler dans l'Église.

Paul contredit maintenant cela clairement et ironiquement :

> Ou bien la parole de Dieu est-elle sortie de chez vous [les hommes, ou les Corinthiens], ou est-elle parvenue à vous seuls ? »

Ce n'est pas l'idée de Paul que les femmes doivent se taire. Il se contredirait lui-même. *Avons-nous le droit, nous les hommes, de négliger sciemment une contradiction comme celle-ci et de l'appliquer ensuite au détriment des femmes ?* Tolérerions-nous une telle chose dans notre vie quotidienne ?

Ce sont probablement des hommes juifs qui voulaient obliger les femmes de l'Église de Corinthe à se voiler, et ici même à se taire.

Schirrmacher écrit à ce sujet : « Robert W. Allison s'est en outre penché sur la question de la référence à la loi en 1 Co 14.34. Il arrive à la conclusion que la loi de l'Ancien Testament ne contient aucune injonction au silence pour les femmes. La conclusion de 1 Co 14.34 correspond cependant tout à fait à l'exégèse rabbinique de Gn 3.16, que nous avons déjà découverte au début à partir

du Talmud et qui s'est aussi reflétée en 1 Co 11.2-16, mais qui contredit l'enseignement que Jésus et Paul ont tiré de l'Ancien Testament.

Joyce Harper et John A. Anderson partent du principe que la référence à la loi correspond à l'interdiction totale de parler faite à la femme dans le Talmud, et que ce n'est pas Paul qui se réfère ici à la loi, mais des enseignants juifs qui se réfèrent à tort à leur interprétation de la loi.[80] *Ils citent le Talmud en ces termes : "C'est une honte pour une femme de faire entendre sa voix parmi les hommes."*[81]

S. Aalen a voulu fonder la même vue en faisant remarquer que la formulation "il n'est pas permis" est une formule rabbinique[82], par laquelle les rabbins permettaient et interdisaient les choses. »[83]

Il y a d'autres indices montrant que ces paroles viennent de la pensée juive. Ainsi, par exemple, le célèbre historien Josèphe : « La femme, dit la loi, est inférieure à l'homme en toutes choses. Qu'elle soit donc soumise en conséquence, non pour son humiliation, mais pour qu'elle soit dirigée, car l'autorité a été donnée à l'homme par Dieu. » (Contre Apion 2.201)

« Dans l'ensemble, on peut exprimer au mieux la position des femmes dans la législation religieuse par cette formule sans cesse répétée : "les femmes, les esclaves (non juifs) et les enfants (mineurs)". Comme un esclave non juif et un enfant mineur, une femme a au-dessus d'elle un homme qui est son maître ; cela limite aussi sa participation au culte, parce que, d'un point de vue religieux, elle est inférieure à un homme.

Nous avons donc l'impression que le judaïsme de l'époque de Jésus avait lui aussi une très piètre opinion des femmes, comme il est habituel en Orient, où la femme est appréciée surtout pour sa fécondité, mais est, autant que possible, tenue à l'écart du monde extérieur, soumise au pouvoir de son père ou de son mari, et où, du point de vue religieux, elle est inférieure (subordonnée) par

80. Joyce Harper. Women and the Gospel. C. B. R. F. Occasional Paper 5. Christian Brethren Research Fellowship: Pinner (GB), 1974. p. 14-15 ; John A. Anderson. Women's Warfare and Ministry: What Saith the Scriptures? David Waldie: Stonehaven (GB), 1933. p. 20-26.
81. Joyce Harper. Women and the Gospel. op. cit. p. 14 (Meguila, livre du Talmud).
82. S. Aalen. « A Rabbinic Formula in I Cor 14,34 ». p. 513-525 dans : F. L. Cross (éd.). Studia Evangelica II. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 87. Akademie-Verlag: Berlin(-Est), 1964.
83. Citation de Thomas Schirrmacher, page 110

rapport aux hommes. »[84]

Encore quelques déclarations dont on retrouve l'esprit dans les paroles que Paul cite :

La voix de la femme est interdite, car elle excite sexuellement. Talmud Berakhot 24a

La voix de la femme est une nudité impure. Talmud Berakhot

« La femme n'a pas besoin d'être instruite dans la Torah, elle est inapte à témoigner, ses paroles sont peu fiables, elle a tendance à courir çà et là, elle est malveillante envers les hôtes. » (Strack-Billerbeck, Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch. IV, 1226)

On pourrait en citer davantage sur la situation de la femme dans le judaïsme et en Orient à l'époque de Jésus et de l'Église primitive. Même l'estime de l'Ancien Testament pour la femme n'a pas été maintenue. C'est entre autres une conséquence de l'hellénisation, qui a introduit dans la pensée juive des idées grecques sur la nature de la femme.

Paul pouvait-il passer sous silence ces pensées hostiles aux femmes ? Peut-être étaient-elles si absurdes pour lui, peut-être aussi pas si largement répandues et influentes à Corinthe, qu'il ne s'y arrête que brièvement, mais qu'il a quand même dû les aborder par sécurité. Paul s'en prend clairement, presque ironiquement, à ces judaïsants. Seraient-ils donc ceux de qui sort la parole de Dieu ? Seraient-ce eux qui fixent l'organisation du culte ? Ce qui, naturellement, ne peut absolument pas être. *Il est pourtant frappant que cette déclaration, par sa forme masculine, s'adresse à des hommes et non à des femmes, qui seraient pourtant normalement visées. On pourrait aussi traduire :*

Ou bien est-elle parvenue à vous seuls, les hommes ?

À celui qui oblige aujourd'hui les femmes à se taire s'appliquent les mêmes paroles de Paul : avez-vous reçu à ce sujet une révélation divine ? Peut-on simplement s'opposer aux consignes de l'apôtre ?

84. Jerusalem in the Time of Jesus (Jerusalem zur Zeit Jesu) de Joachim Jeremias, p. 375.

Dans aucune assemblée du christianisme primitif les femmes ne se taisaient. L'assemblée n'était pas une continuation ou une nouvelle version de la synagogue, où les femmes (à quelques exceptions près) se taisaient et étaient assises séparément. La synagogue n'était un modèle pour l'assemblée que de façon limitée. Là régnait majoritairement l'ordre hiérarchique dominé par les hommes. Cela ne devait jamais, au vu de Galates 3.28 (en Christ, toutes les différences sont devenues sans importance), faire son entrée dans l'Église. C'est pour cela que Paul combat.

6.2.4 Une loi romaine ?

L'historienne Beth Allison Barr tire d'une citation du consul Caton sa supposition qu'il s'agit de la reproduction d'idées romaines.[85] « Si 1 Corinthiens 14.34-35 est lu comme une citation représentant une pratique corinthienne (ce qu'ont soutenu D. W. Odell-Scott en 1983, Charles Talbert en 1987, Thomas Schirrmacher en 1991, Katharine Bushnell il y a déjà 100 ans et, plus récemment, Peppiatt), *l'intention de Paul semble claire : distinguer ce que faisaient les Corinthiens ("que les femmes se taisent") et préciser que les chrétiens ne devaient pas suivre la pratique corinthienne ("Quoi !"). Bien que je ne puisse pas garantir que c'est ce que Paul faisait, cela a beaucoup de sens (historique).* La première épître aux Corinthiens contient déjà plusieurs citations non pauliniennes, et la formulation des versets 34-35 est remarquablement proche de sources romaines. Marg Mowczko remarque : "L'opinion selon laquelle 14.34-35 est une citation non paulinienne est l'une des rares à offrir une explication plausible du brusque changement de ton que les versets 34-35 introduisent dans le texte, ainsi que du brusque changement de thème, de ton et de genre qui suit au verset 36". Si Paul cite effectivement la vision romaine du

85. « À la maison, notre liberté est vaincue par la fureur féminine, ici, au forum, elle est foulée aux pieds, et parce que nous n'avons pas tenu en bride les individus, nous craignons le sort … En vérité, j'ai rougi lorsque j'ai récemment traversé une foule de femmes … J'aurais dû dire : "Quelle est cette conduite ? Courir en public, bloquer les rues et parler aux maris d'autres femmes ! N'auriez-vous pas pu demander la même chose à vos propres maris à la maison ? Êtes-vous plus charmantes en public avec les maris des autres qu'à la maison avec les vôtres ? Et pourtant, même à la maison, il ne vous convient pas de vous occuper des lois qui sont votées ou abrogées ici." Nos ancêtres ne voulaient pas que les femmes traitent aucune affaire – pas même privée – sans un tuteur ; ils voulaient qu'elles soient sous l'autorité de parents, de frères ou de maris ; nous (que les dieux nous viennent en aide !) les laissons même maintenant aspirer au gouvernement et se mêler du forum et de nos assemblées. Que font-elles maintenant dans les rues et aux carrefours, sinon persuader les tribuns de voter l'abrogation ? … Si elles sont maintenant victorieuses, que ne tenteront-elles pas ? Dès qu'elles commenceront à être vos égales, elles seront devenues vos supérieures. »

monde pour lui opposer la vision chrétienne du monde, alors ce qu'il veut dire est l'exact opposé de ce qu'on a enseigné aux femmes évangéliques. *Se pourrait-il qu'au lieu de dire aux femmes de se taire, comme le faisait le monde romain, Paul ait en réalité voulu dire aux hommes que, dans le monde de Jésus, les femmes avaient le droit de parler ? Se pourrait-il que nous soyons (de nouveau) passés à côté de ce que Paul voulait dire ? Qu'au lieu de prendre à cœur son reproche et de permettre aux femmes de parler, nous perpétuions justement les pratiques patriarcales que Paul a condamnées ? »*[86]

6.2.5 En aucun cas !

Je signale une particularité du verset 36. Il y est écrit : *« Ou bien la parole de Dieu est-elle sortie de chez vous [les hommes, ou les Corinthiens] ? Ou est-elle parvenue à vous seuls ? »*

Ces deux questions qui suivent la déclaration sur le silence et la soumission, Paul les commence par la particule ἤ. La particule « ἤ *sert souvent à introduire des questions rhétoriques auxquelles on attend une réponse négative* : Mt 7.9 "Ou bien y a-t-il parmi vous un homme … ?" ; 12.5 "Ou bien n'avez-vous pas lu … ?" ; cf. Mt 20.15 ; 26.53 ; Lc 13.4 ; Rm 3.29 ; 6.5 ; 7.1 ; 9.21 ; 11.2 ; 1 Co 6.9, 16, 19 ; 9.8 ; 10.22 ; 2 Co 11.7 ; 13.5 ; Jc 4.5 ; *double question 1 Co 14.36*. »[87]

« De même dans des questions rhétoriques de caractère négatif ... ; on ne cueille pourtant pas de raisins sur des buissons d'épines, ni de figues sur des chardons ? Mt 7.16 ; cf. Mc 4.21 ; 1 Co 1.13 ; Jc 3.12. ... En général, ἤ se trouve souvent dans des phrases interrogatives — α. pour introduire et ajouter des questions rhétoriques (Just., D. 2,4 et passim ; Ath. 8,3 et passim) ... ; ou bien penses-tu par hasard que ? Mt 26.53. ... ; ou bien Dieu n'est-il le Dieu que des Juifs ? Rm 3.29. ... ou bien ne savez-vous pas ? 6.3 ; 7.1 ; 1 Co 6.9, 16, 19 ; cf. 10.22 ; 2 Co 11.7. » [88]

86. Barr, Beth Allison. The Making of Biblical Womanhood (p. 62). Baker Publishing Group.
87. *PEPPERMÜLLER, R., « ἤ », dans H. BALZ - G. SCHNEIDER (edd.), Exegetisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart 2011, 276.
88. BAUER, W., dans K. ALAND - B. ALAND (edd.), Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der frühchristlichen Literatur, Walter de Gruyter, 6e éd., Berlin ; New York 1988, 693–694.

L'équivalent de ἢ en français serait « Quoi ? », « Absurde ! » ou « En aucun cas ! » : en aucun cas les femmes ne doivent se taire dans l'assemblée de culte. C'est une vive contradiction de la part de Paul.

6.2.6 D'autres explications

Si l'on rejette la lecture comme citation, il faut néanmoins expliquer pourquoi l'ordre de silence doit valoir de manière générale. Si ce sont censés être des paroles de Paul, il faudrait résoudre de façon plausible les contradictions déjà mentionnées.

Il faudrait clarifier de façon fiable de quelle « parole » des femmes il s'agit. Est-ce le bavardage dérangeant, l'évaluation de la prophétie, les questions (incessantes) (qui interrompent), une parole désordonnée et dérangeante ? L'enseignement ? La correction publique (irrespectueuse) du mari ? *Quels que soient les commentaires que l'on étudie, il y a à ce sujet, tout comme pour 1 Co 11, presque autant d'explications que d'interprètes.*

On m'a dit et écrit plus d'une fois que nous devions continuer à prier pour obtenir la clarté à ce sujet. Aujourd'hui, je rejette cette attitude (pieuse) sur ce point. Car, dans cette affaire, des millions de prières sont déjà montées au ciel, mais n'ont manifestement pas été exaucées. Les questions sont restées. Les obscurités aussi.

Une explication digne d'être mentionnée est celle d'Armin Baum, qui ne défend pas la lecture comme citation. Sa perspective est « sensible à la culture » et historique. Les femmes de l'Antiquité n'avaient pas le droit de prendre la parole en public. C'était la tâche des hommes. Les théologiens juifs étaient convaincus que la femme n'avait pas à parler là où était la place de l'homme. Ainsi, dans les Actes des apôtres, seuls des hommes parlaient en public. Les femmes, en revanche, ne pouvaient être actives que dans le domaine privé. En raison de cette coutume antique, Paul interdisait aux femmes de parler en public, ou même de poser des questions. Mais pourquoi ? Pour se comporter de manière « sensible à la culture ». *La justification de Paul n'est pas théologique (par exemple un*

ordre de la création), mais tient compte des mœurs de l'époque. Il était honteux pour une femme de parler en public. Elle risquait ainsi de discréditer inutilement l'Évangile et les chrétiens. Jusqu'il y a environ 200 ans (!), cette interdiction de parler en public pour les femmes était la norme. Aujourd'hui, comme on le sait, tout cela est différent.

Armin Baum explique avec justesse : « Mais, pourrait-on demander : avec une telle manière de traiter des passages bibliques difficiles, tout ne se met-il pas à glisser ? Ne peut-on pas ainsi faire disparaître par la "contextualisation" toutes les consignes du Nouveau Testament ? Ce n'est pas le cas. Car la méthode de la contextualisation n'est destinée qu'aux consignes qui sont fondées culturellement. Pour les consignes qui sont fondées théologiquement, elle n'a pas sa place. »

Michael Bird explique ainsi cette consigne de Paul : « L'explication la plus probable de 1 Co 14.33b-35 est que Paul traite de la manière dont les épouses se situaient par rapport à leurs maris et interagissaient avec eux pendant le culte public. Remarquez comment 14.33a et 14.40 se concentrent sur l'ordre et la bienséance dans les assemblées. Paul ne promulgue pas une interdiction générale pour les femmes de parler tout court dans l'Église, car 11.2-16 et d'autres textes se réfèrent au contraire à des femmes qui parlent dans l'Église. *C'est une certaine manière de parler, et non la possibilité que des épouses parlent, que Paul interdit.* Très probablement, Paul imagine que des épouses font quelque chose comme interrompre un orateur pour poser des questions à leurs maris pendant des prophéties ou des paroles en langues, ou encore parlent par-dessus quelqu'un pour se faire entendre. Peut-être des femmes ont-elles même interrogé leurs maris ou les ont-elles contredits devant l'Église sur des questions de prophétie ou d'interprétation de l'Écriture sainte. Si des femmes sont vraiment intéressées à apprendre et à discuter, c'est plus que bien, mais la maison est le bon endroit pour cela, au lieu d'être dérangeantes ou querelleuses. »[89]

Dans cette interprétation, les paroles de Paul se liraient comme l'exprime cette transposition :

89. Wunderli, ibid.

> Comme dans toutes les Églises des saints, les épouses ne devraient pas, dans les Églises, parler d'une manière qui est considérée comme impolie ou immorale. Il ne leur est pas permis de parler [ainsi], mais elles doivent se soumettre, comme le dit Genèse 2 [au sujet du fait que les épouses sont des compléments adaptés pour leurs maris, et non leurs critiques publiques]. Si elles veulent apprendre quelque chose, elles devraient interroger leurs propres maris à la maison ; car c'est une honte qu'une femme parle [de manière impolie ou immorale] dans l'assemblée. La parole de Dieu a-t-elle son origine chez vous [et non chez les Juifs] ? Ou bien sont-ils le seul peuple qu'elle ait atteint [l'Évangile a atteint beaucoup de gens qui considèrent comme très immoral que des femmes mettent en question des hommes] ?

Un autre exemple tiré de l'histoire de la théologie, montrant que ce passage de Paul est interprété de diverses manières : Philipp Jacob Spener voulait mettre ces passages en pratique le plus exactement possible. C'est pourquoi, dans ses réunions, les femmes devaient être assises dans une pièce séparée. Elles pouvaient certes y écouter, mais ne pouvaient pas participer aux conversations. La communauté des Frères moraves (Herrnhuter Brüdergemeine) du comte Nikolaus Ludwig von Zinzendorf, un peu plus récente, a pris le chemin inverse : les femmes avaient de très nombreuses possibilités de s'engager dans l'Église. Le passage de Paul était interprété en fonction du contexte de l'époque.

6.2.7 Probablement pas de Paul

Comme annoncé dans l'avant-propos, cette section 6.2.7 a été ajoutée, parce qu'il y a (du moins pour moi) de nouvelles découvertes qui ont à voir avec d'anciens manuscrits. Philip Barton Payne a travaillé intensément sur ce thème et, comme quelques autres chercheurs en critique textuelle, a reconnu qu'il y a les particularités suivantes :

Dans certains manuscrits, les versets 34 et 35 se trouvent là où ils se trouvent dans nos Bibles, mais dans d'autres manuscrits, ils se trouvent après le verset 40.

Un texte relativement long a été déplacé. C'est très inhabituel et permet la supposition suivante : ces versets ont été insérés après coup. Ils étaient écrits dans la marge, et d'ordinaire le copiste suivant les insérait, parce qu'ils avaient peut-être été oubliés auparavant. Il décidait de l'endroit où ils étaient insérés.

Cette thèse est confirmée par une découverte dans le Codex Vaticanus, l'un des codex les plus complets et les plus importants du IVe siècle. Ces versets y sont effectivement marqués comme une insertion :



Source de l'image : Bibliothèque nationale de France

Je cite à ce sujet Philip B. Payne, qui a mené sur ce point des recherches pionnières : « *Sept raisons qui ressortent des manuscrits et neuf raisons qui ressortent des mots de ces versets me convainquent, moi et beaucoup d'autres, qu'ils ne figuraient pas dans la lettre originale de Paul, mais ont été ajoutés plus tard.* Je n'en résumerai maintenant que trois.

Premièrement, le sens évident de ces versets est en contradiction avec les déclarations de ce chapitre selon lesquelles "tous" peuvent enseigner et prophétiser,

et avec la constatation du chapitre 11.5 selon laquelle des femmes prophétisent.

Deuxièmement, il n'existe dans les manuscrits des lettres de Paul aucun autre passage qui soit à peu près aussi long et qui se trouve (dans différents manuscrits) à deux endroits si éloignés l'un de l'autre, sans qu'il y ait à cela une raison évidente.

Troisièmement, la Bible la plus ancienne marque ces versets comme un ajout ultérieur inauthentique.[90]

Premièrement, ces versets sont en contradiction avec beaucoup d'autres déclarations de ce chapitre.

Pour éviter des contradictions, beaucoup disent que Paul ne fait taire que le *bavardage dérangeant* ou, comme on l'a proposé pour la première fois en 1962[91], seulement *l'évaluation des* prophéties. Mais ces interprétations ne correspondent pas à l'exigence illimitée de silence, qui est répétée trois fois avec insistance dans ce passage. Si le verset 34 n'interdit que l'évaluation des prophéties, alors le v. 34 permet aussi des paroles qui sont interdites au verset 35. Après tout, poser des questions par désir d'apprendre quelque chose est tout autre chose qu'évaluer des prophéties, et c'est rarement dérangeant. Ces interprétations conduisent à ce que Paul contredirait ce qu'il vient d'écrire.

Deuxièmement, dans tous les manuscrits grecs "occidentaux", ces versets suivent le verset 40, mais dans la plupart des autres manuscrits, ils suivent le verset 33.

Voici le célèbre Codex D "occidental" du VIe siècle. Le premier paragraphe complet de cette image est la fin du chapitre 14. Le paragraphe suivant, ce sont les versets 34 à 35. Avec le dernier paragraphe commence le chapitre 15.

Les deux endroits différents où se trouvent les versets 34 à 35 laissent penser que quelqu'un les a écrits dans la marge et que des copistes ultérieurs les ont insérés soit après le verset 33, soit après le verset 40. Permettez-moi de l'expliquer :

90. Codex Vaticanus B, largement considéré comme le manuscrit grec le plus fiable du Nouveau Testament.
91. W. Klein, « The Church and the Prophets », *ATR* 44 (1962) 8.

Le principe fondamental pour déterminer le texte original de l'Écriture sainte est : "Le texte qui explique le mieux l'apparition de tous les autres textes est très probablement le texte original."

Aucun manuscrit d'une lettre de Paul ne déplace aussi loin, même approximativement, un grand bloc de texte sans raison apparente, et aucun lecteur de la première heure n'a critiqué la position de ce texte.[92] Mais il était courant que les scribes copient dans le texte principal le texte de la marge.

Le Codex Vaticanus du IVe siècle, par exemple, contient 20 passages avec un texte ancien en marge du texte de Matthieu. Tous sauf 3 sont contenus dans le texte principal de pratiquement tous les manuscrits ultérieurs.

Les Grecs croyaient fermement que les femmes devaient se taire dans les assemblées publiques.[93] Il n'est donc guère étonnant qu'un lecteur, à un moment donné *avant 200 apr. J.-C.*, ait ajouté dans la marge la "sagesse connue ou courante" qu'expriment ces versets.

La seule explication des deux endroits où se trouvent ces versets qui corresponde aux usages connus des scribes est que quelqu'un a d'abord écrit ces deux versets dans la marge d'un manuscrit et que des copistes ultérieurs les ont insérés soit après le verset 33, soit après le verset 40.

Le bon sens exige que quelque chose d'ordinaire – l'insertion d'un texte de la marge dans le texte principal – soit plus probable que quelque chose d'aussi extraordinaire, dont aucun autre cas n'est connu – le déplacement d'autant de texte aussi loin sans raison évidente.[94]

Troisièmement, notre Bible la plus ancienne, le Codex Vaticanus, largement loué pour son exactitude, marque ces versets qui réduisent les femmes au silence

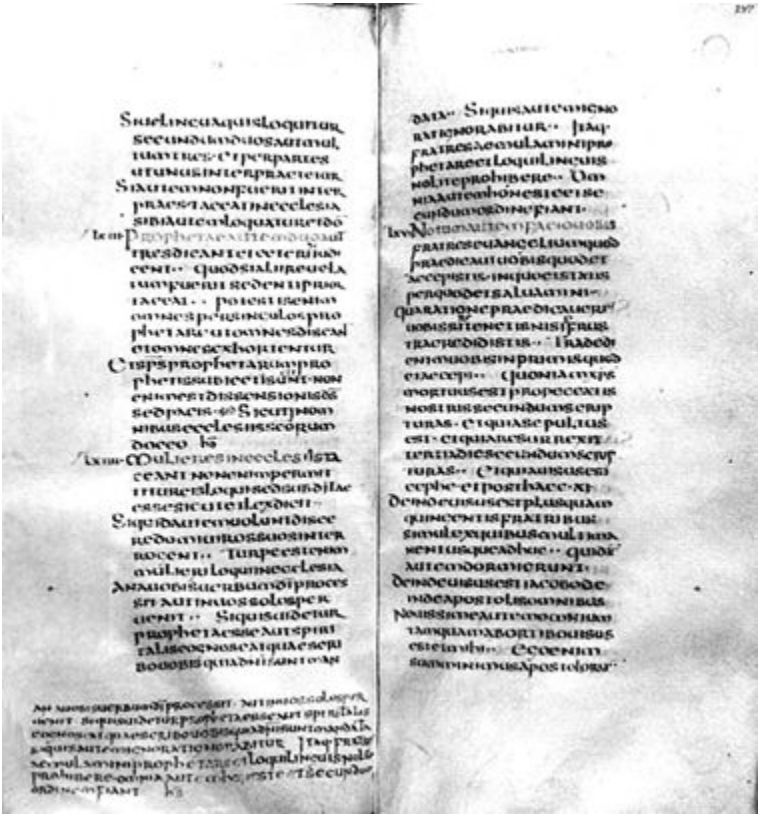
92. Ulrich Schmid, « Conceptualizing "Scribal" Performances: Reader's Notes », in The Textual History of the Greek New Testament: Changing Views in Contemporary Research, ed. Klaus Wachtel and Michael Holmes (Atlanta: SBL, 2011), 49-64, at 62, 50, 58 : « Readers … react[ed] to what they read by adding comments in the margin. . . . Certaines de ces notes pourraient avoir été copiées dans le texte par des scribes qui devaient copier un [manuscrit] ainsi "embelli". . . . La tendance des scribes, du moins du point de vue des Anciens, semble avoir été d'intégrer les notes marginales dans le texte principal. »

93. Par ex. Plutarque, Aristophane, Aristote, Sophocle, Démocrite, Aelius Aristide et beaucoup de rabbins.

94. On appelle cela la « probabilité de transcription ». C'est un cas unique. La raison principale pour laquelle nous le reconnaissons comme texte marginal ne sape pas la fiabilité d'un autre texte.

dans l'Église comme une interruption inauthentique et fausse.

Il est vrai cependant que les versets 34-35 figurent quelque part (donc après le verset 33 ou 40) dans tous les manuscrits conservés, ce qui exige une insertion extraordinairement précoce. Mais il n'y a pas que le Vaticanus qui les marque comme inauthentiques. L'évêque Victor a fait écrire, dans la marge inférieure du Codex Fuldensis, un texte corrigé qui omet ces versets, et le texte non occidental MS 88 les omet après le verset 33, mais les insère après le verset 40 avec des symboles indiquant qu'ils devraient suivre le verset 33. Comme ces versets ne figurent pas dans le témoin textuel de Victor pour 1 Corinthiens, l'affirmation de Dan Wallace selon laquelle "ces versets figurent dans tous les témoins textuels de 1 Corinthiens" n'est pas vraie (https://bible.org/article/textual-problem-1-corinthians-1434-35). Les spécialistes du texte attribuent à différents textes, dans un seul et même manuscrit, des sigles de manuscrit différents. 14.34-35 ne figure pas dans tous les textes distingués par ces sigles de manuscrit séparés. *Il n'est pas vrai que le texte de 14.34-35 soit "soutenu" par tous les manuscrits.*



Dans le *Codex Fuldensis* (l'original se trouve à Fulda), le texte sans les versets 34 et 35 a été écrit en bas comme correction ou note de bas de page. Le copiste avait manifestement sous les yeux, au milieu du VIe siècle, un texte sans ces versets.

Bref excursus : le Codex Fuldensis

Le Codex Fuldensis (F) est un manuscrit de la Vulgate qui contient le texte des 23 livres canoniques du NT ainsi que le Diatessaron et l'épître aux Laodicéens. C'est l'un des plus anciens manuscrits datés du Nouveau Testament et le seul manuscrit ancien du NT dont on sait qu'il a été édité par un savant important, l'évêque Victor de Capoue. Il est le deuxième témoin important du texte de la

Vulgate, le témoin le plus important et le plus ancien du texte complet du Diatessaron. Le codex est un témoignage important, sinon le plus important, dans la discussion sur l'authenticité du texte de 1 Corinthiens 14.34-35.

Il a été rédigé dans les années 541-546 à Capoue, à la demande de l'évêque Victor. Il a aussi été vérifié et corrigé par lui personnellement. À la fin de l'Apocalypse se trouve la date du 2 mai 546, écrite par Victor lui-même. Victor a vérifié le texte du codex une deuxième fois, et c'est pourquoi il existe aussi une deuxième date – le 12 avril 547.

Codex Fuldensis – Wikipedia, die freie Enzyklopädie (en allemand)

Sur la base de sa fausse prémisse, Wallace objecte "qu'ils ont dû se glisser dans le texte au tout premier stade de la transmission ... dans le document original." Que quelque chose de tel soit possible, on peut le constater avec l'adoption rapide du verbe "se soumettre" en Éphésiens 5.22[95], ce qui pourrait facilement expliquer l'ajout de ces versets 34-35 jusque loin dans le deuxième siècle dans tous les manuscrits conservés. »

« Le célèbre savant catholique romain Joseph A. Fitzmyer[96] constate que "la majorité des interprètes actuels" concluent que ce texte [14.34-35] est un ajout ultérieur. La spécialiste du texte Kim Haines-Eitzen le constate pour "presque tous

95. Comme le montrent pratiquement toutes les éditions grecques, il n'y a pas de verbe se soumettre dans les plus anciens manuscrits d'Éphésiens 5.22. Le commentaire de Jérôme dit que, dans les manuscrits grecs, le verbe se soumettre du verset 21 n'est jamais répété au verset 22. Le texte de l'UBS dit qu'il est « presque certain » que « se soumettre » a été ajouté plus tard. Le premier manuscrit dans lequel apparaît, quelque part au verset 22, une forme de « se soumettre », le Codex Sinaiticus, a été écrit vers 360 apr. J.-C. Mais ensuite, chaque manuscrit qui a survécu contient « se soumettre ». Comme aucun manuscrit ultérieur n'a supprimé « se soumettre », il n'est pas plausible que « se soumettre » ait été supprimé de tous les manuscrits les plus anciens. Paul écrivait en effet : « Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Christ, vous les femmes à vos propres maris … ». Par conséquent, la soumission de l'épouse dépend, pour son verbe, de « se soumettre les uns aux autres ». Le pronom réciproque exige une soumission mutuelle. Elle ne peut donc pas se rapporter à la soumission à un supérieur. Se soumettre signifie plutôt ici « soumission au sens d'une concession volontaire dans l'amour », BDAG 1042. En Colossiens 3.18, il est dit que la femme doit se soumettre « en tout ce qui convient dans le Seigneur ». La raison que la Bible donne pour la soumission de la femme n'est pas une hiérarchie des sexes instituée par Dieu, mais « afin que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée » [Tite 2.5], se comporter de manière à ne pas enfreindre les normes culturelles. Cf. « afin que, même si certains de leurs maris n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans parole par la conduite de leurs femmes ... Les maris se soumettent de la même manière [à leurs propres femmes], vivent ensemble dans une relation sage, les reconnaissent comme un vase précieux féminin plus faible [BDAG 208, gynaikeios, "féminin"], et donnez-leur l'honneur qu'elles méritent en tant que cohéritières du don de la grâce de la vie, afin que vos prières ne soient pas entravées » [1 P 3.1, 7].
96. Joseph A. Fitzmyer, First Corinthians, AB (New Haven: Yale, 2008), 530

les savants aujourd'hui".[97] Gordon Fee, sans doute le plus réputé des chercheurs évangéliques en critique textuelle, soutient que ces versets ne figuraient pas dans la lettre de Paul, mais ont été ajoutés dans la marge d'un manuscrit et insérés par des copistes ultérieurs soit après le verset 33, soit après le verset 40.[98] Mon livre *Man and Woman, One in Christ*, 226-227, cite cinquante-cinq études qui concluent que 1 Co 14.34-35 ne figurait pas dans la lettre originale de Paul. Aux pages 227-53 sont avancées *sept raisons externes* et aux pages 253-65 *neuf raisons internes* pour lesquelles le texte ne vient pas de Paul, et aux pages 265-67 il est répondu aux objections contre une glose. Tout bien considéré, les données de la critique textuelle plaident fortement, à mon avis, en faveur d'une glose, probablement écrite par un lecteur avant 197 apr. J.-C. »

6.2.8 Évaluation finale

Je cite un autre auteur, qui a travaillé ce thème de manière très approfondie, tiré de son livre *Men and Women in Christ* :

« Certains lecteurs ont peut-être le sentiment que supprimer les versets 34-35 est tout simplement trop commode. C'est compréhensible. *On nous enseigne à juste titre à être extrêmement sceptiques à l'égard des propositions visant à supprimer de la Bible des textes difficiles.*

Il est important de souligner que nous n'avons pas affaire ici à des arguments en faveur de l'inauthenticité qui reposeraient uniquement sur des preuves internes. Si le problème de ces versets se limitait au fait qu'ils ne s'accordent pas avec leur contexte, qu'ils contiennent une erreur manifeste concernant le contenu de l'Ancien Testament et qu'on n'a trouvé aucune solution d'interprétation qui leur donne un sens satisfaisant, nous les laisserions dans le texte, reconnaîtrions nos limites et espérerions une nouvelle lumière à l'avenir.

Ici, il faut aussi expliquer les indices externes. Comment se fait-il que ces paroles se trouvent à des endroits différents dans différents manuscrits ? Quelque chose

97. Kim Haines-Eitzen, The Gendered Palimpsest: Women, Writing, and Representation in Early Christianity (Oxford: Oxford University Press, 2012), 62

98. Gordon D. Fee, The First Epistle to the Corinthians, NICNT (Grand Rapids: Eerdmans, 1987), 699-708

a mal tourné, mais quoi ? Comme nous l'avons vu, la solution la plus probable pour cette caractéristique des preuves externes est que les versets 34-35 ne viennent pas de Paul, mais d'un commentaire marginal précoce qui a été intégré au texte principal.

Cela est en outre confirmé par les annotations de l'évêque Victor dans le Codex Fuldensis, qui indiquent l'existence d'un texte dans lequel ces deux versets manquent entièrement. Et si l'opinion de Payne sur les preuves tirées du Codex Vaticanus est juste, c'est une confirmation supplémentaire.

Si nous additionnons les preuves externes et internes, les arguments en faveur du rejet de ces deux versets sont sans équivoque. Les supprimer n'est pas une manœuvre idéologique ; il s'agit de suivre les preuves. En principe, cela ne diffère pas du rejet d'autres ajouts (comme par exemple la fin de Marc, Jn 5.3-4 et Ac 24.6-7), qui sont apparus dans le texte, ont été repris pendant un certain temps dans nos Bibles, puis ont été retirés lorsque l'examen des preuves disponibles a conduit à la conclusion qu'ils n'étaient probablement pas authentiques.

Nos Bibles devraient au moins contenir une note de bas de page, du genre : des indices manuscrits suggèrent que les versets 34 et 35 pourraient être un ajout ultérieur qui ne vient pas de Paul, et qu'ils devraient donc être omis. Il vaudrait mieux mettre les versets 34-35 en italique ou en note de bas de page, avec une explication indiquant que la nature des divergences dans les manuscrits laisse conclure qu'ils sont d'une authenticité douteuse. *"La loi de l'Éternel est parfaite, elle restaure l'âme" (Ps 19.8).* Je ne propose pas cela ici comme critère d'authenticité. Mais si certains lecteurs se sont sentis coupables de ce que leur âme n'ait pas reçu beaucoup de rafraîchissement de 1 Co 14.34-35, ils peuvent peut-être maintenant se faire à l'idée que ces versets n'ont peut-être pas leur place dans la Bible. »

Permettez-moi de conclure ce chapitre ainsi : je connaissais déjà cette version quand j'ai écrit ce livre, mais je n'ai pas osé remettre ce texte en question. Mais maintenant, les faits se présentent de telle manière qu'il n'est presque plus possible de comprendre ces deux versets comme la Parole inspirée de Dieu.

Cela fait une différence flagrante. Pourquoi ? Parce que toutes les tentatives d'explication (sauf la thèse de la citation) échouent sur le fait qu'il s'agit d'un ordre de silence absolu. Dans toutes les interprétations, les tentatives d'explication se heurtent à la clarté de cette exigence. Laquelle, cependant, ne vient pas de Paul, mais correspond à la pensée du monde. Quelle tragédie ! On reproche pourtant à ceux qui s'engagent pour les femmes le féminisme et la conformité au monde.

Se peut-il que l'ennemi, l'adversaire et le semeur de confusion, ait réussi à introduire en fraude dans la Bible quelque chose qui a eu des conséquences fatales pour les femmes de l'Église et pour l'Église tout entière, à travers tous les siècles ?

Comment pouvons-nous sortir d'une situation aussi tragique ? Quelle est la gravité de cette fausse hypothèse, jusqu'à aujourd'hui ? Il s'agit ici de prendre position clairement et définitivement, et de faire face aux faits.

Pour conclure ce chapitre, lisez le texte aux Corinthiens sans les versets 34 et 35, et constatez combien il se tient de façon cohérente et sensée :

« Car vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous apprennent et que tous soient consolés. Et les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes. Car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints. Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que ce que je vous écris est un commandement du Seigneur. Mais si quelqu'un l'ignore, qu'il l'ignore. Ainsi, mes frères, aspirez à prophétiser, et n'empêchez pas de parler en langues. Mais que tout se fasse avec bienséance et avec ordre. » [1 Co 14.31-40, traduit de l'allemand]

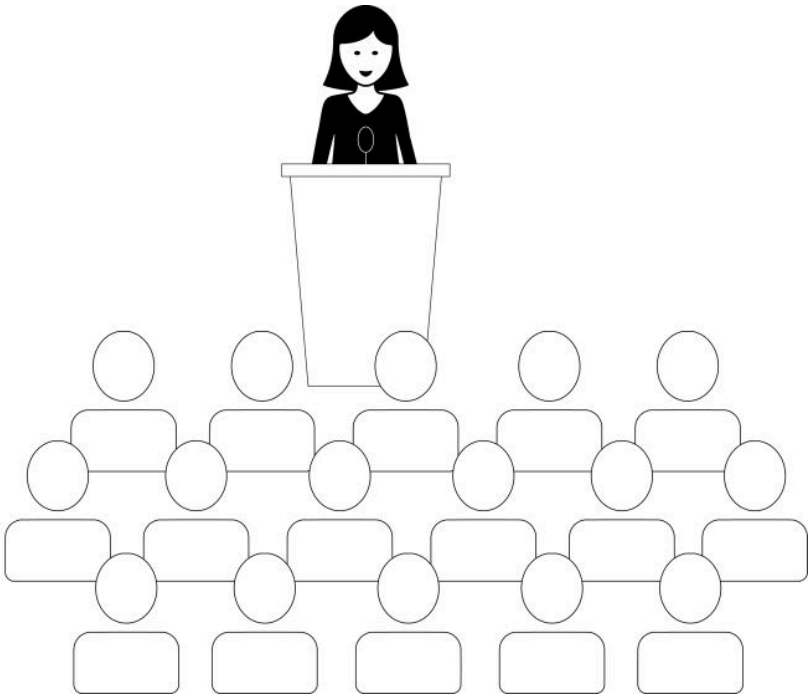
Il n'y a jamais eu et il n'y a pas d'ordre de silence pour les femmes dans les assemblées de l'Église de Jésus ! On peut y arriver sans connaissances en grec et sans la thèse de la citation. *Se peut-il vraiment que l'apôtre, qui avait beaucoup de femmes comme collaboratrices, qu'il nomme par leur nom, sur lesquelles il comptait, qui ont combattu avec lui pour l'Évangile, ait interdit à ces mêmes femmes d'ouvrir la bouche ?*

Pour finir, je demande : qui a le plus grand intérêt à ce que les sœurs se taisent ? À ce que le corps de Christ devienne à moitié muet ? À ce que les femmes ne

complètent pas les hommes dans la réunion ? *C'est l'ancien serpent, l'adversaire et le destructeur, le père du mensonge et meurtrier dès le commencement.* Seule son inimitié envers la femme peut être la raison d'un tel aveuglement, dont les hommes qui exercent la direction et l'enseignement porteront la responsabilité.

L'Église qui réduit les femmes au silence réduira le Saint-Esprit au silence. Katharine C. Bushnell

Je vois dans la Parole de Dieu que Jésus, conçu dans le sein d'une femme sans l'intervention d'un homme, n'a pas réduit les femmes au silence, mais au contraire les a invitées à parler. Qu'il a approuvé qu'une femme soit assise aux pieds du rabbi et apprenne, comme Paul était assis aux pieds de Gamaliel. Et qu'il a laissé une femme accomplir sur lui un important service sacerdotal et a reçu d'elle son onction pour sa sépulture. Les femmes furent les dernières à la croix et les premières au tombeau. 5 des 7 « paroles de la croix » ne sont attestées et transmises que par des femmes (excepté les soldats romains), et les données clés les plus importantes de l'histoire du salut ont été attestées uniquement par des femmes. Jésus est allé délibérément à la rencontre des femmes après sa résurrection et leur a donné la mission de dire à ses frères qu'il était ressuscité. Que pouvait-il faire de plus pour établir une fois pour toutes que la pleine égalité de la femme dans l'Église rachetée de Dieu est l'intention originelle et immuable ?	
Christian Beese	



6.3 Les femmes peuvent-elles enseigner ?

Quand on lit les Actes des apôtres, on arrive, après 18 chapitres, à ce passage : « Et celui-ci (Apollos) se mit à parler avec assurance dans la synagogue. Mais lorsque (le couple) Priscille et Aquilas l'eurent entendu, ils le prirent avec eux et lui exposèrent plus exactement la voie de Dieu » (18.26). La voie de Dieu, c'est l'histoire du salut et son centre, le Messie. « Exposer » peut se comprendre comme « enseigner » ou « instruire ».

Paul exhorte *toutes les personnes présentes* à une réunion chrétienne : « Que faire donc, frères ? Lorsque vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, a un *enseignement*, a une révélation, a une langue, a une interprétation ; que tout se fasse pour l'édification. » (1 Co 14.26). Cela vaut pour les frères et pour les sœurs (il n'existait pas en grec de mot pour « sœurs » dans ce sens).

Des personnes (frères et sœurs) doivent en instruire d'autres, afin que celles-ci puissent à leur tour en instruire d'autres (2 Tm 2.2). C'est dans ce sens que les femmes âgées doivent être des « enseignantes du bien » (Tt 2.3). Le lieu et le cadre de cet enseignement ne sont ni prescrits ni limités.

Jésus veut que ses disciples, hommes et femmes, enseignent : « Allez donc, faites de toutes les nations des disciples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai prescrit ! » (Mt 28.19-20)

Aujourd'hui, il y a des enseignantes dans toutes les écoles, y compris les écoles chrétiennes. Dans chaque université, pour chaque discipline, y compris la théologie, il y a des professeures. D'innombrables livres écrits par des femmes, aux contenus d'enseignement profanes aussi bien que chrétiens, sont lus par des hommes. Last but not least : une femme a été chancelière fédérale d'Allemagne pendant 16 ans. Il y a aujourd'hui beaucoup de femmes dans toutes sortes de fonctions de direction. Trop peu encore aux yeux de beaucoup, mais c'est un autre sujet.

La raison en est, d'un point de vue actuel, banale : les femmes sont tout aussi capables intellectuellement que les hommes. Ou elles les surpassent. Ce n'est pas une surprise. Elles peuvent tout aussi bien enseigner et instruire, et souvent mieux que les hommes.

Il y a cent ans, ce n'était pas encore le cas. Les femmes étaient alors tout aussi douées et intelligentes, mais, dans un monde dominé par les hommes, elles étaient exclues des études universitaires et plus encore de l'enseignement. On pourrait se pencher sur ce sujet historique ; moi, je regarde l'Église, le monde des églises évangéliques et conservatrices.

Au début de ce chapitre aussi, je commence par une question : après avoir lu la Bible, en particulier le Nouveau Testament, arriveriez-vous à la conclusion que les femmes n'ont pas le droit d'enseigner ?

Probablement pas. Il faudrait toutefois laisser de côté un court passage, à savoir 1 Tm 2.11-15. C'est précisément ce seul texte, *et aucun autre*, qui contient une telle instruction, que l'on ne peut pas ignorer si l'Écriture sainte est la norme de notre foi et de notre vie. J'ai posé la même question lorsqu'il s'agissait du silence

des femmes dans le culte. J'ai constaté en 1 Co 14 que ce court paragraphe, seule indication en ce sens, ne peut en aucun cas réduire au silence la moitié du corps de Christ dans les réunions.

Il est donc étrange, ici aussi, que beaucoup d'hommes, de responsables d'église et d'anciens interdisent aux femmes d'enseigner. Cela vaut pour le culte, mais aussi en dehors des réunions. Et si elles enseignent, alors seulement des femmes ou des enfants. L'éventail des applications est large ; j'ai mentionné ici une forme dans laquelle j'ai grandi.

Je vais examiner le seul texte biblique invoqué pour une interdiction d'enseigner. Je signale d'emblée que ce texte, dans sa langue originale, est complexe et loin d'être univoque, comme le constatent de nombreux exégètes et connaisseurs des langues originales. Peut-il avoir des conséquences et des restrictions aussi lourdes pour les femmes chrétiennes, et donc pour le corps de Christ ?

6.3.1 Le texte de 1 Timothée 2.8-15

> Je veux donc que les hommes prient en tout lieu, en élevant des mains saintes, sans colère ni réflexion dubitative.
>
> De même aussi, que les femmes se parent d'une tenue modeste, avec pudeur et modestie, non de tresses, d'or, de perles ou de vêtements coûteux, mais – ce qui convient à des femmes qui font profession de piété – de bonnes œuvres. *Que la femme apprenne dans le calme, en toute soumission. Mais je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de dominer sur l'homme, mais elle doit rester dans le calme ; car Adam a été formé le premier, Ève ensuite ; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, mais la femme, séduite, est tombée dans la transgression. Mais elle sera sauvée en enfantant, si elles demeurent dans la foi, l'amour et la sainteté, avec modestie.* [1 Tm 2.8-15, traduit de la Bible allemande Elberfelder]

Avant de parcourir le texte, quelques remarques générales et historiques seront utiles.

6.3.2 La situation historique à Éphèse

La première lettre à Timothée s'adresse personnellement à son plus proche collaborateur, qui se trouve alors à Éphèse et y sert les églises de maison. Nous ne savons pas pourquoi Paul n'a pas écrit directement à l'église, comme dans la lettre aux Éphésiens que nous connaissons. Celle-ci n'a pas seulement été écrite plus tôt, elle est aussi tout à fait différente. À Timothée, Paul s'adresse avec beaucoup d'indications et d'avertissements. Il parle de fables, de généalogies sans fin, de docteurs de la loi, de gens sans conscience, d'esprits séducteurs, de doctrines de démons, d'ascètes, de veuves, d'adversaires des saines paroles du Seigneur Jésus-Christ, et de bien d'autres choses. Cette lettre traite de problèmes concrets qui représentaient à Éphèse un danger sérieux pour l'église. À cela s'ajoutait ce que montre le texte ci-dessus : il fallait empêcher les hommes de se disputer et les encourager à prier, et inviter les femmes à la retenue.

Éphèse était un creuset de religions diverses, de cultes, de sorcellerie et de magie. Luc en parle en Actes 19. Au centre, connue et vénérée bien au-delà des frontières, se trouvait Artémis d'Éphèse, la déesse (grecque), fille de Zeus et sœur jumelle aînée d'Apollon. On servait cette déesse avec un grand enthousiasme et à grands frais. On lui bâtit un temple qui, plus grand édifice de son temps, était l'une des sept merveilles du monde antique. On lui offrait des sacrifices. En son honneur, on célébrait des fêtes et des processions. On croyait que l'Artémis d'Éphèse avait le pouvoir de créer une vie nouvelle. Et de la reprendre. Elle pouvait aider à l'accouchement et soulager la douleur. Elle était la protectrice des vierges, tant masculines que féminines.[99] Les Romains l'appelaient aussi Diane.

Dans cette métropole de l'Antiquité, le culte d'Artémis était présent dans presque tous les domaines de la vie privée et publique, et il exerçait une influence que nous avons du mal à imaginer aujourd'hui.

99. Voir à ce sujet : Paulus an die Epheser, Nacherzählt, Erklärt, für heute (L'épître de Paul aux Éphésiens. Raconté, expliqué, pour aujourd'hui), Hans-Jörg Ronsdorf

Pourtant, Paul put y travailler trois ans et évangéliser toute la province romaine d'Asie. Un grand nombre d'églises de maison s'étaient formées. Mais dans ce milieu, elles étaient aussi confrontées à ce culte et à d'autres. *Ceux qui étaient devenus croyants ne pouvaient pas se débarrasser de leur passé en appuyant sur un bouton.* Il est possible que les fables et les mythes dont parle Paul concernaient aussi le culte d'Artémis, avec l'univers de pensée et les doctrines qui s'y rattachaient, même s'il ne le nomme pas ainsi. Le syncrétisme, c'est-à-dire la combinaison et le mélange de la foi chrétienne avec les cultes idolâtres, leurs pratiques et leurs doctrines, n'était pas rare, et ses manifestations étaient plus ou moins visibles. Ainsi, la déesse Artémis était aussi associée à Ève. Irénée rattachait les fausses doctrines d'Éphèse à la gnose, du moins à ses précurseurs. Tertullien comprenait les mythes et les généalogies sans fin dans ce sens. Outre des références juives, ceux-ci peuvent aussi avoir un rapport avec la gnose et ses innombrables éons, leurs successions ou leurs origines. La gnose « chrétienne » primitive mêlait la Torah et des aspects du judaïsme à divers cultes grecs et romains, eux-mêmes nourris des religions du Proche-Orient. *Irénée écrit que les gnostiques interprétaient et racontaient à leur manière le récit de la création ainsi que la chute. Ève était la force féminine et spirituelle qui insuffla la vie dans l'âme d'Adam. Dans d'autres variantes de la création, Ève avait l'avantage et la préséance sur Adam. Le culte d'Artémis à Éphèse était dominé par des femmes.* Ève avait un statut particulier parce qu'elle avait cherché la connaissance par laquelle on est sauvé (la gnose). Paul termine sa lettre par un avertissement contre la « connaissance faussement ainsi nommée » (gnose), dont certains se réclamaient et qui les avait détournés de la foi (6.20-21).

Les recherches historiques sur Éphèse se poursuivent. C'est, comme je l'ai moi-même découvert, un sujet complexe. Mais que l'on accepte ou non cette reconstruction, il est difficile de soutenir que l'arrière-plan d'Artémis ne change rien à l'interprétation de 1 Tm 2.8-15, comme veulent le faire croire beaucoup de partisans de la hiérarchie qui défendent une interdiction générale d'enseigner pour les femmes. *D'une manière ou d'une autre, il faut tenir compte de cet arrière-plan pour comprendre ce passage.*

6.3.3 Le cadre

Des traductions de la Bible ont des intertitres comme *« La bonne conduite dans le culte »*. Dans ce cas, une interdiction d'enseigner ne vaudrait-elle que pour le culte, mais pas pour d'autres occasions ? Or Paul ne semble justement pas se référer au culte, mais plutôt s'adresser de manière générale aux hommes et aux femmes, où qu'ils se trouvent et se rencontrent. Il semble aussi être question de la situation des époux à la maison. « Il n'y a rien en 1 Tm 2.1-8 qui restreindrait le contexte à un "culte public", sans tenir compte du fait que les cultes avaient lieu dans la sphère domestique, et non dans un lieu public. Il n'est donc pas évident que le reste du chapitre donne des instructions pour le comportement dans les réunions de culte ou dans un cadre public, et le contenu du reste du passage s'accorde mal, lui aussi, avec le contexte d'un "culte public", en particulier la mention de la naissance d'un enfant. »[100]

« Paul pourrait parler d'une femme qui enseigne un groupe d'hommes, ou de femmes qui enseignent des groupes d'hommes, mais il n'est pas normal de parler d'une femme qui instruit "un homme" dans une assemblée. L'emploi du singulier signale plutôt une interaction privée entre une femme et un homme. Dans la culture gréco-romaine, des interactions privées entre une femme et un homme auraient lieu le plus probablement entre membres d'une même famille, et beaucoup d'éléments du passage indiquent un contexte domestique. »

À cela s'ajoute : ce n'est pas une lettre à une église, mais un écrit personnel, qui repose sur un savoir que nous ne pouvons pas reconstituer à 100 %. Ce fait doit au moins être pris en considération.

Fondamentalement, on peut tout à fait en déduire qu'il ne s'agit pas d'instructions pour les réunions de l'église, même si les leçons éthiques valent certainement pour toutes les occasions.

100. Cynthia Westfall, Paul and Gender: Reclaiming the Apostle's Vision for Men and Women in Christ, 2015, 291

6.3.4 Prier en tout lieu, la colère et la parure

> *Je veux donc que les hommes prient en tout lieu, en élevant des mains saintes, sans colère ni réflexion dubitative.*
>
> *De même aussi, que les femmes se parent d'une tenue modeste, avec pudeur et modestie, non de tresses, d'or, de perles ou de vêtements coûteux, mais – ce qui convient à des femmes qui font profession de piété – de bonnes œuvres.*

Le texte qui précède, les versets 1 à 7, est l'arrière-plan qui permet de voir ces paroles sous leur vrai jour : Paul fait de la prière pour tous les humains l'un des contenus les plus importants de la vie chrétienne. Pour les chrétiens, c'est la manière importante, indirecte et bénie d'exercer une influence sur le monde. *Elle soutient et favorise le plus grand rêve de Dieu : que tous les humains soient sauvés.*

Ainsi, ce texte met en avant la prière, qui fait partie de la mission de Dieu : sauver le monde. Paul brûle pour cela, et il veut (r)allumer ce feu chez les Éphésiens, en les faisant prier ! Les hommes doivent laisser derrière eux la colère et les objections. Ne pas se laisser détourner de la prière. Paul s'adresse ici aux hommes (*et aux femmes*) et souligne pour les deux un comportement qui fait avancer l'Évangile au lieu de le freiner. Les hommes et les femmes doivent abandonner leur ancien mode de vie stéréotypé. Les hommes, pleins de testostérone, veulent se mesurer, discuter et avoir raison. Les femmes veulent se parer et accordent beaucoup d'importance à l'apparence. Mais cela ne doit plus déterminer leur vie.

Quand il est question ici de prière en public, la question est de savoir si Paul veut que

1. les hommes prient d'une certaine manière (v. 8) et 2. les femmes, « de même » (v. 9), s'habillent d'une certaine manière,

ou que

1. les hommes prient d'une certaine manière et 2. « de même » les femmes prient, et cela d'une certaine manière qui se rapporte à la tenue

vestimentaire.

Selon les spécialistes, les deux interprétations et traductions sont grammaticalement possibles. *L'encouragement de Paul à la prière (2.1) ne s'adresse-t-il donc qu'aux hommes ? Non. Leur prière n'est pas plus exaucée, et ils n'ont pas plus de foi que les femmes. Paul veut simplement que toute l'église prie.* Hommes et femmes doivent prier partout où l'occasion se présente, en tout lieu, pour que le rêve éternel de Dieu devienne réalité. Les hommes sans colère, et les femmes avec décence et bienséance.

Le « de même aussi les femmes » est comme un signe d'égalité et se rapporte à la prière. Ainsi, la prière publique devant des hommes ou en leur présence est permise, ou plus exactement : prescrite.

L'apparence des femmes est liée à la situation particulière d'Éphèse. Dans l'environnement du culte d'Artémis, les femmes, surtout les riches qui en avaient les moyens, se paraient de façon luxueuse et voyante. Il ne devait plus en être ainsi dans la maison de Dieu. Là, on se fait remarquer par de bonnes œuvres. Il était important de se distancier résolument de ce culte idolâtre, et cela à tous égards. Bien sûr, une femme a le droit de se parer, mais rien ne devait refléter ce culte idolâtre.

Transposer strictement et littéralement à notre époque l'interdiction des bijoux et des coiffures, même ceux qui partent d'une interdiction d'enseigner pour les femmes ne le font sans doute pas. Les hommes qui prient à haute voix ne lèvent pas tous les mains non plus. Lever les mains ouvertes, dans l'attente et pour recevoir, est une posture reconnaissable de l'intercession, tournée vers Dieu dans l'attente. Mais on ne peut pas non plus en faire une règle. Joindre les mains, une posture de prière répandue chez nous, n'est pas faux, et chez nous aussi, on le perçoit comme une prière.

6.3.5 Apprendre dans le calme et la soumission

Que la femme apprenne dans le calme, en toute soumission.

C'est la seule phrase de tout le passage à l'impératif. Peu de femmes avaient une instruction. *Que Paul honore ici pour ainsi dire toutes les femmes comme des personnes qui apprennent, c'est carrément révolutionnaire.* L'instruction n'était pas accessible à la plupart des femmes, ni voulue ni encouragée. C'était une affaire d'hommes. Dans ces conditions, la parole de Paul prend une autre résonance. Plus encore : elle pourrait être la clé pour bien comprendre l'interdiction d'enseigner.

On ne peut pas exclure que Paul vise ici une seule femme précise, qui causait des problèmes dans l'église d'Éphèse, puisque « femme » est au singulier. Parfois, Paul nomme les personnes qui posent problème. Parfois, il ne les nomme pas. S'il s'agit d'une femme précise, *une telle instruction ne peut aujourd'hui s'appliquer qu'aux femmes qui se comportent comme la femme en question.*

La soumission est le plus souvent justifiée par l'ordre de la création. Il ne s'agit pas de cela, comme je le montrerai plus bas. *Il s'agit ici d'une attitude de soumission par opposition à la rébellion. On ne peut apprendre que si l'on est réceptif, si l'on accueille volontiers la vérité de l'Évangile et si l'on abandonne les anciennes façons de penser et les doctrines fabuleuses.* Cela ne se fait que dans le calme. Il ne s'agit pas de se taire, mais d'une attitude d'apprentissage, dans laquelle les questions sont permises et aident à avancer. Mais justement pas comme tentative de résistance, de réfutation ou d'opposition. C'était un problème concret à Éphèse – *pas un problème général des femmes*, comme si toutes les femmes étaient ainsi faites et avaient besoin de suivre cette instruction de Paul. Pour le dire clairement : il s'agit dans ce contexte de la soumission à l'enseignement des apôtres et de l'Évangile, non de la soumission à un homme.

6.3.6 Ne pas enseigner ni dominer sur l'homme

> *Mais je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de dominer sur l'homme, mais elle doit rester dans le calme.*

Ce verset est un point brûlant sur lequel les chrétiens se divisent en deux camps. L'un y voit une interdiction générale d'enseigner pour les femmes, l'autre part d'une situation particulière et problématique à Éphèse. Prenons-nous cette

parole simplement telle qu'elle se présente en français ou dans une autre langue moderne, et l'observons-nous ?

En tant que plus proche collaborateur de Paul, Timothée aurait connu une éventuelle interdiction générale d'enseigner pour les femmes. Qu'on la lui rappelle ici, après de nombreuses années de collaboration, serait étrange. Cela plaide plutôt pour une situation particulière à Éphèse.

Les paroles qui suivent sur Ève et Adam sont considérées comme la justification d'une interdiction d'enseigner. La raison est alors une hiérarchie de la création. Si une femme enseignait un homme, cela signifierait dominer sur lui. Peu importe avec quelle humilité une femme enseignerait, peut-être même la tête couverte, ce serait interdit, car ce serait dominer. Est-ce vraiment ce que le texte veut dire ?

6.3.7 Enseigner, est-ce dominer ?

Ma question de fond a toujours été : pourquoi associe-t-on *enseigner* à la *domination* ou à l'autorité ? Connaissez-vous un seul endroit du Nouveau Testament où l'on trouve ce lien ? Connaissez-vous un épisode où enseigner est en même temps appelé dominer ? Comme un acte nuisible ? Ou même comme une combinaison positive ? Enseigner n'est-il pas un service rendu aux autres, dans lequel on se place au-dessous de ceux qui apprennent et écoutent ?

L'enseignement et le fait d'enseigner sont un thème de la lettre : « enseignement » et « enseigner » y apparaissent 15 fois, deux fois plus souvent que dans n'importe quelle autre lettre. Enseigner ne semble pas être simplement prêcher, mais a bel et bien un caractère fort et plus contraignant. Enseigner la saine doctrine, c'est se défendre et protéger, c'est guérir et édifier l'église. Mais est-ce dominer ? Ou exercer l'autorité ?

« En 1 Tm 4.11 – donc dans la même lettre –, Paul emploie l'expression "Ordonne et enseigne ces choses." Pour "ordonner", le grec a le mot *parangello*, qui apparaît aussi en 1 Tm 5.7 et 6.17. Il signifie "ordonner, exhorter, commander". En 1 Tm 4.11, il est employé en lien avec "enseigner". Ce lien existe aussi en 1

Tm 2.12, mais avec un autre mot pour "dominer". Le sens ne coïncide donc pas nécessairement avec celui de 1 Tm 4.11. »[101]

Le terme d'« autorité doctrinale »[102] existe dans le domaine ecclésial. La question est de savoir qui a l'autorité de formuler une affirmation doctrinale qui engage les autres et qu'on ne peut pas contredire. Dans les questions de foi, il n'y a pas d'arbitraire. Mais est-ce cela que Paul a pu vouloir dire ici ? *La justesse d'un enseignement ne dépend pourtant jamais du sexe de celui qui enseigne.* Un homme a-t-il une autorité doctrinale du seul fait qu'il est un homme ? Dans l'enseignement, il s'agit pourtant du contenu, de la vérité, et non d'une question de sexe.

Apollos était puissant dans les Écritures (Ac 18.24), parce qu'il avait manifestement un don prononcé pour l'enseignement.

Enseigner avec autorité ne signifie pas dominer. Il faudrait pour cela un autre mot.

6.3.8 Que signifie « dominer » ?

Le mot pour « dominer » n'est pas le mot habituel pour « exercer l'autorité » : *il n'apparaît qu'une seule fois, à cet endroit*. C'est pourquoi je suis d'autant plus prudent avant d'accepter ce verset comme seul fondement d'une interdiction d'enseigner pour les femmes.

101. Wunderli, 37

102. Le magistère ecclésiastique *(magisterium ecclesiae)* désigne dans les Églises l'autorité doctrinale exercée par certains titulaires de charges et certaines instances ecclésiales. Le magistère s'est développé au cours de l'histoire de l'Église en lien avec la fonction épiscopale, surtout avec l'apparition de l'épiscopat monarchique. Le résultat de ce développement fut la primauté du pape dans la chrétienté occidentale, qui s'exprima d'abord au sens d'un *ius appellationis* et se durcit ensuite avec le dogme de l'infaillibilité du premier concile du Vatican. Les fondements de l'enseignement de l'Église sont l'Écriture et la Tradition. À l'opposé, Martin Luther formula en 1523 « qu'une assemblée ou communauté chrétienne a le droit et le pouvoir de juger toute doctrine et d'appeler, d'installer et de destituer des enseignants ». La seule règle serait en cela la Bible. Avec la consolidation de la Réforme, l'appréciation de la doctrine fut portée au niveau des Églises territoriales, et les confessions de foi vinrent s'ajouter à la Bible comme normes secondaires. (Wikipedia)

« Le mot pour "dominer" ("authentein") n'est employé qu'à cet endroit dans le Nouveau Testament.[103] Le substantif correspondant, "dominateur", signifie à l'origine "meurtrier"[104], plus précisément "meurtrier de soi-même" ou "meurtrier de sa famille"[105]. Plus tard, dans la langue courante, il prit le sens de "seigneur", "maître", "autocrate"[106]. »[107]

La manière de *dominer* dont il est question ici n'a rien de positif ni de souhaitable. Si on la considère pourtant comme positive, alors les hommes doivent dominer par l'enseignement, mais pas les femmes. Telle serait la conclusion de ce dogme selon lequel l'homme est en position d'autorité au-dessus de la femme. Quand l'homme enseigne, il domine sur la femme et sur tous ceux qui l'écoutent et apprennent.

Le service des conducteurs, des responsables ou des anciens dans l'église, dont fait aussi partie l'enseignement, n'est jamais qualifié de « dominer ».

Marilyn Smith et Ingrid Kern jugent de manière semblable : « Un autre point de ce passage de la lettre à Timothée est l'emploi du mot *authentein*, qui a été traduit par "exercer l'autorité". Il n'y a pas d'accord sur le contenu sémantique d'*authentein*, mais une chose est sûre : si Paul avait eu l'intention d'interdire aux femmes tout exercice de l'autorité au sens habituel de ce mot, il aurait très probablement employé le mot courant pour cela, *exousia*. Au lieu de cela, Paul emploie un tout autre mot, qui n'apparaît nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament, pour indiquer qu'il vise ici une tout autre sorte d'autorité. L'historien Josèphe emploie

103. En tant qu'hapax legomenon, le mot n'est même pas traité dans le dictionnaire théologique de Kittel. On le trouve cependant chez de nombreux grands auteurs classiques de langue grecque, cf. N. J. Hommes. « Let Women be Silent in Church ». Calvin Theological Journal 4 (1969) 5-22, ici p. 18 et la littérature qui y est indiquée ; un bon résumé de la contribution de Hommes se trouve dans New Testament Abstracts 13 (1969) 365.
104. C. D. Osburn. « Authenteo (1Timothy 2: 12) ». Restoration Quarterly 25 (1982) 1-12.
105. N. J. Hommes. « Let Women be Silent in Church ». op. cit. p. 18.
106. Ibid. Walter Lock. A Critical and Exegetical Commentary on The Pastoral Epistles (I & II Timothy and Titus). International Critical Commentary. T. & T. Clark: Edinburgh, 1936. p. 32 indique comme sens de « authentein » en grec populaire « despotes » (= « despote »), et comme traduction anglaise : « a self-actor », « to lord it over », etc. Sir Robert Falconer. « 1 Timothy 2 14,15: Interpretative Notes ». Journal of Biblical Literature 60 (1941) 375-379, ici p. 375 traduit de manière semblable : « a master, an autocrat ». Joseph H. Thayer. Greek-English Lexicon of the New Testament. Baker Book House: Grand Rapids (MI), 1977. p. 84 (n° 830) donne comme sens de « authenteo » : « one who with his own hand kills either others or himself », « one who does a thing himself, the author », « one who acts on his own authority, autocratic », synonyme de « autokrator », « an absolute master ».
107. Schirrmacher, 122

authentein pour décrire Antipater, le fils d'Hérode, qui était accusé du meurtre de ses deux frères et de la tentative de meurtre de son père (…) Par conséquent, *authentein* signifie à peu près "dominer" ou "exercer un pouvoir absolu" sur des personnes, dans l'intention de les détruire. »[108]

Dans ce contexte, il ne s'agit pas de deux choses séparées l'une de l'autre – elles vont ensemble ici, elles se conditionnent et s'additionnent de manière négative : *enseigner et dominer*. Au vu de la situation historique et religieuse d'Éphèse, il s'agit d'un enseignement exercé de manière dominatrice. D'une manière négative, dominante, voire abusive, comme cela se produisait chez des femmes issues du milieu d'Artémis. À strictement parler, il peut même s'agir d'une situation comme dans le culte d'Artémis, où il était question de fécondité et de don de la vie. Une domination des hommes sur le plan sexuel. Aussi étrange que cela puisse paraître, tel était l'environnement dans lequel Paul écrit la première lettre à Timothée. Cette phrase se lirait alors ainsi : je ne permets pas à une femme d'enseigner (faussement) et de dominer sexuellement l'homme.

Il ne s'agit donc pas d'une interdiction d'enseigner publiquement devant des hommes. Ni d'interdire à une épouse d'instruire un jour son mari. Les femmes avaient alors un retard d'instruction, parce qu'elles étaient pour ainsi dire exclues des études et de l'apprentissage. Mais si une femme était depuis longtemps une disciple de Jésus, elle enseignerait sans aucun doute son mari, venu à la foi après elle.

À Éphèse, il s'agit peut-être de femmes qui, sur le modèle gnostique, enseignaient de manière présomptueuse et dominatrice. Elles revendiquaient pour elles l'autorité, s'en emparaient pour ainsi dire, pour enseigner. Pire encore, elles enseignaient de fausses doctrines. Ni ces femmes ni leurs doctrines ne pouvaient être tolérées. Dans la maison de Dieu, il n'y a pas de place pour un tel comportement ni pour de fausses doctrines. *Pas davantage si des hommes le faisaient.* Mais à Éphèse, c'était une femme bien précise ou un groupe de femmes qui posait problème. *Il n'y a aucune raison de mettre toutes les femmes chrétiennes à ce niveau !* La mention de la femme Jézabel (Ap 2.20), qui enseignait à Thyatire, correspond à ce schéma : le problème là-bas n'était pas qu'elle enseignait en tant que femme, mais qu'elle enseignait des choses fausses.

108. Chez Wunderli : Smith/Kern 2005, 98 ; Bauer 1988, 1240

Dans ce contexte, dominer ne peut pas s'expliquer comme une « direction » ou une « autorité » spirituelle. C'est-à-dire comme la fonction de direction ou de berger dans une église. Jésus et Paul n'auraient pas compris cela comme dominer. La manière chrétienne de *dominer*, c'est de servir. Et de ne pas être le premier, mais le dernier (Mc 10.42-45). Une attitude qui devient possible quand on marche devant les autres comme responsable. Pierre rappelle aux bergers que dominer n'a rien de commun avec le service de berger :

« *Paissez le troupeau de Dieu* qui est parmi vous, en exerçant la surveillance non par contrainte, mais volontairement, non pour un gain honteux, mais de bon cœur, et *non comme des gens qui dominent sur leurs possessions*, mais en étant les modèles du troupeau. » 1 P 5.2-3

Rester dans le calme ne signifie pas se taire parce qu'on doit garder le silence, mais un certain comportement, à savoir : « demeurer dans la paix », « demeurer dans le calme » ou « maintenir l'ordre ».[109] Dans le processus d'apprentissage et d'écoute mutuelle, ce comportement est la consigne pour les femmes concernées, *mais il le serait tout autant pour les hommes s'ils causaient les mêmes problèmes.*

S'asseoir calme et attentive comme Marie aux pieds de Jésus, c'est l'attitude idéale pour apprendre, pour écouter le Maître de tous les maîtres.

6.3.9 Adam et Ève à Éphèse

> *... car Adam a été formé le premier, Ève ensuite ; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, mais la femme, séduite, est tombée dans la transgression.*

Par ces mots, Paul semble justifier pourquoi une femme n'a pas le droit d'enseigner publiquement. Car « enseigner », ce n'est pas se soumettre, mais dominer. C'est ce que j'ai souvent entendu. Et c'est aussi ce que j'ai moi-même toujours compris. Avec toutefois, pour être franc, quelques doutes dans un coin de la tête. Se peut-il qu'un ordre chronologique avec un écart de quelques heures (si l'on croit à des jours de création de 24 heures) ait une telle portée ? Adam et Ève sont comme des jumeaux, formés peu de temps l'un après l'autre. Ce court

109. Cf. ExWNT, vol. II, p. 311

laps de temps devrait-il établir une telle interdiction d'enseigner pour toutes les femmes ? Et est-ce une punition de Dieu que les femmes n'aient pas le droit d'enseigner parce qu'Ève a été séduite ? Aucune femme, depuis Éden, n'aurait donc le droit d'enseigner ? Même si elle en avait le don ?

Or, les judéo-chrétiens au moins avaient la Septante et/ou la Torah. C'était la Bible des chrétiens avant qu'existe le canon du Nouveau Testament. Paul répète maintenant quelque chose que chacun pouvait lire. *Pourquoi Paul mentionne-t-il quelque chose de si connu et de si clair ? Qu'Adam a été créé le premier et qu'Ève a été tentée.*

De plus, si l'on comprend ce texte comme on vient de le mentionner, Paul se contredirait en quelque sorte. En Romains 5, à partir du verset 12, il décrit Adam, qui a introduit le péché dans le monde et devient ainsi, *en tant que premier*, le chef (la tête) de sa famille, la communauté mondiale de tous les humains qui naissent dans le péché. Adam est responsable. La réponse et le salut de Dieu, c'est un nouveau chef qui nous « adopte » dans sa communauté : Jésus-Christ.

Ici, en 1 Tm, on pourrait penser que Paul fait d'Ève le chef responsable. Il doit y avoir une raison particulière pour qu'il le présente ainsi ici. Et, comme déjà remarqué plus haut, des versions proto-gnostiques de la création circulaient, qui affirmaient le contraire. Ève aurait été créée la première, et Adam tenté le premier. Dans le milieu d'Artémis, les femmes étaient plus importantes que les hommes dans ce culte influent. Cela pourrait être la justification pour une femme ou quelques femmes d'enseigner de manière dominante, de se rebeller contre l'enseignement de Christ et de le contredire.

La mention d'Adam et Ève est peut-être aussi une indication positive. Non pas sur la faiblesse d'Ève ou la supériorité d'Adam, mais sur la nécessité de l'instruction, de l'étude et de la soumission à Dieu. Ève a été trompée, peut-être parce qu'elle n'avait pas été suffisamment instruite. Adam, en revanche, a péché consciemment, en désobéissant à l'ordre direct de Dieu. « Ne laissons pas traîner encore davantage d'obus non explosés et de mines qui peuvent semer la confusion parmi les gens. Lisons ce texte comme il était, à mon avis, voulu : comme un moyen d'édifier l'Église de Dieu, hommes et femmes pareillement. De même que Paul tenait à l'appliquer dans une situation précise, nous devons

réfléchir soigneusement et prier pour discerner où nous mènent notre propre culture, nos propres préjugés et notre indignation. Nous devons faire de notre mieux pour ne nous conformer à aucun des différents stéréotypes que le monde propose, mais au message de l'Évangile de Jésus, qui guérit, libère et aime les humains. »[110]

6.3.10 Je ne permets pas maintenant

« Je ne permets pas maintenant » n'est pas une interdiction permanente ou universelle pour les femmes qui dirigent et enseignent (v. 12). Philip Payne et d'autres ont soutenu que « Je ne permets pas à une femme d'enseigner » n'est pas la meilleure traduction du texte grec. « Je ne le permets pas *maintenant* » est une meilleure traduction. « Je ne le permets pas maintenant » indique une instruction présente et spécifique pour un problème précis et limité dans le temps à Éphèse (et non une interdiction permanente ou universelle faite aux femmes d'enseigner). Divers spécialistes ont montré que l'emploi par Paul de l'indicatif actif epitrepō avec la négation ouk (« Je ne permets pas ... ») indique fortement une instruction spécifique pour une situation précise. Dans la grande majorité des cas où epitrepō est employé dans le Nouveau Testament, et chaque fois dans l'Ancien Testament grec, l'indication se rapporte à « un temps déterminé ou seulement à une durée courte ou limitée. »[111] Si donc la femme en question ou le groupe de femmes avait compris, accueilli et appris l'enseignement, cette interdiction d'enseigner serait logiquement levée.

On ne le répétera jamais assez : ce n'est pas une interdiction universelle d'enseigner pour les femmes, fondée sur un ordre de la création des deux premiers humains. Ce n'est pas l'enseignement de Paul. Ce n'est pas une instruction adressée à toutes les églises du monde de tous les temps, mais elle vise une situation particulière à Éphèse. Ce n'est pas une interdiction d'enseigner pour les femmes, mais une exigence d'attitude. Ces femmes ne doivent pas enseigner de manière dominante, mais apprendre avec humilité.

110. Wright, N. T., p. 27, Paul for Everyone: The Pastoral Letters, Londres, 2003
111. Hill, Graham Joseph, p. 63-64, Holding Up Half the Sky: A Biblical Case for Women Leading and Teaching in the Church

6.3.11 Le salut par l'enfantement ?

> *Mais elle sera sauvée en enfantant, si elles demeurent dans la foi, l'amour et la sainteté, avec modestie.*

Ce sont des liens étranges quand on ne connaît pas l'arrière-plan historique. Qu'est-ce qu'enseigner et apprendre ont à voir avec la naissance ? Plus d'une fois, on m'a dit que beaucoup de chrétiens lisent la Bible, mais ne peuvent tout simplement pas connaître cet arrière-plan antique. Dieu n'a-t-il pas veillé à ce que ce texte puisse être compris sans toutes ces connaissances de l'arrière-plan ?

Nous avons reçu une intelligence éclairée. Le Saint-Esprit est notre enseignant. Nous avons aujourd'hui la possibilité d'avoir à l'écran, en quelques secondes, de nombreux résultats de recherche. Nous disposons d'innombrables études sur ces textes. Des examens des langues originales sur toutes les possibilités imaginables. Au total, il y en a déjà presque trop pour garder une vue d'ensemble. Toute personne qui enseigne doit se pencher sur de telles questions.

En tout cas, tout lecteur de la Bible devrait se confronter à l'arrière-plan du texte. Avec les moyens et les possibilités qu'il trouve. À l'école, on apprend et on exerce la manière de traiter les textes et les questions qu'on leur pose. Je ne peux donc parler que pour notre époque, quand nous lisons la Bible, et ne dispenser personne de l'obligation de réfléchir un peu plus au texte, au-delà d'une compréhension littérale. Et de demander instamment à Dieu de donner la clarté et la force d'obéir. Cela ne devrait pas tenir à nous, à ma superficialité, à la peur de nouvelles découvertes, à la paresse ou à un manque de réflexion sur le texte.

À Éphèse, les femmes enceintes se confiaient à la déesse Artémis pour leur accouchement. Celle-ci avait le pouvoir de faire réussir la naissance. Mais c'était tout aussi faux que la fable selon laquelle Ève avait été créée la première et Adam séduit le premier. Le seul salut dans l'accouchement, souvent dangereux pour la vie et douloureux, c'est Dieu qui peut l'accorder. Lui seul est notre Sauveur et notre aide. Paul veut donc dire qu'il faut enfin secouer toutes ces fables, tous ces mythes et ces attentes angoissantes, les jeter par-dessus bord, et se confier en tout au seul Dieu Sauveur.

Pour ce verset difficile, je cite une autre explication possible : « Un autre problème apparent se pose avec le "salut par l'enfantement". Paul aurait-il enseigné que les femmes sont sauvées si elles mettent des enfants au monde ?! Cet enseignement est impossible à imaginer ! Il contredirait tout son enseignement, et c'est pourquoi cela ne peut tout simplement pas être le sens ici. Il en va sans doute plutôt ainsi : Paul se réfère ici à Gn 3.15, à savoir que c'est la descendance de la femme qui apporte le salut. Comme les fausses enseignantes que Paul reprend ici pensaient que le salut venait directement par les femmes, Paul précise que le salut vient certes effectivement par les femmes, mais en réalité par le descendant né d'une femme, Christ (alors que les gnostiques tenaient la corporalité – et donc aussi l'enfantement – pour primitive et dépassée). »[112]

6.3.12 1 Timothée aujourd'hui

« La question pour nous, croyants d'aujourd'hui, n'est pas de savoir comment faire entrer de force les hommes et les femmes du XXIe siècle dans les idéaux gréco-romains de la masculinité et de la féminité. *La question pour nous est de savoir comment nous pouvons être des personnes de prière dans une attitude de sainteté.* Comment devons-nous en faire la preuve en tant que personnes d'aujourd'hui ? Je suggère que le refus de la colère et de la discorde est universel ; nous devrions donc peut-être commencer par là. Une autre question est de savoir comment nous, en tant que personnes qui "font profession de piété", le démontrons par de bonnes œuvres. Quel genre de bonnes œuvres serait-ce dans notre contexte actuel ?

Et remarquez le pronom pluriel ("sie") à la fin du chapitre 2, au verset 15. *Ce pluriel se rapporte aux hommes et aux femmes auxquels ce passage s'adresse.* Tout le chapitre 2 forme un contraste avec le comportement blasphématoire d'Hyménée et d'Alexandre (1 Tm 1.20). Comment donc pouvons-nous progresser dans notre salut, par la grande miséricorde et la grâce de Jésus-Christ, dans la foi, l'amour et la sainteté, avec maîtrise de soi ? À quoi cela ressemble-t-il ?

Pour le répéter encore une fois, je voudrais dire qu'à mon avis Paul ne tire pas la conclusion que les femmes sont si différentes des hommes qu'elles seraient de

112. Michael Trenkel, 2017 (voir la bibliographie)

manière générale exclues de certains rôles dans l'Église ou dans le foyer. En fait, c'est le contraire. Hommes et femmes sont égaux devant le Seigneur. Il ne veut pas dire par là que les femmes ne peuvent pas être placées dans certains rôles en raison de leur sexe. Dans l'Antiquité, les femmes étaient régulièrement à la tête de la maison ou du foyer. *Adam et Ève ne constituent pas le fondement du commandement du verset 12, mais servent d'exemples de ce qu'il ne faut pas faire.* En 2 Co 11.3, Paul utilise la séduction d'Ève par le serpent comme illustration *pour toute l'église*. Ici, en 1 Tm, elle est appliquée aux seules femmes.

Personnellement, je n'attends pas de mon mari qu'il se comporte comme s'il était le chef d'un foyer gréco-romain. Ce serait étrange s'il se comportait de cette manière. Nous sommes des gens du XXIe siècle qui vivent la vie du XXIe siècle. Si j'attendais de lui qu'il exerce l'autorité comme s'il était un mari du Ier siècle, j'amènerais des non-croyants à porter un regard critique sur la foi chrétienne. Comme l'avertit 1 Tm 5.14, nous ne devons donner à l'adversaire aucune occasion de médire. »[113]

6.3.13 Conclusions

En jetant un regard sur la situation historique à Éphèse, beaucoup de choses deviennent plus claires. Des questions restent pourtant ouvertes, même alors. L'intention du texte est cependant devenue reconnaissable. Le résultat est le suivant : *ce n'est pas une interdiction générale d'enseigner ou de prêcher, ni une interdiction de diriger, mais l'interdiction d'enseigner une théologie bien précise, à savoir une fausse. Et l'interdiction d'enseigner d'une manière dominante, exigeant l'obéissance, voire abusive.* Ou de revendiquer indûment une autorité doctrinale. Cela n'a pas sa place dans la vie chrétienne ni dans l'assemblée de Dieu. C'était un problème spécifique à Éphèse. D'une manière générale, cela vaut certainement aussi pour les hommes. Cette fois, dans cette affaire, ce n'étaient pas eux qui avaient motivé la réprimande. *Paul ne définit donc pas le rôle des femmes dans l'Église universelle, mais corrige plutôt des abus à Éphèse.*

113. Kidson, Persuading Shipwrecked Men: The Rhetorical Strategies of 1 Timothy 1, 2020, Mohr Siebeck Tübingen

Combien de femmes y a-t-il parmi nous qui ont reçu un don d'enseignement, mais ne peuvent pas l'exercer parce que des hommes leur barrent la route ?

Avec ce seul verset, on a rendu impossible à d'innombrables femmes douées en Christ d'enseigner comme les hommes. *Les responsables, ce sont des hommes ! Ils doivent mettre fin à cette injustice.*

6.3.14 Transposition explicative du texte de Timothée

Voici une transposition explicative, en forme de paraphrase, du passage. C'est ainsi que je rendrais le texte si je devais l'expliquer brièvement. *C'est mon texte, ce sont mes mots, ce n'est pas le texte biblique.*

Cher Timothée, pour venir à bout des problèmes qu'il y a à Éphèse avec quelques hommes et quelques femmes, voici ce qui devrait se passer : les hommes doivent commencer à prier. Partout où ils se rencontrent. Publiquement aussi. Au lieu de se disputer sur des mythes et de fausses doctrines. La colère et les querelles empêchent la prière. Prier ensemble conduit à une vie calme et paisible. Avec des mains levées, ouvertes et prêtes à recevoir, pures de dispute et de violence, ils doivent adorer ensemble notre Dieu Sauveur et intercéder pour tous les humains devant le trône de Dieu.

Bien sûr, les femmes aussi doivent prier, tout comme les hommes. Il est important pour cela que les femmes, je pense surtout aux femmes riches, se montrent modestes partout où elles paraissent et sont vues. Leur parure, qui attire l'attention sur elles, et cela encore pour surpasser d'autres femmes, ne doit pas consister en coiffures luxueuses et voyantes, ni en bijoux d'or et de perles, ni en vêtements chers et extravagants. Les femmes qui suivent le Messie n'ont pas besoin de se mettre ainsi en scène ou d'exercer de cette manière influence et domination. Il existe une parure et une influence qui valent davantage, et qui sont même respectées de tous : les bonnes œuvres.

La femme doit apprendre ce qu'est la vérité de l'Évangile. Avec envie d'apprendre, attentive et avide de savoir. Dans sa propre maison. À l'une de ces femmes en particulier, je ne permets pas de continuer à répandre tous ces faux

mythes et ces fausses doctrines. Elle ne doit pas s'élever au-dessus de son mari ou des hommes en général et revendiquer une autorité doctrinale qui ne lui revient pas, puisqu'elle ne connaît ni ne comprend la saine doctrine. Elle doit écouter quand on lui explique la saine doctrine. Car elle en a besoin, puisqu'elle manque de connaissance et que cette ignorance cause de grands dégâts quand elle répand des mythes dans les maisons. La création d'Adam et d'Ève est l'exemple qui convient à cette situation. Adam a été créé le premier, et c'est lui qui devait instruire Ève. Il n'a pas été trompé. Mais Ève a été trompée et séduite. Si les femmes n'apprennent pas de bon gré, elles seront trompées comme Ève et deviendront un piège pour d'autres. Si certaines femmes d'Éphèse n'apprennent pas de leurs maris, c'est exactement ce qui arrivera.

Et ces femmes doivent savoir qu'elles seront gardées dans l'enfantement. Malgré la séduction d'Ève et les grandes douleurs de l'accouchement. C'est Dieu, notre Sauveur, qui sauve, et non Artémis d'Éphèse, la déesse protectrice faite de main d'homme. C'est pourquoi elles doivent se concentrer sur la foi, l'amour et la sainteté. Ensemble, en couple, qui, comme Adam et Ève, ne font qu'une seule chair. Les femmes ne doivent pas avoir peur d'avoir des enfants, et les hommes doivent se maîtriser sexuellement et penser que trop de grossesses sont un danger pour leurs femmes.

6.4 Commandements universels et commandements liés à une époque

Après avoir traité ce court texte, et puisqu'ici aussi des questions restent ouvertes, je voudrais attirer l'attention sur le principe de validité :

Comment savons-nous quand des commandements de l'Écriture sainte sont universels et quand d'autres sont limités par le contexte ou culturels ?

Souvent, nous pouvons les reconnaître grâce au contexte. L'impudicité, par exemple, est toujours un péché. C'est clairement universel ! Mais parfois, c'est très difficile, parce que la Bible contient différents genres, c'est-à-dire des genres littéraires ou des types ou formes de textes comme l'histoire, le récit, les instructions, les exhortations, etc., et qu'on en déduit différemment la pratique et

l'éthique. À cela s'ajoute la question de savoir qui est concrètement interpellé. Exemple simple : Israël, dans l'Ancien Testament, a reçu des instructions qui ne valent pas aujourd'hui pour l'Église de la nouvelle alliance.

Dans les lettres de Paul, il existe des indices pour le reconnaître :

Les instructions se répètent-elles ? Les voyons-nous dans des contextes différents ? Y a-t-il un langage clair et commun ; ou, autrement dit, quand Paul emploie des termes ou des mots rares et inhabituels, cela conduit à supposer que la situation est particulière et plus restreinte. Pour le sujet particulier de ce livre, il apparaît que les textes centraux (1 Co 11 ; 14 ; 1 Tm 2) ont des arguments si particuliers et un vocabulaire si singulier qu'ils peuvent difficilement prouver une interdiction universelle des femmes dans l'enseignement et la direction.

Les prescriptions universelles s'insèrent dans le contexte global de la Bible et ne créent pas de contradictions.

L'interprétation biblique n'a jamais lieu dans un vide neutre. Nous ne déposons pas nos présupposés, nos expériences, nos empreintes et nos valeurs quand nous nous approchons de la Bible. Nous nous impliquons nous-mêmes dans la compréhension et l'interprétation du texte. Si l'on n'en tient pas compte, on court le risque d'un biblicisme malsain.

6.4.1 Biblicisme et Sola Scriptura

Au début, j'ai mentionné le terme de « biblicisme ». Comme une attitude négative et malsaine envers la Bible et la vie chrétienne. Le biblicisme est l'attitude qui néglige la distinction entre commandements universels et commandements liés à une époque. C'est une attitude qui revendique pour elle-même la fidélité à la Bible, en se démarquant d'autres qui, à certains endroits, ne prennent pas la Bible à la lettre, mais la contextualisent. Pour de tels « fidèles à la Bible », peu importe que ces autres justifient bien leur position. On prête souvent à ces derniers l'intention d'adapter la Bible à leurs propres désirs ou à l'esprit du temps.

Le biblicisme explique et limite le rôle de la femme dans l'Église à partir de quelques textes bibliques et ignore la grande image que la Bible montre clairement, déjà dans l'Ancien

ent. Pour chaque tradition et chaque manière d'organiser aussi bien le culte que la vie chrétienne, on demande un verset biblique comme justification. Certes, la Bible est la règle et la norme, mais là où les instructions ne sont pas parfaitement claires, il s'agit de suivre l'image d'ensemble de la Bible et de ne pas s'appuyer servilement sur des versets isolés. Seule une certaine altitude permet d'avoir une vue plus large, *pour embrasser du regard tout le paysage biblique*. De même, quand on regarde un tableau, il faut prendre un peu de recul pour le voir en entier et ne pas rester accroché aux détails. Parfois, il s'agit de trouver des solutions pragmatiques, avec ouverture et confiance en Dieu.

Le biblicisme est la lecture et l'approche de la Bible qui l'admet comme source exclusive pour formuler la foi chrétienne et, en particulier, la pratique de la vie chrétienne. En soi, c'est une bonne attitude. Mais quand les arrière-plans historiques sont négligés ou rejetés comme incertains et sans importance, cela devient problématique. *Le biblicisme ignore les connaissances de la large tradition chrétienne et n'est pas capable d'évaluer sa propre situation culturelle et sa propre position par rapport à l'époque où le Nouveau Testament a été écrit.* Le biblicisme est imperméable aux questions et aux arguments légitimes. La connaissance propre du groupe, du mouvement, de l'union ou de la « tribu » est, consciemment ou inconsciemment, considérée comme la plus haute ou la plus profonde, et transmise à chaque génération. Le biblicisme est l'aveuglement sur le fait de se trouver soi-même dans une tradition d'interprétation, avec sa propre empreinte, ses propres penseurs de référence et ses pressions de groupe.

Le « Sola Scriptura » de la Réforme, c'est-à-dire « l'Écriture seule », n'est pas du biblicisme ! Lorsque les réformateurs ou leurs successeurs ont formulé les « Sola », ils ne parlaient pas de l'Écriture nue ou de la simple Écriture, *mais de la primauté de l'Écriture à côté de la tradition, de l'expérience et de la nature.* Lorsque les protestants soulignaient la clarté de l'Écriture, ils ne voulaient pas dire que toute l'Écriture était également claire, *mais qu'elle était claire quand il s'agit de l'Évangile et du salut.* Lorsqu'ils affirmaient la pleine suffisance de l'Écriture sainte, ils ne voulaient pas dire qu'elle suffisait pour traiter de choses qui dépassent le contexte biblique, comme la chirurgie à cœur ouvert, le traitement du trouble bipolaire

ou la macroéconomie. *La Bible a peut-être des valeurs, des principes et des affirmations qui contribuent à ces domaines, mais ils ne suffisent pas pour les traiter dans leur ensemble.*

Lorsque les protestants parlaient de l'autorité de l'Écriture, ils voulaient dire l'autorité du Saint-Esprit qui parle dans l'Écriture sainte. De l'Esprit qui introduit les croyants dans la vérité et les éclaire, qui forme et donne des enseignants à l'Église et qui anime sa confession de foi et son héritage liturgique.

En tant que chrétiens du XXIe siècle, nous nous tenons sur les épaules de nos prédécesseurs, comme ceux-ci sur les leurs. La fidélité à la Bible et la compréhension de la Bible ne se font jamais « dans le vide », jamais « en terrain neutre ». C'est déjà une bonne condition que de tenir compte de cette réalité dans la lecture de la Bible, dans l'étude de la Parole, dans l'élaboration de la doctrine et dans la description de la pratique de la vie chrétienne.

Un biblicisme rigide conduit souvent à un dogmatisme rigide et à une sévérité et une étroitesse légalistes, justement là où la situation n'est pas claire. Cela ne correspond pas à la liberté de l'Évangile et à la grâce auxquelles les chrétiens sont appelés.

Je me permets de faire remarquer ici que même des chrétiens fidèles à la Bible considèrent tout à fait certaines paroles bibliques comme dépassées, quand il s'agit par exemple des dons charismatiques (1 Co 12), dont ils croient qu'ils n'existent plus aujourd'hui. Aucun texte biblique ne confirme cette thèse. Ce sont des conclusions, souvent une pure théologie de l'expérience, puisqu'ils ne vivent pas eux-mêmes ces dons. Et cela, alors qu'ils sont présents et actifs en de nombreux endroits du monde et que, par exemple, beaucoup de guérisons miraculeuses sont attestées. Cette théologie est déterminée par des présupposés et des expériences. En d'autres termes, ils ne prennent pas ces textes à la lettre.

L'Écriture sainte répond à beaucoup de questions de la première génération chrétienne. Les questions du XXIe siècle ne peuvent être résolues que dans l'esprit de l'Écriture. Cela reste un défi, qui donne aussi lieu à des réponses différentes, une difficulté qui demeurera.

Rhyne Putman a été interviewé au sujet de son nouveau livre « Quand la doctrine divise le peuple de Dieu »[114] et a fait cette déclaration : « Sola Scriptura (l'Écriture seule) ne signifie pas "nuda Scriptura" (l'Écriture nue) ni "solo Scriptura" (seulement l'Écriture). … je crois que nous pouvons dire suprema Scriptura (primauté de l'Écriture) quand nous parlons de la relation entre l'Écriture et d'autres sources comme la tradition, la raison, l'expérience, etc. L'Écriture a la priorité sur les autres sources, mais ces sources ont de la valeur pour notre formation théologique et spirituelle. Pourtant, l'Écriture seule est la source inspirée et infaillible. L'Écriture seule est la norme normative au-dessus de ces autres sources. »

6.4.2 Prendre à la lettre et sens littéral

Comprendre la Bible, l'interpréter puis l'appliquer dans la pratique de la vie est tout à fait complexe. Le sens littéral du texte et le fait de prendre à la lettre ne sont pas la même chose. Le sens littéral doit être recherché dans chaque texte biblique. Mais tout prendre à la lettre conduira à des résultats controversés et franchement comiques.

Le sens littéral établit d'abord, comme résultat, de quel type de texte (genre) il s'agit. Il y en a beaucoup dans la Bible : paraboles, lettres, textes doctrinaux, poésie, littérature apocalyptique, lois, histoire, prédication, etc. On recherche ensuite quelle est l'intention du propos, selon le type de texte dans lequel il est formulé. Une parabole a le plus souvent une intention centrale, et non plusieurs à la fois. Habituellement, ce ne sera pas non plus un événement réellement arrivé.

Toute la Bible doit toujours être expliquée ou interprétée selon son sens littéral. Ce qui doit en être appliqué littéralement dans notre vie, et comment, doit être examiné très soigneusement et précisément. Beaucoup de choses ne peuvent pas être appliquées littéralement. Cela vaut particulièrement pour les pratiques liées à une culture et à une époque.

La somme de ta parole est vérité, et toute la loi de ta justice vaut éternellement.

114. Putman, Rhyne R., When Doctrine Divides the People of God: An Evangelical Approach to Theological Diversity, Crossway, 2020

Psaume 119.160 (Zürcher Bibel, traduction allemande de la Bible)

7 Prêtresses, anciennes et femmes diacres

Dans le jardin du paradis, Adam et Ève, dans l'innocence, sont des *rois* qui règnent et des *prêtres* qui vivent dans la présence de Dieu. Le jardin du paradis en Éden est une image du lieu très saint dans le temple cosmique. Le nouvel Éden, meilleur que le premier, c'est-à-dire la nouvelle terre, sera un lieu très saint à l'échelle du globe. Toute la terre sera un jardin du paradis. C'est pourquoi la nouvelle Jérusalem, image de la nouvelle création, a la forme d'un cube gigantesque. Cela correspond à la forme du lieu très saint dans le tabernacle et dans le temple. *La nouvelle terre sera peuplée de femmes et d'hommes, de rois et de reines, de prêtres et de prêtresses. Croyez-vous qu'il y aura alors une hiérarchie ?* Certains pensent que non, parce que c'est la nouvelle création. La hiérarchie ne vaudrait que pour l'ancienne création. Mais dans l'Église, la nouvelle création a déjà commencé. Elle en est les prémices. Elle est la tête de pont de Dieu dans ce monde. Pourquoi devrait-il pourtant toujours y avoir une hiérarchie dans l'Église ?

J'arrive maintenant à un point où toutes les connaissances précédentes doivent devenir concrètes et pratiques. Que faisons-nous maintenant de toutes les informations, conclusions et leçons des chapitres précédents ? La vérité doit maintenant toucher le sol de la réalité et du quotidien des églises. De tout ce qui précède, je tire une quintessence :

Il n'y a pas de hiérarchie des sexes ! Pas non plus dans l'Église !

7.1 Le sacerdoce universel

La Réforme a remis en lumière cette vérité longtemps ensevelie. Dans la pratique ecclésiale, cependant, cela ne s'est pas traduit. Personne, pas même l'Église

catholique[115], ne met en doute le sacerdoce universel des croyants. La question est de savoir ce que cette vérité, approuvée par tous, signifie concrètement pour la vie de l'église.

Que chaque croyant, femme et homme, soit prêtre devrait déjà être une raison suffisante pour que les deux sexes aient le même rôle dans le culte. Loin de là. Le sacerdoce universel est d'une part vécu personnellement. La prière et la communion avec Dieu sont une bénédiction personnelle, individuelle.

Tout le modèle du sacerdoce et du service sacrificiel qui y est lié vient de l'Ancien Testament, où le prêtre dirigeait et accomplissait le culte officiel. *C'est pourquoi il est naturel, en parlant du sacerdoce universel, de penser – pas seulement, mais aussi – à la réunion des croyants qui entrent ensemble comme adorateurs dans le sanctuaire céleste.* Et qui offrent des sacrifices spirituels de louange. Peut-il, ou a-t-on le droit, d'y avoir là des différences entre les sexes ? La Parole de Dieu ne fait pas ces différences *dans la nouvelle alliance*. Alors nous ne devrions pas les faire non plus.

7.2 Anciens et anciennes

Le collège des anciens est une fonction de direction. Il s'agit de prendre soin de l'église, de la surveiller et de la protéger. C'est un service de berger avec des tâches d'enseignement. Avec le fait de marcher devant et d'être un modèle. Les femmes peuvent-elles, elles aussi, exercer le service de surveillant ou d'ancien ?

115. Extrait du Catéchisme de l'Église catholique sur l'ordination sacerdotale : « Jésus, le Seigneur, a choisi des hommes pour former le collège des douze apôtres, et les apôtres ont fait de même lorsqu'ils ont choisi des collaborateurs qui devaient leur succéder dans leur tâche. Le collège des évêques, auquel les prêtres sont unis dans le sacerdoce, rend présent le collège des Douze jusqu'au retour du Christ. L'Église se sait liée par ce choix que le Seigneur lui-même a fait. C'est pourquoi il n'est pas possible d'ordonner des femmes. » Dans ce sens, seuls des hommes peuvent représenter Christ. Ce point de vue aussi est aujourd'hui sous pression. Il paraît ambivalent et contradictoire que des femmes ne puissent pas être prêtres, alors que Marie, comme Mère de Dieu, est carrément invoquée et vénérée comme l'égale de Dieu dans la piété populaire catholique. L'Église catholique est sous pression, car beaucoup de catholiques femmes réclament l'accès au ministère ordonné. Leur argument est le sacerdoce universel de tous les croyants. Des changements ne sont pas possibles sans séparations/scissions d'Église, ou alors seulement par des conciles. Savoir si cela repose sur une motivation spirituelle ou mondaine n'est pas mon sujet. Mon point de mire n'est pas l'Église catholique, mais mon environnement évangélique conservateur, qui doit s'occuper de ses propres problèmes.

Ben Witherington résume bien la chose : « On entend parfois l'argument selon lequel il est dit en 1 Timothée que les anciens doivent être des maris d'une seule femme, fidèles, et que cela signalerait que seuls des hommes devraient être anciens. On oublie complètement que Paul, en tant que missionnaire, parlait dans un environnement culturel fortement patriarcal, que ce soit à Éphèse ou en Crète. Son principe est de commencer là où se trouvent les gens, et non là où il aimerait qu'ils soient. *Cela signifie commencer avec la structure de direction masculine existant dans la culture, jusqu'à ce que le levain de l'Évangile puisse produire pleinement son effet et change les choses de l'intérieur. Ce sont donc tout naturellement des hommes seulement que Timothée et Tite établissent d'abord comme responsables de ces nouvelles implantations d'églises. Cela ne signifie pas qu'il doive en être ainsi pour toujours.* Il faudrait cependant convaincre les nouveaux convertis, par un travail de persuasion plein d'amour, que c'est en ordre si des femmes remplissent tout autant de tels rôles. On voit déjà comment Paul commence à pousser dans cette direction, car en Rm 16 il mentionne une femme responsable nommée Phœbé, qui est diacre de l'église de Cenchrées. Et il y a probablement une allusion à des femmes diacres dans les épîtres pastorales, dans la discussion sur les anciens et les diacres. Comme je l'ai déjà dit, il ne faut pas seulement évaluer ce que dit Paul, mais le lire dans son contexte culturel et se demander quel genre de changements Paul essaie d'opérer quand il applique l'Évangile à la situation. »[116]

Exclure les femmes de cette charge, je le comparerais à cette parole de Paul : [Ep 5.29] « Car personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et en prend soin, comme aussi le Christ le fait pour l'assemblée. » Ce n'est pas une bénédiction pour l'église quand nous, les hommes, excluons les femmes de la charge d'ancien. C'est plus qu'une perte. De ce fait, ce sont souvent les mauvais hommes qui se retrouvent dans un rôle qui les dépasse (qu'ils soient officiellement nommés anciens ou qu'ils participent à une « réunion des frères ») : *« À mon avis, les préjugés liés au sexe sont responsables non seulement du fait que nous avons exclu de la direction beaucoup de femmes douées ; ils ont en outre qualifié beaucoup d'hommes qui ne sont pas particulièrement doués comme responsables. »*[117]

116. Ben Witherington III, Why Arguments against Women in Ministry Aren't Biblical
117. Danny Silk

Certaines femmes, pour de bonnes comme pour de moins bonnes raisons, exerceront une influence « en coulisse », par l'intermédiaire de leurs maris, sur les questions de direction. Il vaudrait mieux que les épouses des anciens soient présentes aux nombreuses réunions et que tout le bruit de fond soit exprimé ouvertement, face à face.

7.3 Elle aspire à une belle œuvre

Jim Reiher a attiré l'attention sur un fait en 1 Timothée 2 et 3 : « Beaucoup voient 3.1 avant tout comme le début logique du reste du chapitre 3, qui contient une longue discussion sur les anciens et les diacres. Je soutiendrais cependant qu'il appartient en réalité à la conclusion du chapitre 2, plus encore qu'il n'introduit le chapitre 3. C'est important pour les femmes dans l'église, parce que cela signifierait que le verset 1 encourage aussi bien les hommes que les femmes à devenir anciens/surveillants. *S'il conclut le chapitre 2, on voit que Paul soutient les deux sexes pour servir Dieu dans des fonctions de direction, pourvu qu'ils soient exercés et mûrs dans la foi. Oui, il a imposé pour le moment quelques restrictions aux femmes de l'église d'Éphèse, mais il ne veut pas que cela soit vu comme une "fin de partie". Il ajoute plutôt, de manière tout à fait générale, que c'est une bonne chose que des hommes aussi bien que des femmes aspirent à être anciens.*

Paul montre très clairement qu'il veut que les femmes soient correctement formées (2.11). *Ce verset contient, chose intéressante, le seul impératif de ce passage : qu'elle apprenne. Cela signifie que le verset 11 est ce qui se rapproche le plus d'un ordre de Paul : il insiste pour que les femmes soient instruites.* C'est un point culminant de sa pensée et de son écriture. *C'est en effet la clé de ce paragraphe : Paul veut que tous les membres des églises soient correctement instruits dans la foi. Pas seulement les hommes, mais aussi bien les hommes que les femmes. Quand ils sont correctement formés et mûrs, les postes d'enseignement et de direction entreront en ligne de compte pour les femmes et pour les hommes de la même manière.*

Et si 1 Timothée 3.1 s'adressait à ces femmes ? Nous arrivons alors au chapitre 3, verset 1. Que dit-il exactement ? Eh bien, une chose qui n'y figure pas, c'est que

« c'est une bonne chose si seuls les hommes aspirent à être anciens. » Non. Ce pourrait être une indication ne concernant que des hommes. Mais cela pourrait aussi ne se rapporter qu'à des femmes. *Ou, très probablement, cela se rapporte aussi bien aux hommes qu'aux femmes.* La NIV (New International Version) a fait ici la meilleure traduction. Le texte dit : « Voici une parole digne de confiance : "Quiconque aspire à être surveillant désire une noble tâche." » *(Il en est de même dans toutes les traductions allemandes que je connais, où le « Wer » (« quiconque ») peut désigner aussi bien des hommes que des femmes.)*

Au chapitre 3, verset 1, le mot grec pour « hommes » ou « homme » n'est pas employé. Pas non plus le mot autonome pour « il ». Est employé en revanche le mot grec *tis*. Ce même mot est employé pour des hommes et pour des femmes. De manière semblable, le mot pour « il ou elle désire » est un radical verbal du mot « désirer », auquel est accolée la terminaison « il, elle ou cela ». Le contexte doit décider à qui ce verbe se rapporte.

Si nous classons 1 Timothée 3.1 comme conclusion de 2.8-15, ce verset devient alors une forte indication qui confirme la direction exercée par des femmes dans l'église. Parce que, comme on l'a mentionné, les mots employés peuvent se rapporter à des hommes ou à des femmes, il est possible que 3.1 signifie simplement : « Si une femme désire être surveillante, c'est une bonne chose qu'elle désire. » *Cela signifie que Paul pourrait communiquer quelque chose comme : « Malgré mon insistance pour que les femmes soient instruites ou apprennent, et pour qu'elles ne puissent pas enseigner ou avoir autorité tant qu'elles ne sont pas mûres et compétentes – c'est une bonne chose pour une femme si elle désire être ancienne. »*

Ainsi, au lieu des divisions de 1 Timothée 2.8–3.14 que nous voyons souvent :

Femmes et hommes dans l'église (2.8-15). Anciens hommes (3.1-7). Diacres hommes (3.8-10). Diacres femmes (ou femmes des diacres) (3.11). De nouveau diacres hommes (3.12-14).

Nous devrions comprendre le fil de pensée de la lettre de cette manière :

Femmes et hommes dans l'église (*2.8–3.1*). La situation présente : discours adressé à la direction présente d'une manière propre à chaque sexe (3.2-7).

Diacres hommes (3.8-10). Diacres femmes (3.11). Diacres hommes (3.12-14). »

7.4 Femmes diacres

Il n'existait pas de forme féminine pour le mot *diacre*. *Diaconesse* est un mot qui n'est apparu que quelques centaines d'années plus tard et qui n'avait plus rien à voir avec les charges ecclésiales ou les services dans le culte.

À côté du collège des anciens, les diacres occupent une charge dans l'église, qui se distingue par ce qu'est un diacre : un serviteur. Que des femmes aussi puissent occuper cette charge, ou mieux, se donner à ce service et être reconnues, estimées et confirmées comme diacres, Rm 16.1 le montre. Phœbé est diacre. Nous ne savons pas comment elle l'est devenue. Peut-être parce que l'église se réunissait dans sa maison. En tout cas, c'est son dévouement au service de l'église qui a fait d'elle une diacre.

En 1 Tm 3.11, il est possible qu'il ne soit pas question des épouses des diacres, mais que des femmes diacres soient visées :

Les femmes de même, dignes, non médisantes, sobres, fidèles en toutes choses.

Même John MacArthur, partisan déclaré de la hiérarchie (complémentariste), est favorable aux femmes diacres : « En 1 Timothée 3.11, Paul se réfère à un groupe distinct de diacres. Plusieurs facteurs indiquent que Paul parle ici d'un groupe propre de femmes diacres et non des épouses des diacres. Premièrement, l'emploi de "de même" (cf. 2.9 ; 3.8 ; Tite 2.3, 6) plaide fortement pour voir ici un troisième groupe à côté des anciens et des diacres. Deuxièmement, il n'y a ni pronom possessif ni article défini qui relie ces femmes aux diacres. Troisièmement, puisque Paul n'a donné aucune qualification pour les femmes des anciens, pourquoi le ferait-il pour les femmes des diacres ? Quatrièmement, Paul n'a pas employé le mot "diaconesses", parce qu'un tel mot n'existait pas en langue grecque. Phœbé est appelée diacre en Romains 16.1, parce qu'il n'existe pas de forme féminine de *diakonos*. ... L'emploi du terme "femmes" (gunaikeios) était la seule possibilité pour Paul de les distinguer des diacres masculins. Enfin, leurs

qualifications correspondent à celles des diacres masculins. *Manifestement, Paul introduisait une autre catégorie de diacres.* Je préfère les appeler femmes diacres, parce que cela conserve la terminologie du Nouveau Testament. » [118]

Qu'un troisième groupe de charges soit introduit ici, on peut en douter. *Le « de même » les met à égalité avec les diacres masculins !* Cela montre une fois de plus à quelles conclusions on est pour ainsi dire contraint quand l'homme et la femme ne peuvent pas exercer cette charge de diacre à rang égal, parce qu'il y aurait une différence hiérarchique dans laquelle l'homme aurait autorité sur la femme.

En quoi consiste le service du diacre, cela n'est pas dit. Je n'exclurais pas qu'un diacre puisse aussi avoir des tâches de direction. Encore une pensée sur la question du service des diacres en matière de direction : « Il en va de même si l'on compare entre elles les qualifications des anciens et des diacres en 1 Tm 3. Wilfrid Haubeck conclut de la ressemblance des listes que les anciens et les diacres dirigeaient ensemble l'église, ce qui pourrait à son tour signifier que Phœbé (Rm 16.1) faisait partie de la direction de l'église. »[119]

Dans la lettre aux Corinthiens, il n'est pas du tout question d'anciens, mais de dons de direction qui peuvent être attribués à chaque membre, femme et homme (12.28 ; de même Rm 12.8 : le don de présider).

En 1 Co 12.23, il est question de membres qui ont moins d'honneur. « Bien plutôt, les membres du corps qui paraissent être plus faibles sont nécessaires ; et ceux que nous estimons être les moins honorables du corps, nous les entourons d'un honneur plus abondant ; et nos membres non présentables ont d'autant plus de bienséance ». *Se peut-il que Paul pense ici aux femmes, aux enfants et aux esclaves ?*

7.5 Prédicatrices

Aujourd'hui, dans les églises évangéliques, le culte a le plus souvent la prédication comme élément principal. Tout est organisé. Souvent, le thème ou le texte

118. MacArthur, J., Different by design, MacArthur Study Series, Victor Books, Wheaton, IL 1996, 153–154.
119. Wunderli, 48

biblique de la prédication est connu. Au premier siècle, c'était différent. Plutôt comme Paul le décrit en 1 Co 11 et 14.

> [1 Co 14.26] Que faire donc, frères ? Lorsque vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, a un enseignement, a une révélation, a une langue, a une interprétation ; que tout se fasse pour l'édification.

Chacun apportait quelque chose et contribuait à ce que tous soient édifiés. Moins d'estrade, plus d'échange et de communion. Plus d'attente les uns des autres, plus d'Esprit de Dieu. Il est remarquable que dans ces réunions la prédication (kérygme), ou ce que nous entendons aujourd'hui par là et en avons fait, ne soit pas mentionnée.

Comme je viens d'une assemblée de Frères fermée, mon ADN était formé de telle sorte que les femmes ne participaient pas, et surtout ne prêchaient pas. Un jour, j'étais en visite dans une église FEG (Église évangélique libre). Une femme prêchait. Pour moi, à l'époque, ce n'était pas en ordre et difficilement supportable. J'ai pourtant écouté. Malgré mes réserves, j'ai dû m'avouer que cette prédication était plus profonde et plus vivante que beaucoup de celles que j'entendais dans mes assemblées.

Peut-être que « prophétiser » ou « parler en prophète », parler de la part de Dieu, est ce que nous entendons par prédication. Comme cela s'applique aux femmes selon 1 Co 11.5, ce service de prédication doit aussi faire partie de leur domaine de tâches dans l'église. Dieu veut avoir l'homme et la femme comme sa voix dans l'église. *Sans la voix des femmes, il manque à l'église ce que Dieu tient en réserve pour elle.*

Il y a quelque temps, on a demandé au célèbre théologien N.T. Wright ce qu'il pensait des prédicatrices. « L'idée courante selon laquelle les femmes étaient opprimées dans l'Antiquité et que seul le féminisme récent les a fait remonter est complètement fausse », affirme Wright. Le théologien, qui a récemment publié un livre intitulé *Das Neue Testament in seiner Welt*, a dit que les femmes qui avaient une certaine autorité dans l'Église et la société n'étaient pas une abomination

dans l'Antiquité. « Il y avait beaucoup de femmes indépendantes dans le monde de Paul, et c'était quelque chose avec quoi Paul travaillait. »

En Jean 20, lorsque Jésus est ressuscité des morts, la première personne qu'il rencontre est Marie de Magdala. « Il ne dit pas : Marie, j'ai une nouvelle vraiment importante – je veux que tu ailles chercher Pierre, car je dois la lui dire, pour qu'il puisse ensuite aller la dire à tous les autres », explique Wright. Au lieu de cela, « il dit : Marie, va dire à mes frères – aux hommes qui se cachent à la maison parce qu'ils ont peur – va leur dire que je monte vers mon Père et votre Père ... ». La nouvelle que Jésus crucifié a été ressuscité des morts et qu'il est maintenant Seigneur du monde est « le fondement de tout ministère chrétien », dit Wright. Si Jésus transmet cette nouvelle à Marie plutôt qu'à l'un de ses disciples masculins, c'est « une révolution presque aussi grande que la résurrection elle-même ».

L'autre exemple sur lequel Wright s'appuie pour répondre à la question de savoir si les femmes peuvent prêcher ou non se trouve en Romains 16. Wright dit que la lettre aux Romains est « probablement la lettre la plus importante jamais écrite ». Le fait que Paul ait confié cette lettre si importante à Phœbé, qui était diacre de l'église de Cenchrées près de Corinthe, est très significatif si l'on considère le contexte de l'époque et de la culture. « Dans le monde antique, la personne qui apporte la lettre est la personne qui va la lire à haute voix ». Phœbé était « probablement une femme d'affaires indépendante », qui se rendait à Rome pour affaires, explique Wright. En outre, il est très probable que Phœbé ait aussi expliqué la pensée de Paul quand les gens avaient des questions sur la lettre. En fait, il est « très probable que la toute première version de la lettre de Paul aux Romains ait été apportée par une femme d'affaires chrétienne du port oriental de Corinthe », a dit Wright. « Paul aurait facilement pu choisir un homme pour cela », a-t-il expliqué. Au lieu de cela, il a délibérément choisi Phœbé.

7.6 Résumé

Je termine avec une conscience éveillée : comment ai-je jamais pu défendre une image patriarcale de la femme face à l'ensemble du témoignage biblique ? Et face à ce que Dieu a accompli par des femmes au cours des deux derniers siècles de la mission mondiale ? Des femmes qui ont tout donné, qui ont prêché, enseigné, dirigé et évangélisé ? Quel mépris de la nature de Dieu que de tenir les femmes à l'écart d'un service, quel qu'il soit.

Il existe des informations fiables selon lesquelles, sur les bien plus de 100 000 églises de maison actuelles en Chine, plus de 70 % sont dirigées par des femmes. Celui qui a compris Jésus, qui a compris Paul, ne s'en étonne pas. Je n'accepterai plus jamais le mépris des femmes de la philosophie grecque, ni la discrimination judaïsante des femmes, et encore moins la discrimination ecclésiale des femmes, et je ne la tolérerai pas dans mon domaine de responsabilité.

Ce ne sont pas ceux qui « traitent également » l'homme et la femme qui pensent et agissent de manière mondaine. Ce sont ceux qui ordonnent aux femmes de se taire, de ne pas enseigner ni diriger, et de n'exercer aucun ministère public. Selon le témoignage biblique, toutes les charges, tous les services et toutes les fonctions, publics ou non, reviennent sans distinction aux femmes et aux hommes. Aidons-les, nous les hommes, à grandir pas à pas dans ces services. Comme on nous a aidés, nous aussi !

8 « Un en Christ » : Galates 3.28

Aucune parole biblique n'est aussi souvent citée et célébrée quand il est question des rôles des sexes. *On l'acclamerait comme la « Magna Carta du féminisme chrétien (évangélique). »*[120] Voici tout le passage, pour lequel vaut, comme pour tous les textes, la règle qu'il faut l'expliquer dans son ensemble, c'est-à-dire dans son contexte :

> [Ga 3.23-29, traduit de la Bible allemande Elberfelder] Avant que la foi vienne, nous étions gardés sous la loi, enfermés en vue de la foi qui devait être révélée. Ainsi la loi a été notre pédagogue jusqu'à Christ, afin que nous soyons justifiés par la foi. Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un pédagogue ; car vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Christ-Jésus. Car vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. *Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni libre, il n'y a pas homme et femme ; car vous êtes tous un en Christ-Jésus.* Et si vous êtes à Christ, vous êtes donc la descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse.

Quel était l'arrière-plan, et quel était le problème en Galatie ? En bref, voici ce qu'il en est : les Galates avaient accueilli avec joie l'Évangile que Paul leur avait annoncé. Ils avaient été baptisés en Christ et avaient fait l'expérience puissante de la présence de Dieu par le Saint-Esprit. Puis vinrent des enseignants juifs, des *judaïsants* – Paul lui-même en avait été un autrefois –, qui tentèrent d'ajouter des compléments à l'Évangile : les nations qui croyaient en Christ devaient toutes se faire circoncire. Afin de devenir des Juifs croyant en Christ. Afin de devenir ainsi des fils d'Abraham (qui, lui aussi, était circoncis et avait reçu cela de Dieu comme signe de l'alliance). Afin d'entrer dans l'alliance par la circoncision et de devenir héritiers. Il n'existe aucune autre lettre dans laquelle Paul emploie des mots aussi durs contre ces judaïsants et leurs exigences. Car ils falsifiaient l'Évangile, qui n'exigeait pas les œuvres de la loi, mais la foi.

120. Strauch, 122

8.1 Ce que dit le texte

Le passage cité, et pas seulement le verset 28, est un sommet dans la réfutation de ces judaïsants. Une vraie parole de Dieu, dans laquelle on sent le cœur de Dieu, son attention démesurée et sa volonté indomptable de sauver en Christ. La justification par la foi fait partie du message central de la lettre. En d'autres termes : acquittés, comme si nous n'avions jamais péché !

La loi n'était, pour un temps limité, qu'un pédagogue qui devait aider à chercher Christ et à le recevoir. Par la foi, tous sont devenus fils de Dieu ! Tous, les hommes et aussi les femmes. Dans la culture de l'époque, les femmes ne jouaient aucun rôle public. Elles vivaient retirées, n'héritaient pas et restaient jusqu'au mariage sous la tutelle du père ou du fils aîné. Ensuite, elles devenaient la propriété de leur mari. *Paul élève ici les femmes au statut de fils !* Il ne s'agit pas de masculin ou de féminin, mais de la position privilégiée, du haut privilège d'être fils. Le modèle de cette position ne découle pas seulement des rapports familiaux culturels et sociaux propres à une époque. Ce statut de fils a pour modèle celui du Fils de Dieu lui-même. Tous sont adoptés et élevés à la position de fils. Ce n'est que dans le langage *d'aujourd'hui* que nous pouvons dire à juste titre aussi : à la position de filles.

Pour les chrétiennes du contexte culturel de l'époque, en revanche, cela n'aurait pas été un gain d'être appelées filles de Dieu. En tant que « filles », elles auraient été à l'époque subordonnées à leurs « frères » dans l'église. Mais en déclarant tous les croyants fils de Dieu, Paul attribue aux femmes le même statut qu'aux hommes. C'est pourquoi il conclut logiquement par « vous êtes tous un » (au masculin, pas « une seule chose » !), puisque « en Christ » tous sont justement fils de Dieu, y compris les femmes croyantes. *Dans les conditions de l'époque, ce « changement de sexe salutaire » des femmes n'est pas misogyne, mais le commencement de quelque chose de nouveau.* Si les femmes aussi sont « fils de Dieu », cela a-t-il alors des conséquences pour leur rôle dans l'église ?

Tous les fils et filles de Dieu ont revêtu Christ par le baptême d'eau. En eux, en chacun de ceux qui sont nommés au verset 28, on voit maintenant Christ. Sans différence. Cela vaut sans exception et indépendamment de la race, du statut social ou du sexe. Paul pourrait citer encore d'autres exemples de séparation pour faire comprendre que personne, pour quelque raison que ce soit, et encore moins pour une raison dont il n'est pas responsable, n'est exclu de l'œuvre de salut de Dieu. Ce grand salut fait de tous des descendants d'Abraham et donc des héritiers, par Christ, la descendance d'Abraham. Nés spirituellement dans la nouvelle création. *Cela rend sans importance la parenté de sang et la circoncision.*

En Christ, tous sont égaux. Également élevés au statut de fils et d'héritiers. Un message immense, bouleversant, jamais entendu auparavant, venu directement du ciel. Même la circoncision disparaît comme entrée dans l'alliance. *Le privilège masculin de la circoncision a pris fin à la croix ; il appartient pour toujours à l'histoire.* Les femmes n'ont plus jamais besoin de se demander comment leur appartenance à l'alliance peut être exprimée et établie. *Le baptême est maintenant pour tous le nouveau symbole du salut.*

8.2 Ce que le texte ne dit pas directement

Cette parole de Paul ne traite pas en premier lieu de la conception des rôles de l'homme et de la femme (*le texte dit « mâle et femelle », en référence à Gn 1.27*). Le texte ne supprime pas les différences entre ces trois paires. Elles continuent d'exister dans le monde. Les nationalités demeurent, un esclave ne devient pas libre lorsqu'il croit en Christ, et les sexes ne se neutralisent pas. L'homme reste homme et la femme reste femme. Le fait de devenir un et de devenir égaux se rapporte au salut en Christ. À la relation avec le Père et à la place dans le corps de Christ. Pas à la création visible ni aux conditions sociales. Ni à l'ordre de la création. Les partisans du complémentarisme, de la soumission hiérarchique de la femme, le soulignent tout particulièrement et sans cesse. Moi non plus, que

Strauch et Johnson jun. qualifieraient de « féministe évangélique »[121], je ne prends pas cette parole de Paul comme l'argument principal de ma démonstration en faveur de l'égalité de rang. À cet endroit, ce n'est pas le sujet de Paul.

8.3 Ce que le texte dit pourtant indirectement

Cette parole dit pourtant quelque chose qui concerne concrètement les sexes. Elle se trouve dans la même chaîne de raisonnement et d'argumentation qui a commencé avec Genèse 1. Au verset 28, il y a plus qu'une simple énumération comparative disant que tous ont part au salut de la même manière. C'est un salut qui ne comprend pas seulement le pardon des péchés, mais qui sauve dès maintenant de la ruine, de la faillite et de la brisure de la création et de l'humanité déchues. Dans les trois paires, une tension, quelque chose qui sépare, est implicitement suggéré. Sinon, Paul ne les aurait pas mentionnées. Sur l'arrière-plan de l'époque de Paul, de la culture et du mode de vie d'alors, il aborde ce qui n'est pas comme cela devrait être du point de vue du Créateur. Dans la tension, dans l'inégalité de ces paires, la grâce de Dieu agit désormais par son bon Esprit, pour guérir, réconcilier et restaurer.

Même si cet aspect n'était pas au premier plan à l'époque, il l'est certainement aujourd'hui, avec le recul de 2000 ans d'histoire de l'Église et de la culture. La parole de Dieu est intemporelle et peut créer du neuf dans chaque génération et dans chaque siècle.

8.3.1 Juif et Grec

Cette distinction marque la séparation entre les nations idolâtres et Israël, le peuple du seul vrai Dieu. Elle montre la grâce de Dieu envers un peuple petit et,

121. Aux États-Unis, ce terme n'a probablement pas une résonance aussi négative qu'en Allemagne. Je ne qualifierais pas un partisan de la soumission de la femme de masculiniste chrétien. Le féminisme représente un vaste ensemble, un mouvement complexe avec toutes sortes d'extrêmes. Un mouvement qui a produit du bien, du moins bien et, comme tout autre mouvement, du mal. Je perçois dans ce mouvement un renversement de la domination, ce qui signifie passer d'un extrême et d'une erreur à l'autre. Je ne plaide pas pour le féminisme, mais pour la vision biblique d'ensemble de l'homme et de la femme. Les insinuations continuelles selon lesquelles je serais influencé par ce mouvement ou le soutiendrais indirectement ne sont pas utiles.

à l'époque, insignifiant. Elle le met à part. Eux seuls sont le peuple que Dieu s'est acquis parmi tous les peuples. Mais c'est fini. Cette séparation appartient à l'histoire. Le salut est pour tous. Tous deviennent fils de Dieu.

Paul commence à dessein par cette distinction, parce que les judaïsants pressaient les croyants des nations de se faire circoncire pour devenir ainsi juifs et entrer dans l'alliance d'Abraham.

Les nations, tout comme les Juifs, garderont leur nationalité jusque dans le monde nouveau et éternel de Dieu. Personne ne peut se défaire de sa nationalité. Mais par le salut en Christ, tous les phénomènes négatifs et pécheurs, tous les effets destructeurs qui découlent de la diversité des peuples, souvent ennemis, sont abolis. Cela devrait être vécu dans l'Église et dans le royaume de Dieu. Tous doivent s'accueillir les uns les autres, comme Christ nous a accueillis.

8.3.2 Esclave et libre

Quel message inconcevable pour des esclaves qui, comme une marchandise, étaient la propriété de leurs maîtres ! En Christ, ils sont maintenant des frères, de même valeur et de même dignité devant la face de Dieu. Mais l'esclavage est l'expression d'une humanité déchue. Il n'a jamais été la volonté de Dieu. Parce qu'il ne correspond pas à la dignité humaine, fondée sur le fait que l'homme est à l'image de Dieu. Un être humain n'est jamais la propriété d'un autre être humain, sous la contrainte et la violence.

Peut-être la petite lettre de Paul à Philémon se trouve-t-elle dans le canon du Nouveau Testament parce qu'un esclave, Onésime, de surcroît un esclave fugitif, y est honoré par Paul comme frère et collaborateur. Mais il laisse à Philémon, son propriétaire croyant, le soin de décider comment il traitera l'esclave lorsque celui-ci rentrera. En bref, Paul ne combat pas directement l'esclavage. Cette guerre aurait été perdue à l'époque avant même d'avoir commencé. Mais indirectement, le combat contre l'esclavage a commencé. Par l'enseignement du Christ, l'Évangile, l'esclave est désormais un être humain à part entière, qui doit être respecté comme tel. L'Évangile est le coup de grâce pour tout esclavage.

L'Évangile est la raison pour laquelle il a été aboli, malheureusement beaucoup trop tard.

Ici non plus, on ne peut ignorer que l'Évangile apporte la liberté. Aussi la liberté hors de l'esclavage littéral (pas seulement spirituel). Dans la nouvelle création, il n'y aura plus d'esclaves. *Dans l'Église et dans le royaume de Dieu, fruit de l'Évangile, cette nouvelle création a déjà commencé. L'effet de l'Évangile sur l'intérieur et sur l'extérieur est réciproque. Les deux vont absolument ensemble.*

Dans l'Église, l'esclave et le propriétaire d'esclaves sont égaux. La différence hiérarchique fait partie du monde déchu. Il en va de même pour celle entre l'homme et la femme, qui n'a plus cours dans l'Église, dans la nouvelle création.

8.3.3 Informations sur l'esclavage

L'abolitionnisme (de l'anglais *abolition*, du latin *abolitio*, « suppression », « abrogation ») désigne un mouvement visant à abolir l'esclavage. Nourri de convictions chrétiennes comme de convictions issues des Lumières, cela s'est fait dans un nombre croissant de pays occidentaux, du Portugal en 1761 jusqu'au Brésil en 1888. À partir de 1808, la Grande-Bretagne joua un rôle de pionnière dans la lutte contre l'esclavage. William Wilberforce (1759-1833) était un parlementaire britannique et un meneur de la lutte contre l'esclavage et la traite des esclaves. En Angleterre, il fut important que, dans le piétisme et dans la mission protestante des XVIIIe et XIXe siècles, s'impose l'idée qu'une compréhension de l'être humain comme enfant de Dieu n'était pas compatible avec l'esclavage. Dans les États du Sud des États-Unis, les esclaves continuaient d'être exploités dans les fermes et les plantations. Comme les États du Nord exigeaient l'abolition de l'esclavage dans tout le pays, la guerre éclata dans le pays en 1861 (guerre de Sécession). À la fin, les États du Nord l'emportèrent, et c'est ainsi que le 13e amendement de la Constitution abolit l'esclavage dans l'ensemble des États-Unis en décembre 1865.

Ce furent des Européens, l'Europe chrétienne, qui avaient commercialisé l'esclavage à grande échelle. *Au vu de l'enseignement de Jésus, c'est effrayant dans l'Europe*

chrétienne. Tout comme le fait qu'il ait fallu si longtemps et un chemin si difficile pour l'abolir. Aujourd'hui encore, la traite des êtres humains existe. Ce sont surtout des enfants et des femmes qui en sont les victimes. Celui qui connaît et aime l'Évangile devrait s'y opposer là où il le peut.

8.3.4 Homme et femme

Venons-en au dernier des trois exemples, celui qui a le plus de pertinence pour notre sujet. Ici vaut la même chose que pour les exemples précédents. La chute a déséquilibré la relation entre l'homme et la femme. L'homme s'est fait le plus fort, le dominateur. Dans le monde entier, depuis Adam jusqu'à aujourd'hui, l'homme s'est injustement arrogé l'autorité sur la femme et l'exerce de manière discriminatoire.

Comment l'Évangile apporte-t-il la guérison dans cette relation ? Par des cœurs nouveaux, par un amour prêt au sacrifice et désintéressé. Par la soumission mutuelle, la fidélité et le respect dans la puissance du Saint-Esprit. Lorsque les hommes reconnaissent que leurs femmes sont un vis-à-vis sans lequel leur vie ne réussit pas comme Dieu le veut ; par des hommes qui n'insistent pas sur la soumission, mais qui, dans un amour désintéressé, prennent fait et cause pour leurs femmes, combattent pour elles et les protègent, et partagent leur vie avec elles. Et par des femmes qui se soumettent volontiers à de tels hommes et les suivent. Et inversement. L'Évangile peut libérer complètement les relations conjugales, de sorte que l'homme et la femme se complètent mutuellement : physiquement, psychiquement, spirituellement.

Il est absolument important de prolonger la réflexion sur cette parole de Paul au-delà du seul salut de l'âme et de la seule unité de la famille de Dieu. Pourquoi un mariage brisé et ruiné se rétablit-il lorsque les deux croient à l'Évangile ? Parce que Dieu ne crée pas seulement des « cœurs purs », mais aussi des « cœurs nouveaux ». *Parce que l'ancienne vision du monde, mondaine et patriarcale, de l'homme et de la femme trouve sa fin à la croix, tout comme l'esclavage et la position exclusive des Juifs.*

À l'époque déjà, Paul n'a pas combattu directement cette conception déchue et patriarcale des rôles. Mais il l'a fait indirectement, et donc efficacement à long terme. Que cette image de l'homme et de la femme se soit maintenue obstinément même dans la chrétienté est une honte dont on ne peut qu'avoir honte.

8.3.5 Terrestre et spirituel ?

Karl-Heinz Weber estime que « l'ordre de la création » ne cesse que dans la nouvelle création. Être en Christ ne serait pas à mettre sur le même plan que la position terrestre d'un croyant sur la terre. Cela vaudrait pour tous les domaines d'activité. Aussi pour les réunions, où, selon l'ordre de la création, les sœurs se taisent.[122]

Se pose d'abord la question de savoir pourquoi « l'ordre de la création » devrait cesser dans la nouvelle création. C'est justement la nouvelle création qui aura un ordre de la création béni, sans trouble et parfait. À savoir celui d'avant la chute. *L'ordre de la création et l'ordre du salut en Christ ne peuvent pas se contredire. L'ordre du salut rétablit l'ordre originel de la création.* Là, l'homme et la femme sont de même rang. L'Évangile a des conséquences salutaires et socialement efficaces. Certainement d'abord dans l'Église, donc d'abord parmi les croyants. Ce sont des changements profonds, positifs et bouleversants. C'est une puissance pour le salut, qui peut dissoudre des structures pécheresses millénaires, transformer et sauver des cultures et des nations entières.

C'est un dualisme non biblique que de séparer l'existence terrestre et l'Évangile. Ce n'est pas un évangile social, mais c'est un message efficace, avec une direction verticale irrésistible dans la relation avec Dieu. Mais en même temps aussi avec un effet horizontal parmi les hommes. L'Évangile est pertinent pour le salut et pour la culture. *Certes, il existe une tension entre le « déjà maintenant » et le « pas encore ». Mais le « déjà maintenant » doit être laissé libre et pouvoir libérer, afin de pouvoir déployer pleinement son effet ici-bas.*

Anstey argumente de manière semblable : « Il y a deux expressions qui distinguent ces deux choses : "en Christ" (Ga 3.28) et "dans les assemblées" (1 Co

122. Weber, 11-13

14.34). » L'une vaudrait au ciel, l'autre sur la terre. On ne peut que constater à ce sujet que nous sommes « en Christ » pour toujours et en tout lieu, aussi dans les assemblées. Toute autre chose remettrait en question notre salut et contredirait tout simplement l'Écriture.

8.3.6 Il n'y a plus ni homme ni femme

« Le fait que l'apôtre prenne tout à fait au sérieux la masculinisation salutaire des femmes se voit à son soutien constant à une ecclésiologie neutre du point de vue du genre, qui débouche sur une pratique de l'Église permettant à tous, sans considération du statut social, de l'origine ethnico-religieuse et du sexe, d'assumer en principe n'importe quelle fonction dans l'Église. *Le seul critère est la capacité, que Paul comprend comme un don du Saint-Esprit (1 Co 12).* … Fait intéressant, pour la catégorie du genre, il n'est pourtant pas dit qu'il n'y a plus d'hommes ni de femmes. On travaille plutôt avec les désignations "masculin" et "féminin". *Cela laisse supposer qu'il … ne s'agissait pas d'abolir l'appartenance sexuelle des individus, mais de dissoudre l'aspect de genre des fonctions dans l'Église.*

Concrètement, cela signifie alors : prophétiser n'est ni masculin ni féminin. Diriger l'Église n'est ni masculin ni féminin. Parler en langues n'est ni masculin ni féminin. … Être envoyé par Christ pour annoncer la Parole n'est ni masculin ni féminin. Prêcher n'est pas masculin et servir n'est pas féminin, etc. C'est pourquoi il y a dans les Églises pauliniennes des diacres féminins comme Phœbé (Rm 16.1), des apôtres féminins comme Junia (Rm 16.7), etc.

Que l'ecclésiologie non genrée du christianisme primitif n'était pas … limitée, l'Église de Rome le montre. Née indépendamment de Paul, un collège de femmes y jouait manifestement un rôle éminent. Paul nomme Marie (Rm 16.6), Tryphène, Tryphose et Perside (Rm 16.12). »[123]

Dans son commentaire, Martyn formule : *« Car vous êtes tous un en Christ-Jésus.* Les oppositions religieuses, sociales et sexuelles ne sont pas remplacées par l'égalité, mais par une unité nouvellement créée. En Christ (dans ce que Paul

123. Kügler, Joachim ; Paulus und die prophetischen Frauen in Korinth, Zur Gender-Politik des Apostels (1 Co 11.2-16 ; Ga 3.26-28)

appellera plus tard "le corps de Christ", 1 Co 12.13, 27), des personnes qui étaient juives et des personnes qui étaient païennes ont été faites une nouvelle unité, si fondamentalement identifiée à Christ lui-même que Paul emploie la forme masculine du mot "un". Les membres de l'Église ne sont pas une chose ; ils sont une personne, intégrée dans le corps de l'unique homme nouveau.

D'autres lettres de Paul nous apprennent que l'apôtre était conscient du fait que, même dans l'Église, la tête de pont de la nouvelle création de Dieu, il y avait encore quelques signes d'exclusion sexuelle et sociale (p. ex. 1 Co 7 ; Philémon). Il dut donc plus tard réfléchir sérieusement à la tension entre l'affirmation de l'unité réelle en Christ et la persistance inquiétante des marques distinctives de l'ancienne création. » [124]

8.4 Résumé et bilan

Je résume ce chapitre avec les mots de Michael Bird : « Paul ne veut pas suggérer que, pour les chrétiens, le sexe cesse d'exister, comme si Dieu ne regardait les êtres humains que du cou vers le haut et effaçait ainsi la distinction physique entre les hommes et les femmes. La nouvelle naissance ne signifie pas que nous aspirerons un jour à l'unisexe et pourrons utiliser les mêmes toilettes à l'église. Paul ne dit pas non plus que cet enseignement ne vaut que pour le salut ou pour les choses spirituelles. Ce que Paul veut dire par là, c'est que la nouvelle création signifie l'abolition des distinctions qui, dans le passé, ont séparé les hommes les uns des autres.

Ses interlocuteurs principaux n'étaient pas ici des féministes ou des partisans de la hiérarchie, mais des chrétiens juifs qui voulaient conserver les privilèges de leur identité ethnique. Pour Paul, on n'est plus proche du trône de Dieu ni par la race, ni par la classe, ni par le sexe. Dieu voulait créer une seule famille, pas deux familles ou plus, et la famille d'Abraham a des enfants de toutes les nations, riches et pauvres, hommes et femmes. Cela souligne le principe d'égalité de l'Évangile, selon lequel personne ne peut se vanter d'avoir la ligne directe avec Dieu, ni prétendre être

124. Martyn, J. L., Galatians: A New Translation with Introduction and Commentary, 33A, Anchor Yale Bible, New Haven ; London 2008, 377.

meilleur ou plus utile que n'importe quel autre être humain. Si le contenu premier de Galates 3.27-28 se concentre sur la sotériologie (le salut), nous devons considérer qu'il est aussi lié à l'ecclésiologie (l'Église, l'église locale) et à la pneumatologie (le Saint-Esprit). Il ne s'agit pas seulement ici de l'égalité devant Dieu, mais de l'unité au sein de l'Église, créée par les liens du baptême et scellée par le don du Saint-Esprit. »[125]

Après avoir pesé de nombreux aspects et détails, cette parole biblique est un argument fort, un argument divin, en faveur d'un rôle de même rang pour la femme croyante dans le mariage et dans l'Église. *C'est à la lumière de cette vérité de la rédemption, aussi simple que profonde, que tous les autres textes qui parlent de la relation entre l'homme et la femme, du rôle de la femme dans le mariage et aussi dans l'Église, doivent être interprétés. Pour revenir au début : oui, cette parole de Paul équivaut à une Magna Carta.*

125. Bird, 37

9 Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit

Dans la Bible, Dieu est présenté sous une forme masculine. Il est Père. Son Fils Jésus, le Sauveur du monde, est un homme. Il choisit 12 hommes pour le suivre. Pas de femmes. Tous les livres de la Bible ont été écrits par des hommes. Seuls des hommes étaient prêtres dans l'ancienne alliance. *Pris ensemble, cela n'en dit-il pas assez long sur le fait que l'homme a, vis-à-vis de la femme, une position d'autorité supérieure et une fonction de direction ?* Tant de masculinité ne passe pas sur nous sans laisser de traces. En tout cas, la perception inconsciente du fait que Dieu soit masculin ou non a un certain effet sur notre pensée, sur l'image que nous avons de nous-mêmes et sur notre image de Dieu. Probablement autrement chez les hommes que chez les femmes, je suppose.

« Cette mise en avant de figures masculines, d'images et d'un langage masculins dans l'Écriture sainte et dans l'Église a été décrite par John Piper comme une "sensibilité masculine" de la foi chrétienne. D'une certaine manière, il est difficile de le contester. La question se pose cependant de savoir s'il s'agit là du reflet d'un ordre voulu par Dieu, ou si un autre message est tissé dans ce message apparemment évident. La mise en avant des récits androcentriques[126] et patriarcaux dans la Bible est-elle une approbation claire des structures patriarcales dans l'Église, la famille et la société ? *Ou bien y a-t-il dans les textes d'autres indices qui nous conduisent à la conclusion que la Bible brise ces structures patriarcales et offre aux hommes et aux femmes d'autres aspects de la relation ? »*[127]

Dieu se révèle en Jésus. Il est l'image de Dieu. Il est l'empreinte de son être. Il est la révélation dernière, complète et la plus profonde de Dieu, dans sa vie et dans sa mort sur la croix. Mais avant que Jésus vienne, nous pouvions déjà apprendre beaucoup sur Dieu. L'Écriture révèle déjà qui est Dieu et comment il est. Jésus complète cette image jusqu'à la perfection.

126. On entend par androcentrisme une manière de voir qui considère les hommes comme le centre, la mesure et la norme. L'androcentrisme peut être compris comme une fixation de la société sur l'homme ou sur le « masculin ». Wikipedia

127. Peppiatt, Rediscovering Scripture's Vision for Women: Fresh Perspectives on Disputed Texts

Lorsque Dieu se révèle dans un homme du premier siècle, dans un Juif, un artisan du bâtiment célibataire, j'ai en même temps conscience que Dieu, l'Éternel, le Tout Autre, est plus que ce que l'on pouvait voir en Jésus. Lui-même, le Fils de Dieu, nous ne pouvons même pas le comprendre complètement. Notre connaissance est partielle. McFarland en conclut : « Nous devons donc veiller à présenter Jésus de telle manière que le Logos [la Parole], qui vient dans la chair, ne soit pas réduit à la chair. »

Dieu est Esprit (Jn 4.24). Dieu est un Dieu trinitaire. Ces deux réalités de l'être de Dieu ne doivent pas passer au second plan. Même si Dieu est décrit dans l'Ancien Testament de manière masculine, comme père, guerrier ou roi. Lui qui parfois ressent et agit comme un être humain. Les « images anthropomorphes[128] de Dieu », comme on les appelle, montrent l'action et les sentiments de Dieu au moyen de comparaisons et d'analogies humaines. Jusqu'à quel point ces images s'approchent-elles de la réalité de Dieu ? Dieu, trois en un, Esprit et sans commencement, est pour nous incompréhensible. Lorsqu'il vient à nous et devient l'un de nous, un homme, cela ne signifie pas que Dieu est un homme, *mais qu'il se révèle ainsi. Dieu n'a pas de corps comme nous, et c'est pourquoi il n'a pas non plus de sexe.*

9.1 Dieu est-il masculin ?

Dieu se révèle comme Père. Cela révèle-t-il son sexe ? Non, mais cela révèle quelque chose de bien plus important : il est une personne, et il est un Dieu de relation, d'affection et de communion. Ce Dieu, qui nous est décrit au moyen d'images humaines, parle, écoute, avertit, protège, fortifie, agit, conclut des alliances, fait des promesses et, par-dessus tout, il aime d'un amour prêt au sacrifice et inextinguible. Il est immuable, mais il a des émotions profondes. Bien qu'insondable, il possède au moins, dans une mesure que nous ne connaissons pas, toutes les capacités que nous avons en tant qu'êtres humains, en tant que femme et homme. Les images humaines tentent de décrire l'Indescriptible.

128. L'anthropomorphisme (du grec ἄνθρωπος anthrōpos, « être humain », et μορφή morphē, « forme, figure ») consiste à attribuer des caractéristiques humaines à des animaux, à des dieux, à des forces de la nature et à d'autres choses semblables (humanisation). Les caractéristiques humaines peuvent se manifester aussi bien dans la forme que dans le comportement. Wikipedia

Beaucoup dans un langage masculin. Mais il existe d'innombrables images féminines de Dieu qui mettent en relief et célèbrent son côté féminin. J'en citerai quelques-unes, sans oublier que Dieu n'est pas non plus une femme. Encore une fois : il n'a pas de sexe. *Les images féminines de Dieu montrent ce qui s'est fait chair en Éden : l'homme et la femme sont l'image de Dieu et reflètent, dans leur existence et dans leur sexe, l'être de Dieu, qui n'a pas de sexe.*

La description de Dieu dans une grammaire masculine est aussi, mais pas seulement, une limite du langage. Si, en allemand et dans beaucoup d'autres langues, on ne décrivait Dieu ni au masculin ni au féminin, il ne resterait que le pronom neutre « es » (en allemand : « cela »). Ce serait impersonnel et ne mènerait nulle part. Il en va de même pour les langues originales de la Bible. *Par exemple, le mot grec pour esprit, pneuma, est neutre. Mais le mot hébreu ruach est féminin. On ne peut pas l'exprimer en allemand, mais on pourrait, en parlant de l'Esprit de Dieu, dire « elle » (« Geistin », une « Esprite »).* Mais cela non plus ne peut attribuer un sexe aux personnes divines. Cela nous frapperait, probablement nous dérangerait, parce que nous sommes tout simplement habitués aux pronoms personnels masculins et ne connaissons rien d'autre. *La question du sexe de Dieu ne peut justement pas être réglée par la langue, ni par la langue biblique ni par la langue moderne.*

Dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il n'y a aucune indication concrète sur le sexe de Dieu. Il faut le souligner, *parce que les dieux de l'Orient ancien et de l'Antiquité étaient délibérément masculins et féminins*. Le cycle de la vie était maintenu en vie par la sexualité. La fécondité était l'idéal des divinités féminines. La sexualité était le centre autour duquel tournaient les cultes. *Mais il n'en est pas ainsi de Yahvé, le Dieu d'Israël. Il n'est appelé ni masculin ni féminin.* Dans la foi juive, tout comme dans la foi chrétienne, la sexualité n'appartient pas à un rythme éternel et cosmique. La sexualité est créée. Elle a un commencement et aura une fin.

« Néanmoins, Dieu se révèle dans l'Écriture comme "le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ" (Ep 1.3) et non comme "Mère". Dieu ne se présente pas non plus comme un complexe Père-Mère, comme s'il incarnait la "masculinité" et la "féminité". Les notions de "masculinité" et de "féminité" sont indissociablement liées aux différences sexuelles des sexes. La sexualité et ses sexes ne

sont des principes spirituels éternels que dans une cosmologie païenne. »[129]

Si Dieu n'a pas de sexe et est pourtant décrit comme Père, on ne peut pas simplement changer les images et le langage et mettre « Mère » à la place. Cela reviendrait à remplacer une erreur – à savoir comprendre Dieu comme un être masculin – par une autre. C'est ce qui se passe dans la *Bibel in gerechter Sprache* (« Bible en langage équitable », traduction allemande de la Bible), où l'on traduit de manière « neutre du point de vue du genre ».[130]

Bien que Dieu soit nettement plus souvent représenté par des images masculines que par des images féminines, on ne peut en tirer aucune conclusion sur son sexe. Le fait qu'il y ait globalement plus d'images masculines et qu'un langage masculin soit employé peut aussi tenir au fait que les écrits bibliques ont vu le jour à une époque patriarcale. L'Écriture sainte aussi doit être lue historiquement, sans pour autant lui dénier sa pertinence et son autorité pour aujourd'hui.

9.2 Tu ne te feras pas d'image taillée

Ce commandement du Décalogue, les 10 commandements (Ex 20.4), touche à la question du sexe de Dieu, avant même qu'il se révèle en Jésus. L'interdiction des images exclut la sexualité de Dieu, tout comme le fait que Dieu est Esprit. Les deux sont directement liés. De même, de la célèbre déclaration de Dieu sur lui-même, Je serai qui je serai (Ex 3.14), on ne peut déduire aucun sexe, ni masculin ni féminin. Ce dernier est l'intention de certains courants de la théologie féministe.

129. R.K. McGregor Wright

130. Wolfgang Huber a critiqué : « Le fait qu'une traduction contienne toujours aussi une interprétation est ici inversé : l'interprétation est présentée comme une traduction. C'est une infraction au principe scripturaire de la Réforme. La justice est un thème central de la Bible. Mais on ne peut tout de même pas, au nom de la justice, déformer un texte biblique au point d'écrire, par exemple, là où il s'agit clairement de douze hommes, "apôtres femmes et apôtres hommes", et de donner au lecteur l'impression qu'il y aurait eu aussi des femmes dans ce cercle. » Peter Hahne : « Cela fait mal à l'âme d'un journaliste luthérien d'être tourné en ridicule par ses collègues sceptiques, non pas à cause de sa foi en la résurrection, mais à cause de la Bible spéciale et sectaire issue de l'esprit d'un féminisme fondamentaliste. » Wikipedia, à propos de la Bibel in gerechter Sprache

« Dans la Bible, il est souvent question de Dieu sous le nom d'Elohim. *Il s'agit d'un plurale tantum*[131] *– une tournure grammaticale qui veut justement rendre justice à la multiplicité des attributs divins, ni masculins ni féminins.* Car en tout temps et en tout lieu, dans des situations infiniment diverses de détresse et de souffrance, mais aussi de joie et de reconnaissance, nous avons à l'esprit de multiples images de Dieu. »[132]

9.3 Images féminines de Dieu

Je cite ici des exemples de la manière dont l'Écriture décrit le côté féminin de Dieu :

La mère qui allaite ses enfants et qui est responsable de prendre soin d'eux (Nb 11.12) : « Est-ce moi qui ai été enceinte de tout ce peuple, ou est-ce moi qui l'ai enfanté, pour que tu me dises : Porte-le sur ton sein, comme le nourricier porte le nourrisson, jusqu'au pays que tu as juré à leurs pères de leur donner ? »

La mère qui a mis au monde les Israélites (Dt 32.18) : « Tu as négligé le Rocher qui t'a engendré, et tu as oublié le Dieu qui t'a mis au monde. »

La femme en travail, dont le souffle puissant est une image de la puissance divine (Es 42.14). « Longtemps je me suis tu, je suis resté silencieux, je me suis contenu. Comme une femme qui enfante, je veux respirer profondément, haleter et souffler à la fois. »

La mère qui enfante Israël et le protège (Es 46.3) : « Écoutez-moi, maison de Jacob, et vous tous, reste de la maison d'Israël, vous qui avez été chargés sur moi dès le ventre de votre mère, portés dès le sein maternel ! »

La mère qui n'oublie pas l'enfant qu'elle allaite (Es 49.14-15) : « Une femme pourrait-elle oublier son nourrisson, et ne pas avoir pitié du fils de ses entrailles ? Même si celles-là oubliaient, moi, je ne t'oublierai pas. »

131. Un plurale tantum (mot pluriel) est un nom qui ne s'emploie qu'au pluriel (exemples en allemand : Ferien, Kosten, Leute ; en français : vacances, frais, gens).
132. Lapide, Pinchas, Ist die Bibel richtig übersetzt, Gütersloh, 2004, 202

Une mère qui console ses enfants (Es 66.13) : « Vous serez portés sur les bras et caressés sur les genoux. Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi je vous consolerai. »

Une mère qui appelle ses petits, les instruit, les tient, les guérit et les nourrit (Os 11.1-4).

D'autres images maternelles se trouvent en Ps 131.2 ; Job 38.8, 29 ; Pr 8.22-25 ; 1 P 2.2-3 ; Ac 17.28.

De manière semblable, la Bible décrit Dieu là où nous le trouvons dépeint en lien avec l'activité culturelle ou sociale des femmes :

Une couturière qui confectionne des vêtements pour Israël (Né 9.21).

Une sage-femme qui assiste à une naissance (Ps 22.9-10 ; 71.6 ; Es 66.9).

Une femme en position d'autorité vers laquelle sa servante lève les yeux (Ps 123.2) ; une femme qui met le levain dans la pâte pour faire du pain (Lc 13.20-21).

L'Écriture parle aussi de Dieu en employant les images d'un oiseau femelle ou d'un animal femelle : Dieu agit comme un oiseau femelle qui protège ses petits (Ps 17.8 ; 36.7 ; 57.1 ; 91.1, 4 ; Es 31.5 ; Dt 32.11-12), comme un aigle (Dt 32.11-12 ; Ex 19.4 ; Job 39.27-30), comme une poule (Mt 23.37 ; Lc 13.34 ; cf. Rt 2.12) et comme une ourse (Os 13.8).

L'une des indications les plus fascinantes du féminin en rapport avec l'être de Dieu est la représentation de la Sagesse comme une femme en Proverbes 1.20-33 ; 8.1–9.12.

9.4 Père et Fils

Avant que Jésus vienne, on ne pouvait pas savoir que Dieu est « un en trois ». Ni que Dieu est Père de son Fils au sens où cela a été connu par Jésus. Ce n'est que lorsque la Parole a été faite chair que Dieu s'est révélé comme Père dans son Fils. Pourtant, il n'est pas un père qui aurait engendré son fils avec une femme.

Le Père, le Fils et l'Esprit sont tous éternels, sans commencement. Ce langage montre dans quelle relation la première et la deuxième personne de la divinité se trouvent l'une envers l'autre. Il montre la relation dans laquelle les êtres humains peuvent se trouver avec Dieu. Mais cette réalité non plus ne fait pas du Père éternel et du Fils éternel un sexe masculin.

Je suis conscient que l'on réfléchit rarement, voire jamais, à ces questions sous cette forme. Dans le cadre de ce livre, j'estime nécessaire d'aborder ce sujet. Tout en ayant conscience, cependant, de me heurter bientôt à des limites.

9.5 Soumission du Fils éternel ?

Dans ce livre, je soutiens qu'une soumission hiérarchique de la femme est toujours la conséquence de la chute et qu'elle n'était pas prévue dans la création originelle, non déchue. Cela vaut aussi lorsque la parole de Dieu exhorte les femmes à la soumission. Cela doit cependant être compris dans le contexte des réalités antiques. Je l'ai décrit en détail.

Depuis quelques décennies, une doctrine est apparue dans l'évangélisme conservateur des États-Unis qui pourrait réfuter mon argument ci-dessus si elle correspondait aux textes bibliques. Il s'agit du Dieu trinitaire et de la manière dont le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont en relation les uns avec les autres. En quelques mots, cette doctrine affirme que les trois personnes de la divinité sont égales en essence et en gloire. Dans leur être (ontologie), elles sont égales. Mais elles occupent des rôles différents dans leur relation les unes avec les autres et avec la création. Ainsi, le Fils serait soumis au Père « dès le commencement », et l'Esprit soumis au Père et au Fils. Dans l'incarnation du Christ, dans son abaissement volontaire, s'exprime ce qui était déjà la relation dans l'éternité.

Vous vous demandez ce que cela a à voir avec le sujet de ce livre ? Beaucoup. Car cette « hiérarchie éternelle » doit servir de modèle pour les rôles de l'homme et de la femme. Par conséquent, on pourrait reconnaître dès la création non déchue une égalité de valeur claire, mais tout autant la répartition différente des rôles, dans laquelle l'homme est le chef qui dirige et gouverne, auquel la femme se soumet. Ainsi l'homme et

la femme seraient conçus dès la création, avec les conséquences bien connues pour le mariage, l'Église et la société.

Dans le monde de pensée et la littérature chrétienne de langue allemande, je ne connais pas cette idée. Mais avec la volumineuse dogmatique réformée de Wayne Grudem, cette idée est arrivée en Allemagne aussi depuis 2013, avec toutes ses conséquences : « Ici, dans le mariage, de même que le Père a autorité sur le Fils dans la Trinité, le mari a aussi autorité sur sa femme. Le rôle du mari est parallèle à celui de Dieu le Père, et le rôle de l'épouse est parallèle à celui de Dieu le Fils. En outre, de même que le Père et le Fils sont égaux en divinité, en importance et en personnalité, le mari et l'épouse sont aussi égaux dans leur humanité, leur importance et leur personnalité. »[133]

Ainsi, dans cette dogmatique, toutes les femmes sont exclues des ministères de direction comme l'anciennat et la prédication, pour ainsi dire avec un « poids éternel », c'est-à-dire en se référant à la divinité. Des courants réformés plus récents en Allemagne s'engagent de manière proactive et presque missionnaire en faveur de cette doctrine.

Bien que cette exclusion ait malheureusement marqué l'histoire de l'Église, non pas dès le commencement, mais au moins pendant 1700 ans, cet argument n'a jamais été avancé.

Cette doctrine relativement récente ne peut pas être discutée dans ce cadre. Je donne seulement quelques pistes de réflexion et je ne fonderai pas ma vision d'ensemble sur cette doctrine. Je reste ainsi à mon point de départ en Genèse 1 et 2, à la lumière duquel j'ai expliqué dans ce livre les textes bibliques pertinents du Nouveau Testament.

Si cette soumission éternelle du Fils était établie, et pas seulement à partir de son incarnation, le rôle de l'homme et de la femme n'en serait pas automatiquement déterminé. Ce serait une analogie, une comparaison, mais pas une nécessité. Que le Fils, en tant qu'homme, se soit soumis au Père, personne

133. GRUDEM, W., Biblische Dogmatik: Eine Einführung in die Systematische Theologie, XXIX, Theologisches Lehr- und Studienmaterial des Martin Bucer Seminars, VKW; arche-medien, Bonn; Hamburg 2013, 284–285.

ne le mettra en doute. *Mais ce qui reste important pour notre sujet, c'est que ni une éventuelle soumission éternelle ni une soumission temporelle du Fils ne sont jamais prises comme modèle pour décrire la relation et les rôles de l'homme et de la femme en général ou dans le mariage. L'exemple de l'abaissement de Jésus est bien sûr souvent souligné, mais toujours pour tous les disciples, sans aucun accent sur le sexe.*

Il a fallu quelques siècles pour qu'une confession ou une doctrine sur Dieu voie le jour dans la chrétienté, le plus souvent en réaction à de fausses doctrines. C'est ainsi Athanase (IVe siècle) qui a marqué, formulé et défendu de manière remarquable la doctrine de la Trinité. Jusqu'à aujourd'hui, elle est un dogme chrétien incontesté.

Il me paraît étonnant que, dans le débat sur le rôle de l'homme et de la femme, une telle doctrine soit formulée et que le rôle subordonné de la femme soit ainsi fixé. Le soupçon ne me quitte pas que, ici, « la queue remue le chien ». En d'autres termes, quelle lourde doctrine de Dieu doit servir à cette question des rôles des sexes ? Il faudrait retenir que tout cela était inconnu au moment de la création de l'être humain et n'a pu être reconnu qu'avec la venue du Fils. « L'image de Dieu » ne pouvait pas encore contenir cette connaissance en Éden.

Je considère comme préoccupante une telle définition, qui ose une affirmation d'une portée considérable sur la divinité. Même s'il existe des indices pour de telles conclusions, il me manque des indications claires pour cette hypothèse. Pour le contraire, il existe aussi des indices.

Remarque ajoutée dans la 4e édition : entre-temps, cette doctrine a été retirée en raison de l'opposition massive venue de nombreux côtés.



9.6 Jésus et ses 12 disciples

Jésus était reconnaissable dans les prophéties comme Messie et Roi, comme Fils de l'homme. Comme homme. Ces paroles se sont accomplies dans l'homme de Nazareth. Paul le compare, comme dans une famille patriarcale, à Adam, en tant que chef de la nouvelle création.

Alexander Strauch souligne que Jésus devait être un homme. On pourrait l'approuver, mais en déduire, comme il le fait, la supériorité du sexe masculin est tout simplement trompeur.[134] *Il est devenu avant tout un être humain – la Parole a été faite chair, pas un homme !* Ses développements et tous les représentants de cette

134. Strauch, p. 42–44

pensée sont un exemple de la manière dont la philosophie grecque a réussi jusqu'à aujourd'hui à infiltrer l'Église de Dieu. Et cela sous le manteau de la piété.

Les personnages masculins remplissent des fonctions ou des rôles symboliques et typologiques dans l'histoire du salut de Dieu. Il ne s'agit pas là de mettre en avant le sexe masculin, même quand on en a sans cesse l'impression. Dans l'œuvre de Jésus, je distinguerais la fonction dans l'histoire du salut et la fonction de salut. La première supposait qu'il soit un homme. Pour accomplir le salut, le sexe était sans importance. En d'autres termes, pour le dire de manière pointue, une femme aurait aussi pu accomplir le salut sur la croix.

Jésus choisit 12 disciples, tous des hommes. C'était normal dans la culture dominée par les hommes de l'époque. Mais en tant que représentants des 12 tribus d'Israël, ils devaient être des hommes. « *Jésus a choisi des apôtres masculins pour la même raison qu'il a choisi douze apôtres juifs.* Dans la mesure où les disciples de Jésus représentent le nouvel Israël, les douze apôtres de Jésus représentent typologiquement les douze tribus d'Israël et en particulier les douze patriarches (les fils de Jacob), dont descend la nation d'Israël. Witt fait remarquer que les douze apôtres masculins confèrent continuité et accomplissement typologiques à l'histoire d'Israël. *"Les Douze devaient être des hommes juifs libres, et non des esclaves, des femmes ou des païens, afin de remplir la fonction symbolique de leur rôle typologique." »*

12 hommes furent appelés par Jésus. Celui qui s'appuie sur le fait qu'il ne peut s'agir que d'hommes doit aussi ne prendre en considération que des hommes galiléens ou juifs. La situation historique, prophétique, culturelle, mais unique, exigeait que ses disciples soient des hommes, des Juifs. *C'est pourquoi cela ne peut jamais être une ligne directrice ou une norme pour l'Église mondiale de Jésus-Christ, qui est formée à partir de tous les peuples.*

Le nombre douze ne rappelle pas une classe d'école de 12 élèves, mais indique aussi le caractère global du mouvement messianique, qui ne laisse personne de côté et *auquel appartenaient justement aussi des femmes.* Il est remarquable que les Douze ne soient jamais appelés des hommes. À la suite de Jésus, tous étaient des apprenants, tous des élèves. En présence de Jésus, il n'y avait pas de place pour les airs de supériorité masculine envers les femmes.

L'androcentrisme, c'est-à-dire la perception et la manière de parler à prédominance masculine de la Bible, ne se fait absolument pas aux dépens des femmes. Elles n'en sont pas reléguées au second plan.

L'homme Jésus estimait et respectait les femmes de manière inhabituelle et radicale. Il a rendu aux femmes leur dignité. Richard Bauckham écrit à propos des femmes au tombeau de Jésus : les femmes sont privilégiées par Dieu comme destinataires de la révélation, et donc comme médiatrices de cette révélation auprès des hommes. *Cela ne fait-il pas partie du renversement eschatologique des statuts, par lequel Dieu fait du dernier le premier et du premier le dernier, afin que personne ne puisse se glorifier devant Dieu ?*

9.7 Bilan

« Notre conclusion doit être qu'il n'existe aucune raison biblique pour que les représentations de la masculinité et de la féminité exercent une influence dominante sur notre compréhension de la nature essentielle de l'être de Dieu. Dieu est un "il", parce que Dieu est personnel, et notre Père, parce que Dieu agit comme un père aimant. Il n'est ni masculin ni féminin, ni une combinaison des deux. Les représentations d'un Dieu sexué sont propres à une multitude de conceptions païennes, mais elles sont absentes d'un christianisme biblique. »[135]

En lisant la Bible, les hommes, et tout autant les femmes, s'identifient à des hommes comme Abraham, Moïse, David et Élie. Nous, les hommes, nous identifions-nous tout autant à des femmes comme Débora, Rahab, Ruth ou Marie ? Lisons donc une fois la Bible et ses histoires délibérément du point de vue des femmes. Lisons les histoires des femmes et transmettons-les délibérément à la jeunesse et dans nos prédications.

135. Ibid.

10 Ma confession

La somme des fautes que nous, les hommes, avons commises envers les femmes est grande. La plupart du temps avec la conviction d'être fidèles à Dieu et à sa parole. Il s'agit de bien plus que d'une position théologique controversée. Pour moi personnellement, je me sens appelé à une confession de péché ouverte et en même temps sans ménagement. La repentance est la chance d'une vie nouvelle et d'un réveil. Mon espérance est que beaucoup de frères dans le Seigneur s'uniront à cette confession et qu'elle parviendra aux oreilles et aux cœurs des sœurs en Christ, pour la joie de Dieu.

Dieu, Yahvé Elohim, Créateur de l'homme et de la femme, pardonne-moi d'avoir pensé, exigé et agi comme si la femme n'était pas de même rang, mais de rang inférieur. Pas un vis-à-vis, mais un échelon au-dessous de moi.

Seigneur Jésus, pardonne-moi d'avoir pensé que les femmes devaient se taire et se tenir à l'écart de la vie publique.

Pardonne-moi d'avoir pensé que tu ne voulais pas qu'elles aient le droit d'enseigner publiquement à ton sujet et au sujet de ta vérité.

Je confesse à ma femme, à ma mère, à mes sœurs de sang et à toutes mes amies dans le Seigneur, à toutes les collaboratrices du royaume de Dieu, à toutes les sœurs avec qui j'ai été assis pendant d'innombrables heures de réunion, que je vous ai considérées comme placées hiérarchiquement sous l'autorité de l'homme !

Pardonnez-moi cette attitude erronée, que je croyais divine et biblique !

Pardonnez-nous d'avoir discuté et tranché des débats et des questions importantes sans vous. Nous n'avons pas demandé votre conseil ! Nous avons vécu dans notre propre monde, comme s'il était le seul ou le plus important.

Je confesse que nous, les hommes, avons failli. Nous avons souvent été, sans nous en rendre compte, des machos et des donneurs de leçons égoïstes,

dominateurs et discriminants.

Aveugles sur nous-mêmes. Aveugles sur vous, les femmes, sur vos vocations et sur vos dons. Et c'est pourquoi, dans cette affaire, aveugles aussi sur Dieu, votre Créateur.

Pardonnez-nous là où nous avons été lâches, où nous vous avons mises en avant et nous sommes reposés sur vous, alors que nous aurions dû nous montrer à la hauteur et marcher en tête, et que vous l'attendiez à juste titre.

Pardonnez-nous notre indifférence face à ce qui vous a été difficile et à ce que vous n'avez jamais compris. Nous ne vous avons jamais demandé comment vous le viviez.

Pardonnez-nous de ne pas vous avoir demandé ce que vous ressentiez face à ces attitudes et à ces enseignements discriminatoires.

Nous en sommes désolés. Nous nous sommes trompés.

Soyez libres ! Servez le Seigneur avec joie !

Ne vous habituez pas au statu quo ! Levez-vous !

Même s'il faut du temps pour que les traditions changent, nous voulons commencer maintenant et ne plus attendre.

Nous vous soutiendrons – comme vous l'avez toujours fait, malgré tout ce que nous avons fait.

Comment pouvons-nous réparer ?

La croix de Jésus-Christ est le seul refuge du pécheur, où il peut recevoir le pardon et la libération. Pour le chrétien aussi, elle est le lieu spirituel où il peut s'assurer de son pardon. Le lieu où Yahvé Elohim lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois. Et où des pécheurs se rencontrent et s'accordent mutuellement le pardon.



Lorsque le Saint-Esprit éclaire notre cœur et notre conscience, que la confession du péché est nécessaire et que la repentance est la seule étape suivante, alors c'est devant la croix que se trouve le lieu où les hommes et les femmes se rencontrent. Pour le pardon et la réconciliation mutuels, pour la liberté et la guérison.

« Ce n'est pas un chemin facile que de passer d'une manière de penser patriarcale à une manière de penser favorable aux femmes. Cela implique que nous devions nous représenter à nouveau tout ce que nous croyions comprendre de notre monde et de son fonctionnement, de notre foi et de notre relation avec Dieu, les uns avec les autres et avec notre cosmos. C'est un changement aussi difficile que celui qu'ont dû opérer nos ancêtres en passant d'une compréhension de l'univers centrée sur la terre à une compréhension centrée sur le soleil. Les premiers scientifiques qui ont suggéré que la terre tourne autour du soleil, et non l'inverse, ont été excommuniés, car on croyait que cela représentait une menace pour la puissance de Dieu ! De manière semblable, il est très difficile de se détacher d'une vision du monde patriarcale dans laquelle il est accepté comme normal que les femmes soient dominées par les hommes et que les systèmes et les institutions soient organisés et dirigés par des hommes. Une vision du monde égalitaire, fondée sur l'égalité des droits, est une vision du monde qui voit les femmes et les hommes dans une

relation mutuelle, partageant le pouvoir, reconnaissant, encourageant et libérant les dons de l'autre. Et se rencontrant mutuellement avec le même respect et la même dignité. »[136]

« Celui qui a été saisi par l'esprit de l'Évangile conviendra qu'une conception patriarcale des rôles, qui met les femmes sous tutelle et les paralyse pour le royaume de Dieu, n'est pas seulement une injustice, mais a causé un tort indicible à l'Église de Dieu. Même si cela ne s'est jamais fait pour des motifs vils, dans un esprit de lutte pour le pouvoir ou même d'humiliation voulue, mais bien souvent en raison d'un tragique malentendu de l'Écriture sainte, il est pourtant temps maintenant de remettre courageusement en question des traditions avilissantes et de s'en détourner, afin que les femmes aussi puissent poser leurs pieds "dans un lieu spacieux" et faire enfin, avec reconnaissance, l'expérience de la rédemption complète acquise par Jésus-Christ. »[137]

« Un homme sain en lui-même mettra tout en œuvre pour aimer la femme à ses côtés jusque dans sa vocation. » Veronika Schmidt

Comme une maladie incurable, comme une mauvaise herbe très ancienne, solidement et profondément enracinée et répandue partout, l'image de la femme chez les hommes chrétiens est depuis le début un écho de leur environnement et, malheureusement, aussi de leur cœur. Vécue consciemment et inconsciemment, de manière crue, modérée, voire affectueuse, il n'y a pourtant pas d'autre option que le retour à la vérité biblique, et donc divine, qui seule rend libre.

136. Reid, Barbara E., p. 7, Wisdom's Feast, 2016
137. Krüger, Hartmut, p. 183, Frauen im Pietismus, Marburg, 2005

11 Bilan et perspectives

D'après mon expérience, donc de manière limitée et subjective, j'en arrive à la conclusion que, dans l'attitude envers la « question des femmes » (c'est presque uniquement ainsi que les hommes l'appellent), la mentalité, l'environnement ecclésial et l'origine jouent un rôle décisif.

Dans les églises où les femmes se taisent, et le font par conviction, on ne peut guère s'attendre, humainement parlant, à l'abandon de ce comportement. Les schémas de pensée ont été façonnés et figés au fil des générations. Ce sont des forteresses. Changer de telles habitudes et traditions apparaît, dans de tels milieux, comme « ébranler les lois de l'univers ».

Naturellement, tout est justifié par la « fidélité à la Bible » et l'obéissance. Seulement, est-on réellement fidèle à la Bible, ou à son interprétation de la Bible ? Mais la question doit être posée : pourrait-on se tromper ?

Il en va de même pour les églises où les femmes n'ont pas le droit d'être diacres ou anciennes. Là où elles sont exclues de toutes les fonctions de direction ou de certaines d'entre elles. Là aussi où elles n'ont le droit ni de prêcher ni d'enseigner.

Se peut-il que notre société (son ordre) et notre législation soient plus bibliques, en matière d'égalité et d'égalité des droits de l'homme et de la femme, que l'attitude de chrétiens conservateurs et fidèles à la Bible ?

Et si la loi sur l'égalité des droits et l'interdiction de désavantager un sexe exigeaient un jour les mêmes droits pour les femmes dans tous les domaines – dans les églises évangéliques et les Églises libres, même de tendance conservatrice ? Si elle exigeait peut-être un quota de femmes ? Notre vision patriarcale, et au fond médiévale, de l'homme et de la femme serait-elle alors quelque chose pour quoi nous serions prêts à souffrir ? Pour quoi nous irions en prison ? L'État n'a naturellement pas le droit de décider de cela dans l'Église, mais que se passerait-il s'il s'arrogeait ce droit et que des conséquences étaient brandies ?

Nous devrions nous repentir, nous les hommes, de ne toujours pas avoir compris comment Dieu, au commencement, a créé le rôle et la relation de l'homme et de la femme. Dans bien des cas, cette compréhension ne vient justement pas du tout de la Bible, mais a été façonnée par la culture et la société. Quand reconnaîtrons-nous enfin ce lien profond ? On ne peut pas condamner le monde et en même temps déclarer bibliques des schémas de comportement mondains.

Quand viendra la liberté de l'Esprit et de l'ordre originel de la création ? Un ordre dans lequel ce n'est pas le sexe qui détermine le service, la mission et la vocation dans le royaume de Dieu et dans son Église. Mais le don, la capacité, le caractère et la fidélité, ainsi que la personnalité et la formation. Tout simplement la compétence spirituelle : la disposition à servir et l'humilité, le don de son cœur et l'autorité spirituelle, qui n'est pas décrétée ou conférée, mais perçue, reconnue et appréciée. Ce serait une percée de bénédiction pour toutes les églises qui ont fixé et rogné le rôle des femmes selon des formes mondaines, et non selon des formes spirituelles, bibliques et divines.

J'ai ainsi rempli ma responsabilité et je me distancie des formes qui ne viennent pas de l'Écriture sainte, mais d'un monde déchu. Des manières de voir qui ont été « baptisées » dans les églises et rendues pieuses par les chrétiens eux-mêmes, par les hommes, dont je fais partie. *C'est exactement ce qu'a réussi le serpent, le séducteur : réprimer ou éliminer en bien des lieux la contribution indispensable des femmes.* Adam et Ève ensemble étaient porteurs de l'image de Dieu. Le fonctionnement du corps de Christ se fait de la même manière. Ou bien il ne fonctionne justement pas comme Christ le veut.

Suivons, nous les hommes, les traces de Jésus dans son comportement envers les femmes. Il y a un chemin de retour. Dieu donne le pardon et un nouveau départ. Aussi dans ces questions.

Mais seulement avec la repentance. C'est par un changement d'état d'esprit et une nouvelle manière de penser que nous pourrons combattre le venin du serpent, par lequel il a trompé le peuple de Dieu et le monde entier pendant des millénaires, à savoir que l'homme a autorité sur la femme.

Un changement de pensée venant du cœur peut se produire en un instant, mais aussi prendre des années. J'écris ces lignes à l'âge de 56 ans. Je ne l'avais pas prévu. Il y a 5 ans, je n'aurais pas encore écrit cela. C'est pourquoi je n'accuse personne. Tout au plus moi-même, d'avoir perdu quatre décennies dans cette question. Paul a eu besoin de trois ans en Arabie, directement après sa rencontre dramatique avec Christ et sa conversion, pour être libéré du fardeau et des décombres de la pensée pharisienne, y compris en ce qui concerne son image de la femme. Mais il y est parvenu. Et cela peut réussir aujourd'hui aussi.

Sur le plan pastoral, cette guérison et cette libération auraient un effet restaurateur, correcteur et salutaire difficile à mesurer, puisqu'il s'agit de la saine doctrine de la parole de Dieu, qui rend donc sain. Si les mariages étaient libérés du mythe de l'autorité de l'homme sur la femme. Si les églises locales et les Églises puisaient enfin dans tout leur potentiel.

Laissons enfin derrière nous nos réflexes favoris et nos images de l'ennemi dans ces sujets. Nos femmes et nos filles, nos mères, nos sœurs de sang et nos sœurs spirituelles sont une idée du ciel. Celui qui s'en prend à elles, qui les condamne au silence, se rend coupable. Quelle réponse donnerons-nous en ce grand jour où Yahvé Elohim nous demandera des comptes ?

Les mots d'ordre pour tenir bon sont un de ces réflexes favoris : restons attachés à la Parole ! Et l'on confond « rester attaché à la Parole » avec « rester attaché à sa compréhension de la Parole ». Nous, les hommes, devons capituler et admettre que le vieux serpent doit être vaincu au nom de Jésus. La repentance est la meilleure prise de conscience, celle qui ouvre une perspective ! Cela n'a plus de sens de combattre pour des ordres mondains, et donc pécheurs, dans l'Église de Dieu.

Quand les femmes sont libérées, les hommes aussi sont libérés.

Que Dieu le Seigneur, Yahvé Elohim, nous fasse grâce !

Occulter l'arrière-plan culturel des textes bibliques ne conduit pas à s'en tenir à la lettre des textes ; cela conduit au contraire à faire de la lettre biblique la surface de projection des convictions culturelles de son propre temps.

Ce qui a été proclamé à beaucoup d'évangéliques comme une vérité biblique éternelle est en réalité un produit des XIXe et XXe siècles. Chacun peut le vérifier.

Comment apprendre, dans des questions controversées, ne serait-ce qu'à mener une discussion sérieuse entre des positions différentes, quand on s'est exercé pendant des décennies non pas à défendre des convictions, mais à imposer des confessions de foi dogmatiques ?

Thorsten Dietz

11.1 Indications et conseils

Face à la controverse, comment appliquons-nous les principes bibliques pour que les conclusions deviennent réalité dans l'Église de Christ aujourd'hui ?

Un grand problème dans les églises locales et les Églises aujourd'hui est une profonde incompréhension de la nature de la grâce et de l'œuvre du Saint-Esprit. Tant que le légalisme et la tradition seront confondus avec l'Évangile de Christ, des divisions suivront toujours les changements. C'est pourquoi nous devons travailler avec zèle à annoncer la bonne nouvelle dans les églises. Nous devons signaler expressément les erreurs du légalisme et énoncer clairement la vérité de la grâce de Dieu.

Alors que beaucoup tiendront un tel enseignement pour libéral, il n'est en réalité qu'une répétition de l'œuvre de Paul. Paul a travaillé la plus grande partie de sa vie à reprendre des enseignants judaïsants qui aspiraient à un retour à la loi de Moïse. Nous devrions suivre Paul et reprendre ceux qui aspirent à un retour à la théologie de l'Ancien Testament (prêtres uniquement masculins, observance et surévaluation des formes et des apparences, peur des erreurs, obéissance aveugle, etc.). Mais nous devrions dire la vérité dans l'amour.

Et pourtant, nous devons comprendre qu'il faut du temps pour que les frères et sœurs acceptent des idées nouvelles. Même pour une personne ouverte d'esprit, un changement radical de pensée peut prendre de nombreuses années avant qu'elle s'y sente à l'aise. Quand je reçois une nouvelle ordonnance de lunettes, les nouveaux verres, meilleurs, me paraissent en fait moins bons que les anciens

verres flous, jusqu'à ce que je les aie portés quelques jours. Nous devons être patients. La pratique ne suivra peut-être une nouvelle compréhension de la doctrine que des années plus tard.

Les divisions ne sont pas inévitables, mais le danger est très grand. *Si les églises ne rejettent pas le légalisme et ne se tournent pas vers la croix, il y aura des séparations et des divisions.* La seule autre solution consiste à ne pas changer. *Et à perdre en plus ses propres enfants.*

Le changement est nécessaire et inévitable. Nous ne pouvons pas refuser à bien plus de la moitié des croyants le droit d'être des chrétiens à part entière. *Ce n'est pas une question de « droits ». C'est plutôt que Dieu a besoin d'ouvriers.* Les affamés doivent être nourris, les enfants éduqués et les gens sauvés. Si nous refusons à tant de membres du corps de Christ le droit de participer aux prises de décision ou à la direction de l'église, *nous nous désarmons unilatéralement face à l'armée de Satan.* Imaginez que vous êtes face à une armée ennemie, et que vous vous retournez alors pour désarmer la majorité de vos meilleurs officiers, de peur d'enfreindre le règlement de l'armée. Nous devons nous préoccuper de la manière de résister à Satan, et laisser Dieu s'occuper du choix de ses responsables, de ses enseignants, de ses porte-parole et de ses administrateurs.

En fin de compte, nous ne pouvons faire que ce qui est en notre pouvoir ; le reste appartient à Dieu. *Même Jésus n'a pas changé le cœur de la plupart des pharisiens, mais il a changé assez de cœurs pour réécrire l'histoire du monde. Nous ne pouvons que semer. C'est Dieu qui doit donner la croissance.*

Les vrais changements viennent lorsque les gens sont rendus capables d'engager leur pensée et leur énergie d'une manière nouvelle, d'utiliser un autre schéma de pensée et un autre langage, et d'avoir des visions d'avenir neuves.

En tant qu'homme et femme

Aimer, diriger et enseigner

MIEUX ENSEMBLE !

MIEUX À DEUX !

MIEUX LES UNS AVEC LES AUTRES !

Et je marcherai dans un LIEU SPACIEUX, car j'ai recherché tes préceptes.

Psaume 119.45

12 La différence

Du livre de Marilyn B. Smith, (éd.) Ingrid Kern : *Ohne Unterschied; Frauen und Männer im Dienst für Gott*, 2005, j'ai scanné deux tableaux récapitulatifs et schémas. Ils donnent un bon aperçu de la manière dont les deux points de vue sur la complémentarité, l'un avec et l'autre sans hiérarchie ou soumission unilatérale entre l'homme et la femme, sont compris et justifiés. Ils y sont appelés le *modèle hiérarchique et le modèle fondé sur les dons*.

Je présente ces deux modèles non pas pour que l'on choisisse l'un des deux, mais pour que chacun constate par lui-même lequel il défend, consciemment ou inconsciemment.

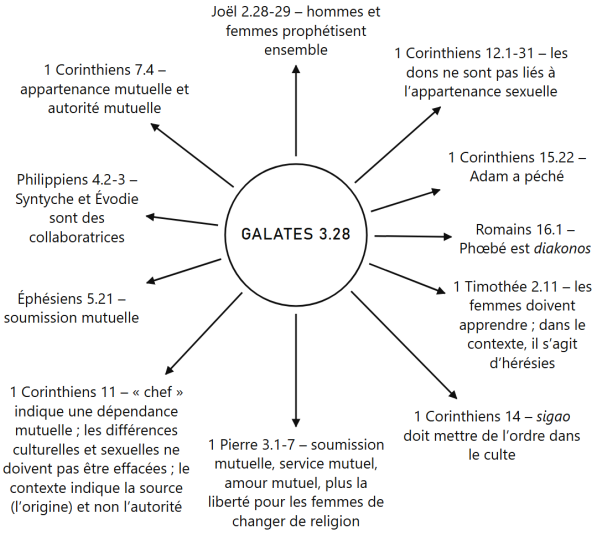
12.1 Le modèle fondé sur les dons

Dans cette nouvelle conception de la rédemption, on part des significations suivantes :

ʿezer kᵉnägdo	une aide de valeur égale signifie « face à face ; adaptés l'un à l'autre »
kephale	chef (tête) signifie « source »
authentein	est perçu comme un mot rarement employé, qui évoque la domination
sigao	signifie se taire volontairement pour pouvoir écouter attentivement
hypotasso	signifie une insertion / un rattachement volontaire et est employé dans le contexte de la soumission mutuelle

Comme passage central, on cite Galates 3.28, qui souligne l'égalité de tous les êtres humains en Christ et doit être compris à la fois spirituellement et pratiquement, parce que la mise en pratique quotidienne de notre nouvelle identité en Christ ne peut pas être séparée de la réalité éternelle de notre vie en lui.

Résumé des convictions qui fondent le modèle orienté vers les *dons*

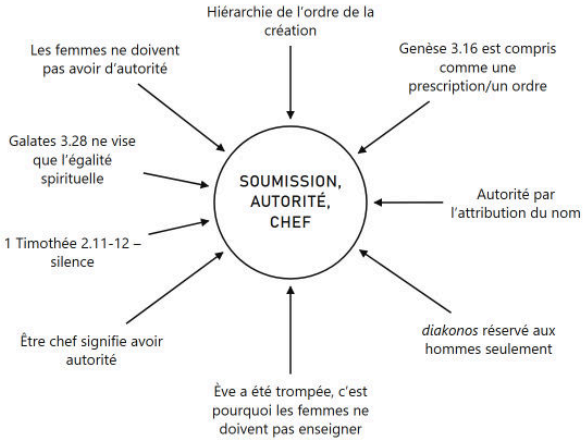


Les hommes et les femmes sont créés de la même manière à l'image de Dieu, afin de vivre en communauté et de servir cette communauté sur la base des dons que leur a répartis le Saint-Esprit, et non sur la base de leur appartenance sexuelle. L'essence de cette communauté réside dans la soumission et la responsabilité mutuelles : tous doivent être serviteurs et contribuer par leurs dons à l'édification mutuelle.

12.2 Le modèle hiérarchique

ANNEXE B

Résumé des convictions qui fondent le modèle orienté vers la *hiérarchie*



La femme est soumise à l'homme comme Christ est soumis au Père. En général, les traditionalistes disent que les femmes ne seraient pas inférieures aux hommes, mais qu'elles auraient, malgré leur égale valeur spirituelle, d'autres tâches. Cela signifierait que leurs tâches dépendent de leur appartenance sexuelle. La base biblique en serait que « chef » (tête) serait synonyme d'autorité, et comme Christ est le chef (l'autorité) de l'Église et l'homme le chef (l'autorité) de la femme, la femme devrait se soumettre et ne pourrait pas avoir d'autorité sur l'homme. C'est pourquoi elle ne pourrait pas enseigner des hommes ni prêcher.

Dans cette conception traditionaliste, on part des significations suivantes :

ʿezer kᵉnägdo	une aide de valeur égale signifie « subordonnée »
kephale	chef (tête) signifie « autorité »
authentein	est traduit par « autorité »
sigao	signifie « ne doit pas parler »
hupotasso	signifie « soumission de l'épouse au mari » et est repris par l'Église au sens de « soumission des femmes aux hommes »

Comme passages centraux, on cite :

Éphésiens 5.22 (soumission)
1 Timothée 2.12 (je ne permets pas)
Éphésiens 5.23 et 1 Corinthiens 11.3 (chef)

(Galates 3.28 est interprété exclusivement de manière spirituelle – comme une affirmation importante de la doctrine de la justification – mais sans effet concret sur la vie quotidienne)

13 Postfaces de divers lecteurs

Je suis reconnaissant que quelques amis aient pris la peine, après une lecture critique du manuscrit, d'apporter une parole personnelle. Elle complète ce qui me manque et approfondit ce que je n'ai fait qu'effleurer.

13.1 Le regard libre s'est trouvé obstrué !

Pourquoi voulons-nous et devons-nous écrire un livre sur ce sujet ? Pas parce que nous voulons tout révolutionner. Pas parce que nous en savons plus que les autres.

Cela vient du fait que l'on a posé à Hans-Jörg, sans préambule, la question : « Comment vois-tu la position et le rôle de la femme ? En général, et en particulier dans la vie de l'Église chrétienne. »

Ce n'était pas la première fois que cette question se posait dans notre vie. Pendant longtemps, nous étions liés à des contextes d'église, et là, il est contre-productif de remettre en question le rôle subordonné ou silencieux des femmes, quand tout se déroule tranquillement sur des voies bien tracées.

Personnellement, je ne suis pas rebelle, au sens où je donnerais tout de suite mon avis et mon opinion ou voudrais les imposer. Pourtant, dans le passé, surtout dans la vie de l'Église chrétienne, j'ai eu beaucoup de mal à supporter et à endurer certaines manières de faire, quand je n'avais pas « le droit » de les remettre en question ou que je recevais des réponses très humaines et superficielles.

Avec Hans-Jörg à mes côtés, j'ai un mari qui aime par-dessus tout faire des recherches dans la Bible et l'étudier. C'est un grand enrichissement qu'il comprenne et explique la parole de Dieu. Ce qui n'est pas compris et ce qui soulève des questions est, à un moment donné, étudié à nouveau.

Il faut du courage pour remettre en question des vues et des opinions figées, et pour constater ensuite que cela ne correspond pas vraiment à ma vie jusqu'ici.

J'ai été formée à l'idée que les femmes ne disent rien à voix haute dans la réunion de l'église chrétienne. Enfant, j'ai certainement demandé un jour pourquoi il en était ainsi. La réponse, que c'est écrit ainsi dans la Bible, m'a suffi à l'époque, et il n'a pas été nécessaire de poser d'autres questions. Je l'ai donc reprise telle quelle et l'ai vécue ainsi. – Ma participation personnelle au contenu de la vie de l'église est ainsi devenue très passive pendant des décennies, car tout ce qui contribuait au culte était entièrement pris en charge par des hommes. Quand je priais, je le faisais en silence. En tant que femme, je n'y avais aucune responsabilité.

Aujourd'hui, je me demande comment Dieu le Seigneur l'a conçu au commencement. Lui, le Créateur du ciel et de la terre, de tous les hommes et de toutes les femmes, de tous les animaux, il désire que nous, les êtres humains, soyons son image, que nous soyons égaux devant LUI, avec les talents qu'IL nous a donnés. Quand nous faisons le test des dons, nous constatons que chacun sait faire quelque chose particulièrement bien et que chacun a, en toutes choses, des forces et des faiblesses.

Qu'en est-il si

- le Créateur, qui m'a créée créative, inventive, pleine de force, et que je n'ai rien à lui dire au culte / dans la réunion de l'église
- Jésus, le Sauveur de l'humanité, est venu sur la terre, a vécu ici, a vraiment bouleversé et changé la vie et le rôle de la femme – est mort pour moi, et que maintenant une grande partie de son œuvre de salut – la partie féminine –, la moitié de sa création, n'a rien à louer ni à remercier à ce sujet au culte

Alors je voudrais sortir de ma passivité. Je voudrais dépasser ce qui m'a formée. Je voudrais me développer activement. Vous, les hommes, vous pouvez aider les femmes ! Qui est là une aide pour qui ?

Pour ce qui est de notre vie de couple, nous vivons, en tant que mari et femme, une relation bien huilée. Les décisions importantes, nous les prenons ensemble.

Les décisions qui concernent mes dons et ma tâche, je les prends tout à fait seule. Hans-Jörg aussi. Dans tout cela, nous allons nous en parler et échanger. L'amour et le respect reposent sur la réciprocité, et nous tirons ensemble sur la même corde et dans la même direction. Nous sommes bien en route vers un but commun.

Même lorsque je lis l'histoire de la culture et que je constate quel rôle allait apparemment de soi pour les femmes, depuis le Moyen Âge à travers toutes les différentes époques, je suis triste et je ne peux plus du tout l'imaginer aujourd'hui, car le mieux était que les femmes n'apparaissent pas du tout dans la vie publique, dans l'instruction et lors des décisions importantes. Le cours du temps a toujours apporté, de temps à autre, une évolution et un changement. Mais dans certains domaines de la vie et dans certaines empreintes, la manière de répartir les rôles reste encore très profondément ancrée.

Il me vient une image qui m'a frappée en me promenant autour de notre beau lac : le long du chemin autour du lac, il y a de temps en temps des bancs. En faisant une pause pour reprendre mon souffle, je constate que la vue sur le lac est complètement obstruée par les buissons et les arbres. En écrivant, cette comparaison m'est venue : le lac et le banc existent toujours = la création et la nature humaine existent toujours – seule la vue, et ce que le Créateur avait autrefois pensé à l'origine, a pratiquement disparu derrière les buissons et les arbres. Pour que la vue, qui était autrefois la bonne raison d'être du banc, soit à nouveau dégagée, il faut enlever les buissons et les arbres qui poussent de façon sauvage. De même, il faut aussi enlever les excroissances que nous avons laissé pousser sur l'idée que Dieu avait en créant.

Christine Ronsdorf, Sulzberg dans l'Allgäu

13.2 Ce qui aurait été possible !

« Encore un livre sur la "question des femmes" … », telle a été ma première réaction au préprint que Hans-Jörg Ronsdorf m'a envoyé. Mais après un premier survol, l'approche m'a tout de même tant intéressé que je n'ai plus

vraiment pu m'arrêter de lire. Ma socialisation chrétienne est semblable à celle de l'auteur. J'ai grandi dans les « assemblées de Frères fermées », avec des « réunions de jeunes frères », réservées exclusivement aux jeunes hommes, tandis que les jeunes dames se retrouvaient à la « petite heure de tricot ». Là, il n'y avait pas de méditations, puisqu'une femme n'avait pas le droit d'enseigner. Les femmes n'enseignent pas, elles ne participent pas aux discussions sur les questions théologiques, elles se taisent dans l'église, sauf pour l'« amen » ou le chant à 4 voix. Je me souviens encore bien d'une prédication, dans mon église d'origine, d'un frère alors dirigeant au niveau national des « assemblées de Frères fermées », dans laquelle il gratifia le thème des « conférences de femmes » de cette phrase : « Où allons-nous, si les femmes sont aux conférences et que les hommes doivent pousser le landau à la maison ? » Exactement, où allons-nous ? Une question que l'on aurait dû, ou plutôt que j'aurais dû, me poser depuis bien plus longtemps. Que ce soit par prise de conscience ou sous la pression de l'ensemble de la société, la situation a tout à fait changé au cours des dernières décennies, même dans les milieux conservateurs des églises (de Frères). Il y a des réunions de jeunes, des groupes de maison et d'autres occasions où les femmes sont perçues et traitées autrement qu'au temps de ma jeunesse. Certains vont un peu plus loin et donnent aux femmes la possibilité de servir selon leurs dons et leurs vocations dans certaines niches de la vie de l'église. Personnellement, je me pose toutefois la question : cela suffit-il ? Aux temps de la fondation des assemblées de Frères, Darby et ses compagnons de combat redécouvrirent le principe du sacerdoce universel de tous les croyants. Combatif comme il l'était, Darby le formula ainsi, en se démarquant du cléricalisme des Églises d'État : « I believe the "Notion of a clergyman" to be the sin against the Holy Ghost in this dispensation ». C'est-à-dire à peu près : « l'institution d'une classe d'ecclésiastiques est le péché contre le Saint-Esprit dans cette dispensation ». Cette thèse, qui se trouve au centre théologique du mouvement des Frères, a conduit, dans sa mise en œuvre, à un gain essentiel en direction par l'Esprit et en liberté pour l'Église de Dieu. Mais malheureusement, elle n'a supprimé la limitation des ministères dans l'église que pour les critères « ayant fait des études et ordonné » ; le critère « masculin » a été maintenu.

Qu'est-ce qui aurait été possible si l'on avait reconnu comment le "big picture", tel que Hans-Jörg Ronsdorf l'a dessiné, change le rôle de la femme dans l'Ecclesia de Dieu ? Que se serait-il passé si le mouvement des Frères avait défendu résolument que « nous sommes tous frères », hommes comme femmes ? Combien le royaume de Dieu, dans « la justice, la paix et la joie par le Saint-Esprit », aurait-il pu, grâce à une telle découverte et à sa mise en œuvre, conquérir et pénétrer ce monde, bien avant une époque où le féminisme séculier l'a fait, en partie de manière malsaine ? C'est pourquoi je voudrais réécrire la phrase de Darby autrement, de façon délibérément provocante : « Je crois que l'idée selon laquelle les femmes doivent se taire et n'ont pas le droit d'enseigner et de servir comme les hommes est une opposition au Saint-Esprit en notre temps ». L'Écriture est claire : « Ce que tu as entendu de moi en présence de nombreux témoins, confie-le à des personnes fidèles, qui seront capables de l'enseigner aussi à d'autres ! » (2 Tm 2.2) Paul écrit « personnes » (anthropoi), et non « hommes » au sens de mâles ! Que se passe-t-il quand on vit cela ? La richesse des dons et des vocations de plus de 50 % des membres de l'église est activée, et une croissance s'amorce que l'on ne pouvait pas imaginer auparavant. Entre-temps, je sers volontiers et souvent avec ma femme en de nombreuses occasions, et croyez-moi : elle sait enseigner bien des choses beaucoup mieux que moi. Et je découvre la même chose chez beaucoup de femmes de mon contexte d'église. *C'est pourquoi, pour moi personnellement, il ne s'agit plus d'un peu plus de « femme dans l'église », mais de donner aux femmes la place que Dieu leur a destinée.* Dallas Willard l'a exprimé de manière excellente : « Ce ne sont pas les droits des femmes à occuper des ministères "officiels" ou des fonctions spirituelles, ni leur égalité de droits avec les hommes dans ces fonctions, qui fixent les conditions de leur service pour Dieu et pour leur prochain. Ce sont leurs obligations qui le font – des obligations qui découlent de leurs capacités humaines, revêtues d'autorité par les dons de la grâce divine » (dans « How I Changed My Mind About Women in Leadership »). Dans ce sens, je me réjouis de ce livre et je souhaite à chacun – homme ou femme – de l'avoir lu avec un cœur ouvert, pour pouvoir ensuite dire et vivre avec joie : « Nous sommes tous frères ! »

Rolf Stücher, Salzburg, Westerwald

« Question des femmes » et « amour fraternel »

La « question des femmes » a déjà apporté tant de querelles et de brisures dans l'Église de Dieu. Est-il possible que Dieu veuille que l'on s'écharpe à cause de telles questions controversées ? Chacun de nous répondrait : « Bien sûr que non ! » Pourquoi est-ce alors la triste réalité ?

Dans notre postface, nous voudrions plaider avec passion pour la création de plateformes où l'on puisse discuter et échanger les uns avec les autres de manière spirituelle, aimante et constructive, même sur des sujets aussi difficiles que celui-ci. Lors d'une rencontre avec Hans-Jörg, sa femme Christine et des amis communs, nous l'avons vécu. Malgré des points de vue en partie différents sur la « question des femmes », nous sommes sortis de la conversation pleins de reconnaissance et de joie d'avoir des frères et sœurs aussi chers. Nous avons fait l'expérience de la manière dont le passage biblique suivant a été vécu :

« Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres ! Vous devez vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. À votre amour les uns pour les autres, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples » (Jean 13.34-35)

Dans notre église, l'échange sur le rôle de la femme est maintenant aussi à l'ordre du jour. Nous sommes une petite bande de jeunes – presque tous ont entre 20 et 40 ans. De plus, nous avons reçu pour la route des empreintes doctrinales très différentes. Humainement parlant, ce ne sont pas des conditions faciles. À cela s'ajoute que les jeunes sont souvent encore plus extrêmes dans leurs convictions que les chrétiens plus âgés et plus mûrs. Dieu merci, ce qui nous est impossible LUI est possible. Nous pouvons bien compter sur la direction pleine d'amour du Saint-Esprit ! Dans notre église, nous nous remettons sans cesse devant les yeux que nous devons avoir les mêmes sentiments que Jésus : aie toujours en vue l'autre et ses besoins, sois humble et ne cherche pas à avoir raison à tout prix !

Si l'on veut s'occuper de ce sujet de manière constructive, ce que nous avons bien l'intention de faire, il nous semble indispensable de considérer deux choses : premièrement, nous devons sans cesse prendre conscience de la place qu'occupe la « question des femmes » par rapport à l'« amour fraternel ». Dieu ne se réjouira pas si nous plaçons nos convictions doctrinales au-dessus des nombreuses exhortations à nous aimer les uns les autres de manière très concrète. Nous nous sommes proposé que cet amour se manifeste dans notre échange à venir de telle sorte que nous n'agissions pas en passant outre la conscience des frères et sœurs, et que nous nous orientions sur celui qui est le plus faible. Deuxièmement, nous voulons examiner les textes avec le moins de préjugés possible, être ouverts aussi aux questions critiques et réfléchir honnêtement sur nous-mêmes. Peut-être arriverons-nous ensemble à la conclusion que les traditions d'interprétation que nous avons vécues jusqu'ici ont effectivement besoin d'être corrigées. En fin de compte, nous savons qu'un échange fécond ne peut avoir lieu que si tous sont ouverts à la direction de Dieu et prêts à s'engager dans le sujet et les uns envers les autres.

Mais il y a une chose que nous voulons toujours placer tout en haut de notre liste de priorités :

Faisons notre tâche principale de vivre la mission commune de nous aimer les uns les autres de manière très concrète !

Par notre manière de nous comporter les uns avec les autres, gagnons des gens à Jésus, car c'est pour cela que nous sommes ici !

Helen & Matthias Dünser, Missen dans l'Allgäu

13.3 Changement

Nous connaissons Christine et Hans-Jörg Ronsdorf depuis décembre 2015, lorsqu'ils nous ont fait part de leur vision missionnaire de « Kirche für Alle » (Église pour tous). Côte à côte, avec eux et une équipe, nous avons mis sur pied l'initiative « Kirche für Alle e.V. » et avons depuis organisé de nombreux

événements créatifs et évangélistes sur des places publiques à Kempten. Durant ces cinq années de direction commune, nous avons appris à nous connaître personnellement et intensément, en tant que couples et familles.

Lorsque nous avons fait la connaissance des Ronsdorf, Hans-Jörg se trouvait déjà au milieu d'un changement spirituel. Dieu avait touché son cœur et ébranlait des empreintes et des convictions profondes. Nous avons pu vivre ce processus de changement en direct. C'était passionnant surtout dans la mesure où, un an plus tôt encore, une collaboration avec nous aurait été impensable en raison de ses convictions théologiques.

Au cours de ces années, nous avons appris à apprécier tout particulièrement l'enthousiasme de Hans-Jörg pour la Bible, ses connaissances de fond, son amour pour Dieu et son honnêteté dans la confrontation avec les questions théologiques fondamentales. Il se sent plus engagé envers Dieu qu'envers les opinions des autres, et il ne recule pas devant les sujets critiques. Ce sont ce qui l'a formé, l'histoire de ses églises et justement cette attitude authentique qui rendent sa confrontation avec le sujet exigeant « Le rôle de la femme dans la Bible » si particulière, si passionnante et si digne d'être lue.

Ce livre ne s'empêtre pas dans des micro-perspectives théologiques, mais établit, à une bonne altitude de vol, des liens historiques, culturels et bibliques qui mettent sous un jour nouveau l'interprétation de passages bibliques difficiles à comprendre. « Femmes, pardonnez-nous ! » (Frauen, vergebt uns!) invite à soumettre à l'épreuve ses propres empreintes et ses connaissances théologiques – et les femmes l'ont bien mérité. Avec un grand respect pour le sujet, nous avons pu assister à la naissance de ce livre et nous sommes reconnaissants pour ce livre courageux et surtout pour les nombreuses conversations profondes et bonnes qui l'ont précédé. Merci, Hans-Jörg et Christine.

Tobi et Daniela Stricker, Wiggensbach près de Kempten dans l'Allgäu

14 Plaidoyer final : la question des femmes est-elle si importante ?[138]

Une sœur m'a fait remarquer que cette question ne relève pas (seulement) de la théologie. Il s'agit de personnes. Il s'agit de jeunes filles et de femmes, de leur dignité et de la reconnaissance qui leur est due. En tant qu'homme, je considère tout ce sujet d'un point de vue masculin, ce qui ne restitue pas directement la voix des femmes, mais parle en leur faveur.

Je crains que cette structure hiérarchico-religieuse (le complémentarisme) n'ait blessé ou détruit quelque chose chez beaucoup de femmes. Les quelques réactions à mon livre confirment cette appréciation. Le nombre de cas non déclarés sera plus élevé, surtout quand je pense aux jeunes femmes et aux jeunes filles qui grandissent dans une société égalitaire, mais que l'on « instruit », dans leur environnement d'église chrétienne, avec des modèles de rôles sexués issus de l'Antiquité. Comment faire face à cette ambivalence ?

14.1 Il ne s'agit pas de quelques ministères (interdits)

Pour que les choses soient claires : il ne s'agit pas avant tout du fait que les femmes n'ont pas le droit de prêcher, ni d'enseigner, ni de diriger. Beaucoup de femmes s'y sont de toute façon habituées et ont perdu de vue que cela pourrait un jour changer. Souvent, elles considèrent pour elles-mêmes ces structures et ces règles comme une vérité biblique et ne remettent plus elles-mêmes ces thèses en question. C'est pourtant ce qu'elles devraient faire. J'appellerais cela une saine lutte pour la connaissance de la vérité, justement lorsqu'on pense que cette connaissance existe, incontestée, depuis le christianisme primitif. Cela vaut d'ailleurs pour beaucoup de thèmes de la Bible. Il faut parfois réapprendre certains sujets depuis l'abc.

138. Ce chapitre a été ajouté.

La question du titre est une réaction presque agacée au fait que, avec mon livre (titre : « Femmes, pardonnez-nous ! ») et mes contributions, je soulève encore et toujours ces questions « féministes ». Selon moi, la question veut affirmer ou minimiser ceci : les sœurs ont dans l'église, dans le royaume de Dieu et dans la famille tellement de tâches et de possibilités de collaborer et de déployer leurs dons que ce ne peut tout de même pas être une discrimination si elles n'ont pas le droit de prêcher, d'enseigner ou de diriger. Chacun a sa place et son rôle, tels que l'ordre de la création les aurait déjà fixés.

Mais si l'on essaie de voir l'ensemble du tableau, il ne s'agit pas de deux ou trois ministères qui ne reviendraient prétendument pas à une femme. Il s'agit de toute l'image de la femme qui se trouve derrière. Derrière la question de savoir si elle est donc si importante se trouve l'idée que la femme aurait été créée comme une aide (soumise) pour Adam et lui serait hiérarchiquement associée, subordonnée ou placée après lui. *C'est là que se trouve la racine du problème dont souffrent beaucoup de femmes (pas toutes)*. Souvent imperceptible de l'extérieur, il existe une insécurité intérieure, profondément cachée, un sentiment d'injustice. Quand la femme en tant que telle n'est pas respectée à l'égal d'un homme. Quand on doit penser et agir non pas librement, mais dans des limites légalistes (qu'ai-je le droit de faire et que n'ai-je pas le droit de faire), que l'on auréole de piété. Cette vision du rôle de la femme laisse beaucoup de sœurs dans le Seigneur avec des questions lancinantes et des doutes sur elles-mêmes. Elles se demandent pourquoi Dieu l'a voulu ainsi, tant qu'on leur serine que c'est là le plan de Dieu. Si Dieu est bon et parfait, pourquoi des femmes vivent-elles des choses terribles dans des mariages chrétiens et, dans des églises, des limites que le simple bon sens ne permet pas de comprendre ? *Les commandements de Dieu sont toujours bons, et il veut que nous en comprenions le sens, qui (du moins dans le Nouveau Testament) est toujours évident. Mais sur cette question, toute plausibilité fait défaut !*

14.2 Ce que les hommes ressentent et ne ressentent pas

C'est un sentiment que nous, les hommes, ne connaissons pas ainsi. Il est rare que les hommes soient les plus faibles. Il est temps d'en prendre conscience et

d'y être sensibles. Dans l'imaginaire et la pensée de certains hommes, il semble impossible de comprendre ces sentiments d'infériorité chez les femmes.

La véritable raison de la forte émotivité sur ce sujet serait-elle peut-être moins la fidélité à la Bible que l'orgueil personnel de voir remis en question son rôle de dirigeant, son statut de chef ? Peut-être seulement dans l'inconscient ? De voir que, tout à coup, l'épouse a les mêmes droits et les mêmes devoirs que le mari ? Si l'on a vu et vécu les choses autrement pendant des décennies, cette prise de conscience, si elle survient, équivaut à un tremblement de terre. Non seulement reconnaître l'erreur, mais aussi s'adapter à une autre vie commune. Il faut de la force pour cela. D'abord la prise de conscience. Mais le chemin biblique mène à la vie. Toujours.

14.3 Comment lisons-nous la Bible dans la question des femmes

Je ne connais aucun sujet aussi chargé d'émotion. Comme s'il s'agissait de vie ou de mort. Pour des sujets comme la personne de Jésus, sa divinité et son œuvre de rédemption, ce serait compréhensible. Mais pas pour la question de savoir si les femmes ont le droit de prier et de prophétiser au culte (ce que Paul tient pour acquis, si l'on regarde de près, si l'on tient compte du contexte et justement aussi du grand tableau biblique d'ensemble).

Comment lisons-nous la Bible lorsqu'il s'agit de la question des femmes ? *Voyons-nous tout le sujet à travers deux (!) versets de 1 Tm 2 et de 1 Co 14 ? Quelles doctrines déformées en sortiraient si nous lisions et jugions la Bible, dans d'autres questions doctrinales importantes, de manière aussi étroite à travers deux versets ? Et sans justement mettre l'ensemble du matériau biblique dans un rapport sain et plausible, ni le soupeser. C'est pourtant seulement ainsi que naît une saine doctrine !*

Alors nous lisons comme les scribes et pensons trouver dans l'Écriture la vie éternelle, mais nous manquons la rencontre avec celui dont l'Écriture rend témoignage : Christ (Jn 5.39). L'Écriture que nous aimons tant rend témoignage à celui qui a conduit les femmes vers la liberté, vers l'apprentissage, vers la confession, le témoignage et l'adoration.

Commençons à apprécier l'ensemble du tableau que la Bible donne des femmes, au lieu de l'interpréter à travers deux paroles de Paul mal comprises.

14.4 Sensibilité

Beaucoup de femmes sentent, lorsqu'elles lisent la Bible, lorsqu'elles voient comment Jésus traitait les femmes, que quelque chose ne va pas. Cela devient encore plus difficile pour elles lorsqu'elles voient comment les hommes qui doivent ou veulent diriger et être chef échouent. Alors que c'est précisément à eux – contrairement aux femmes – que Dieu aurait confié ce rôle. Et pourtant, combien de fois ce sont les épouses qui tirent les marrons du feu.

C'est ce que je perçois à travers les réactions à mon livre. *Le titre du livre semble combler un vide immense. Plus grand que je ne le pensais lorsque j'ai choisi ce titre.*

Je connais certes des couples – autant que cela soit possible, même pour des proches – où ce type de hiérarchie est vécu dans l'amour. Mais est-ce là un indice que la hiérarchie serait alors juste et sainte ? Certainement pas. Combien de choses fausses pensons-nous et faisons-nous en croyant qu'elles sont justes, parce qu'elles fonctionnent d'une manière ou d'une autre.

Oui, la « question des femmes » est absolument importante. Car il y va de notre image de Dieu et de l'être humain. Il s'agit d'éliminer et de corriger toute altération et toute défiguration de cette image. Que Dieu nous fasse grâce et nous aide dans cette tâche, car les fausses images sont ancrées incroyablement profondément et apparaissent en outre à beaucoup comme une vérité divine. Pourtant, il s'agit d'un comportement mondain. C'est l'esprit du temps – non pas celui du XXIe siècle dans notre partie du monde, mais celui des XXe et XIXe siècles passés.

Si nous, les hommes, voulons aimer nos femmes comme Christ a aimé l'Église, alors nous les ferons sortir par l'amour de ce rôle faux, et souvent discriminatoire, et nous leur accorderons et leur libérerons la place qui leur revient dans l'ordre de la création voulu par Dieu.

Car la question des femmes est, au plus profond, une question d'hommes. Nous, les hommes, devons nous remettre en question ! Car qui donc est responsable de la lecture hiérarchique, et parfois patriarcale, du Nouveau Testament ? *Les hommes se sont approprié la souveraineté sur l'interprétation de la Bible et croient que c'est leur domaine de compétence exclusif. Quelle présomption.* Les dons de l'Esprit ne sont pas distribués selon le sexe. Par ce comportement, d'innombrables dons chez les femmes ont été oubliés, réprimés, mis hors circuit, ignorés et étouffés. Éteindre l'Esprit n'est vraiment pas une bagatelle. Ce sont bien les hommes qui dirigent les églises et fixent le cap – les femmes n'y ont pas voix au chapitre, et si elles l'ont, ce n'est qu'officieusement, par l'intermédiaire de leurs maris, qui n'admettraient toutefois jamais dans leur cercle de direction qu'ils suivent l'avis de leur femme.

14.5 Ce qui ne m'importe pas

Il ne s'agit ni de moderniser l'église (il ne s'agit pas de locaux ni de bâtiments), ni d'être à la page. *Il s'agit de fidélité à Jésus – c'est cela, la fidélité à la Bible !* Non pas une modernisation, mais une réforme dans la question des femmes, pour recourir une toute dernière fois à cette expression douteuse de « question des femmes ».

Il ne s'agit pas de gagner un débat théologique. Le sujet ne s'y prête pas, car il touche directement des personnes (surtout les sœurs dans le Seigneur), et la position de chacun marque fortement la vie, dans l'église, dans le royaume de Dieu, dans le mariage et dans la famille.

Mais seul un débat, seule l'objection, seule la parole prophétique peuvent relancer ce sujet. Sans dialogue ni controverse constructive, tout restera comme avant.

14.6 Un motif de séparation ?

Le niveau élevé d'émotion sur cette question pousse à agir vite et de manière radicale, ce qui aboutit souvent à une séparation, une division et un schisme. Pour les uns, on franchit une limite divine qui, pour les autres, n'existe pas. Et maintenant ?

Supporter les tensions sera possible pendant un temps, mais comme cette question implique tant de choses pour les deux parties, il ne pourra finalement pas y avoir de chemin commun. À moins que l'on puisse supporter ce qui est l'usage dans une église donnée. Oui, Dieu aussi supporte beaucoup, plus que nous ne pouvons l'imaginer, sans approuver le mal.

Ainsi, chacun doit décider pour lui-même. À mon avis, il est aussi difficile, dans cette tension, de convenir d'une voie médiane où l'on se fait des concessions dans la mesure où on peut les assumer.

Pardonnez-moi de ne pas pouvoir offrir de solution sur ce sujet. Les séparations sont le plus souvent mauvaises, mais les compromis peuvent l'être aussi.

14.7 Les femmes doivent se lever

Il y a des choses dans la vie que l'on ne peut faire que soi-même. Personne ne peut les faire à notre place. Les femmes doivent se mettre en route, reconnaître leur chemin et sortir d'une soumission mal comprise. Dans les grandes Églises, il y a des femmes qui se sont réveillées et ont reconnu que, dans la question des sexes, quelque chose cloche sérieusement. On peut penser ce que l'on veut de ces mouvements, mais je dis avec Osée 8.7 : *Qui sème le vent récolte la tempête.*

Nice girls don't change the world – une phrase vraie (les gentilles filles ne changent pas le monde). Ce sujet est si figé et devenu une vérité si intouchable qu'un mégaphone est tout à fait de mise pour se lever contre cela. Pour d'autres vérités

chrétiennes considérées comme décisives pour le salut, on crie bien fort aussi, n'est-ce pas ?

L'autre option, c'est que tout reste comme avant. Pour devoir constater ensuite, en ce grand jour, face à sa gloire, sa clarté et sa vérité, que nous nous sommes trompés, les deux sexes. Les hommes avec leurs certitudes et les femmes avec leur acceptation de ces prétendues vérités bibliques. Alors une grande chance aura été manquée et perdue, pour toujours.

Ni les hommes ni les femmes ne doivent maintenant être lâches ! Il en coûte toujours quelque chose de défendre la vérité. *Si, tout au long de l'histoire de l'Église, de nombreuses chrétiennes et de nombreux chrétiens courageux ne s'étaient pas levés pour nager à contre-courant, où en serions-nous aujourd'hui ?* Et nous ne le savons que trop bien. Chaque mouvement et chaque courant de la chrétienté, et nous appartenons à l'un d'entre eux, a commencé grâce à des femmes et des hommes courageux et priants.

14.8 Un jour et maintenant

Dans l'éternité, ce sujet ne nous poursuivra plus. Il n'y aura plus ni émotion, ni reproches, ni insinuations. Plus de Nouveau Testament non plus, sur les affirmations duquel on se disputera. L'homme et la femme seront simplement comme frère et sœur ; la hiérarchie et la soumission unilatérale appartiendront à l'histoire. Un passé issu d'un monde déchu et d'un ordre de la création perturbé. D'ailleurs, le sexe ne jouera plus aucun rôle. En Christ, il n'y a ni homme ni femme (Ga 3.28). Paul voit les choses avec cette cohérence. Soyons ses imitateurs, comme il a été l'imitateur de Christ !

Vivons donc dès maintenant, autant que cela dépend de nous, la liberté et la force de cette nouvelle création que nous sommes devenus dans le Messie ressuscité et élevé !

15 Bibliographie

Anstey, Stanley Bruce, 2020, Die Rolle der Schwestern in der Gemeinde, www.soundwords.de

Andreas J. Köstenberger, Southeastern Baptist Theological Seminary, Ascertaining Women's God-Ordained Roles: An Interpretation of 1 Timothy 2:15

Bauer, Wörterbuch zum Neuen Testament

Baum, Armin, Die Bibel und ihre schwierigen Stellen

Beale, Gregory K., 2011, Der Tempel aller Zeiten, Die Wohnung Gottes und der Auftrag der Gemeinde, Oerlinghausen

Bielefeld, Frauke, 2007, Die Sache mit der Rippe, Die himmlische Idee von den Geschlechtern, Asslar

Bird, Michael F., Bourgeois Babes, Bossy Wives, and Bobby Haircuts: A Case for Gender Equality in Ministry (Fresh Perspectives on Women in Ministry) 2012, Grand Rapids, Mi

Carolyn Osiek; Margaret Y. MacDonald; Janet H. Tulloch. A Woman's Place: House Churches in Earliest Christianity

Clouse, Bonnidell et Robert, 1989, Women in Ministry, Downers Grove

Cunningham, Loren; Hamilton, Joel David, 2014, Warum nicht! Frauen in christlich-kirchlichen Führungspositionen, Altensteig

Dale, Felicity, 2014, The Black Swan Effect, A response to gender hierarchy in the church

Dangendorf, Daniel, 2010, Junia, die erste Apostelin? Eine exegetische Studie, MBS Texte

Bode van het heil in Christus 140 (1997) Frage & Antwort: « Was dürfen Frauen? »

Gooding, David, Symbole und Zeichen von Autorität und Herrlichkeit

Hardmeier, Roland, 2013, Himmelstöchter! Warum die Stärke der Frau in der Bibel gebraucht wird. Und warum das biblisch ist. Basel

Hempelmann, Heinzpeter, 1997, Gottes Ordnungen zum Leben, Lahr

Hohage, Jäger, Pletsch, Ziegeler, 2010, Frau sein, Mann sein in der Gemeinde, Dillenburg

Junker, Reinhard, Genesis 1 und 2: Zwei sich ergänzende Schilderungen vom Anfang, Wort und Wissen Diskussionsbeitrag 1/91

Hausoul, Raymond, Mannen en Vrouwen in Gods schepping

Keener, Craig S., Was Paul For or Against Women in Ministry?

Kiermeier, Gerhild, 1993, Den Frauen aber sage ich, Marburg

Kubsch, Ron, Gottebenbildlichkeit und Sünde

Kuen, Alfred, 1998, Die Frau in der Gemeinde, Wuppertal

Lapide, Pinchas, 2004, Ist die Bibel richtig übersetzt? Gütersloh

Lapide, Pinchas, 1995, War Eva an allem schuld?

Liebi, Roger, Genesis 2: Die Schöpfung des Menschen

Linder, Irmgard, 1995, Ich will aber, dass ihr wisst, Dillenburg

Logos Bibel Programm

Nunn, Philip, 2018, Sollten Schwestern schweigen, Hünfeld

Ortberg, John, 2006, Die Frau schweige, Holzgerlingen

Peppiatt, Lucy, 2020, Rediscovering Scripture's Vision for Women: Fresh Perspectives on Disputed Texts, IVP Academic, Downers Grove, Illinois

Peppiatt, Lucy, 2015, Women and Worship at Corinth: Paul's Rhetorical Arguments in 1 Corinthians, Eugene, Oregon

Peters, Benedikt, Das Weissagen der Frau

Pierce & Groothuis, 2005, Discovering Biblical Equality, IVP Academic, Downers Grove, Illinois

Piper, John and Wayne Grudem, 1991, Recovering Biblical Manhood and Womanhood, Crossway Books, Wheaton, Illinois; en allemand : Zweimalig einmalig – eine biblische Studie, 2008, Friedberg

Ruthven, Jon Ph.D., Women and Ministry: Does Scripture Contradict Itself?

Schirrmacher, Thomas, édition 2002, Paulus im Kampf gegen den Schleier, Eine alternative Auslegung von 1. Korinther 11,2-16, Nürnberg

Schmalenbach, H., 2007, Frausein zur Ehre Gottes: ... im Kontext verschiedener Kulturen

Schmidt, Veronika, 2019, Endlich gleich, Holzgerlingen

Smith, Kern, 2000, OHNE UNTERSCHIED, Frauen und Männer im Dienst für Gott, Brunnen Verlag, Gießen

Stadelmann, Helge, Die Frau als Pastorin – Ja oder Nein?, et Die Frauenordination – Ein Testfall für Bibeltreue?

Steinmeister, Andreas, 2013, Wann immer ihr zusammenkommt, Daniel, Lychen

Steinmeister, Andreas, 1991, UNBEQUEM, Gottes Plan für Mann und Frau, CSV Hückeswagen

Spencer, Aída Besançon, 1985, Beyond the Curse: Women Called to Ministry,

Späth, Thomas / Beate Wagner, (éd.), 2006, Frauenwelten in der Antike, Geschlechterordnung und weibliche Lebenspraxis, Stuttgart

Strauch, Alexander, 2001, Die Revolution der Geschlechter, Bielefeld

Trenkel, Michael, 2017, Dürfen Frauen in der Gemeinde lehren? Kurzauslegung zu 1Tim 2,11-15

Ulm, Christoph, Die Rolle von Mann und Frau

Walton, J. H., 2001, Genesis, The NIV Application Commentary, Zondervan, Grand Rapids, MI

Weber, Karl-Heinz, 2007, Mann und Frau nach Gottes Plan, Neustadt

Welt und Umwelt der Bibel, 4/2025, Wer waren die ersten Christinnen

White, Joel R., Ehefrauen in den paulinischen Gemeinden

Wilson, Bunny, 1992, Ich? Mich unterordnen?, Bielefeld

Wunderli, Armin, 2020, « ihm gegenüber »: Geschlechter-Gleichberechtigung in der Kirche und was die Bibel dazu (nicht) sagt KSH.Digital

Zens, Jon, 2010, What's with Paul and Women? Unlocking the cultural background to 1 Timothy 2, Lincoln, Nebraska

16 Livres de l'auteur

Und die Toten leben doch (Et pourtant, les morts vivent), 1992

Seitenwechsel, Von Adam zu Christus (Changer de camp – d'Adam à Christ), 2011

Entrückung, Himmel, Ewigkeit, Ein neuer Blick auf alte Themen (Enlèvement, ciel, éternité – un regard neuf sur des thèmes anciens), 2015

Gottes Lamm, Golgota und die Ewigkeit (L'Agneau de Dieu – Golgotha et l'éternité), 2015

Fantastische Himmelwelt, Lehre und Leben der Himmelwelt im Epheserbrief (Le fantastique monde céleste – doctrine et vie du monde céleste dans l'épître aux Éphésiens), 2016

Gott spricht, Eine erklärende Übertragung der allgemeinen Briefe und der Offenbarung (Dieu parle – une transposition explicative des épîtres générales et de l'Apocalypse), 2017

Epheser, nacherzählt, erklärt, für heute (L'épître de Paul aux Éphésiens – raconté, expliqué, pour aujourd'hui), 2018

Gods good Gospel, Gottes gutes Evangelium (La bonne nouvelle de Dieu), 2019

Markus, nacherzählt, erklärt für heute (L'Évangile selon Marc – raconté, expliqué, pour aujourd'hui), 2019

Galater, nacherzählt, erklärt für heute (L'épître de Paul aux Galates – raconté, expliqué, pour aujourd'hui), 2020

Die Briefe des Johannes, nacherzählt, erklärt für heute (Les épîtres de Jean – raconté, expliqué, pour aujourd'hui), 2020

Frauen, vergebt uns! Kurzversion (Femmes, pardonnez-nous ! – version abrégée), 2022

Ein König voller Pracht – Die gute Botschaft von Jesus, dem Messias (Un roi plein de splendeur – La bonne nouvelle de Jésus, le Messie), 2022

17 Livres recommandés



Disponible en librairie ou directement auprès de l'éditeur Christian Beese : christian@rvbeese.de

Katharine C. Bushnell (1855–1946) était une servante de Dieu courageuse et douée, qui avait fait du verset « Je puis tout par celui qui me fortifie » la devise de sa vie. Elle était médecin, missionnaire, ambassadrice de la croix, réformatrice, auteure et oratrice, ainsi qu'une érudite brillante et originale, qui parlait sept langues et maîtrisait le grec ancien et l'hébreu. Bushnell quitta la médecine

pour faire ce qu'elle considérait comme un travail encore plus important, à savoir changer les conditions de vie humiliantes des gens, en assumant un rôle de premier plan dans la Women's Christian Temperance Union (WCTU) du mouvement des femmes du XIXe siècle. La position biblique des femmes était d'une grande importance pour Bushnell, car elle en était arrivée à la conclusion que des erreurs de traduction étaient responsables de l'assujettissement social et spirituel des femmes. En 1896, elle quitta la WCTU pour consacrer les années qui lui restaient à la tâche d'écrire et de transmettre la vérité biblique de l'intention originelle et inchangée de Dieu : la pleine égalité des femmes.

God's Word to Women de Katharine Bushnell est une étude pionnière qui examine soigneusement chaque passage de l'Écriture concernant les femmes. Jessie Penn-Lewis a dit que ce matériau avait ouvert l'Écriture d'une manière qui ne peut être décrite que comme une révélation venant directement de Dieu. Pour beaucoup, c'est aujourd'hui le livre qui leur a donné la liberté d'être ce à quoi Dieu les a appelés et d'accomplir l'œuvre que le Saint-Esprit a mise dans leur cœur.

Pendant son temps comme médecin missionnaire en Chine, Bushnell découvrit que la Bible chinoise avait été mal traduite de manière à renforcer les préjugés culturels contre le ministère des femmes. Elle se demanda si les mêmes préjugés masculins n'avaient pas aussi affecté les traductions anglaises, et elle approfondit son étude de l'hébreu et du grec. Plus tard, en voyageant dans le monde entier pour la WCTU, elle mit à profit les heures passées dans les trains, sur les bateaux et dans les logements où elle séjournait pour comparer soigneusement les traductions de la Bible avec le texte dans les langues originales.

Par l'expérience et l'étude, Dieu prépara Katharine Bushnell à écrire God's Word to Women. Commencé en 1908 sous forme de cours par correspondance, il fut d'abord publié à compte d'auteur par Bushnell. Malgré des réactions positives au début, le livre disparut bientôt ; et Bushnell mourut en croyant que sa vie avait laissé peu d'effet. Mais Dieu savait mieux ! Le livre a été redécouvert et continue d'être publié par ceux qui reconnaissent son inestimable valeur. Aujourd'hui, il reçoit enfin la reconnaissance bien méritée de source littéraire

fondamentale pour ceux qui travaillent en première ligne pour l'égalité biblique des femmes.

Hanna-Maria Schmalenbach

Frausein zur Ehre Gottes

In jeder Kultur anders? (Différent dans chaque culture ?)



Dieu a créé l'être humain homme et femme. Leur a-t-il aussi donné un ordre de la création qui définit le fait d'être homme et d'être femme et qui règle la

relation entre les sexes de manière intemporelle pour toutes les cultures ? Quel rôle joue le péché de l'être humain ; quel rôle jouent les influences culturelles ? Et quels changements pouvons-nous attendre dans la relation entre les sexes grâce au salut en Jésus-Christ ?

On se débat aujourd'hui encore avec ces questions et d'autres semblables, surtout en ce qui concerne la position de la femme et sa marge d'action dans l'église. Être femme pour la gloire de Dieu – c'est le souhait de beaucoup de femmes ! Mais qu'est-ce que cela signifie concrètement : quelque chose de différent dans chaque culture ?

Hanna-Maria Schmalenbach retrace l'image biblique de la femme dans le contexte de l'histoire du salut et sur l'arrière-plan des cultures de l'époque. Il en résulte des découvertes surprenantes et des repères pour savoir comment les femmes peuvent, dans les cultures de notre temps, mener leur vie pour la gloire de Dieu.

« … (il) peut offrir un repère, mais aussi une matière explosive pour nos églises. »

Heike Heun dans Idea Spezial 7/2021 Buchjournal

« De loin le meilleur livre sur le rôle de la femme dans l'église … Le traitement complet et objectif du sujet, la structure logique, la prise en compte de la culture et le lien avec la pratique sont quelques-unes des forces de ce livre. Pour la première fois, grâce à ce livre, j'ai vraiment trouvé la paix en ce qui concerne mon rôle dans l'église. Une contribution précieuse et convaincante sur un sujet important et actuel, qui devrait absolument être lue par les hommes et les femmes de nos églises ! »

Marianne Müller sur son blog strickleserl

« Assurément le travail le meilleur et le plus convaincant sur la "question des femmes" que j'aie connu jusqu'ici ! »

Critique d'une cliente

« … l'un des livres les plus intelligents sur la "question des femmes", qui peut aider à redécouvrir notre rôle de femmes. »

Monika Kuschmierz dans le magazine Joyce

« Aucune étude sur le ministère de la femme dans l'église ne réunit aussi bien que celle de Mme Schmalenbach des connaissances issues des points de vue de la médecine humaine, de l'interculturel, de l'histoire et de la Bible. Celui qui prend cette étude au sérieux devra repenser sa position sur le ministère de la femme. Personne qui a affaire à cette question ne devrait passer à côté de cet exposé. »

Dr Helmuth Egelkraut (1938–2018)

Neufeld Verlag

Sauerbruchstraße 16

27478 Cuxhaven

Téléphone : 04723 5057260

E-mail : info@neufeld-verlag.de

La version abrégée de ce livre (en allemand), dans une nouvelle version du texte de 80 pages, est disponible pour 3,80 euros auprès de l'auteur (www.hans-joerg-ronsdorf.de) et en eBook Kindle sur Amazon.



Die Gleichstellung von Mann und Frau (L'égalité de l'homme et de la femme, en allemand) est un travail court mais approfondi du théologien et linguiste Philip B. Payne, qui démontre, à partir de tous les textes bibliques pertinents, que l'homme et la femme sont égaux, dans le mariage, dans l'Église et dans la société.

56 pages, juillet 2023, disponible en librairie ou auprès du traducteur : hj-ronsdorf@t-online.de, en eBook Kindle sur Amazon


DIE GLEICH
STELLUNG
VON MANN
UND FRAU
AUS SICHT
DER BIBEL
PHILIP B. PAYNE